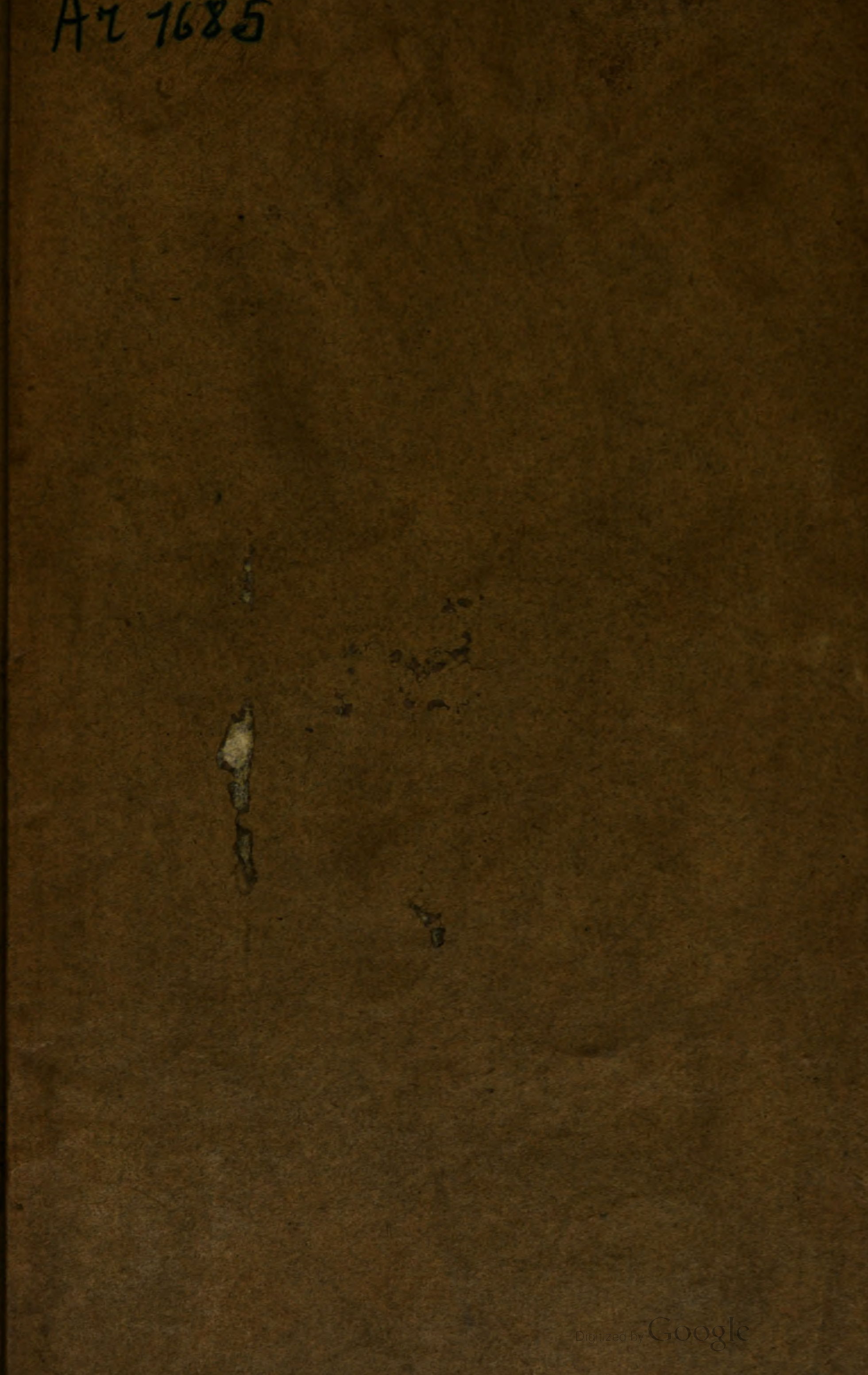
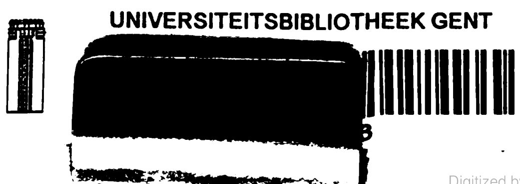



EX LIBRIS
V. M. P. ARMELLINI
D.D. BIBLIOTH. GANDI
LIX


UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT

ESSAI

SUR

L'ESPRIT ET L'INFLUENCE

DE

LA RÉFORMATION

DE LUTHER.

Se vend à PARIS,

Chez MM.
- Treuttel et Wurtz, rue de Lille, n°. 17.
- Tilliard frères, rue Pavée.
- Renouard, rue Saint-André-des-Arts.
- Bossange, Masson et Besson, rue de Tournon.
- Nicolle, rue des Petits-Augustins, n.° 15.
- Arthus Bertrand, rue Hautefeuille.
- Debray, rue S. Honoré, barrière des Sergens.
- J. E. Gabriel Dufour, rue des Mathurins.

A STRASBOURG,

Chez MM. Treuttel et Wurtz.

A METZ,

Chez M. Collignon.

A AMSTERDAM,

Chez MM.
- J. E. Gabriel Dufour.
- Brockhaus, *warmoestraat*.

A HAMBOURG,

Chez MM.
- Perthès.
- Hoffmann.

Dans le Royaume de WESTPHALIE,

A Cassel, chez M. Collignon.

A Goettingue, chez M. Dietrich.

Ouvrage couronné par l'Institut

ESSAI

SUR

L'ESPRIT ET L'INFLUENCE

DE

LA RÉFORMATION

DE LUTHER;

Ouvrage qui a remporté le prix sur la question proposée dans la séance publique du 15 germinal an x (5 avril 1802), par l'Institut national de France;

« *Quelle a été l'influence de la Réformation de* LUTHER
« *sur la situation politique des différens Etats de l'Europe;*
« *et sur le progrès des lumières?* »

PAR CHARLES VILLERS,

Correspondant de l'Institut national de France, de la Société royale des Sciences de Gœttingue, etc.

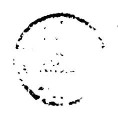
TROISIÈME ÉDITION.

Ch. Du Vivier

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

1808.



Suivant le programme de la Classe des sciences morales et politiques de l'Institut national, qui avait proposé ce sujet, le prix aurait dû être adjugé dans la séance du 15 messidor an XI (4 juillet 1803). La nouvelle organisation de ce corps en a décidé autrement. C'est à la Classe d'histoire et de littérature ancienne, qui remplace la ci-devant Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, que ce jugement s'est trouvé remis; et cette Classe l'a proclamé dans sa séance publique du 2 germinal an XII (23 mars 1804).

AUX

MEMBRES DE LA CLASSE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE ANCIENNE

DE L'INSTITUT DE FRANCE.

MESSIEURS,

Daignez agréer avec bonté l'hommage que j'ai l'honneur de vous faire, en vous dédiant la troisième édition de cet ouvrage. Une grande pensée émanée de vous l'a fait naître; votre suffrage lui a valu celui de l'Europe. Tel qu'il a paru d'abord, votre indulgence l'avait jugé digne du prix; tel qu'il paraît aujourd'hui, il est peut-être plus digne de ses juges.

Je salue la CLASSE *très-respectueusement,*

Gœttingue, 4 Novembre 1807. VILLERS.



PRÉFACE.

Il n'est peut-être jamais arrivé qu'une société savante ait proposé à résoudre une question aussi remarquable que celle qui fait l'objet du présent ouvrage, tant par son importance en elle-même, que par son rapport avec les événemens politiques et religieux qui avaient eu lieu dans le cours des dernières années avant sa publication.

J'étais en Allemagne quand cette question fut proposée par l'Institut national, et je n'en eus connaissance que fort tard. Je ne me déterminai même pas d'abord à concourir. Un autre travail, que je désirais terminer, m'occupait alors. Cependant, comme j'y vis une occasion propice de dévoiler quelques-unes des sources de la culture intellectuelle des nations

modernes, et surtout de la nation allemande; considérant d'ailleurs que je vivais dans le pays où *Luther* avait opéré sa réformation, au milieu de ses successeurs et de ses partisans les plus instruits; je crus devoir profiter des lumières qui s'offraient à moi, et me faire en cette rencontre l'interprète d'une partie aussi éclairée de l'Europe. Cette résolution fut si tardive, qu'il me resta à peine cinq mois pour faire mon plan, rassembler des matériaux, les mettre en ordre, rédiger mon Mémoire, le faire copier, et l'expédier assez tôt pour qu'il parvînt à Paris dans les premiers jours d'avril 1803 (15 germinal an XI); terme fixé par l'Institut.

Il serait superflu d'indiquer tous les ouvrages connus, et où j'ai puisé mes données historiques, comme par exemple ceux de *Thym* et de *Spittler* pour l'abrégé d'Histoire ecclésiastique qui se trouve à la fin du volume. Mais je ne puis passer sous silence des secours qui m'ont

été d'autant plus agréables, que je les ai dus à l'amitié.

M. *Eichhorn* faisait imprimer alors son excellente *Histoire des trois derniers siècles*, et il eut la complaisance de m'envoyer sur-le-champ, à mesure qu'elles quittaient la presse, les différentes parties de cette histoire, dont j'ai tiré beaucoup d'instruction et de profit.

On connaît le morceau qu'a publié, l'an dernier, M. *Heeren*, à la tête du premier volume de ses *Mélanges historiques sur les suites politiques* de la réformation, morceau frappé au même coin que tout ce qui sort de cette savante plume. On y voit que son auteur s'était proposé de concourir pour le prix; mais il a laissé ignorer le motif qui l'en détourna: le voici. M. *Heeren* m'écrivit pour me consulter, comme Français, sur la langue dans laquelle son Mémoire devait être rédigé. C'était en décembre 1802, à l'instant où j'étais en plein travail, et où je me tenais à l'œuvre sans relâche. Je

lui répondis que nous étions rivaux; mais que je quitterais bien volontiers une carrière où je ne pouvais me flatter de l'emporter sur lui; qu'au reste, nous travaillerions de concert, s'il bon lui semblait, ou que je m'offrais à lui pour traduire son ouvrage dans notre langue, lui laissant absolument le choix. A cela, M. *Heeren* me répliqua, de la façon la plus obligeante, que c'était lui qui se retirait de la carrière, qu'il renonçait au concours (et par conséquent au prix qu'il eût sans peine obtenu), et qu'il s'abstiendrait de traiter la seconde partie de la question, *sur le progrès des lumières*. Il joignit à ce procédé amical celui de me faire passer, feuille par feuille, sa dissertation, qu'il se résolut alors à faire imprimer. Elle est entre les mains de tout le monde, et on pourra juger de l'avantage que j'en ai pu encore retirer dans la première section de la seconde partie, laquelle traite des suites politiques de la réformation.

M. de *Schlœtzer* et M. *Paulus* me firent aussi l'honneur, vers ce temps, de m'adresser, l'un de Gœttingue, et l'autre de Iéna, deux lettres fort instructives.

Malgré toutes ces lumières, et malgré mes efforts, je sens combien je suis resté au-dessous de mon sujet, et combien faible est un tel essai sur une matière qui comporterait tant de vastes et de beaux développemens. Cependant il est assez digne de remarque, que, jusqu'à l'époque où fut proposée la question de l'Institut, aucun écrivain ne s'était encore avisé de consacrer un travail spécial à la recherche des suites et de l'influence de la réformation de *Luther*. Quelques traits épars, quelques dissertations sur des points isolés, n'offrent qu'un ensemble fort incomplet. Les nations protestantes, comme on sait, sont loin de mériter le reproche de négliger l'histoire; elles sont assez riches en écrits excellens sur la grande révolution du seizième siècle, qui a été pour eux d'une importance si déci-

sive. Mais la gloire n'en reste pas moins à l'Institut national de France, d'avoir provoqué l'attention générale sur les résultats définitifs de ce mémorable événement. L'intérêt qu'a inspiré la démarche de l'Institut dans presque toute l'Europe prouve assez que notre siècle n'est pas entièrement dépouillé de ce sentiment moral qui nous fait prendre une part si vive à la cause de la religion et à celle du perfectionnement de notre espèce. Depuis cette époque, les livres se sont multipliés, surtout en Allemagne, sur la réformation et sur son courageux auteur. La mémoire de *Luther* a brillé d'un éclat redoublé : on a pensé à lui élever un monument dans son lieu natal ; la gravure et la sculpture ont multiplié ses portraits, la muse dramatique elle-même l'a célébré : enfin, ce qui vaut mieux encore, l'exemple de ses vertus antiques a été proposé comme un correctif à l'égoïsme et à la mollesse de notre temps. Parmi ces écrits nouveaux sur *Luther* et sur la

réformation,

réformation, je citerai une *Vie de Luther*, de M. *Wolfter*, professeur à Heidelberg, mort pendant l'impression de son ouvrage ; et l'excellent recueil en deux volumes, des *Choses mémorables tirées de l'histoire de la réformation*, par M. le professeur *J. G. Müller*, de Schaffouse. Ces deux ouvrages sont en allemand.

Quelques personnes attentives à l'esprit du temps et aux diverses manières dont il se prononce, se souviendront peut-être quel excès de mécontentement le jugement de l'Institut excita parmi un certain parti dont il contrariait les vues, et avec quelle amertume les écrivains de ce parti firent la critique, ou plutôt la satire de l'ouvrage couronné. L'Institut n'y répondit qu'en accordant à l'auteur un nouvel honneur ; celui de l'associer à ses travaux. Au reste, il n'est pas une critique juste dont je ne me sois empressé de profiter. J'ai abandonné les autres au mépris et à l'oubli auxquels ces écrits scandaleux sont voués dès leur naissance.

La faveur de la partie la plus nombreuse et la plus éclairée du public, celle des journaux les plus estimés, m'a assez vengé de ces indécentes attaques du faux zèle et de l'esprit de parti.

Des critiques plus impartiaux, et quelques-uns même dont j'estime les lumières, m'ont aussi reproché d'avoir été trop favorable à la réformation, et d'en avoir peint trop en beau les résultats. Quelque déférence que je veuille avoir pour eux, je ne puis cependant rien rabattre de ce que j'ai avancé; et la vérité m'est plus sacrée que tout respect humain. Je ne puis ici discuter en détail leur opinion; et le seul plaidoyer valable en faveur de la mienne, doit être mon livre. Mais je puis dire que quatre années d'examen ont renforcé en moi la conviction que j'avais jugé très-modérément de l'esprit et des suites de la réformation. On s'est beaucoup récrié sur ce que j'en ai dit, sans considérer que d'autres écrivains, qui jouissent d'une estime universelle,

en ont dit autant avant moi : *Robertson*, par exemple, qui, dans son *Histoire de Charles-Quint*, juge de la réformation comme j'en ai jugé, et parle souvent « *du grand jour qu'elle répandit sur l'Europe* ». J'en ai parlé avec plus de détails et de particularités, parce que ce devait être mon argument unique. Au reste, des catholiques très-pieux, et même dès les temps qui ont suivi immédiatement celui de *Luther*, ont pensé et parlé de même. *Erasme*, dans une de ses épîtres, avait calomnié *Luther*, et l'avait accusé de la ruine des lettres. Les auteurs de la *Bibliothèque germanique*, qui commença à s'imprimer à Amsterdam en 1720, et à la tête desquels était le célèbre *Lenfant*, observent avec beaucoup de raison dans leur préface : « Qu'un savant a réfuté ce « jugement d'*Erasme* par de si bonnes « raisons, et par des témoignages si for- « mels des principaux docteurs, et d'*E-* « *rasme* lui-même, qu'on pourrait pres- « que en conclure que la réformation a

« été la mère des belles-lettres, et que le « catholicisme en était la marâtre ». Le savant en question est *Jac. Burckhard*, qui a fait entrer cette réfutation d'*Erasme* dans son traité *De l'étude de la langue latine en Allemagne*, chap. 6.

Mais on a oublié tant de témoignages! et il a suffi de quelques pages éloquentes d'*Arnauld* et de *Bossuet*, pour établir parmi nous une opinion défavorable au protestantisme; surtout la brillante histoire du dernier, *Des variations des églises protestantes*, écrites avec cette autorité d'inspiration, avec ce ton épiscopal qui en impose, avec la chaleur et l'élégance soutenue qui charme et qui entraîne. On a eu beau répondre à ce livre de la manière la plus solide, le public ne s'en est point inquiété. On ne réfute point en France quiconque parle bien; et la puissance du beau style y triomphe de tout. *Bossuet* sut se faire lire, et devint un écrivain classique de notre littérature. En voilà assez pour que ses adversaires

eussent tort. Personne n'honora de quelque attention les livres latins, allemands, anglais et français où l'on démontra pesamment que c'était lui qui avait tort. *Claude*, *Laplacette*, *Basnage*, *Jurieu*, *Burnet*, *Turretin*, *Lenfant*, et dix autres, lus à peine par quelques controversistes, moururent ignorés de la multitude. *Varillas* même et *Maimbourg* furent lus plus qu'eux. *Seckendorf* et *Bayle*, qui réfutèrent ces derniers, auraient eu plus de titres pour se faire écouter; mais on écartait soigneusement leurs livres de l'usage commun et de l'instruction de la jeunesse. Nos précepteurs et instituteurs nationaux, jésuites, bénédictins, oratoriens, chanoines réguliers, abbés, etc., se gardaient bien de faire connaître ces écrits hérétiques frappés de *prohibition*; tandis que ceux des *Arnauld*, des *Bossuet*, présentés comme des modèles, et revêtus de l'importance de Pères ecclésiastiques, s'emparaient de toute créance et de toute autorité. *Voltaire* lui-même,

élevé dans ces écoles, et qui n'était pas d'humeur à donner une attention suivie à des écrits qui ne flattaient point son goût, préoccupé d'ailleurs d'un souverain mépris pour toutes les opinions religieuses, et accordant très-peu d'estime aux hommes qui en faisaient un sujet de vives contestations; *Voltaire* se forma légèrement des réformateurs et de la réforme une idée peu juste et peu favorable. Son ton, en général, est amer quand il parle de l'église catholique; et contempteur, quand il parle de l'église réformée. Enfin l'une était en France l'église triomphante, qui éblouissait de son éclat, de son opulence et de sa puissance; qui disposait de grandeurs, de dignités et de titres dont le trône même était un auxiliaire : l'autre était l'église militante et souffrante, pauvre, persécutée, furtive; frappée par la loi, et semblant illégitime, comme les enfans nés dans son sein. L'une inspirait au vulgaire l'admiration et le respect; l'autre la pitié, qui est si voisine

du mépris. Quoi donc d'étrange si la plupart des esprits, et même ceux qui suivaient les bannières les plus opposées, se trouvèrent remplis de préjugés contraires au protestantisme, quand l'Institut proposa sa question, et quand il adjugea le prix à un Mémoire qui fut regardé comme une apologie de la réforme ?

Au reste, il doit paraître assez naturel que le présent *Essai* ait joui d'un accueil distingué parmi les nations protestantes. Il a été traduit une fois en hollandais, par M. le D. *Ewyk*, avec des notes ; deux fois en anglais, par M. *B. Lambert*, et par M. *James Mill*. Le premier a joint à sa traduction une vie et un portrait de *Luther*. Le second, outre une préface, a augmenté la sienne de nombreuses notes. Il y fait la remarque singulière, « que la France étant le pays où les réformés furent autrefois le plus persécutés, il était juste que ce fût aussi là que fût couronné un écrit qui mettait au grand jour les avantages de la réformation ». Il

regarde même cette circonstance comme une sorte d'expiation de la *Saint-Barthélemi*, et n'oublie pas que ce même Louvre, où le prix fut proposé et adjugé, est le lieu d'où fut donné l'ordre et le signal du massacre (1). Ces considérations sont un peu anglaises. Au reste, M. *Mill* espère, et j'avoue que je me sens très-flatté de cette perspective, que cet ouvrage contribuera puissamment à adoucir le sort des catholiques d'Irlande, tant en inspirant de la tolérance à leurs adversaires, qu'en leur ouvrant à eux-mêmes les yeux sur les effets salutaires de la doctrine qu'ils s'obstinent à repousser.

---

(1) La Gazette littéraire de Halle a fait aussi cette remarque singulière et frappante : que la question sur l'influence de la réformation de *Luther* fut proposée par l'Institut le jour même que le défunt ministre des cultes *Portalis* prononça devant le corps législatif, au nom du Conseil d'état, son fameux discours sur l'organisation des cultes et le concordat, le 15 germinal an x ou 5 avril 1802. (Voyez en l'extrait inséré dans l'*Annuaire* ou *Répertoire ecclésiastique à l'usage des églises réformées et protestantes*, publié en 1807, par M. *Rabaut* le jeune.)

Il a paru en allemand trois traductions de cet ouvrage, dont l'une seulement en abrégé, par M. le pasteur *Plieth*. Une autre, faite par M. *Stampeel*, est précédée d'une longue *préface* écrite par un célèbre vétéran de la théologie protestante, M. le D. *Rosenmüller* de Dresde. Cette préface contient la réfutation d'une *lettre* imprimée à Paris en 1804, qui me fut adressée par M. de *Laverne*, et qui présentait quelques objections contre mes idées sur le catholicisme et le protestantisme.

La troisième traduction allemande, de M. *C. F. Cramer*, a acquis une importance réelle par les soins de l'illustre M. *Henke*, professeur de théologie à l'université de Helmstedt, qui l'a enrichie de *supplémens* considérables. Mon projet avait d'abord été de traduire ceux de ces morceaux qui devaient offrir le plus d'intérêt aux lecteurs français, et de les joindre à cette nouvelle édition; mais comme ils sont presque tous historiques, et renferment des détails qui ne pouvaient entrer dans

mon plan, j'ai mieux aimé les réserver pour une *Histoire de Luther* à laquelle je travaille, et qui, du moins je l'espère, fera connaître la personne et l'œuvre de ce réformateur avec plus de justesse que ne les ont présentés jusqu'ici la plupart de nos historiens nationaux. En lisant attentivement cet ouvrage, de même que le présent *Essai*, on verra facilement ce qu'on doit penser d'un projet qui depuis quelques années semble occuper de rechef les esprits, après avoir été abandonné si long-temps, et qu'on peut appeler aussi le rêve de quelques gens de bien ; celui de l'inutile et inexécutable réunion des cultes.

Enfin, je ne puis dissimuler que je forme des vœux pour que les meilleurs esprits accordent quelque attention aux vues cosmopolites dans lesquelles j'ai écrit ce morceau d'histoire, et jugent dignes d'être méditées quelques conceptions qui y sont mises en avant sur le développement et la destination du

genre humain. Il est temps de porter dans l'étude des faits le flambeau d'idées conductrices qui y répandent la lumière et la vie. Qu'est-ce en effet que l'histoire sous la forme aride d'une chronique? Rien de plus naturel que le dégoût qui naît de la sécheresse d'un pareil livre. Le lecteur rebuté ne découvre aucun but dans l'enchaînement fortuit de tant d'événemens successifs, et sa mémoire se refuse au poids énorme dont on la surcharge. Tandis que cette faculté est exclusivement occupée, les autres sont condamnées à une immobilité qui leur est insupportable. La chronologie et la géographie sont très-utiles à l'histoire, mais la pensée ne lui est pas moins essentielle: les unes aident à rassembler et à ranger les matériaux; celle-ci en forme un édifice, et leur assigne leur véritable emploi. Dans la série des données historiques que le chroniqueur a décrites matériellement les unes à la suite des autres, la pensée découvre l'ordre qui y est caché, la liaison

des causes et des effets, la trace d'une main puissante, de la raison souveraine qui gouverne l'ordre moral comme l'ordre physique du monde; elle donne à la lettre morte une signification; elle fait sortir une grande révélation des annales de notre espèce, et présente le fil qui doit guider dans le labyrinthe des temps.

TABLEAU

DES DIVISIONS DE L'OUVRAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

SECONDE PARTIE.

INFLUENCE DE LA RÉFORMATION.

PREMIÈRE SECTION.

SECOND POINT DE VUE.

SECONDE SECTION.

ESSAI

ESSAI
SUR L'ESPRIT ET L'INFLUENCE
DE LA
RÉFORMATION DE LUTHER.

PREMIÈRE PARTIE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

§. I. *Sur l'état de la Question.*

Si durant un des siècles qui ont précédé le seizième, lors qu'aucune barrière ne s'était encore élevée contre la suprématie des pontifes romains, une assemblée savante eût voulu peser les résultats d'un schisme, d'une opinion contraire à celle de Rome, la question sans doute eût été conçue ainsi : « Quels sont les maux et les scandales dont l'Eglise a été affligée à l'occasion de telle doctrine impie et pernicieuse »? Aujourd'hui que plusieurs nations respectables se sont séparées de l'Eglise romaine; que les relations intimes qui unissent tous les En-

ropéens ont habitué les chrétiens sectateurs de Rome à voir dans les autres des gens aussi vertueux, aussi policés, aussi éclairés qu'eux, la question doit s'énoncer d'une autre manière. Une assemblée de philosophes, au milieu de la France rendue au catholicisme, propose : « de fixer l'influence de la réformation de *Luther* sur l'état de la société européenne, sur le progrès des lumières ». Ce changement dans le langage en suppose un grand dans les opinions; et, sous ce point de vue, on pourrait dire que la question se répond à elle-même.

L'Institut n'ayant accompagné cette question d'aucun programme explicatif, les considérations suivantes, qui ont pour but de déterminer le sens et la latitude de la réponse, ne pourront paraître déplacées.

Il semble, au premier aspect, qu'une révolution religieuse ne devrait exercer son influence que sur ce qui touche la religion, sur le culte et la discipline de l'Eglise; mais l'Eglise et l'Etat, long-temps avant la réformation de *Luther*, s'étaient tellement amalgamés dans tous les corps politiques de l'Europe; leurs droits et leurs constitutions étaient tellement confondus, qu'on ne pouvait ébranler l'une sans que l'autre n'éprouvât la même secousse. L'Eglise, qui avait partout formé un état dans l'Etat, avait poussé si loin ses usurpations sur celui-ci, qu'elle menaçait de l'engloutir. L'Europe entière fut long-temps en danger de passer sous le joug d'une théocratie

absolue. Les empereurs du nouvel empire d'Occident qui la sauvèrent de cette destinée l'effrayèrent ensuite du projet d'une monarchie universelle. Les rois de France, d'Angleterre, de Suède et de Danemarck, les princes et cités libres de l'Allemagne et de l'Italie ne s'opposaient que partiellement et tour-à-tour aux prétentions de l'un et de l'autre concurrent. — Une impulsion nouvelle, un lien nouveau et puissant qui unissait ensemble les opprimés contre les deux oppresseurs à-la-fois; un événement qui réveillait toutes les passions, l'amour de la liberté, le fanatisme religieux et politique; qui décuplait les forces des princes en exaltant les peuples; qui offrait enfin aux chefs, avec l'indépendance, la riche proie des dépouilles du clergé; un tel événement, dis-je, dut alors produire dans l'Europe une agitation universelle. Le système des états modernes en fut ébranlé jusques dans ses fondemens. Durant la longue et douloureuse lutte qui s'ensuivit, tout prit une forme et une assiette différente. Un nouvel ordre politique sortit de la fermentation et de la confusion générale; les divers élémens qui le composent, long-temps agités en sens divers, obéissant enfin à la loi de gravitation du monde moral, y prirent la place assignée par leurs poids respectifs, mais qui n'était plus, pour la plupart, l'ancienne place qu'ils avaient occupée. Un nouvel ordre d'idées sortit aussi du choc des opinions; on osa penser, raisonner, examiner ce qui auparavant ne com-

portait qu'une soumission aveugle. Ainsi, une simple atteinte portée à la discipline ecclésiastique amena un changement considérable dans la situation politique des états de l'Europe et dans la culture morale de ses habitans. L'Institut a donc été animé du vrai génie de l'histoire, en provoquant la solution du problème qu'il a si bien posé. Il est glorieux pour tout écrivain d'avoir à traiter, devant un semblable tribunal, de la religion et de la politique, ces deux points cardinaux de la vie humaine. Un des premiers apanages de la vraie liberté, est le pouvoir de s'expliquer sans contrainte sur ces objets importans; et le pays où ce pouvoir s'exerce est infailliblement un pays libre.

L'Institut, en demandant quelle *a été* l'influence de la réformation de *Luther*, indique assez qu'il considère cette influence comme n'existant plus aujourd'hui d'une manière active. En effet, près de trois siècles se sont écoulés depuis la première explosion. L'ébranlement qui en résulta s'est calmé par degrés; la force qui originairement donna l'impulsion, et qui produisit tant de choses nouvelles, a cessé d'agir comme force vive, comme principe productif. Les institutions qu'elle créa, celles qu'elle modifia, sont restées la plupart, quelques-unes se sont évanouies; mais celles qui ont demeuré suivent de nos jours le cours universel des événemens, et la réformation n'est plus la cause immédiate qui dirige ce cours : elle a fait à-peu-

près tout ce qu'elle devait faire; son influence ne se manifeste plus que médiatement, sans secousses, et par la marche des institutions qui ont pris d'elle leur naissance. Le temps est donc venu où on peut la juger, dénombrer et discuter les avantages ou les désavantages qui en ont résulté pour le genre humain. C'est, il n'en faut pas douter, se conformer aux vues de l'Institut, que de se borner à spécifier exactement toutes les suites prochaines qu'a eues la réformation, et se contenter d'une indication légère de ses suites éloignées. Si on voulait s'engager dans le détail de ces dernières, il faudrait refaire l'immense tableau de l'histoire des Etats Européens depuis cette époque, puisqu'il n'est presque aucun grand événement sur lequel n'ait influé à son tour plus ou moins quelqu'un des résultats de la réformation, tel que la constitution du corps germanique, par exemple, ou la république des Provinces-Unies, et ainsi des autres. On ne sortirait jamais de ce labyrinthe des suites *médiates;* car, à le prendre ainsi, l'influence de toute commotion politique ou religieuse se propage à l'infini. Nous nous ressentons encore aujourd'hui de ce qui s'est passé dans l'Inde, l'Arabie, la Grèce, l'Italie, en des temps fort reculés; nous vivons sous l'influence encore très-sensible de l'invasion des peuples du Nord, des croisades, et d'autres mouvemens politiques devenus des principes d'action parmi les peuples. La ligne déviatrice, souvent tortueuse, quelquefois rétrograde de la

culture des nations, procède de l'action compliquée de tant de forces diverses : marquer ses échappemens, ses déviations, en évaluant les forces qui y ont concouru, est l'office de la philosophie de l'histoire. L'auteur du présent écrit s'estimera heureux, si ses juges pensent qu'il a rempli une tâche pareille relativement à cette période de l'histoire moderne où la réformation a été la force prédominante.

Cependant, on ne peut s'engager dans la recherche des effets de la réformation, sans être, en quelque façon, contraint de se livrer à cette réflexion : « Le grand événement que je considère comme une cause n'est-il pas lui-même un simple résultat d'autres événemens qui l'ont précédé, tellement qu'il faudrait que je rapportasse à ceux-là, et non pas à lui qui n'a été qu'un intermédiaire, la vraie origine de tout ce qui a suivi » ? — Sans doute, tel est le sort de l'esprit dans ses recherches. Tant qu'il regarde en avant, son point de départ lui semble être la base fixe d'où procèdent tous les pas suivans. Jete-t-il ses regards en arrière, le premier point ne lui apparaît plus que comme une suite nécessaire de ceux qui l'ont précédé, et seulement comme le passage pour arriver à ceux qui suivent. Aux yeux de l'esprit, chaque cause en remontant devient un simple effet; chaque effet devient cause à son tour en descendant. Le penchant qui nous porte à attribuer tout ce qui suit un événement à cet événement lui-même, comme s'il en était la cause,

est le fil conducteur qui nous aide à ranger tous les faits historiques; c'est la loi de cohésion par laquelle le présent se rattache au passé. Remonter ainsi de l'effet à la cause, jusqu'à une cause première subsistante par elle-même, et qui ne soit plus l'effet d'aucune autre cause, est un besoin de notre intelligence qui cherche un principe absolu où se fondent ses spéculations. C'est sur cette voie glissante que se perd la métaphysique. — Un homme qui ignorerait ce que c'est que le cours d'un fleuve, et qui arriverait sur ses bords, le voyant ici couler dans une vaste plaine, là pressé dans d'étroites vallées, écumant ailleurs au saut d'une cataracte; cet homme prendrait pour l'origine du fleuve le premier détour où il serait caché par une gorge; remontant plus haut, un nouveau détour, la cataracte lui ferait la même illusion; enfin, arrivé à la source, il prendrait la montagne dont elle jaillit pour la cause première du fleuve; mais bientôt il pensera que les flancs de cette montagne s'épuiseraient par un torrent aussi continu; il verra les nuages amoncelés, les pluies sans lesquelles le mont desséché ne fournirait aucune source. Voilà les nuages qui deviennent la cause première; mais ce sont les vents qui apportent ceux-ci en balayant les vastes mers; mais c'est le soleil qui a tiré les nuages de la mer. Mais d'où vient cette force dans le soleil? Le voilà bientôt entraîné dans les recherches de la physique spéculative par celle d'une cause, d'un fond absolu, duquel

il puisse déduire en dernier ressort l'explication de tant de phénomènes.

Ainsi, l'historien qui recherche quelle cause a amené l'affaiblissement de l'autorité des papes, la terrible guerre de trente ans, l'abaissement de la maison d'Autriche, l'établissement d'une opposition puissante au sein de l'Empire, la fondation de la Hollande comme Etat libre, et ainsi du reste, doit voir d'abord l'origine immédiate de tous ces événemens dans la réformation, et les attribuer absolument à son influence. Mais poussant ses recherches plus haut, il aperçoit que cette réformation elle-même n'est évidemment qu'un résultat nécessaire d'autres circonstances qui l'ont précédée, un événement du seizième siècle, dont le quinzième était gros, pour me servir de l'expression de *Leibnitz* : tout au plus la cataracte du fleuve. Combien de gens s'obstinent encore à trouver la cause première de la révolution française dans le *déficit*, dans la convocation des états-généraux, dans le tiers-état, dans les curés! D'autres qui portent la vue un peu plus loin, la veulent trouver dans le parlement *Maupeou*, dans l'extinction des Jésuites, dans les écrits des philosophes, etc.... Ils ont tous raison sous un certain point de vue borné, qui est le leur. Ceux dont la vue contemple cependant la marche de l'humanité pendant une suite de siècles voient se rouler cette masse énorme d'individus dont chacun, animé par son intérêt, ses passions et son esprit propre, semble vouloir

contrarier la marche de tous les autres; mais, malgré leur infinie diversité, tous ces esprits ont des traits communs, tendent vers de certains buts qui sont finalement les mêmes: ces traits, ces penchans communs à tous, forment une réunion de forces, ou plutôt une force unique, qui est celle du genre humain, celle d'un esprit universel, qui, caché dans les siècles, les guide et les gouverne. Sous l'empire de la Providence (ce soleil du monde moral, pour me servir encore de l'expression d'un philosophe), cet esprit de l'humanité, dans son action continuelle, prépare et dispose les événemens. Telle grande révolution qui nous surprend n'en est qu'un produit, un résultat, une manifestation éclatante. Est-ce donc à elle, n'est-ce pas plutôt à l'influence des causes qui l'ont elle-même précédée et amenée qu'on devra attribuer les événemens qui l'ont suivie?

Il convient donc à l'historien, dans le cas donné, d'avoir égard à ce qui était avant le grand événement qu'il examine; de déterminer par l'influence de quelles causes cet événement a été lui-même amené, et jusqu'à quel degré ces mêmes causes ont influé sur la série des événemens postérieurs. Il lui convient encore de considérer ce qui serait arrivé par la marche lente et progressive de l'humanité, qu'on nomme quelquefois le cours naturel des choses, si le grand événement, si l'éclat dont il est question n'était pas survenu? Enfin, il doit déterminer ce que le caractère propre et individuel de cet événement,

le caractère du siècle et de la nation où il a eu lieu, celui des hommes qui y ont pris la principale part, a pu apporter de modifications particulières dans ses résultats.

---

§. II. *Sur l'essence des Réformations en général.*

Tout comme l'esprit remonte la série des événemens, et passe de chaque effet à sa cause pour arriver enfin à une cause première qui lui serve de *principe*, et où il consolide le premier anneau de sa chaîne, de même il redescend de causes en effets, avide de parvenir à un résultat dernier, à un effet absolu qui se suffise par lui-même, et qui n'ait plus à devenir cause, qui n'ait plus à jouer le rôle d'un simple moyen pour parvenir encore plus loin. Cet effet qui doit tout conclure, dernier anneau de la chaîne, et résultat final de tout ce qui a précédé, est le *but* cherché par l'esprit, le lieu de repos où il consent enfin à s'arrêter. Chacune de ses spéculations sur les événemens humains se partage en cette double enquête, du *principe* et du *but*, d'où ils viennent et où ils tendent? C'est entre ces deux points que se restreint l'activité de l'esprit, et il se les pose plus ou moins prochains, plus ou moins éloignés, selon son étendue ou ses besoins actuels. Mais tant qu'il n'est pas arrivé d'une part à une cause qu'il se croie fondé à tenir pour première, et de l'autre à un but qu'il considère

comme final, l'esprit de l'homme reste en suspens, vacille dans un équilibre forcé, et ressent l'inquiétude d'une destination non-consommée. Il lui est possible, à vrai dire, de se résigner sur l'espace qu'il renonce à parcourir, et de se poser une limite qui restreigne l'entier déploiement de sa force; mais cette résignation même n'est pas au pouvoir de tous les esprits, et n'est peut-être dans la nature primitive d'aucun.

Permettons à celui qui réfléchit sur l'histoire du genre humain de se demander où tend cette succession d'événemens tumultueux, de commotions, de transmutations dans les choses et dans les opinions? Qu'il ose donner un libre essor à sa pensée dans la recherche du but final de tant de révolutions progressives.—Il ne peut le trouver que dans cette idée sublime d'un état de choses, où la destination de l'humanité entière étant parfaitement accomplie, toutes ses forces physiques et morales ayant atteint le plus haut degré de développement, les hommes seraient aussi bons, aussi éclairés, aussi heureux que les dispositions originaires de leur nature le permettent. Non qu'il puisse être démontré que cet âge d'or de la moralité, ce *chiliasme* de la philosophie doive jamais se réaliser tel qu'un rêve bienfaisant nous le représente. Mais dans les efforts de l'homme, dans ceux des peuples, on ne peut méconnaître une direction vers le mieux, vers un ordre de choses plus juste, plus humain, où les droits de chacun soient plus assurés, et

où ces droits soient plus également répartis. Accordons que la perfection absolue ne sera jamais le partage des mortels; mais avouons en même temps que cette perfection forme l'objet idéal de leurs desirs, qu'elle est un besoin de leur raison. Il n'est pas assuré qu'ils y parviennent, mais il est certain qu'ils y aspirent. Peut-être que le phénomène géométrique de l'asymptote doit se répéter dans le monde moral, et qu'approchant sans cesse d'un point de rencontre sur la courbe, nous ne l'aborderons jamais. Pourtant l'espoir de la seule approximation suffit pour enflammer les belles ames, et peut devenir un but digne d'elles. Eh! quel serait le sort des générations qui se succèdent, quel serait le désespoir de celui qui médite sur elles, si dans le chaos des choses humaines ne se décélaient les lois d'une création constamment active; si dans les plus sombres orages et qui menacent de tout engloutir, l'éclair de la Providence ne laissait entrevoir le lointain d'un meilleur avenir? Il est bien vrai qu'au milieu des tempêtes déchaînées, des ouragans élevés par les passions sur l'océan des temps, la voie directe vers le but ne peut être tenue strictement : louvoyer, dériver, devient trop fréquemment nécessaire. L'observateur, quelquefois trompé, peut juger la marche rétrograde alors même qu'elle ne l'est pas; car tous ne sont pas munis d'une boussole assez sûre pour fixer vers quel point on fait route. Mais celui qui prétend qu'on rétrograde, confesse par-là précisé-

ment l'existence du but, puisque rétrograder n'est autre chose que s'en éloigner. Et si bien même on s'en éloigne pour un temps, peut-il résulter de-là qu'on ne s'en rapprochera pas ensuite avec d'autant plus de célérité? N'est-ce pas une vue bornée que celle qui ne peut pas se porter au-delà du point de dérivation? Pour juger de toute la route, il faut la contempler toute entière. Celle que parcourra l'humanité après nous ne nous est pas connue; mais on peut en présumer par celle qui a été parcourue avant. Jusqu'à nous, les hommes ont gagné du terrain; il est croyable que nos successeurs en gagneront aussi. — La Grèce et l'Italie, sauvages dans leurs premiers jours, étaient bien en arrière de la Grèce et de l'Italie dans les beaux jours de leur culture. Mais quelque éminente qu'ait été, sous plusieurs rapports, cette culture, elle était individuelle pour chacun de ces peuples, exclusive pour tous les autres; elle appartenait au citoyen de Rome, au citoyen d'Athènes; elle n'appartenait pas à l'homme. Tout le reste du globe était barbare et esclave-né, esclave aussi de fait devant quelques milliers d'individus. Le développement de la civilisation devait-il être pour toujours restreint à quelques cités, à un coin si borné de la terre? Les millions d'humains qui végétaient sur le reste de notre continent, dans ces contrées immenses, appelées par les historiens l'officine des nations, depuis l'Oby jusqu'à l'Elbe, devaient-ils éternellement y rester étran-

gers, et n'être à jamais que la réserve des armées et des chiourmes du peuple privilégié? non sans doute. Il fallait une dispersion de la lumière parmi eux; il fallait un mélange qui portât dans la Cimbrique l'esprit du Latium et de l'Achaïe. Le moyen pour y parvenir, était, ou que le petit peuple, dépositaire de la lumière, soumît des peuples innombrables, pénétrât jusqu'au fond de continens presque inabordables, ou bien que la foule des nations grossières vînt conquérir le petit peuple, et s'amalgamât avec lui au foyer même de la lumière. Après l'emploi du premier moyen, les Romains ayant pénétré aussi loin que le leur permirent une force et une vertu dignes d'une éternelle admiration; le second, plus naturel, fut mis en œuvre par l'arbitre mystérieux des destinées humaines. Les enfans du Nord se précipitèrent sur le midi de l'Europe, et y apportèrent leurs ténèbres. Le chaos sembla renaître; la lumière scintillait à peine et faiblement çà et là au milieu d'une nuit profonde, qui dura le temps proportionné à la masse étrangère nouvellement survenue; il fallut dix siècles de fermentation pour que tant d'élémens hétérogènes s'assimilassent aux meilleurs qui s'étaient confondus parmi eux. Enfin, la lumière éclata de rechef de toutes parts. Depuis trois à quatre siècles qu'elle a reparu, elle s'étend et fait des progrès inouis. La culture d'Athènes et de Rome se retrouve, non-seulement dans toute l'Europe, mais à Philadelphie et à Calcuta. Rome et Athènes,

que nos arts et notre savoir étonneraient, admireraient aussi l'humanité de l'Européen, qui se fait gloire d'être homme, et ne souffre plus l'esclavage sur son sol. — Voilà donc ce qui est résulté de l'effroyable inondation des barbares au quatrième siècle, et comment le temps justifie à la longue la Providence, dont le pouvoir, dans le cours d'une ou même de plusieurs générations, semble quelquefois avoir entièrement cessé d'agir. J'ai dû choisir cet exemple, parce que la chûte apparente de l'humanité, durant le long intervalle de barbarie du moyen âge, est d'ordinaire le thême favori que les adversaires de la perfectibilité font valoir pour leur opinion.

Et si l'on voulait entrer dans le détail de la civilisation graduelle de ces barbares, qui sont les pères des nations aujourd'hui les plus policées, qu'y verrions-nous d'abord? La force pour unique droit; chaque individu, chaque chef de famille, chaque maître d'un château, en guerre avec tout son voisinage; et ces guerres, pour ainsi dire corps à corps, ensanglantant la terre, portant la désolation dans tous ses recoins, se faisant sans autre loi que la férocité du vainqueur. Quel tableau désastreux que celui des Gaules, par exemple, sous cette forme anarchique! Peu-à-peu, la valeur ou la fortune de quelques chefs réunit sous leur domination des provinces étendues, au sein desquelles ils introduisent un ordre, une discipline, et leurs habitans sont sauvés des horreurs d'une guerre uni-

verselle et continue ; enfin, ces provinces elles-mêmes se trouvent réunies sous un seul gouvernement ; des millions d'hommes, autrefois divisés en une multitude de hordes qui s'entre-déchiraient, sont dès-lors des concitoyens, des frères soumis aux mêmes lois, réprimés, contenus par la même discipline. Là où étaient le meurtre, le pillage effréné, se voient aujourd'hui la sûreté, l'ordre, l'harmonie ; la Gaule n'est plus qu'un tout homogène, et sur toute sa surface règne en effet cette paix perpétuelle qu'on a sous les yeux, et à laquelle on ne veut pas croire. On citera nos guerres civiles ! mais du moins sont-elles devenues des accidens, des crises contre nature ; elles ne sont plus l'état permanent et constitutionnel, pour ainsi dire, de tout un pays. La force curative du corps entier y apporte bientôt un remède ; et l'expérience prouve qu'elles deviennent de plus en plus faciles à éteindre. Concluons-en donc, malgré le penchant frondeur qui fait de tant d'hommes d'ardens admirateurs du passé, uniquement pour dépriser à leur aise le présent ; concluons que notre siècle est bien au-dessus de celui des Goths et des Vandales ; et puisque l'humanité a monté de toute la distance qui les sépare, cette consolante perspective ne peut nous être interdite, que notre postérité parviendra encore à un état meilleur et plus heureux.

J'implore l'indulgence de mes juges pour cette effusion échappée presque involontairement à mon ame. Je sais qu'on peut hasarder le langage

de la

de la spéculation devant une assemblée de sages dont la destination est de porter dans l'étude de l'histoire les consolantes vues de la philosophie. Eh! comment se défendre de tourner les yeux vers une amélioration dans les choses humaines, quand on médite sur les suites de ces sanglantes révolutions dont la réformation opérée par *Luther* offre un si mémorable exemple? A chacune de ces grandes secousses parmi les nations, ne devrait-on pas accuser la Providence divine d'une tyrannique absurdité, si le résultat de tant de malheurs était de retomber dans un état pire que celui dont on est sorti? — Mais non : après ces crises déplorables où tant d'individus sont sacrifiés, il n'est pas rare de voir naître un ordre de choses meilleur, de voir marcher plus librement l'espèce entière vers le grand but qui lui est prescrit par sa raison, et atteindre un nouveau développement de sa culture à chaque nouvelle explosion de ses forces.

D'après ces données, nous considérerons la culture graduelle du genre humain comme consistant dans une suite non-interrompue de réformations; les unes sourdes et lentes, résultats tardifs des siècles, de la persuasion individuelle des puissans, et de l'opinion, qui sape à la longue les erreurs; les autres, éclatantes et de vive force, résultats subits d'un coup de lumière qui frappe tous les yeux, de la lassitude d'une longue oppression, du besoin parvenu à l'excès de rétablir l'équilibre dans quelque partie du système

politique ou religieux. Celles-ci sont comme les époques, les pierres milliaires du genre humain dans sa marche au travers des siècles. L'histoire les compte avec soin, en observe les résultats, et y fixe les divisions de son travail.

Les ames paisibles, qu'une douce philanthropie échauffe sans enthousiasme, à qui les maux présens inspirent plus d'horreur que ne les flatte l'espoir des biens futurs; ces esprits modérés qu'effraient une marche bondissante et les fureurs des révoltes; ceux-là, dis-je, partisans des améliorations, des réformes que le temps amène sans secousses, voudraient, avec justice, que le bien ne se manifestât jamais que sous des formes bienfaisantes. Partout où ils aperçoivent l'éclat des passions, les armes provoquées par les armes, la foudre qui répond à la foudre, ils gémissent, ils s'affligent, ils protestent également contre l'un et contre l'autre parti. Fréquemment ils se déclarent contre celui qui a porté la première atteinte au repos qui leur est si cher : bien que souvent celui-là même soit le véritable innocent, soit l'opprimé qui a été poussé à bout. — Ne peut-on pas ranger dans cette classe un grand nombre des adversaires de notre dernière révolution, tant d'hommes probes et droits qui ont été froissés par le choc des partis? Ainsi s'explique encore l'éloignement que témoignèrent quelques hommes distingués du seizième siècle, non pas pour la doctrine, mais pour les événemens de la réformation. *Érasme* la nommait *la tragédie lu-*

thérienne ; et c'est parce qu'en effet le drame s'annonça comme tragique que cet homme sage et circonspect, dont la devise favorite était *otium cum dignitate*, refusa d'en devenir un acteur (1). Mais vouloir que le bien ne s'opère que par le bien, c'est faire le roman de l'humanité, c'est faire de l'histoire une idylle, et de l'univers une Arcadie. Il n'en arrive malheureusement pas ainsi. La nature, au milieu des bienfaits qu'elle

---

(1) On sait d'ailleurs qu'*Erasme* n'était pas d'humeur à sacrifier son intérêt et son repos à ses opinions. Son caractère à cet égard est assez connu, et une foule de passages dans ses lettres dévoilent assez naïvement le fond de son ame. Dans la 583.e, adressée à *Richard Pacæus*, doyen de Saint-Paul de Londres, il dit, en parlant de *Luther* et des tentatives infructueuses faites pour l'attirer dans le parti de ce réformateur : « Sans doute qu'il « a prêché et enseigné beaucoup de choses excellentes; « mais n'en eût-il écrit que de pieuses, je ne me serais « nullement soucié d'exposer ma vie pour la vérité ». — *Quòd si omnia piè scripsisset, non tamen erat animus ob veritatem capite periclitari* ». Qu'on ajoute à cela les pensions et les cadeaux qu'il se vante de recevoir de toutes parts, et l'on aura la clé de sa conduite à l'égard des réformateurs. Il restait encore plus de dignités et de richesses au clergé catholique qu'au clergé protestant ; cette raison suffisait et suffit encore aux gens de la trempe d'*Erasme* pour se déclarer en faveur du premier. *Luther* était d'un autre avis : il méprisait les biens et le repos qu'il faut acheter aux dépens de la vérité et de sa propre conviction. La devise *vitam impendere vero* n'a jamais mieux convenu à personne : elle n'était pas celle d'*Erasme*.

verse en foule sur la terre, l'afflige par des ouragans, des inondations, des feux souterrains, images des terribles fléaux qui se manifestent parfois au sein de nos sociétés, et qui souvent sont dus aux fautes de nos pères, quelquefois aux nôtres même. Il convient à l'homme qui sait vivre dans son siècle et qui respecte la Providence, de s'y résigner et d'y considérer l'accomplissement des lois profondes qui dirigent le grand tout; lois que nous ne méconnaissons que quand nous osons juger de leur action trop partiellement et sous un point de vue trop limité.

L'amélioration que sans cesse l'homme ambitionne pour ses institutions tant politiques que religieuses consiste à les rapprocher et à les maintenir le plus près qu'il lui est possible de l'esprit particulier qui fait leur essence. Les formes extérieures dont elles sont revêtues ne sont jamais tellement convenables à leur esprit, qu'elles en permettent le jeu et l'accomplissement tout entier. Il n'arrive que trop souvent que les rouages embarrassés de la machine suspendent et rendent irrégulière l'action du premier ressort. Ce qui soumet toutes les institutions humaines à cette duplicité discordante, est la nature même de l'homme, lequel est un composé d'un esprit et d'un corps étroitement unis. Contenue et comme entravée par les organes corporels qui lui sont donnés pour sa manifestation, l'intelligence ne peut librement déployer l'exercice de sa pensée,

ni la produire aussi éthérée qu'elle l'a conçue. Il faut que cette pensée, pour agir et se rendre perceptible au-dehors, s'allie à un corps à qui elle donne son empreinte, et qui ait cours au lieu d'elle. De-là vient, par exemple, l'extrême importance du langage relativement à la faculté de penser, et comment il est vrai, en ce sens, que sans langage nous serions inhabiles à combiner nos idées. Ainsi, toute institution à l'usage de l'homme doit être munie d'un corps, d'une forme physique et sensible. L'esprit de toutes les religions, sans doute, est originairement le même, ainsi que celui de tous les gouvernemens. L'un consiste à reconnaître comme lois imposées par Dieu même les lois morales et les règles de devoirs qui sont gravées dans tous les cœurs humains; l'autre à assurer à tous les membres de la société l'exercice de leurs droits naturels. Mais que serait-ce qu'une religion, que serait-ce qu'un gouvernement qui s'en tiendrait à cette simple pensée, qui ne serait qu'un pur esprit? — Ce ne serait point une machine organisée et capable d'action dans le monde de l'homme; ce ne serait point une institution humaine. Pour le devenir, il lui faut une forme extérieure, des organes, une consistance visible et matérielle.

Cependant l'esprit inaltérable, éternel, qui forme l'ame de ces institutions, demeure toujours ce qu'il a été, toujours semblable à lui-même. Il n'en est pas ainsi des corps, de la forme extérieure. Celle-ci, soumise à l'influence du

monde physique, des passions humaines, variable, périssable, se modifie au gré du hasard et des événemens. A mesure que sa configuration change, que ses organes se roidissent, s'épaississent, se surchargent, l'esprit oppressé et contraint perd son action et sa direction primitives; quelquefois étouffé sous un aggrégat monstrueux, il cesse tout-à-fait de se manifester : le fantôme n'a plus de vie, plus de souplesse; il n'a plus que la roideur et la pesanteur de la mort. Ainsi l'esprit si pur et si sublime du christianisme, à qui ne convenait qu'une forme aussi pure et aussi simple que lui (1), fut successivement étouffé pendant une longue suite de siècles jusqu'au seizième, par une continuelle surcharge d'élémens étrangers qui avaient dénaturé son action, et en avaient peu-à-peu fait un corps informe, d'où sortaient tous les maux que les erreurs et

(1) FÉNÉLON, dans sa *Lettre sur l'existence de Dieu et sur le culte digne de lui* (au tome second des *OEuvres philosophiques*), répète plusieurs fois, que la religion chrétienne n'est autre chose que l'amour de Dieu. Il cite, à la page 16, *Tertullien*, qui dit en ce sens, *que l'ame est naturellement chrétienne;* et à la page 28, *S. Augustin*, suivant lequel il ne peut être d'autre culte que l'amour, *nec colitur ille nisi amando.* « C'est, selon FÉNÉLON, le règne de Dieu au dedans de nous; c'est l'adoration en esprit et en vérité; c'est l'unique fin pour laquelle Dieu nous a faits ». On sent bien que le Saint-Siége devait trouver cette manière d'être chrétien fort peu convenable.

les passions peuvent produire. Ainsi l'histoire, dépositaire d'une funeste expérience, nous fait voir que presque toujours les constitutions politiques, établies pour maintenir le droit naturel parmi les peuples, dégénèrent à la longue et finissent par s'embarrasser d'une masse ennemie et de la liberté et du salut public. Pour cela s'est établie assez généralement, parmi ceux qui réfléchissent sur le sort des nations, cette opinion presque toujours confirmée par l'événement, qu'un gouvernement démocratique dans le principe se transforme successivement et tôt ou tard en oligarchie, en monarchie, et finit par dégénérer en despotisme.

Et voilà d'où naît à certaines époques le besoin, généralement senti par toutes les ames droites et désintéressées, de réformations dans les grands établissemens humains. La forme extérieure n'est en général que trop récalcitrante à l'esprit. Qu'est-ce, lorsque n'ayant plus nulle harmonie avec lui, elle le contraint, l'oppresse, le paralyse? Il faut à la fin qu'il éclate, qu'il s'échappe d'un corps, lequel ne lui offre plus les organes qui doivent seconder son développement. Les hommes, qui tous, plus ou moins, trouvent en eux-mêmes la notion claire et le type de cet esprit, s'irritent contre l'orgueilleux et nuisible colosse, le brisent dans leur indignation, s'efforcent de recueillir la flamme sainte qui y était cachée: légère et vacillante, ils ne peuvent la saisir; il faut qu'ils la renferment de nouveau dans un

vase, ouvrage de leurs mains, qu'ils l'unissent à une nouvelle forme sensible. Ainsi, après avoir détruit le vieil édifice de la communion romaine, il fallut aux chrétiens séparés d'elle la confession d'Augsbourg, et d'autres semblables codes : après la destruction de la royauté en France, il fallut fixer l'esprit du gouvernement et celui des droits naturels de l'homme dans les formes positives d'une nouvelle constitution.

Mais en jugeant ces réformations, combien ne faut-il pas avoir égard à l'esprit général du temps et du pays où elles ont été opérées! — Elles reçoivent de cette double circonstance, aussi bien que du caractère individuel de leur auteur et de ses principaux coopérateurs, du dessein et du but local de ces personnages, etc....., leur modification, leur couleur particulière. *Moïse*, sortant d'Egypte à la tête d'une troupe d'esclaves mutins, superstitieux, sensuels, dont il lui fallait faire des hommes soumis, des soldats capables de tout entreprendre, et animés contre toute nation qui occuperait une terre sur laquelle il voudrait les établir; *Moïse*, dans ces circonstances, a dirigé la réforme de son peuple comme elle devait l'être pour l'accomplissement de ses desseins. *Mahomet*, réformant une nation libre et fière, sensuelle à l'excès, mais capable d'exaltation et de vertu, sut lui imprimer un grand caractère, et réduisit à de fort simples termes la forme extérieure du pur déisme qu'il lui prêcha. Tous deux amalgamèrent la constitution religieuse, qui devrait convenir

à tous les hommes, avec la constitution politique, qui ne doit convenir qu'à une nation, confondirent l'Eglise et l'Etat, et rendirent par-là leur religion purement locale. Quant à *Jésus*, conformément à sa céleste origine, il sépara les soins de l'Etat de ceux de la religion, dont il proclama que l'empire n'était pas de ce monde. Au milieu de la nation juive, qui avait reçu de *Moïse*, pendant les quarante années du désert, une législation convenable aux besoins de son premier établissement dans la Palestine, mais qui était parvenue au plus haut point de la nécessité d'une réformation, *Jésus* entreprit celle de toute l'humanité, en rejetant les formes qui ne convenaient qu'à un esprit local, et en appelant à l'esprit universel de la religion, qui est le même chez tous les hommes. Aussi l'œuvre de sa réformation, par l'esprit vraiment divin, c'est-à-dire, éminemment humain, qui en était l'ame, et par la simplicité des formes dont il était revêtu, devait être adopté par tous les hommes droits, d'un cœur simple et encore non-faussé par la contrainte de formes locales. La réforme divine opérée par Jésus est donc essentiellement, et par opposition aux deux autres, cosmopolite, ou *catholique*, suivant la vraie étymologie de ce terme. Peut-être même que la forme donnée par lui était trop simple, et que, quand la société religieuse fondée en son nom s'étendit par toute la terre, il convient d'ajouter à cette forme. De-là aussi le pouvoir qu'a pu transmettre sur ce point,

le législateur à la future Eglise. Mais le droit d'approprier convenablement la forme n'était pas celui de la dénaturer, de la surcharger, de la rendre contraire même à l'esprit auquel elle ne doit que servir d'organe. L'esprit du *Christ* n'était plus reconnaissable dans la constitution de l'Eglise chrétienne d'Occident au quinzième siècle. La subordination de l'Eglise envers l'Etat dans les choses humaines et terrestres, la distinction de tous deux en ce qui concerne la terre et ce qui concerne le ciel; cette distinction primitive avait été violemment effacée; l'esprit étranger de quelques institutions bizarres s'était glissé dans le fantôme incohérent du christianisme moderne; tout était confondu et altéré; il fallait une réformation, un rappel de l'esprit primitif, un amendement dans la forme extérieure. Cette réformation s'opéra au seizième siècle dans une partie de l'Occident, et on la désigne par le nom de *Lüther*, qui en a été le courageux et principal moteur.

Remarquons encore que la forme extérieure des institutions religieuses étant la partie de ces institutions qui correspond immédiatement aux sens de l'homme, et qui par-là se marie à ses passions; au contraire, que l'esprit qui anime ces institutions étant ce qui correspond directement à son intelligence, il en résulte premièrement : que plus une société est composée d'hommes ignorans, sensuels, et dévoués à la matière, plus il faudra à cette société de pra-

tiques extérieures, de préceptes purement cérémoniels dans son culte; et l'attachement passionné qui naît par les sens et l'imagination pour un tel culte, peut se porter à un excès où il brave toutes les atteintes, même de la raison la plus convaincante. Et secondement, que plus une réunion d'hommes est éclairée, plus les facultés intellectuelles y sont cultivées par préférence aux sens, plus l'esprit de ses autres institutions est resté pur, moins aussi elle pourra souffrir la surcharge dans la constitution de son culte, et plus elle se montrera disposée à une réformation dans cette partie.

L'attachement passionné pour ce qui est corps et simple forme dans la religion, attachement qui en fait méconnaître l'esprit, et transporter aux accessoires, aux dogmes et à l'extérieur du culte la vénération qui n'appartient qu'à la Divinité; cette déviation, si commune parmi les hommes grossiers et sensuels, est la source de la *superstition*. Disposition pernicieuse, funeste, qui, plaçant le foyer de l'enthousiasme au milieu des sens et des passions, peut porter aux plus grands excès et aux plus horribles cruautés.

Le penchant contraire, celui par lequel l'homme, suivant l'impulsion de sa nature spirituelle, tend à rejeter tout ce qui est forme et corps dans la religion pour ne s'attacher qu'à son esprit; cette exclusion d'un culte visible et extérieur est le chemin qui mène à la *mysticité*. Elle est fréquemment le partage des hommes méditatifs et

solitaires, qui, ne sentant pas le besoin d'influer sur d'autres hommes, croient pouvoir se passer des sens et s'en tenir au pur esprit de la religion. Cet attachement à l'esprit, dégagé de tout ce qui est accidentel et local, doit réveiller parmi tous les hommes qui s'y livrent des sentimens à-peu-près semblables. De-là vient la conformité singulière remarquée entre les opinions de nos mystiques chrétiens, de *Quesnel*, de *Fénélon*, et de quelques Espagnols et Allemans, avec les opinions des Bramines de l'Inde. Le mysticisme, partage ordinaire des ames douces et contemplatives, peut bien produire un fanatisme intellectuel, mais qui n'est d'aucun danger pour la société, tant que le mysticisme est sincère, et qu'il n'est point joué par des hypocrites. Notre révolution, dans sa courte durée, a eu ses superstitieux, ses mystiques et ses hypocrites. La sécheresse de cette digression, qu'il faut enfin se hâter de conclure, ne peut être excusée que par la nécessité où était l'auteur de mettre dans tout son jour le point de vue sous lequel il lui semble que doit être envisagée l'influence d'une révolution qui a commencé par le domaine de la religion, et de jeter ainsi en avant comme les premiers linéamens de son travail.

---

§. III. *En particulier sur celle de* Luther.

Deux objets sont principalement chers au cœur de l'homme, et il n'est pas rare de le voir

sacrifier pour eux tous ses autres intérêts, et jusqu'à sa vie même. L'un est la conservation de ses droits sociaux, et l'autre l'indépendance de ses opinions religieuses : la liberté dans ses actions civiles, et la liberté dans les actes de sa conscience. Il attache à l'une et à l'autre un prix égal à celui de son existence. L'idée de leur recouvrement, quand il les a perdus, le porte au comble de l'enthousiasme ; celle de les perdre quand il en jouit le jette dans un désespoir qui peut tout lui faire entreprendre. L'une et l'autre de ces dispositions couvait sourdement dans presque toute l'Europe, au commencement du seizième siècle. Telle nation qui avait perdu sa liberté civile et religieuse commençait à sentir le poids et l'indignité de ses chaînes ; telle autre qui jouissait encore d'une certaine indépendance frémissait de la voir prête à lui échapper. Tous les états de cette partie du monde, et plus en particulier la confédération d'Etats qui formaient l'empire d'Allemagne, étaient tourmentés depuis long-temps des tiraillemens opposés qu'occasionnait la lutte opiniâtre qui avait lieu entre les empereurs successeurs des *Césars* et les papes successeurs de *S. Pierre ;* lutte dont le prix devait être la monarchie illimitée sur l'ancien territoire de l'empire romain. Tous les deux concurrens prétendaient ou affectaient des droits égaux sur Rome; et il était clair à leurs yeux, comme à ceux de toute l'Europe, que le maître de Rome devait l'être aussi de l'empire ; tant les

préjugés vulgaires sont difficiles à déraciner! Ce magique nom de Rome imposait encore des siècles après l'évanouissement de sa gloire réelle, et même il impose encore de nos jours. Une des habitudes les plus funestes parmi les hommes, c'est de se persuader machinalement que ce qui a duré long-temps doit durer toujours; que l'existence d'un jour établit un droit pour le jour d'après; que l'histoire ne peut être qu'une répétition périodique des mêmes événemens, et que chaque siècle doit ressembler aux autres siècles (1). Rome avait été long-temps la capitale du monde; il s'ensuivait donc qu'il fallait qu'elle le fût toujours. Il ne vint d'abord en tête à personne de nier cette conséquence, et de laisser le maître de Rome pour ce qu'il était. On se battit long-temps pour savoir qui resterait en possession de la ville souveraine, et à qui des deux rivaux on se soumettrait : on se disputait, à la lettre, pour le choix des tyrans.

La filiation du droit prétendu que pensaient avoir les princes successeurs de *Charlemagne* sur Rome et sur l'empire est assez connue. Ils se nommaient *Césars*; or, les anciens *Césars* avaient été empereurs dans Rome, et Rome était la maîtresse de la meilleure partie de l'Europe; donc

(1) « Les exemples du passé, fussent-ils même vrais, ne prouvent rien pour l'avenir. Cette assertion est plus sûre; tout ce qui est possible peut arriver ». FRÉDÉRIC II, *Histoire de mon temps*, *OEuv. posth.* t. II, p. 70.

le prince qui s'appelait *César* devait incontestablement régner sur Rome et sur l'Europe, en sa qualité d'empereur. Cet argument a passé long-temps pour irrécusable.

Le droit des papes n'était pas aussi clair, mais il n'en était que plus révéré. Comme Rome était la maîtresse naturelle de tout l'univers, et que le prince qui avait résidé si long-temps à Rome était chef de l'empire, il était évident que l'évêque de Rome devait aussi être le chef de l'Eglise (1). Peu-à-peu, à force de machinations, de mesures habilement prises et opiniâtrement suivies, cette primatie du pontife romain s'établit non sans peines et sans troubles. Quand Rome ensuite se trouva sans Empereur, la considération du pontife ne fit que s'en accroître; il se trouva le premier dans Rome, de second qu'il y avait été jusques-là. Et quand des princes francs et germains se mirent en tête la singulière ambition d'être couronnés empereurs dans la ville des *Césars*, ce furent les papes qui firent les honneurs de l'empire, et qui semblèrent le donner en couronnant ses nouveaux chefs. Dès-lors que le Pape fut en

(1) Le célèbre *Elie* DUPIN, dans ses *Dissertations historiques sur l'ancienne discipline de l'Eglise* (Paris, 1686), déclare aussi qu'il ne peut trouver d'autre raison de cette primauté: « *Si quæras cur potissimùm Romana Ecclesia sit electa, quæ primatum obtineret; responderi potest, id factum, quia romana urbs erat prima; nec alia congruentior ratio videtur reddi posse* ».

possession de couronner l'Empereur, l'Europe hébétée ne reconnut plus pour tel que celui qui avait reçu la couronne des mains du Pape. De-là les flatteries, les soumissions, les concessions des princes prétendans à l'empire, pour gagner les bonnes grâces du Pontife. Disposant de la première des couronnes, celui-ci en conclut que les autres étaient de même à sa disposition. Souverain d'un clergé innombrable, riche, actif et répandu parmi toutes les nations; régnant par ce moyen sur toutes les consciences, il lui fut aisé de s'établir dans l'opinion comme le chargé de pouvoirs de Dieu sur la terre, le vicaire de Jésus-Christ, le dominateur des rois (1). Si quel-

(1) C'est le langage non-seulement des bulles émanées de Rome à cette époque et dans les temps suivans, mais des écrits les plus populaires et les plus répandus alors; ce qui prouve que le préjugé était établi bien généralement. On lit dans la préface du *Miroir de Souabe*, ouvrage qui est de la fin du treizième siècle : « Depuis le temps que Dieu s'est fait prince de paix, les deux glaives qu'il avait dans le ciel pour protéger la chrétienté, il les a envoyés sur la terre, et les a donnés tous les deux à *S. Pierre*, l'un pour la justice temporelle, et l'autre pour la spirituelle. Celui de la justice temporelle, le Pape le commet à l'Empereur pour le service de l'Eglise, et suivant la volonté du Pape..... etc. » Ce sont, au reste, les propres paroles de *Boniface VIII*, dans sa fameuse bulle *Unam sanctam*, donnée le 18 novembre de l'an 1302, et qui finit ainsi : *Porrò subesse Romano Pontifici omnem humanam creaturam declaramus, dicimus, definimus, et pronuntiamus omninò esse de neces-*

que

que prince osait tenter de se soustraire à cette autorité émanée du ciel, le pontife l'anathématisait, le repoussait de la communion des fidèles, et ses imbécilles sujets s'éloignaient de lui comme d'un pestiféré. Il allait d'ordinaire demander grâce au vice-dieu irrité, l'appaiser par les plus basses soumissions et par l'aveu de tous les droits que l'altier pontife s'arrogeait; après quoi le prince repentant était rétabli dans ses charges et honneurs; et à chaque expérience pareille, le pouvoir des papes sanctionné et accrû s'affermissait plus que jamais.

A Dieu ne plaise qu'on puisse me prêter la vile intention d'insulter en cet écrit au clergé et au chef de l'Eglise romaine! Aujourd'hui que des siècles d'humiliation, de dépouillement, de persécution même, ont expié des siècles d'orgueil, d'avidité et d'intolérance, il serait barbare d'imputer aux successeurs les torts de leurs prédécesseurs. Les membres actuels du clergé ne sont plus ceux d'alors. Combien ne serait-il pas desirable de pouvoir même penser que l'ancien esprit qui, après des jours d'une vaine gloire, a amené tant de jours d'opprobre sur l'Eglise, est tout-à-fait éteint chez ses ministres! Du moins devons-nous croire que la plus grande partie

---

sitate salutis. « Enfin, nous déclarons, disons, décrétons « et promulguons, qu'il est de nécessité de salut, que « toute créature humaine soit soumise au *Pontife ro-* « *main* ». Un tel énoncé peut se passer de commentaire.

d'entre eux participent aux lumières de leurs contemporains, que la rigidité de la moderne orthodoxie a fait place à un esprit plus doux, plus conforme à l'antique esprit de l'évangile. Ce n'est donc pas des derniers pontifes, qui ont fait voir des vertus vraiment apostoliques sur le Saint-Siége; ce n'est pas d'une foule de prêtres modestes et savans qu'il peut être question dans les jugemens sévères que méritent les vices et la conduite des pontifes et des prêtres aux quatorzième et quinzième siècles.... Qui imputera à *Marc-Aurèle* les forfaits de *Néron*, à *Pie VII* les indignités d'*Alexandre VI*? Mais cette observation une fois faite, il doit être permis à l'historien, dont la tâche est de peindre les événemens tels qu'ils ont été, d'expliquer les causes de l'indignation et de la révolte des peuples dans un siècle déjà loin du nôtre; il doit lui être permis, dis-je, de ne rien dissimuler, de penser, de parler avec les contemporains des faits qu'il rapporte, de dévoiler la honte de ceux qui ont mérité la honte, et de justifier l'emportement des opprimés par le récit naïf de l'oppression.

Les considérations sur l'essence de la révolution opérée par *Luther* en Europe doivent se fixer à trois points principaux qui en déterminent suffisamment la nature et l'influence postérieure. Faute de les considérer tous trois ensemble, on risquerait de méconnaître la véritable essence de ce grand événement, de ne pas saisir dans son ensemble l'action générale et l'esprit de

l'humanité au seizième siècle; esprit dont toutes les forces se sont développées à-la-fois dans cette occasion.

Le *premier* de ces trois points, est l'état politique des nations européennes, leur position intérieure, leur situation à l'égard les unes des autres, à l'égard du chef de l'empire et du chef de l'Eglise.

Le *second* est l'état religieux de ces mêmes nations, leur plus ou moins grande soumission aux décrets du trône pontifical, et les dispositions des princes à cet égard.

Le *troisième*, qui se lie intimément aux deux premiers, et plus immédiatement encore au second, est l'état des sciences et des lettres dans l'Europe devenue barbare au cinquième siècle, plongée dans les ténèbres et le chaos pendant les siècles suivans; mais qui, depuis environ trois siècles, avait recommencé progressivement, bien que faiblement, à s'éclairer de nouveau.

Ce n'est qu'en épuisant ces trois points de vue qu'on pourrait parvenir à une connaissance suffisante de l'esprit général et de la position des Etats Européens au seizième siècle, et par elle à une connaissance précise des suites de la réformation. Mais comment se livrer ici à l'immense détail, aux recherches et aux développemens qu'exigerait ce triple tableau? — L'auteur doit se borner à une indication vague des principaux objets, et laisser soupçonner seulement ce que l'historien pourrait faire.

Esquisse de l'état politique, religieux et littéraire de l'Europe au commencement du 16.me siècle.

I. Politique.

Des débris de l'empire romain d'Occident s'étaient formées, sur le sol de l'Europe, une foule de dominations, à la tête desquelles étaient pour la plupart les chefs de ces peuplades du Nord qui avaient renversé l'empire. Tour-à-tour faibles et puissans, ces états, long-temps sans consistance, changeaient de maître et de forme au gré des événemens; on en voyait s'élever, s'agrandir, tomber, s'éteindre; et parmi toutes ces vicissitudes, peu d'idées d'une réunion, d'un accord entre les faibles pour s'opposer au plus fort, aucune ombre encore de la grande et féconde conception d'un équilibre entre les puissances. Cependant peu-à-peu l'aristocratie féodale avait perdu de sa consistance; les croisades et autres guerres qui avaient appauvri la noblesse; le commerce, l'industrie qui avaient enrichi la classe des bourgeois; les lumières répandues dans celle-ci, et qui réveillaient en elle le sentiment des prérogatives de l'homme et de ses droits naturels, provoquèrent enfin l'établissement d'une existence civile pour le tiers-état et de son influence sur les gouvernemens. La bourgeoisie de quelques villes qui se constituèrent libres osa même s'attribuer la souveraineté chez elle; ce qui ne fut pas sans quelque effet sur l'opinion

alors si enveloppée de ténèbres et si nourrie de préjugés.

L'*Italie*, divisée en un grand nombre d'états faibles, les uns monarchiques, les autres républicains; déchirée intérieurement par la jalousie et la haine de ces petits états entre eux, par la mutinerie des barons et seigneurs particuliers qui prétendaient à l'indépendance, était encore le malheureux théâtre des invasions de ses puissans voisins, Français, Allemands, Espagnols, qui tous aspiraient à s'y voir fermement établis, les uns à Naples, les autres à Milan, Mantoue, etc.... Cette belle contrée était livrée à des désolations qui se succédaient sans relâche. Ses faibles souverains, tantôt se rangeant du parti d'un puissant conquérant, tantôt jaloux de ses progrès, et complotant pour l'expulser de leur pays, ne se sauvaient d'ordinaire que par la perfidie, la fourbe, et une politique astucieuse, qui dès-lors a été un des traits dominans du caractère italien. Ce pays, depuis long-temps le plus riche de l'Europe et le centre de tout le commerce, était à la veille de voir tarir pour lui la source de l'opulence, à cause des nouveaux chemins qui venaient d'être ouverts au commerce sur l'Océan par les vaisseaux espagnols et portugais.

Les *Turcs* venaient de s'emparer du siége de l'empire d'Orient, et portaient vers l'Occident leurs armes victorieuses, dans la Calabre, la Hongrie, et jusqu'aux portes de Vienne.

La *Pologne* exerçait, à l'époque dont nous

parlons, peu d'influence sur les états situés à l'Occident. Cette puissance fut occupée durant le cours du quinzième siècle à des guerres contre les Turcs, les Moscovites et les chevaliers teutoniques, qui, sous prétexte de convertir les infidèles, s'étaient formé, dans sa partie septentrionale, une domination, origine première du royaume de Prusse. La Pologne d'ailleurs, quoique gouvernée, pendant presque toute la première moitié du seizième siècle, par un très-grand roi, *Sigismond I*, portait en elle-même son principe d'affaiblissement, tant par les troubles qui éclataient souvent dans son sein, que par la jalousie et la division qui régnaient alors entre les Lithuaniens et les Polonais, dont les pays reconnaissaient le même prince pour chef, mais manifestaient une extrême répugnance à se réunir; répugnance qui se faisait remarquer surtout du côté des Lithuaniens.

La *Russie* n'existait pas encore pour l'occident de l'Europe, où depuis elle a acquis tant d'ascendant.

La *Suède* et le *Danemarck* étaient à-peu-près aussi nuls pour les états situés à leur midi. Les rois de Danemarck, après bien des guerres et des vicissitudes de succès, avaient soumis à leur domination l'impatiente Suède, toujours disposée à secouer ce joug étranger. Un héros né dans son sein consomma cette entreprise. *Gustave Wasa* devint le roi légitime de sa patrie qu'il avait délivrée.

Le *Nord de l'Allemagne*, qu'on pourrait appeler l'Allemagne Saxonne, parce que c'est l'ancienne race saxonne qui y domine, était partagé en Etats la plupart peu étendus et peu riches. Ils ne tenaient au midi de l'empire que par le lien alors si lâche et si mal déterminé de la confédération germanique. L'empereur cependant, harcelé sans relâche par les Ottomans, avait les motifs les plus pressans de ménager ces princes saxons, qui, commandant à des peuples belliqueux, pouvaient lui fournir d'utiles secours. Cette partie de l'empire avait vu se former dans son sein une ligue redoutable de villes commerçantes qu'un intérêt commun avait réunies. La Hanse teutonique s'était élevée pour s'opposer au pillage des brigands féodaux qui, de leurs châteaux, ou plutôt de leurs repaires, infestaient les routes de leur voisinage, et dévalisaient les marchands qui allaient d'une foire à l'autre. Les villes de Lombardie, celles du Rhin, avaient formé des confédérations pareilles; et ces associations d'hommes libres, d'une activité si bienfaisante, sont du petit nombre des établissemens vraiment humains dont les nations modernes aient à se glorifier dans ces premiers temps.

La *Bohême* avait surtout montré à l'Europe un exemple de l'esprit républicain, mais seulement dans son application à la liberté des consciences. Les partisans du martyr de la Bohême, de *Jean Huss*, avaient soutenu, par des prodiges de bra-

voure et de fermeté, leur croyance religieuse. Les princes autrichiens n'avaient pu les y faire renoncer. Une capitulation avait eu lieu entre les deux partis sur l'article du culte. Cet exemple semblait solliciter le reste du monde chrétien à s'affranchir de même. Ce n'est pas précisément en ce que les braves Bohémiens se servaient du calice en communiant qu'ils étaient louables et dignes de trouver des imitateurs, mais bien en ce qu'ils faisaient sur cet article ce que leur conscience leur prescrivait, et qu'ils eurent le courage de s'en acquérir le droit.

Le *Midi de l'Allemagne* était presque soumis au même morcellement que le nord ; mais la plus forte moitié de cette contrée faisait partie des Etats de la colossale maison d'Autriche, la quelle revêtue, presqu'à titre d'hérédité, de la dignité impériale, enrichie de tous les états de Bourgogne sous *Maximilien*, des couronnes de l'Espagne sous son successeur *Charles-Quint*, et d'une portion de l'Italie, ne déguisait même plus son dessein d'une monarchie universelle. Cette puissance était prédominante au commencement du seizieme siècle, et menaçait d'engloutir toutes les autres.

Cependant sa noble rivale, la *France*, qui devait si puissamment concourir à sauver l'Europe de cet opprobre, la France avait enfin repoussé de son territoire les Anglais, qui en disputèrent si long-temps une partie. L'armée permanente et soldée que les rois furent obligés de tenir sur

pied à cette occasion leur fut d'un merveilleux secours pour réunir à la couronne des provinces qui avaient leurs seigneurs particuliers, pour dépouiller tous ces grands et petits vassaux et enrichir l'état à leurs dépens. *Louis XI* avait, à peu de chose près, consommé cet accroissement de la puissance royale. *Charles VIII* et *Louis XII* avaient essayé leurs armes en Italie contre les armes impériales. Malgré leurs revers, ils avaient au moins montré qu'ils pouvaient devenir redoutables. *François I*, après eux, se trouvait à la tête d'une puissance imposante, et sans doute la première en Europe après celle de l'Autriche.

Entre ces deux puissances, et aux dépens de la première, s'était formée une république de montagnards simples et énergiques, qui, les premiers, avaient rendu croyable à l'Europe moderne ce que l'on contait du courage des Spartiates aux Thermopyles et de leurs vertus en Laconie. Les *Suisses* avaient repris le droit que reprennent tous les hommes quand ils le peuvent, celui de vivre indépendans et d'être maîtres chez eux. Ils se tenaient en garde contre l'Autriche, toujours possédée de ressentiment contre eux, et s'appuyaient de la protection des rois de France.

L'*Angleterre* qui avait si long-temps négligé le rôle auquel l'appelait la nature, celui de puissance maritime; qui avait consumé si long-temps ses plus précieuses forces à la conquête et au maintien de quelques provinces de l'ouest de la France, avait eu enfin, on peut dire la bonne

fortune, de voir ses armées chassées du continent et forcées de rentrer dans leur île. Cette perte apparente devint un avantage réel pour la nation, qui tourna par la suite son activité vers l'établissement de sa liberté et de ses flottes. L'Angleterre n'était pas au seizième siècle ce qu'elle est devenue depuis; mais elle était déjà au rang des premières puissances de l'Europe, et, *Henri VIII*, prince bizarre et violent, qui commença par écrire en théologien emporté contre *Luther*, et qui finit par l'imiter, eût joué en Europe un rôle bien plus important qu'il ne l'a fait, si, moins occupé de ses passions, de ses amours et de ses cruautés, il eût su faire au-dehors un sage emploi de sa puissance.

L'*Espagne* avait long-temps consumé ses forces en combattant, sur son propre sol, les Maures, qui en occupèrent, pendant des siècles, la meilleure et la plus belle part. Enfin ces conquérans venaient d'en être expulsés. *Ferdinand* d'Arragon, qui avait eu la gloire de consommer cette délivrance de l'Espagne, épousa *Isabelle*, et joignit ainsi la Castille à l'Arragon. Ces états réunis passèrent à *Charles-Quint*, et l'Espagne ne formait plus sous lui qu'une province de la vaste monarchie autrichienne.

Cependant le système politique et le nouveau genre de guerre qui s'était introduit devenaient de plus en plus favorables aux grandes puissances. L'invention de l'artillerie, qui rendait inutiles les châteaux et les simples murs, obli-

geait à l'érection de forteresses trop coûteuses pour les petits princes et les petits états. Les armées permanentes assuraient aussi aux grands souverains un avantage décidé sur ceux qui ne pouvaient en soutenir les frais. Les princes d'Empire avaient, plus que jamais, à redouter que *Charles-Quint* ne les traitât comme *Louis XI* avait traité les seigneurs de France. Malgré ce danger, ils s'affaiblissaient encore en partageant leurs états entre leurs héritiers, et en donnant des apanages à tous leurs fils, comme si les peuples et les provinces eussent été leur propriété. Personne alors ne révoquait ce droit en doute.

Les Européens, resserrés jusqu'alors dans les limites de l'ancien monde, venaient de s'élancer au-delà; le chemin des Indes et celui de l'Amérique étaient découverts. En même temps que des navigateurs hardis franchirent de la sorte un Océan tenu pour infranchissable, tous les esprits semblèrent aussi chercher à sortir de l'étroite sphère d'idées où ils languissaient depuis des siècles. Le genre humain s'avançait visiblement vers le point de maturité d'une nouvelle époque. Un changement dans l'ordre des choses, une commotion prochaine devenait vraisemblable; on entendait gronder les entrailles du volcan; des vapeurs ardentes s'en échappaient et sillonnaient les ténèbres. Telle était la fermentation menaçante qui se manifestait dans l'état politique des nations dès les premières années du seizième siècle.

II. Religion.

La superstition religieuse qui avait tourmenté plus ou moins toutes ces nations commençait à se modérer chez quelques-unes; et partout il se trouvait des hommes éclairés qui la combattaient efficacement. La doctrine des Vaudois et celle des Albigeois en France n'était pas oubliée; *Wicleff* avait élevé la voix en Angleterre, et avait été écouté. Nous avons déjà parlé des Hussites et de leurs succès en Bohême.

Parmi les princes, tous supportaient avec plus ou moins d'impatience les hauteurs et les prétentions du pontife romain. Quelques-uns osaient s'y opposer ouvertement; et l'université de Paris servit plus d'une fois d'organe au pouvoir souverain pour répondre aux menaces de Rome. On avait le courage d'appeler à un futur concile qu'on mettait sans détour au-dessus du pape. D'autres princes, tantôt par conviction, et tantôt par politique, ployaient encore le genou devant Rome, et semblaient faire cause commune avec le chef de l'Eglise. *Charles-Quint*, par exemple, ne pouvait se dispenser de rester attaché au Saint-Siége, dont il avait intérêt de se ménager l'appui en Italie, pays dans lequel il voulait dominer. Ses sujets d'Espagne, où l'inquisition venait d'être introduite, et où la longue terreur inspirée par les Maures avait entretenu le peuple dans le catholicisme le plus superstitieux, se seraient à

l'instant révoltés contre lui, s'il eût paru catholique moins zélé qu'eux.

Les pays qui jouissaient d'une constitution républicaine, et qui nourrissaient chez eux plus de penchant à la liberté, étaient ceux aussi qui se montraient les moins timides devant Rome. On sait avec quelle noble fermeté le sénat de Venise opposa constamment une digue à ses usurpations. Il est des cantons essentiellement républicains de la Hollande, du Holstein, de toute la Basse-Allemagne, qui n'ont jamais été vraiment papistes, et que la réformation a trouvés tout réformés.

D'ailleurs, les yeux commençaient à se dessiller. Les violences impolitiques de quelques papes, la vie scandaleuse de quelques autres, le libertinage effronté de leur cour et de leur capitale, les mauvaises mœurs du clergé, l'ignorance et l'effronterie de plusieurs ordres mendians, fidèles satellites du Saint-Siége; les septante années de captivité à Avignon, le schisme de quarante autres années qui suivit, où l'on vit deux et jusqu'à trois papes, ayant chacun leur parti, s'injuriant, s'excommuniant, se prodiguant des injures révoltantes, et se reprochant les vices les plus bas; révélations naïves qui couvraient d'ignominie les deux rivaux à la fois; les exactions de toute espèce, les indulgences surtout, abus monstrueux du plus monstrueux des pouvoirs; l'intolérance, les cruautés de l'inquisition; en voilà bien assez pour expliquer la haine et le

mépris qui sourdement couvaient en tant de lieux contre la hiérarchie romaine. Or, que devait devenir une puissance entièrement fondée sur l'opinion, du moment que l'opinion se retirait d'elle? Douter de ses droits, c'était les lui enlever; sonder ses fondemens, c'était les saper; examiner, c'était détruire.

Les papes cependant, qui peut-être sentaient mieux que d'autres les plaies profondes qui affligeaient leur règne, n'en laissaient rien paraître à l'extérieur, et affectaient la sécurité qui impose à l'opinion. Ils savaient céder quelquefois, et ployer quand la nécessité les y contraignait; mais ils changeaient de ton le moins qu'il leur était possible, espérant toujours qu'un meilleur temps reviendrait, un temps de bigotisme et de ténèbres où ils pourraient déployer dans toute sa magnificence leur opiniâtre système de *Lamaïsme*. L'irritable *Paul III*, aussi audacieux qu'*Hildebrand*, cita le roi d'Angleterre à comparaître devant lui; et sur le refus du non moins irritable *Henri VIII*, il le déclara déchu de sa couronne (1), lui et ses descendans à toute per-

(1) « *Nos... Henricum privationis regni incurrisse pœnam declaramus... Ejus et complicum, etc., filii pœnarum participes sint. Omnes et singulos Henrici regis, et aliorum prædictorum filios natos et nascituros, aliosque descendentes... (nemine excepto, nullâque minoris ætatis, aut sexus, vel ignorantiæ, vel alterius cujusvis causæ habitâ ratione) dignitatibus, dominiis, civitati-*

pétuité. *Pie IV* traita de même la reine de Naples... *Pie V* porta une pareille sentence contre la fière *Elisabeth* d'Angleterre; et à chacune de ces occasions, le vicaire de Jésus-Christ étalait avec assurance ses droits incontestables sur toutes les couronnes et sur tout le globe. Il distribuait l'Amérique à mesure qu'on la découvrait, et même avant qu'on la découvrît (1); et il avait

---

bus, castris, privatos, et ad illa ac alia in posterum obtinenda inhabiles esse decernimus et inhabilitamus. Decernimus quod Henricus rex et complices et sequaces, nec non præfati descendentes, ex tunc infames existant, ad testimonium non admittantur, testamenta facere non possint, etc. » (BULLAR. MAGN.) Voilà ce qu'on appelle une colère vraiment pontificale! Elle ne se contente pas de poursuivre et de déclarer *infame* jusqu'à la quatrième génération, elle atteint l'éternité, et frappe les derniers neveux des arrière-petits-enfans.

(1) « *Nos motu proprio... de nostra liberalitate... omnes insulas et terras firmas inventas et inveniendas, detectas et detegendas versus occidentem et meridiem, fabricando et construendo unam lineam à polo arctico, scilicet septentrione, ad polum antarcticum, scilicet meridiem, sive sint versus Indiam, aut versus aliam quamcunque partem, quæ linea distet a qualibet insularum quæ vulgariter nuncupantur* de los Azores y cabo vierde, *centum leucis versus occidentem et meridiem; ita quod omnes insulæ et terræ firmæ repertæ et reperiendæ à præfata linea versus occidentem et meridiem, quæ per alium regem aut principem* christianum *non fuerint actualiter possessæ, auctoritate omnipotentis Dei, et vicariatûs J. C. qua fungimur in terris, cum omnibus illarum dominiis, civitatibus, castris, locis et villis,*

sa légion d'écrivains, de théologiens et de juristes qui démontraient avec intrépidité toute la sainteté et l'évidence de ses droits. L'Eglise reconnaissante a placé les noms de plusieurs d'entre eux au calendrier (1).

Ce système désastreux, qui subordonnait les sociétés civiles au sceptre de fer d'une église exclusive et hors de laquelle il n'y avait pas de salut (2), devait peu-à-peu aliéner d'elle les meilleurs

---

juribusque et jurisdictionibus, ac pertinentiis universis, vobis, hæredibusque vestris, in perpetuum, tenore præsentium donamus, vosque et hæredes illarum dominos facimus et deputamus ». (BULLAR. MAGN, t. I, p. 454). Singulier droit public de l'Europe d'alors, qui se fondait sur de telles pièces! On voit que la chancellerie apostolique, qui d'ailleurs ne se pique pas d'une grande exactitude en géographie, ne reconnaît sur la terre pour souverains légitimes que les princes *chrétiens*; tous les autres peuvent être dépossédés, sans qu'il soit besoin seulement d'en faire mention.

(1) *S. Thomas, S. Antonin, S. Bonaventure, S. Raymond*, etc. Elle a revêtu, pour la même cause, de la pourpre, des cardinaux : *Turrecremata, Reginald-Polus, Albert Pighius, Sylvestre Prierias, Navarrus, Bellarmin*, etc.

(2) La qualité de catholique romain avait tout-à-fait remplacé celle d'homme, et même de chrétien. Qui n'était pas catholique romain, n'était pas homme, était moins qu'homme; et eût-il été un souverain, c'était une bonne action que de lui ôter la vie. Voici quel était, à cet égard, le langage ordinaire des casuistes de Rome. Je cite au hasard les paroles d'un d'entre eux : « *Ostendi-*

leurs esprits. Des réclamations, des murmures s'élevaient de tous côtés; mille voix se réunissaient pour provoquer une réformation de l'Eglise *dans le chef et dans les membres, dans la foi et dans les mœurs;* ce sont les termes consacrés. Trois conciles coup sur coup, à Pise, à Cons-

---

mus jam satis apertè justum esse ut hæreticus occidatur; quo autem genere mortis sit occidendus, parùm ad rem facit. Nam quocunque modo occidatùr, semper consulitur Ecclesiæ. (« Nous avons démontré assez clai« rement qu'il était juste que l'hérétique fût tué; quant « au genre de mort, peu importe; car de quelque façon « qu'on le tue, on rend toujours service à l'Eglise ».) ALPHONSUS A CASTRO, *de justâ Hæreticorum punitione*, L. II, cap. 12. — Ce *Castro* écrivait dans un temps où la réformation commencée aurait dû cependant apprendre aux gens de sa robe à être plus circonspects. Le Pape *Urbain II* avait déjà dit: « *Non eos homicidas arbitramur, quos adversus excommunicatos zelo catholicæ matris ardentes, aliquos eorum trucidasse contigerit* ». (« Nous ne tenons point pour homicides ceux qui, brû« lant contre les excommuniés du zèle de la mère-Eglise « catholique, en auraient tué quelques-uns ».) *Apud Gratianum*, caus. XXIII. *qu.* 5, *cap. Excommunicatorum.* On remplirait des volumes de passages semblables, et l'on se rappelle, en les lisant, l'horrible joie que fit éclater la cour de Rome à la nouvelle du massacre de la *Saint-Barthélemy*, les fêtes, les processions, les actions de grâces que le Pape ordonna, la médaille qu'il fit frapper, enfin le tableau qu'il commanda à *Vasari* de faire sur cet événement déplorable, dont la *cour de Rome* a pu se réjouir, mais dont l'humanité portera éternellement le deuil.

tance et à Bâle, avaient dévoilé les plaies de ce vieux corps, et en avaient sondé la profondeur. La tension et le mécontentement étaient devenus plus sensibles que jamais au commencement du seizième siècle; et ce fut au milieu de cet état de choses que le jeune et voluptueux *Médicis* monta sur le trône pontifical. Ami des beaux-arts, dont il n'attendait que de l'éclat et des jouissances, politique rusé, mais présomptueux, préoccupé de mépris pour la grossièreté allemande, sous laquelle il ne savait pas deviner une profondeur et une virilité de caractère dont il devait éprouver toute l'énergie, *Léon X* n'était pas de force à se mesurer avec *Luther;* et l'orgueilleuse faiblesse de l'un préparait bien des succès à l'intrépide fermeté de l'autre.

III. Lumières.

L'ignorance qu'avaient apportée avec eux les barbares du Nord, secondée par les guerres, les dévastations continuelles qui désolèrent depuis leur apparition le sol de l'Europe, y avaient effacé presque toute trace de culture. Le peu d'instruction qui se propageait encore faiblement pendant les premiers siècles du moyen âge ne se trouvait que parmi les ecclésiastiques, et surtout dans les cloîtres, où l'étude de la langue latine, qui était devenue celle de l'Eglise romaine et du service divin, entretenait quelque intelli-

gence des écrivains de l'ancienne Rome. C'est dans ces asiles, souvent respectés par la superstition de guerriers féroces qui ne respectaient rien au-delà, que se conservaient, se copiaient quelques livres manuscrits, que s'écrivaient les grossières annales du temps, que s'enseignait un mélange, le plus souvent bizarre, mais quelquefois étonnant par sa subtilité et ses heureux éclairs, d'une théologie, d'une logique et d'une métaphysique presque entièrement défigurées et mésentendues. On devine bien qu'il est question de la *scholastique*, qui a eu des périodes et des destinées si diverses : désert inhabitable pour le sens commun, mais çà et là parsemé d'Oasis où l'on reconnaît la main d'une nature bienfaisante, et où l'esprit s'arrête avec ravissement.

Si les gens d'Eglise conservèrent ainsi la faible tradition des lumières, il faut convenir aussi qu'entre leurs mains, elles devinrent plus d'une fois dangereuses, et furent détournées par leurs dépositaires à des usages pernicieux. La domination de Rome, fondée sur un échafaudage de fausses preuves historiques, avait besoin du secours de ces fidèles auxiliaires, pour, d'un côté, employer leur demi-savoir à fasciner tous les yeux, et de l'autre empêcher ces mêmes yeux d'apercevoir la véritable lumière, et de s'éclairer au flambeau de la critique. Les usurpations locales du clergé, en beaucoup d'endroits, étaient fondées sur des titres pareils, avaient besoin de

pareils moyens pour se maintenir. Il s'ensuivait donc, et que le peu de savoir permis devait être mêlé d'erreur, et que les nations devaient être entretenues soigneusement dans une profonde ignorance amie de la superstition. L'étude, autant que possible, était rendue inaccessible aux laïques; celle des langues anciennes était traitée comme une monstruosité, une idolâtrie. La lecture, surtout des Saintes Ecritures, ce patrimoine sacré de tous les chrétiens, était sévèrement interdite. Lire la Bible sans permission des supérieurs, était un crime : la traduire en langue vulgaire, eût été une témérité digne du dernier supplice. Les papes avaient bien leurs raisons pour que la parole de Jésus-Christ ne parvînt pas jusqu'aux peuples, et qu'il ne s'établît pas une communication directe entre l'Evangile et le chrétien. Quand on est forcé de retenir dans l'ombre des objets aussi éminens, ceux de la croyance et du culte publics, il faut que les ténèbres soient universelles et impénétrables. Les nombreuses légions de moines mendians ne suffisant pas à cet effet, l'horrible Inquisition fut inventée, pour éteindre dans le sang et dans les larmes toute étincelle de clarté qui se montrerait au sein de la nuit.

Mais les efforts des hommes ne peuvent éternellement suspendre le cours de la nature. L'aurore devait infailliblement renaître; le jour devait la suivre et illuminer de ses rayons le fantôme des ténèbres devenu à-la-fois la risée et

l'admiration des peuples. L'université de Paris avait déjà des filles et des émules dignes d'elle en Allemagne et en Angleterre. Celle de Wittemberg, où *Luther* et *Mélanchthon* débutèrent par être professeurs, venait d'être fondée. Les princes entraînés par l'esprit général, par l'émulation de gloire, par l'éclat ravissant de lumières si nouvelles, en secondaient la renaissance par de tels établissemens. Il devenait impossible d'imposer silence à tant d'écoles qui se rendaient célèbres à l'envi l'une de l'autre. Les langues anciennes, l'histoire, la critique, y étaient publiquement enseignées, malgré les clameurs des partisans de l'ignorance. La science y sortait enfin de tutelle, et rompait peu-à-peu son antique pacte avec l'erreur. Le commerce dans les pays lointains, la connaissance d'un nouveau monde avaient disposé les têtes à recevoir des idées nouvelles. L'art de l'imprimerie, bienfait incalculable pour les hommes, et le plus grand que la pensée ait jamais reçu de l'industrie, venait d'être inventé en Germanie sur les bords du Rhin; il multipliait la lumière à l'infini, et ôtait tout moyen de la renfermer de rechef sous le boisseau. A l'autre extrémité de la Germanie, sur les bords de la Vistule, *Copernic* venait de réformer le ciel et d'en dévoiler l'ordre véritable, que des bulles pontificales n'ont pu changer depuis. Quand on considère l'histoire des premières années de ce seizième siècle, on ne peut s'empêcher de regarder cette époque

comme une des plus décisives pour le perfectionnement et l'amélioration de notre espèce.

Pendant ce premier conflit de la lumière et des ténèbres, chaque parti se roidissait, s'affermissait dans son opinion et se préparait à un choc. A la tête du parti ami des lumières la voix publique avait placé le spirituel *Erasme* de Rotterdam. Ses piquantes satires contre les débordemens du clergé et contre la stupidité monacale avaient fait une vive sensation. Il contribua puissamment à faire naître le goût de l'érudition et de la critique. *Reuchlin*, philologue et littérateur très-savant, qui avait enseigné dans presque toute l'Europe, était alors fixé en Allemagne, sa patrie, et y excitait un vif enthousiasme pour l'étude des langues, en particulier du grec et de l'hébreu, pour la lecture des livres saints dans les originaux, et pour l'exégèse de la Bible. Les théologiens inquisiteurs de Cologne, entre autres le fougueux dominicain *Hochstraten*, qui avait sollicité et surpris un édit impérial, enjoignant de brûler et d'exterminer tous les livres hébreux, cherchèrent querelle à *Reuchlin*, et voulurent démontrer que l'étude du grec comme celle de l'hébreu, était pernicieuse à la foi (1). Peut-

(1) La faculté de théologie de Paris elle-même avança, vers ce temps, devant le parlement assemblé, « *que ç'en était fait de la religion, si on permettait l'étude du grec et de l'hébreu* ». Les moines mendians tenaient bien un autre langage; et voici comment s'expliquait à ce sujet

être avaient-ils raison dans leur sens, et toute étude était-elle en effet dangereuse pour l'Inquisition et pour la puissance qui soldait de tels auxiliaires. Quoi qu'il en soit, cette dispute fit un éclat prodigieux, et finit par couvrir de honte les fauteurs de l'ignorance. Les Hébraïsans triomphèrent. *Ulrich de Hutten*, jeune gentilhomme de Franconie, doué de beaucoup de feu, de génie et d'originalité; guerrier, poète, érudit, et même théologien, écrivit à cette occasion les fameuses *Lettres d'Hommes obscurs (Epistolæ virorum obscurorum)*, satire remplie d'esprit et de sel, qui versa sur le parti opposé un ridicule ineffaçable. On soupçonna *Reuchlin* et quelques autres d'y avoir eu part.

Tels sont à-peu-près les traits principaux du tableau de l'Europe au moment de la réformation,

---

un de ces simples soldats de l'armée de *Hochstraten*. C'est *Conrad de Heresbach*, écrivain très-grave et très-respectable de ce temps, ami d'*Erasme*, qui rapporte les propres paroles du moine : « On a inventé une nouvelle langue qu'on appelle le *grec*; il faut bien s'en garder; c'est la mère de toutes les hérésies. Je vois entre les mains de beaucoup de gens un livre écrit en cette langue, et qu'ils appellent le *Nouveau-Testament* : c'est un livre plein d'épines et de serpens. Quant à l'hébreu, mes chers frères, il est certain que tous ceux qui l'apprennent deviennent à l'instant juifs ». — Voilà un échantillon de l'esprit du papisme durant ce siècle. Etait-il bon et convenable de le laisser ainsi poursuivre en paix?

tant par rapport à la politique qu'à la religion et à la culture intellectuelle.

Réformation.

Le catholicisme n'était pas une religion qui, déjà toute formée, ait été donnée à-la-fois à des peuples neufs, où elle ait pu prendre une face uniforme. Le christianisme, introduit en des temps divers chez des nations très-diverses, avait reçu de chacune une modification locale, résultante de l'esprit particulier de cette nation. Ainsi la langue des Romains, introduite en plusieurs contrées de l'Empire, trouva ici la langue des Goths et des Lombards; là, celle des Celtes et des Teutons; en d'autres lieux, le gallique, le saxon ou le cantabre, et devint ainsi peu-à-peu l'italien, le français, l'anglais ou l'espagnol. Le christianisme lui-même, lors de sa transmutation successive en catholicisme romain, altéré dans son essence par les innovations de la cour de Rome, des moines et des théologiens, ne se trouva pas subir partout des variations uniformes. Avec la similitude fondamentale des dogmes principaux, il prit en différens lieux une physionomie différente. Ainsi, même de nos jours, le catholicisme de Madrid n'est pas en tout semblable à celui de Paris, non plus que celui de Rome n'est pareil à celui de Vienne. Là, il avait pris une tendance plus superstitieuse, une forme plus

surchargée, plus matérielle, plus propre à en étouffer l'esprit; là, au contraire, il s'était moins embarrassé de liens matériels, et avait conservé plus de pente au mysticisme : l'esprit était resté plus libre et plus reconnaissable. Ces variétés dans le caractère de la religion procédaient de la variété dans le caractère des nations. Là, plus sensuel, plus dissipé, plus extérieur pour ainsi dire; là, au contraire, plus méditatif, plus grave, plus recueilli. L'*Italie* d'un côté, et la *Saxe* de l'autre, nous fourniront un exemple de cette diversité; et il est naturel de choisir ces deux pays, puisque l'un était le siége du catholicisme, et que l'autre devint celui de la réformation.

L'Italie avait été long-temps la résidence des chefs de l'empire romain. Le luxe et la corruption des Asiatiques avait passé dans la ville des *Césars* et dans le reste du pays. Là, abondaient et circulaient les richesses du monde entier. La mollesse des derniers temps de l'empire décida du caractère italien. Conquis ensuite par une foule de vainqueurs qui se succédaient sans relâche, ce beau pays fut, pendant plus de dix siècles, le théâtre des guerres continuelles que des étrangers venaient y faire les uns contre les autres pour se le disputer. L'Italien, jamais maître chez lui, toujours opprimé, subjugué, devint naturellement fourbe, adroit, dissimulé, égoïste. Le commerce l'enrichissait encore, mais il se hâtait de consommer en jouissances ce qu'il prévoyait que la violence pourrait bientôt lui arracher. Le goût

du luxe, de la pompe, des voluptés, celui des beaux-arts, devinrent ses consolations. La magnificence des débris antiques dont il était entouré influa sur celle qu'il donna à tous ses ouvrages, à tous ses édifices religieux. Le culte devint l'affaire des sens, la religion une mythologie. Les cérémonies pompeuses prirent la place des simples prières; des saints, des images devinrent les suppléans d'un Dieu presque oublié, et les objets immédiats de la dévotion. Tel était l'aspect sous lequel la religion s'offrait à l'Italien dès sa naissance. L'esprit essentiel de cette religion n'existait plus pour lui. Sans doute que le peuple et les hommes vulgaires tenaient très-fortement à ce systême de superstition qui captivait leurs sens, et qui mettait à l'aise tous leurs vices; mais était-il étrange que celui qui venait à penser et à examiner rejetât à-la-fois et sans en rien retenir tout ce systême où il ne voyait que l'ouvrage de l'homme, et qu'il restât sans une ombre de religion quelconque? Il fallait donc que l'Italien fût papiste ou athée; qu'il adorât Notre-Dame de Lorette, ou qu'il n'adorât rien. Aussi n'y eut-il jamais autant d'athées que dans le pays et autour des souverains pontifes (1). Le bigotisme le plus

(1) Qu'on ajoute à ceci les raisons que donne de l'impiété et de la corruption italienne *Machiavel*, témoin oculaire, et à qui on accordera assez de sagacité pour bien voir d'où venait le mal. Voici comment il s'explique: « Le plus grand pronostic de la ruine prochaine du

outré, ou l'incrédule libertinage de l'*Aretin*, est le lot nécessaire des gens qui ne peuvent plus croire à toute leur religion, et qui ne peuvent plus en discerner l'esprit. « *Quand ils jettent*, dit un ancien proverbe, *l'eau du bain par la fenêtre, ils jettent l'enfant avec* ». — Une réformation religieuse était impossible dans ce pays. Ceux qui étaient bons catholiques n'auraient pas souffert le déplacement d'une relique; ceux qui ne l'étaient pas, n'étaient rien, se conformaient aux pratiques extérieures, mais restaient indifférens à tout intérêt moral et religieux, à tout desir d'une amélioration à laquelle il n'était pas en eux de penser ni de croire.

Quel autre aspect n'offrait pas la Saxe! Ses peuples n'avaient jamais été amollis, ni par le luxe et l'opulence, ni par un climat trop doux. Là, résidait une nation indigène, énergique, franche, qui, jusqu'au neuvième siècle de notre ère, n'avait jamais été subjuguée. Elle avait arrêté, sur les bords de l'Elbe, le vol de l'aigle romaine qui ne put pénétrer dans ses provinces. Plus tard, cette

---

christianisme, c'est de voir que, plus les peuples sont proches de Rome, qui est la capitale de la chrétienté, moins ils ont de dévotion.... Les exemples scandaleux et les crimes de la cour de Rome ont été la cause que l'Italie a perdu entièrement tous les principes de la piété et tout sentiment de religion.... Nous avons donc, nous autres Italiens, cette première obligation à l'Eglise et aux prêtres, d'être devenus des impies et des scélérats ». *Discours sur la première Décade de Tite-Live*, l. 1, ch. 12.

nation avait donné des vainqueurs à l'Europe; les Angles, les Normans, les Bourguignons, les Francs, essaims échappés de la Saxe, étaient allés soumettre la Grande-Bretagne, les Gaules et d'autres provinces de l'Ouest. Ceux qui étaient demeurés sur leur ancien territoire, attachés à leur culte national, antique et simple, avaient laissé le reste de l'Europe embrasser le christianisme, sans être tentés de l'imiter, et de quitter une croyance à laquelle était attachée la mémoire des grandes actions de leurs pères. Quand, après une résistance désespérée de trente-trois années, *Charlemagne* parvint à leur faire recevoir le christianisme, ils l'adoptèrent de bonne foi et avec simplicité; mais on conçoit qu'il ne put jamais devenir chez eux ce qu'il était devenu chez les Italiens. Il y enchanta moins les yeux, et il y toucha plus les cœurs. Là, il était plus *culte*, ici il était plus *religion*. Des hommes graves, de mœurs en général pures, pratiquèrent naturellement un christianisme plus épuré et plus spirituel. Ils supportèrent toujours avec une secrète impatience le joug que la cour de Rome appesantissait sur eux, et ils le secouèrent à la première occasion qui s'en offrit; mais en rejetant cette croûte parasite qui s'était attachée à l'Evangile, l'Evangile leur resta. Ils n'en avaient point étouffé l'esprit; le papisme n'était pas pour eux toute la religion; il leur importait encore d'en conserver une; l'intérêt aux choses religieuses était vivant et actif en eux; ils étaient propres à une réformation.

La culture intellectuelle des deux peuples différait dans la même proportion. Les beaux-arts, tout ce qui apprête des jouissances au goût, tout ce qui flatte la sensibilité physique ou morale, était devenu l'objet principal de l'activité italienne. L'activité calme, égale, durable des Saxons, s'était tournée vers les sciences abstraites, vers la philosophie, les recherches historiques. Quand la réformation éclata, il ne se trouva pas un théologien d'Italie de force à se mesurer avec ceux de la Saxe : quelques-uns eurent la présomption de s'y risquer; présomption toujours compagne de l'ignorance. Ils furent battus et couverts de confusion. En revanche, l'Italie s'applaudissait avec fondement de ses poètes et de ses peintres. Elle n'eût pas produit un *Luther*, mais la Saxe n'eût pas produit un *Arioste*.

Aux dispositions particulières qui viennent d'être indiquées, la Saxe joignait encore l'indignation et le mécontentement qui lui étaient communs avec le reste de l'Europe. Pour subvenir aux dépenses d'une cour fastueuse, *Léon X* venait d'imposer sur la chrétienté l'impôt onéreux d'une nouvelle indulgence. Le prétexte était l'édification de la superbe basilique de *S. Pierre*. Mais la preuve au moins que ce motif n'était pas le seul, c'est que *Léon* avait fait d'avance présent à une sœur qu'il aimait beaucoup des sommes qui devaient provenir de la levée dans la Basse-Saxe jusqu'à la mer Baltique. Cette circonstance était sue de tout le monde : et le dominicain

Tetzel eut l'audace de venir dans le voisinage de Wittemberg ouvrir son trafic d'indulgences, afficher sa mission vénale, et s'appuyer de prédications d'une extravagance et d'une grossièreté qu'on aurait peine à croire aujourd'hui.

Martin Luther, docteur, prêtre et religieux augustin, était alors professeur de philosophie et de théologie à la nouvelle université de Wittemberg, où régnait un excellent et sévère esprit d'assiduité, d'amour des sciences, de vraie religion et de liberté de penser. *Luther* avait eu des parens pauvres : ses talens seuls l'avaient élevé au poste qu'il occupait. L'un des premiers il s'était voué avec ardeur à l'étude des connaissances nouvelles, que cultivaient les génies les plus éminens de ce siècle. Ainsi que les premiers rayons du soleil près de naître frappent d'abord les hauts lieux et les sommets les plus élevés, *Luther* avait aperçu avant le vulgaire le jour nouveau qui commençait à poindre. Il s'intéressait de toutes ses forces intellectuelles aux succès des lettres renaissantes, suivait les progrès, et applaudissait à la victoire des partisans des langues anciennes sur les inquisiteurs de Cologne. Soutenu par un zèle infatigable, par une mémoire prodigieuse, il s'était rendu imperturbable dans la connaissance des Saintes Ecritures, des Pères, et autres antiquités ecclésiastiques. Une de ses vues principales était de renverser la scholastique, en bannissant *Aristote* du domaine de la théologie, et en démontrant combien, dans ce singulier mé-

lange de la logique du philosophe païen avec la doctrine du christianisme, on avait mésentendu la première et altéré toutes les deux. Il accablait les scholastiques, en toutes rencontres, d'argumens et de plaisanteries, couvrait leur science de confusion et de ridicule. Son caractère individuel, qui a tant influé sur celui de la réformation, était l'énergie et la droiture. Ardent et calme, fier et humble à-la-fois, irritable, emporté dans ses paroles quand on le provoquait par des injures; doux et ennemi de toute violence dans ses actions; jovial, ouvert, plein de saillies, et même bon compagnon à la table des grands; studieux, sobre et stoïque dans son intérieur; courageux et désintéressé, il savait s'exposer froidement à tous les risques pour le soutien de ce qu'il regardait comme la vérité. Appelé à comparaître devant la diète de Worms, il s'y présenta, malgré l'exemple terrible et assez récent de *Jean Huss*, avec dignité, simplicité et fermeté. Loin de braver d'abord Rome, il écrivit avec soumission au Pape, et ne fit sentir d'autre supériorité que celle de son immense savoir à *Cajetan*, et aux autres théologiens députés par Rome pour le convertir. Harcelé ensuite d'injures et d'outrages, il y répondit vivement; et excommunié par le Pape, il jeta publiquement au feu la bulle d'anathême. *Luther* connaissait toute la faiblesse intrinsèque et les abus de la cour pontificale. Il avait été député à Rome pour les affaires de son ordre, quelques années aupa-

ravant; et là, tout ce qui avait frappé ses yeux avait rempli son cœur d'indignation. Il est assez probable que dès-lors il conçut en secret, sinon le dessein, au moins le vœu de la délivrance de sa patrie : et, comme son ancien compatriote *Arminius*, qui avait servi en Italie dans les légions romaines avant que de repousser ces mêmes légions de la Germanie, c'est dans Rome qu'il avait appris à mépriser cette Rome, qui de loin semblait si redoutable. A de pareils traits, on ne peut méconnaître une de ces ames supérieures, qui, tout en participant à quelques défauts de leur siècle, sont faites pour le dominer et l'entraîner avec elles dans la route du perfectionnement. J'ajouterai encore, qu'après avoir refusé les offres de la cour de Rome; après avoir été pendant tant d'années le fondateur et comme le patriarche d'une nouvelle église, avoir été l'ami, le conseil, le père spirituel de tant de princes que la réformation enrichissait de tous les biens du clergé, dont il aurait pu s'attribuer une riche part, *Luther* vécut et mourut dans un état voisin de la pauvreté, et ne légua à sa femme, à ses enfans, que l'estime due à son nom.

Un tel homme dut bouillonner d'indignation à l'approche de l'éhonté *Tetzel*. Dans les sermons qu'il avait coutume de proférer, *Luther* exposa l'abus du trafic des indulgences, le danger qu'il y avait à croire qu'on pût acheter le ciel et le pardon de tous les crimes à prix d'argent, tandis qu'un sincère repentir et une meilleure vie

étaient

étaient les seuls moyens d'apaiser la justice divine. Le dominicain répondit avec fureur à ces sermons. *Luther* répliqua, fit un pas de plus, mit en question l'autorité du Pape, et donna le signal du soulevement. Ainsi naquit la réformation (1). Elle trouva une foule d'esprits disposés à la recevoir, comme aussi quelques hommes éclairés et éloquens disposés à en devenir les apôtres. Le savant, le modéré *Mélanchthon*, l'incon-

(1) On sait avec quel acharnement la fureur des partis répand la calomnie sur les hommes éminens. *Luther* en a été accablé plus qu'aucun. — Par exemple, on voulut trouver la cause de son zèle dans le mécontentement des Augustins, qui voyaient avec envie, disoit-on, les Dominicains chargés par le Pape de la prédication des indulgences. Que *Maimbourg* ait recueilli cette fable inventée ou accréditée par *Cochlæus*, il n'y a là rien de surprenant; mais il est inconcevable que *Voltaire* et *Hume* l'aient répétée comme un fait certain. Depuis longtemps, cette commission était devenue si odieuse et si méprisable, que personne, et moins *Luther* qu'un autre, ne pouvait l'envier aux Dominicains, qui à peine la desiraient pour eux-mêmes. Le docteur *Maclaine* a mis à sa traduction anglaise de l'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim, t. 4, ch. 2, une note dans laquelle il démontre sans réplique le ridicule de cette imputation. Il n'est pas inutile de la relever ici, où l'on a cru nécessaire de dévoiler les vraies sources de la réformation, pour faire juger plus sainement de sa nature et de son influence. Dans une *Histoire de Luther*, à laquelle travaille l'auteur de cet *Essai*, il s'efforcera de détruire cette fausse imputation, de manière à ce qu'il ne soit plus nécessaire d'y revenir.

sidéré *Carlstadt*, tous deux à Wittemberg; en Suisse *Zwingle;* en France, *Calvin*, s'élevèrent bientôt, et apportèrent dans l'œuvre de la réforme leurs opinions particulières. La grande majorité de la nation allemande (qu'il ne faut pas confondre avec la prépondérance de certains gouvernemens, comme l'Autriche, etc.), celle de la nation suisse, un très-grand nombre d'individus en France, en Pologne et en Hongrie, le Danemarck, la Suède, l'Angleterre, se séparèrent en peu d'années de l'Eglise romaine, et refusèrent toute obéissance, comme tout tribut à son chef.

Cependant, malgré les dispositions générales ci-dessus décrites; malgré le besoin universellement senti d'une réforme dans l'Eglise; malgré l'éloquence et la force entraînante de *Luther*, cette mémorable révolution ne se fût peut-être pas aussi-bien affermie; elle n'eût point pris une telle consistance politique, si un autre intérêt que celui de la religion et de la vérité n'était venu prêter à celui-ci son appui et en faire un intérêt d'Etat. Les princes du nord de l'Empire, à qui la résistance contre l'ambitieuse Autriche devenait presque impossible avec leurs moyens ordinaires, virent dans le nouvel enthousiasme de leurs peuples un moyen inespéré d'en tirer des secours extraordinaires, et d'en pouvoir opposer toute la masse aux armes impériales. Une union intime entre chaque prince et son peuple, aussi bien qu'une alliance entre la tota-

lité de ces provinces et de ces peuples, qui eût été auparavant une entreprise chimérique, devenait une suite nécessaire de l'intérêt commun qui parlait à tous les cœurs. D'ailleurs l'appât des trésors du clergé, que chaque prince réunissait à son fisc, celui de l'indépendance, la satisfaction d'une haine invétérée contre la cour de Rome, tout contribua à forcer l'assentiment des chefs et à les entraîner dans le même torrent que les peuples. Quels qu'aient été enfin leurs motifs, on ne peut nier que la ligue de Smalcalde n'ait offert la première réunion efficace d'Etats et de princes libres contre leurs oppresseurs dans l'Europe moderne ; qu'elle n'y ait posé les fondemens d'un meilleur régime et de la liberté des consciences. On a déja rapporté quelques-unes des raisons qui purent détourner *Charles-Quint* d'embrasser la réforme. C'en était une suffisante pour lui que de la voir adoptée par des princes dont il était l'adversaire naturel. *François I.er* eût pu se déclarer pour elle et l'introduire en France. Sa conduite a tenu, partie à sa propre conviction religieuse, partie à sa politique et à ses projets sur l'Italie. Mais, voyant un parti formé et redoutable dans l'Empire contre l'Autrichien son rival, il seconda ce parti efficacement et de tout son pouvoir.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail des événemens qui ont accompagné, suivi et consolidé cette mémorable révolution. L'Institut a prescrit d'en indiquer les résultats, et non la

marche. Contentons-nous donc de dire que cette grande affaire, en y comprenant ses nombreux épisodes, occupa presque seule toutes les puissances de l'Europe depuis l'an 1520 jusqu'à la moitié du siècle suivant. Au milieu de succès divers, de triomphes, de défaites, d'alliances, de défections, les états protestans parvinrent à donner une existence constitutionnelle à leur confession, et à partager l'Empire avec le catholicisme. Tant que *Luther* vécut, il soutint le caractère d'un ministre de paix, et employa tout son crédit à la maintenir. La guerre civile des paysans de Souabe et de Franconie affligea les premiers jours de la réformation. Des sectes fanatiques se formèrent en plusieurs lieux, mais surtout dans le cercle de Bourgogne et en Westphalie. Le court règne des Anabaptistes de Munster, et de leur roi *Jean de Leyde*, offrit le spectacle de désordres affreux. Les protestans ne virent qu'avec douleur les excès de ces faux-frères. *Luther* et *Mélanchthon* écrivirent contre eux, et firent voir que ces excès étaient tout à-la-fois contraires au christianisme et au véritable esprit de la réforme. Après une paix presque non-interrompue, sous quatre empereurs successeurs de *Charles-Quint*, pendant tout le reste du seizième siècle et les premières années du dix-septième, survint le règne inquiet et agité de *Ferdinand II*, prince ambitieux et dévôt, entièrement dominé par les Jésuites, ses confesseurs. La guerre qui s'alluma vivement sous ce nouvel empereur,

au sujet des capitulations religieuses de la Bohême, se changea bientôt en une lutte furieuse entre les deux partis. Il ne s'agissait de rien moins que de l'extirpation entière du protestantisme, de l'anéantissement de la constitution et de la liberté germanique, et de la domination absolue de l'Autriche sur l'Empire, laquelle lui eût fourni les moyens de s'étendre davantage encore. Cet effroyable incendie qui, pendant trente années de suite, ravagea l'Europe, depuis les confins de la Pologne jusqu'à l'embouchure de l'Escaut, depuis les rives du Pô jusqu'à la Baltique, dépeupla des provinces entières, y anéantit l'agriculture, le commerce, l'industrie, coûta la vie à plusieurs millions d'hommes, et retarda en Allemagne de près d'un siècle l'étude des sciences qui y avaient fait d'abord de si solides progrès. Cette guerre funeste durait depuis douze ans; et, malgré les prodiges de constance et de valeur des princes confédérés, ils allaient succomber sous leur puissant adversaire, quand un héros, successeur de *Wasa*, l'immortel *Gustave-Adolphe*, quitte son royaume à la tête d'une armée invincible, et vient sauver, aux dépens de sa propre vie, qu'il perdit victorieux à Lutzen, la liberté de l'Allemagne, peut-être de l'Europe entière, et la croyance qui lui était commune avec les princes du corps *évangélique* : tel était le nom que se donnaient ceux qui s'étaient séparés de Rome. Le Danemarck, qui avait voulu antérieurement se mêler de cette querelle, avait été bientôt con-

traint de lâcher prise. Les secours de la Suède furent plus efficaces. Il est douteux que les annales militaires d'aucune nation offrent une période plus digne d'admiration, que les dix-huit campagnes de l'armée suédoise en Allemagne. La France joignit aussi ses armes victorieuses à celles des Suédois, pour soutenir le parti protestant. C'est dans le cours de cette guerre que s'illustrèrent les noms de *Guébriant*, de *Puységur*, de *Turenne*, de *Condé*; et c'est par elle que les monarques français commencèrent à acquérir une prépondérance marquée dans les affaires de l'Empire.

Cependant la France elle-même n'avait pas été exempte des troubles et des commotions intérieures que d'aussi grandes révolutions entraînent avec elles. Après une opiniâtre guerre civile entre le parti réformé et le parti catholique, la dynastie régnante s'était renouvelée dans la personne d'un prince réformé, mais qui devint catholique en montant sur le trône. L'Espagne, depuis l'abdication de *Charles-Quint*, avait ses rois particuliers, à qui les Pays-Bas obéissaient encore; mais l'esprit de la réforme y avait introduit son allié, l'esprit de la liberté. Les Provinces-Unies secouèrent avec courage le joug de *Philippe II*, et fondèrent dans leurs marais une confédération à-peu-près pareille à celle qui s'était formée sur les sommets de l'Helvétie. Les Hollandais devinrent ce que peuvent devenir des peuples libres voisins de la mer, ce que la nature interdisait aux

Suisses; ils devinrent riches et puissans, et se mirent au rang des premiers états de l'Europe. L'Angleterre, au milieu des troubles aussi causés par les innovations religieuses, avait établi de généreux principes de droit public, et repris sa véritable destination, celle de puissance maritime.

Enfin, la réformation amena les deux plus célèbres assemblées qu'ait à citer l'histoire des temps modernes. L'une pour les affaires de la religion, le concile de *Trente*, où fut déployé tant d'intrigue, d'éloquence et de savoir, et dont les décrets plus ou moins modifiés sont devenus la base principale du droit canonique pour les états de la communion romaine. L'autre, dans l'ordre politique, le congrès de *Munster* et d'*Osnabruck*, qui mit fin à la terrible guerre de *trente ans*, par le traité de *Westphalie*, chef-d'œuvre de la prudence et de la sagesse humaine, qui constitua pour la première fois les nations européennes en un système lié de corps politiques. C'est durant la tenue de ce long congrès que se perfectionna l'art de négocier, qu'on reconnut le besoin d'un équilibre des puissances, d'un poids et d'un contre-poids, par où les plus forts pussent être contenus, les plus faibles protégés et maintenus.

Après ce coup-d'œil trop rapide sur les événemens principaux qui suivirent immédiatement la réformation, hasardons quelques conjectures sur ce qui serait arrivé le plus probablement en Europe, au cas qu'elle n'y fût pas survenue. En effet, un peu plus de prudence et de réserve de la part

de la cour de Rome, ou un peu moins d'inflexibilité dans notre réformateur, ou plus d'indifférence de la part des princes, et peut-être que cette grande explosion était étouffée dans son principe. Il fallait un *Luther* pour l'opérer; mais il fallait une foule de circonstances favorables pour que ses efforts ne fussent pas vains. Combien de voix ne s'étaient déjà pas élevées sans être entendues, sans être portées jusqu'à l'oreille de ceux qu'il s'agissait d'émouvoir!

---

§. IV. *Conjectures.*

Si le torrent des événemens eût suivi, au seizième siècle et pendant ceux qui vinrent après, le cours qu'il avait conservé jusques-là, rien n'aurait pu sauver l'Europe d'un asservissement prochain et du joug d'une monarchie universelle. Ce danger, quoique imminent, n'était pas néanmoins assez sensible pour le vulgaire. Les peuples n'eussent point fait contre lui cause commune avec les princes; les princes n'eussent point fait cause commune entre eux; l'intrigue et l'intérêt les eussent trop facilement divisés. D'ailleurs, quel moyen d'émouvoir et de tourner vers un but commun les hommes d'alors, qui avaient presque oublié qu'ils étaient des hommes? Les gens d'église possédaient des richesses qu'ils cherchaient à conserver; le tiers-état, presque serf encore, avait ses bourgeois et ses marchands qui

cherchaient à s'enrichir. Entre ces deux classes en était une autre jalouse d'elles deux, les dévalisant l'épée à la main partout où elle le pouvait, et dont l'une et l'autre n'avaient qu'à se garder. Le gentilhomme, au reste, se glorifiait de ne savoir pas lire, et le clerc n'était guères plus savant. Combien on était loin d'aucune idée d'une police et d'une société régulière, de droits communs à tous les hommes et d'égalité civile entre eux! Combien surtout ces idées étaient loin de l'esprit des campagnards! Ceux-ci étaient si ignorans, et tellement préoccupés de papes et de clergé, d'empereurs et de noblesse, de saints, de miracles et de redevances féodales, qu'ils étaient inaccessibles à une raison saine et à toute considération de leurs droits. L'excès de l'oppression les porta, çà et là, en divers temps, à quelques révoltes qui, faute d'ensemble, n'aboutirent à rien. On en massacrait à chaque fois quelques milliers, et on appesantissait les chaînes de ceux qui avaient échappé à la boucherie. En général, ils ignoraient qu'il fût une autre manière possible d'exister, que d'aller aux corvées pour leurs seigneurs et d'être pillés par les gens de guerre. Il ne restait plus que la religion qui fût d'un intérêt commun et vivant pour toutes les classes.

Les papes et les empereurs, dans la longue et opiniâtre lutte de leurs prétentions, s'étaient heureusement contre-balancés pendant les premiers siècles, et les efforts d'un parti avaient souvent neutralisé ceux du parti contraire. Si le Pape

n'eût pas été aussi puissant, la maison d'Autriche eût trouvé moins d'obstacles à se soumettre l'Europe; comme aussi, sans la résistance de l'Empereur, le Pape serait plus aisément parvenu à se constituer sans retour le Grand-Lama de l'Occident. Un mal servit aussi long-temps de remède à l'autre; mais cette lutte ne pouvait durer toujours, et l'un des deux devait enfin l'emporter. Un pape avait déjà conçu l'idée de mettre la couronne impériale sur sa tête (1), et un empereur (2) celle de placer la thiare sur la sienne. A l'avènement de *Charles-Quint*, la puissance déposée en ses mains était si prépondérante, qu'il eût aisément triomphé de tous ses adversaires et mis à exécution le projet favori de ses prédécesseurs, de ramener tout l'Empire romain d'Occident sous sa domination. Si l'on a vu des états faibles résister par leur unité, et à cause de cette unité seule, à des coalitions puissantes, que n'eût pas pu exécuter une force aussi formidable, confiée à une seule main, avec un chef tel que *Charles-Quint*, contre l'Europe divisée et sans ensemble!

(1) *Boniface VIII*. Voy. *Crantzii* Saxonia, l. 8, cap. 36. — It. *Cuspinian*. in vitâ *Alberti I*, et *C. Hedion*, dans ses *Paralipomènes* de la chronique d'*Ursperg*.

(2) *Maximilien I*. Voy. sa lettre au baron *Paul de Lichtenstein*, dans les *Monita politica*, Francof 1609; et celle à sa fille, dans les *Lettres de Louis XII*, t. 4, et les *Réponses* aux questions d'un provincial, à la fin du t. 2.

La politique de cet empereur est assez connue pour que l'on puisse penser qu'il aurait, dans ce grand dessein, ménagé le chef de l'Eglise; et que, pour mieux soumettre par lui les nations, il lui eût accordé le second rang dans l'Empire, avec un pouvoir illimité sur les consciences. La sainte Inquisition fût devenue l'instrument de l'un et de l'autre despote, et eût entretenu encore pour quelques siècles sur le sol européen la superstition avec l'esclavage politique et l'esclavage de la pensée. La réformation seule pouvait mettre une digue à ce torrent. Elle atteignit à-la-fois les deux ambitieux qui aspiraient à donner des fers à l'Europe. L'orgueilleuse Autriche a été pour jamais abaissée et contenue. Le pontife romain a perdu une partie de sa domination, et n'a conservé qu'un pouvoir précaire dans ce qui lui est resté. Enfin des gouvernemens puissans se sont élevés; émules dans tout ce qui peut contribuer à la gloire et au bonheur des nations, ils secondent, pour la plupart, l'action du nouvel esprit qui anime les peuples, et s'efforcent d'effacer successivement toutes les traces de la barbarie du moyen âge.

« Le progrès successif des lumières, dit-on, « eût insensiblement amené les mêmes résul- « tats, et eût épargné tous les maux qui naissent « d'une si terrible commotion et d'aussi longues « guerres ». Mais on ne réfléchit pas que, dans le système d'une Eglise infaillible, dont toutes les décisions sont dictées par l'Esprit-Saint, une

réformation telle qu'il la faudrait devient impossible, et qu'elle est même en contradiction avec l'esprit du catholicisme romain. Il est permis de douter au moins que le changement desiré fût arrivé de sitôt, et qu'il eût été aussi complet. Il est certain qu'au moment de la réformation, les chefs de la catholicité, qui n'avaient vu d'abord dans la renaissance des lettres que de la gloire ou des jouissances, ou une certaine disposition à l'élégance des manières, et qui les avaient encouragées dans ces vues, commençaient à sentir le danger pour eux de trop de lumières dans les esprits, et qu'il se manifestait de leur part une réaction très-prononcée. Cette réaction n'a pas cessé de sitôt dans les Etats de la maison d'Autriche en Allemagne, en Espagne, en Italie et dans la Belgique, où tous les moyens d'inquisition et de censure ont été employés pour entraver le vol de la pensée, et faire rétrograder la culture. Que l'on compare l'état politique, religieux, littéraire de la plupart de ces pays pendant les siècles suivans, avec l'état de l'Allemagne protestante, de la Hollande, de l'Angleterre, sous ces mêmes rapports; et qu'on juge sans prévention de ce qu'on aurait eu à attendre de ce même régime, devenu universel et despotique en Europe (1).

---

(1) Que l'on fasse encore aujourd'hui la même comparaison, on trouvera dans tous ces pays, qui ont été long-

Quant à ce qu'on aurait dû attendre à la longue des papes et du clergé, si on les eût laissés agir spontanément dans toute leur puissance et leur crédit, on peut en juger par l'état moral et physique de la plupart des domaines soumis immédiatement à des princes ecclésiastiques (1). L'esprit du papisme est exclusif et intolérant, il faut le dire : or, l'esprit d'une institution ne peut cesser d'agir, que cette institution ne cesse. Une observation assez décisive, c'est que le vertueux et humain *Innocent XI* ne put presque exécuter aucun de ses louables projets pendant un ponti-

---

temps sous la férule autrichienne, la bigoterie et la superstition à la place de la religion et de la moralité; l'ignorance et les préjugés à la place d'une saine et solide instruction; une grossière sensualité à la place de tous les nobles penchans qui distinguent l'homme, quand il a reçu une culture plus élevée et plus libérale. Quiconque a vu de près l'Autriche, l'Espagne ou la Belgique, sentira la vérité de cette remarque. Sans doute que l'esprit universel de notre temps y a pénétré çà et là, et donné lieu à quelques exceptions. La Lombardie surtout, placée entre la France, l'Allemagne, Venise et Gênes, et qui supportait avec peine le joug autrichien, n'a pu être entièrement abrutie.

(1) Il m'est doux de pouvoir citer une exception éclatante. Toute l'Europe proclamera avec moi l'illustre CHARLES DE DALBERG, que l'histoire comptera entre les meilleurs princes, que les sciences réclament avec orgueil, et qui occupe dans le monde littéraire un rang analogue à celui que sa haute dignité lui assure dans le monde politique.

ficat de douze années. Les papes, plus avisés depuis la réformation, affaiblis, presque nuls, ont cédé forcément en diverses rencontres; mais c'est le pouvoir qui leur a manqué, et non la bonne volonté (1). On a souvent tenté de réunir l'Eglise réformée à l'Eglise romaine : celle-ci a rendu vaines toutes ces tentatives, en ne voulant rien relâcher de ses prétentions (2). Vers la fin du dix-septième siècle, l'empereur *Léopold I* fit beaucoup de démarches à ce sujet, et des plénipotentiaires furent nommés de part et d'autre. Les négociations s'étendirent jusqu'en France, entre *Leibnitz* pour les protestans, *Pelisson* et

---

(1) N'aguères encore à l'office du Jeudi-Saint, le Pape excommuniait et maudissait tous les hérétiques, et particulièrement les Luthériens, en ces termes : « *Nos igitur, vetustum et solemnem hunc morem sequentes, excommunicamus et anathematisamus ex parte Dei omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus Sancti, ac nostrâ, omnes hæreticos, nec non damnatam, impiam et abominabilem Martini Lutheri hæresin sequentes, ac omnes fautores et receptatores, librosque ipsius Martini aut quorumvis aliorum legentes, et generaliter quoslibet defensores illorum* ». (Bullar. Magn., Luxemb. 1741, t. 1, p. 718). *Ganganelli*, plus éclairé que ses prédécesseurs, a supprimé cette odieuse cérémonie.

(2) Depuis deux ou trois ans, quelques hommes, amis de la paix et de l'unité religieuse, cherchent à réchauffer ce louable projet de la réunion des cultes; mais j'en crois l'exécution difficile, et j'ose dire superflue. Plusieurs habiles théologiens sont du même avis.

Bossuet pour les catholiques. Ce dernier y déploya toute son éloquence, mais aussi toute l'inflexibilité de son génie et celle de son église. Il ne pouvait être, selon lui, nullement question d'accommodement, mais seulement de soumission. Quand on considère quel langage hautain et violent tint alors un homme aussi éclairé qu'était *Bossuet*, on ne peut s'empêcher de penser que, si peut-être l'on rendait au clergé romain son pouvoir et ses richesses, on le reverrait fanatique et persécuteur comme par le passé (1). Les intrigues du parti catholique, pour ramener à la communion romaine les princes du parti réformé, seraient dignes d'être connues; telles, par exemple, celles qu'on a mises en jeu près

(1) Qui eût pensé qu'après même que les plus zélés catholiques avaient blâmé l'impolitique révocation de l'édit de Nantes par *Louis XIV*, il se trouverait encore en Europe un prince capable de se résoudre à une démarche aussi inhumaine et aussi funeste pour ses états? L'archevêque de Salzbourg, comte de *Firmian*, a frappé son pays, en l'an 1731, d'une pareille désolation. Après des persécutions inouies exercées sur les non-catholiques, il leur ordonna enfin de quitter leur patrie, au nombre de plus de 30,000, sans oser rien emporter ni emmener avec eux leurs familles. Une telle émigration épuisa cette petite contrée. Les malheureux fugitifs furent accueillis par les Etats protestans de l'Europe, qui pourvurent à leur subsistance; une grande partie fut peupler et défricher des cantons de l'Amérique septentrionale, où l'on rencontre encore les descendans de ces émigrés Salzbourgeois.

de l'électeur de Saxe et de la reine *Christine* de Suède. La mauvaise humeur contre les souverains qui restent séparés de Rome est assez visible, et le Saint-Siége jusqu'aujourd'hui n'a pas encore reconnu formellement le roi de Prusse (1).

---

(1) Le Pape aujourd'hui régnant vient de déclarer (en 1803), dans un bref adressé au prince *Ruspoli*, qu'il devait être regardé comme chef suprême de tous les ordres de chevalerie : il s'est réglé en cela sur l'exemple de ses prédécesseurs. Quand, au treizième siècle, les chevaliers teutoniques eurent conquis la Prusse ducale, et s'y furent établis comme souverains, *Innocent IV* déclara, par une bulle datée de 1243, que cette conquête appartenait de droit à son siége. Voici ses paroles : « *Terram Prussiæ... in jus et proprietatem B. Petri suscipimus, et eam sub speciali apostolicæ sedis protectione ac defensione perpetuis temporibus permanere sancimus* »... (*Acta Borrussica*, t. 1, p. 423). On ne renonce pas volontiers à une souveraineté si bien acquise. Lorsque les électeurs de Brandebourg prirent le titre de rois de Prusse, et que toutes les cours de l'Europe, hors l'Espagne, les reconnurent en cette qualité, le Pape *Clément XI* jeta les hauts cris, et écrivit à tous les princes pour les soulever contre la témérité inouie du *marquis* de Brandebourg. Dans le bref adressé au roi de France, du 16 avril 1701, on lit ce qui suit : « *Etsi nobis persuasum sit Majest. tuam nullo modo probare consilium, deterrimo in christiana republica exemplo, à Friderico marchione Brandeburgensi susceptum, dum regium nomen publice usurpare præsumpsit;.... factum hujusmodi apostolicarum sanctionum dispositioni contrarium, et hujus Sanctæ Sedis auctoritati injuriosum.... ex quo scilicet sacra regalis dignitas ab homine acatholico, non sine Ecclesiæ contemptu*

Long-temps

Long-temps après la réformation, *Clément VIII*

---

assumitur, et quidem Marchio se regem dicere non dubitat ejus partis Prussiæ, quæ ad militarem Teutonicorum ordinem antiquo jure pertinet; nos rem silentio præterire non possumus, ne muneri nostro deesse videamur.... expetimus, ne videlicet regios honores illi tribuas qui illorum numero nimis incautè se junxit, quos increpat simul et reprobat sermo ille divinus : Ipsi regnaverunt et non ex me, principes extiterunt et non cognovi »... Et dans les *Orationes consistor. Clementis XI*, on voit que ce pape, rendant compte de cet événement au collége des cardinaux, rapporte « que le margrave *Frédéric* s'est arrogé le titre de roi d'une manière impie et jusqu'à présent inouie chez des chrétiens, étant assez connu que, suivant les lois pontificales, un prince hérétique devait bien plutôt perdre ses anciennes dignités qu'en acquérir une nouvelle ». — N'est-ce pas-là le langage et les principes de *Hildebrand*, les mêmes prétentions, les mêmes abus de passages de la *Bible*, singulièrement appliqués aux temps modernes? On croirait peut-être que le Saint-Siége est ensuite revenu de cette protestation, et a reconnu un monarque qui traite ses sujets catholiques avec une égalité de droits exemplaire? — Rien moins que cela. Lorsqu'en 1782 *Pie VI* fit le voyage d'Allemagne, un ministre prussien tenta près de lui quelques démarches pour en obtenir une reconnaissance formelle de la couronne de Prusse. *Pie VI*, qui ne voulait pas alors se brouiller avec un prince allemand, répondit poliment, et promit qu'aussitôt après son retour à Rome, il assemblerait pour délibérer sur cette affaire, une congrégation de cardinaux, sans laquelle il ne pouvait rien décider. Cette congrégation n'a jamais été convoquée, et le Pape a oublié sa promesse. Le calendrier pontifical imprimé à Rome, avec approbation et privilége du S. Père, a continué,

à encore dressé une formule de serment pour

---

après comme avant, de ne faire aucune mention ni du royaume ni du duché de Prusse, ni même de l'électorat de Brandebourg. A l'article *généalogique* de cette maison, on a vu, jusqu'en 1787, le grand *Frédéric* indiqué de la sorte : *Charles-Frédéric, marquis* (*Marchese*), titre si trivial à Rome, qu'il en est ridicule; et le prince *Henri* de Prusse indiqué comme *frère du marquis*. Il n'était pas non plus fait mention dans ce calendrier d'un électorat d'Hanovre. En général, tout ce qu'a statué l'*odieux* traité de Westphalie n'est d'aucune valeur à Rome. On connaît la foudroyante bulle d'*Innocent X* contre cet instrument de paix entre des peuples chrétiens; et ses successeurs de temps à autre ont renouvelé ces anathêmes (*Voy*. au t. 4 du *Magn. Bullar. Rom.*, p. 269 et suiv., édit. de Lyon : « Declaratio nullitatis « articulorum nuperæ pacis Germaniæ, religioni ca- « tholicæ, Sedi Apostolicæ, Ecclesiæ, aliisque locis piis « ac personis et juribus ecclesiasticis quomodolibet, « præjudicialium; seu bulla : *Zelo domûs Dei* »...). La cour pontificale, à cet égard, a vécu long-temps hors de la loi au milieu de l'Europe, et s'était séparée de la communion politique. En 1782, au sujet de quelques contestations qui concernaient la partie prussienne du diocèse de Cologne, le roi de Prusse s'appuya d'un article de ce célèbre traité. Le Pape répondit en propres termes que le traité de Westphalie n'était d'aucune valeur pour lui et ne pouvait l'obliger à rien, n'étant pas reconnu par son siége : « *Non può valutarsi a quest' oggetto la separazione che si suppone fatta in virtù dell' art. V della pace Westphalica; giacchè è noto, che la S. Sede non ha mai riconosciuto questa pace, contro di cui Innocenzo X si protestò, non solo in voce... ma*

être prêté par les évêques et archevêques (1), dans laquelle sont établis tous les principes du

---

anche con due sue costituzioni.... così permetterà che il S. Padre non convenga in una ragione la quale s'opporrèbbe a tutto ciò ». Cette lettre est assez connue dans Berlin. Le même calendrier d'état cité plus haut, à l'article de la population de Rome, compte aussi les étrangers, et porte entre autres : « *Hérétiques, Turcs et autres infidèles, environ* 100 » ! — Voilà des faits récens, et on en pourrait citer mille autres. Je demande à tout juge impartial s'ils sont de nature à inspirer une confiance bien grande en l'amendement volontaire du système de la cour pontificale et de l'esprit du papisme ?

(1) « *Fidelis et obediens ero domino nostro Papæ, ejusque successoribus. Consilium quod mihi tradituri sunt nemini pandam. Papatum romanum et regalia S. Petri adjutor eis ero ad retinendum et defendendum contra omnem hominem. Jura, honores, privilegia et auctoritatem S. Rom. Ecclesiæ, domini nostri Papæ et successorum, conservare, defendere, augere, promovere curabo. Quæ si talia à quibuscumque tractari vel procurari novero, quanto citius potero, significabo. Hæreticos, schismaticos, et rebelles eidem domino nostro, pro posse persequar* ». (PONTIFICALE ROMANUM, CLEM. VIII, Pontif. max. jussu editum. *Antwerp.* 1627, p. 59) Ajoutons encore un mot sur la fameuse bulle *In Cæna Domini*, qui renferme tout l'élixir de l'orthodoxie ultramontaine, et où sont déposés les principes qui font et feront toujours la base secrète de la conduite du Saint-Siége. Cette bulle, compilation de tant d'autres bulles plus anciennes, rédigée, dit-on, en 1610, par *Paul V*, promulguée en 1627 par *Urbain VIII*, n'est qu'un recueil complet des anathèmes lancés depuis des siècles contre les réfractaires aux lois du vicaire de

despotisme et de l'intolérance de Rome. Qu'attendre, en bonne foi, de semblables dispositions? Qu'eussent fait des papes absolus, appuyés d'empereurs bigots et ombrageux qui eussent été réunis d'esprit et d'intérêt avec Rome?

Rien n'est donc plus vague, plus incertain, plus dénué de fondement réel, que cette assurance donnée gratuitement par les antagonistes de la réformation, savoir : « que les lumières « renaissantes auraient insensiblement corrigé « tous les abus de l'Eglise et de la politique ». Assurément, nous voyons peu de traces de cette

---

Jésus-Christ. Elle excommunie les hérétiques, les schismatiques, les pirates, les corsaires, tous ceux qui osent appeler des bulles et brefs du Pape à un futur concile; les princes qui établissent de nouveaux impôts sans la permission du Pape; ceux qui font des traités d'alliance avec les Turcs et les hérétiques; ceux qui réclament les juges séculiers contre les torts et les griefs reçus de la cour de Rome, etc., etc. Ces dispositions révoltantes ont fait loi bien long-temps dans l'obédience romaine; on les promulguait même dans quelques provinces de France, telles que le Roussillon et la Cerdagne, jusqu'à ce qu'enfin le courageux M. de *Cappot*, avocat-général au conseil supérieur de Roussillon, prit, au mois de mars 1763, des mesures contre cet abus de la puissance ecclésiastique, et mit obstacle à la publication annuelle qui se faisait de la bulle. *Voy.* l'ouvrage intitulé: *Jurisprudence du grand-conseil examinée dans les maximes du royaume.* Avignon, 1775. (Il faut dire encore que ce fut au Jeudi-Saint de l'an 1807, que le Pape régnant supprima, pour la première fois, la lecture publique de cette bulle).

prétendue amélioration dans le régime des peuples ultramontains, et de ceux qui sont restés le plus immédiatement soumis au joug du papisme. Qu'est-ce qui retient, depuis plusieurs siècles, nos voisins les Ottomans, avec qui nous avons d'ailleurs tant de relations de commerce, dans une barbarie pareille à celle des nations chrétiennes pendant le moyen âge? C'est la superstition religieuse, ce sont leurs muftis, leurs fakirs, leurs dervis, lesquels entretiennent parmi eux la haine des vraies lumières et de la philosophie. Nous autres occidentaux avions assez de pareils opposans; et, plus intolérans que les orientaux, nous avions encore de plus qu'eux l'inquisition, dont, sans la réformation, nous aurions vu peut-être jusqu'à nos jours le règne terrible se perpétuer. Beau chemin vers un meilleur état de choses! Quelques états européens et un grand nombre de particuliers au seizième siècle jugèrent convenable d'en prendre un autre. Les princes catholiques, suppôts de Rome, prétendirent leur en ôter la liberté. Ils combattirent à outrance les protestans qui purent s'armer, et brûlèrent, massacrèrent avec une indicible férocité ceux qu'ils trouvèrent sans armes. Puis ils s'écrièrent : « Voyez de combien de « maux ces mutins sont la cause! comme ils ont « mis l'Europe en feu! Ils sont coupables de tout « le sang que nous avons répandu, de tous les « échafauds que nous avons dressés pour eux! » — Etranges récriminations, auxquelles bien des

gens ajoutaient et ajoutent encore foi! car on s'endort si facilement dans la routine d'un ordre de choses tout établi, et qui dure depuis des siècles. Et comme l'ordre établi au seizième était soutenu par une double puissance, par celle du bras séculier et du fanatisme religieux, qui ne négligeaient rien pour le maintenir, il est assez évident que le temps n'aurait pas amené de changement salutaire, à moins d'une commotion au moins égale à celle qui a eu lieu.

Considérer ainsi ce qui eût pu arriver, et qui n'est pas arrivé, n'est-ce pas en quelque sorte décrire l'influence qu'a exercée la réformation sur l'état des choses en Europe? Mais voyons plus en détail quels ont été ses résultats positifs.

SECONDE PARTIE.

INFLUENCE DE LA RÉFORMATION.

PREMIÈRE SECTION.

Sur la situation politique des États de l'Europe.

MENS AGITAT MOLEM:
(La force vive de la pensée triomphe de la force inerte des masses.)

L'EUROPE, avant la réformation, était en général soumise à deux puissances, la spirituelle et la temporelle. D'un côté, le chef de l'Eglise étendait son autorité et ses prétentions sur tous les états indistinctement; de l'autre, un grand nombre d'évêques et de prélats s'étaient rendus souverains temporels des troupeaux qui avaient été confiés d'abord à leur gouvernement spirituel; et il n'était point de pays où le clergé haut et bas, séculier et régulier, ne possédât des droits et des richesses considérables, ne jouît d'un grand crédit. L'Eglise formait un corps puissant qui étraignait avec force tous les corps politiques.

et qui influait plus ou moins sur leur manière d'exister. Aussi tout changement remarquable dans l'Eglise en produisait-il un dans l'ordre politique. Une révolution qui avait commencé par le domaine de la religion avait dû exercer sa première influence sur l'Eglise. Il est donc naturel de traiter d'abord de celle-ci, tant en elle-même et dans son chef, que dans ses relations et celles de ses membres avec les divers gouvernemens ; puis on examinera ce que la réformation, considérée sous le point de vue politique, a exercé d'influence sur les états de l'Europe tant protestans que catholiques. Enfin, on jetera un coup-d'œil historique sur le systême d'équilibre introduit en Europe depuis cette époque, sur ses variations, et sur les puissances qui y ont joué tour-à-tour les principaux rôles, jusqu'au moment où la réformation a cessé d'influer sur lui.

---

§. I. *Sur l'Eglise en elle-même et dans son rapport avec la Politique.*

Les papes perdent une moitié de l'Empire, et plus de la moitié de la Suisse, tout le Danemarck, la Suède, la Hollande, l'Angleterre : les riches tributs qui s'écoulaient de ces pays vers Rome cessent tout-à-coup. Le crédit du souverain pontife près de toutes ces puissances chrétiennes est anéanti. Encore si ce n'eût été qu'une nouvelle inondation de barbares, un tremble-

ment de terre, un submergement, quelque cause physique enfin qui eût ravi ces belles possessions au Saint-Siége! Mais c'était une force active, une épidémie dangereuse qui lui causaient de tels maux. C'étaient des peuples et des princes qui, de leur plein gré, par conviction, avaient osé se soustraire de la sorte à l'autorité pontificale. L'exemple était à redouter, et pour le moment présent, et pour tous les temps futurs. Il était aisé de prévoir que tôt ou tard cet exemple serait universellement suivi. L'Eglise, séparée de Rome, subsistait avec décence et honneur; la religion, l'évangile, les mœurs y étaient respectés; les droits que s'était attribués Rome y étaient appréciés à leur valeur; les bons écrits sur ce point étaient répandus de toutes parts; on les lisait même dans les pays catholiques; ils y faisaient impression; et, jusques sur les marches du trône pontifical, plus d'un sourire d'ironie venait ravaler la thiare. Voilà ce qui rendait la plaie profonde et incurable, et ce que les papes ne s'avouèrent pas d'abord dans toute son étendue. On en vit encore, après ce coup terrible, rappeler un instant au monde chrétien l'orgueil de *Hildebrand* et les vices de *Borgia*. Mais enfin le temps et la dure expérience les ont éclairés sur leur véritable position; ils se sont résignés, au moins dans la pratique, au rôle d'humilité et de souplesse, devenu désormais leur partage devant les puissances de la terre. Les souverains catholiques, de leur côté, ont depuis regardé

le Pape comme un ressort politique à faire jouer pour l'accomplissement de leurs desseins, et un moyen de mettre à profit la crédulité de leurs peuples : de-là les ménagemens d'usage envers lui ; mais le respect apparent ne fut dès-lors qu'une vaine étiquette ; on savait trop que le Vatican n'était plus qu'un volcan éteint. Ce qui procédait spontanément de Rome n'avait plus d'efficace, tandis qu'un simple courier secrètement expédié de Paris, de Vienne ou de Lisbonne vers cette vieille capitale du monde, en provoquait tantôt une bulle d'extinction de quelque ordre religieux, tantôt une réforme, tantôt un réglement ; autant de preuves de soumission données par le faible successeur de tant d'orgueilleux pontifes, qui n'achetait plus sa précaire existence qu'au prix de toutes les complaisances exigées de lui.

Une portion si considérable des richesses et du crédit de Rome en ayant disparu, le luxe excessif, les flatteurs, les parasites disparurent aussi peu-à-peu dans la même proportion. Cela donna jour à une réforme de mœurs, à un changement de vie devenu tout-à-fait indispensable au clergé romain. Celui de l'Eglise protestante était en général pauvre, savant et exemplaire. Tant d'yeux ouverts sur le contraste des deux corps faisaient une loi impérieuse de l'adoucir, et même de le faire disparaître. D'ailleurs, les papes et tous les membres du clergé romain, vivant dans leur siècle, et participant à ses lu-

mières, auraient rougi eux-mêmes d'une conduite semblable à celle de beaucoup de leurs prédécesseurs. Ceux qui surtout ont rempli les fonctions de pasteurs dans les temps plus rapprochés de notre âge, ont communément vécu dans l'exercice des plus éminentes vertus. Le chef et le clergé de l'Eglise romaine sont, en grande partie, redevenus ce qu'ils auraient dû toujours être. Il est donc très-vrai que cette Eglise s'est imposé une réforme; comme aussi il est vrai que cette réforme n'est qu'une suite immédiate, et peut-être forcée, de celle opérée par *Luther*, lequel, d'après cette considération, doit être regardé comme le réformateur même du clergé catholique.

Ce qui vient d'être dit concernant l'affaiblissement et l'abaissement du clergé romain ne doit pas s'entendre, ainsi qu'il a déjà été remarqué, des temps qui ont immédiatement suivi la réformation. Comme les troubles politiques qui naquirent en Europe à son occasion eurent tous un caractère religieux et prenaient leur source dans les démêlés de religion, il est naturel que les ecclésiastiques y aient joué un rôle important, que les princes les aient considérés comme des acteurs nécessaires dans les événemens, en aient fait leurs conseils, leurs ministres. On voit en effet, pendant cette période, une foule de gens d'Eglise occuper les premières places et devenir puissans dans l'Etat. Le concile fameux de Trente, qui occupa et mit en mouvement

toutes les cours, depuis 1545 jusqu'en 1563, rendait aussi les ecclésiastiques indispensables dans les cabinets des souverains. La haute idée d'ailleurs qu'on avait encore de la politique raffinée de la cour romaine était un préjugé favorable pour tout ce qui était prêtre. Cette importance politique, qui devint le partage de quelques membres du clergé, ne put manquer d'influer en quelque chose sur tout le corps; et sans doute que l'Eglise lui doit le raffermissement et le maintien de bien des droits qu'elle eût perdus dès-lors. Plusieurs des mesures violentes prises par les souverains, et dont l'histoire du seizième et dix-septième siècle offre assez d'exemples, furent aussi dues, sans nul doute, au zèle inquisitorial de semblables conseillers. Cependant quelques-uns de ces prêtres ministres se comportèrent plus en desservans de l'Etat qu'en desservans de l'autel, et le ministre quelquefois l'emporta en eux sur le prêtre. Enfin, cette dernière période de l'importance sacerdotale est elle-même évanouie. Elle a passé à l'instant, après le traité de Westphalie, où la religion a cessé d'être le ressort principal de la politique, et où l'activité des gouvernemens a été mise en jeu par d'autres principes; comme, par exemple, l'esprit financier et commercial, dont l'influence dure encore de nos jours, et pourra durer longtemps.

C'est aux mêmes motifs qu'on doit attribuer l'élévation rapide et le crédit immense du nouvel

ordre des jésuites, qui, né à côté du protestantisme et dans le même temps, fut destiné, dès sa naissance, à le combattre et à le contre-balancer. Ces nouveaux soldats de l'Eglise, constitués d'une manière plus redoutable que l'armée de mendians érigée dans des siècles barbares, et inventeurs d'une tactique bien plus convenable à l'esprit du nouveau siècle (1), firent pour l'Eglise affaiblie tout ce qu'on peut attendre de forces humaines dirigées par la plus profonde prudence, le zèle, la persévérance, le génie et la réunion de tous les talens. Ils s'emparèrent des cours, des peuples, des confessionnaux, des chaires, de l'éducation de la jeunesse, des missions et des déserts des deux mondes. Rien ne leur parut impossible pour étendre la domination du Saint-Siége aux lieux où elle n'existait pas, et pour la consolider là où elle avait été maintenue. Ils ne redoutèrent pour cela ni persécutions ni calomnies. Décriés comme des ambitieux, des fauteurs de troubles, des hommes corrompus, et même comme des régicides par leurs

(1) « *Sentit Sedes Apostolica, et videt reliquorum ordi-*
« *num quantumvis præpingues et crassos ventres, non*
« *posse fulcire labescentem Romanam Sedem; aggressa*
« *est igitur magno et multo majori spe creationem hujus*
« *novi ordinis, et in regulâ cavit non esse onerandos*
« *immodicis ceremoniis, sed adhibendos summa diligentiâ*
« *ad discendas litteras, etc.* »... (CHEMNITZ, théolog. jesuit., seu de Origine Jesuitarum, p. 3.)

adversaires, ils surent opposer à ces clameurs la sévérité stoïque de leur vie, leurs services réels et leur studieuse austérité. Ce n'est pas ici le lieu de déduire en détail tout ce qu'a produit de mouvemens dans la politique de l'Europe cette société célèbre, dont l'influence n'a été due qu'à la réaction du catholicisme contre la réforme. Il suffit de dire que, si cette dernière eût pu succomber et éprouver une contre-révolution, les jésuites sans doute eussent opéré ce grand œuvre. Bien loin de-là, l'ennemi qu'ils se flattaient de terrasser les a frappés du coup mortel: le génie des temps modernes, déclaré contre la tyrannie spirituelle de Rome, et constitué en une puissance effective par la réformation, a repoussé dans le néant ces audacieux défenseurs du papisme. Il a fallu, pour consommer et constater en même temps l'affaiblissement de son parti, que ce fût le Pape lui-même qui fût contraint de les licencier. Victime de l'esprit général de l'humanité, lequel, dans sa marche progressive, commande la ruine de toute institution qui lui est contradictoire, *Ganganelli*, signant, l'œil humide, la bulle d'extinction des jésuites, n'était que le précurseur de l'infortuné *Louis XVI*, forcé, moins de vingt ans après, à éloigner de lui son armée, sa noblesse et ses gardes. Quiconque méditera sur l'histoire, ne pourra jamais refuser son admiration à une société qui a constamment fait voir tant de courage, d'ensemble, de persévérance et d'adresse dans ses plans: il ne pourra

s'empêcher, en avouant le mal qu'elle a pu faire, de rendre un juste hommage à tout ce qu'elle a produit de grand et d'utile. Son vice radical et le principe de sa destruction gissaient dans son institution même. Destinée au maintien de l'édifice hiérarchique qui croulait imperceptiblement de toutes parts, la main du temps, l'opinion, qui la dirige, ont dû renverser ce dernier contre-fort appliqué à une grande ruine que rien ne pouvait plus étayer (1).

L'aspect du clergé, dans les pays qui ont adopté rigoureusement la réforme de *Luther*, est tout autre : ses membres ne veulent être que ce qu'ils peuvent et doivent être, les ministres de la parole de Dieu, les instituteurs de la morale publique. Séparés de toute obéissance étrangère à la patrie, dont ils reçoivent leur salaire ; devenus époux, pères, citoyens, ils n'ont plus d'autre in-

(1) Quelques individus, animés d'un zèle peu éclairé, font encore de faibles et vains efforts pour ressusciter l'ordre des jésuites. Ils n'y réussiront pas. L'impossibilité morale est contre eux. Cet ordre a été un produit naturel du temps où il est né ; il n'est pour le temps présent qu'une plante étrangère et parasite qui se desséchera faute de nourriture : notre siècle ne peut plus reconnaître pour ses enfans les fils de *Loyola*. Quelques asiles où se cacheront leurs faibles restes, où ils propageront sourdement des principes surannés, seront leur seul recours. Ils n'en sortiront plus pour dominer l'opinion, et par elle le monde ; c'est l'opinion qui les y atteindra, et qui changera même jusqu'à l'esprit de leurs sectateurs.

térêt que celui de l'état dans lequel ils vivent. C'est ou le prince, ou le magistrat, ou le peuple qui les nomme. *Luther* a voulu ramener l'Eglise, dans ce qui concerne son régime intérieur, à la démocratie du premier âge, et la hiérarchie à un systême modéré de subordination. Les églises qui ont suivi *Calvin* sont constituées plus démocratiquement encore. Mais chez aucune le clergé ne forme plus de corporation civile qui puisse, en aucun cas, devenir redoutable aux intérêts de la nation ni à l'autorité qui gouverne. Quelques marques publiques d'honneur et de déférence sont les seules attributions des pasteurs. Suivant la parole du maître, on accorde à *César* tout ce qui est à *César*, en rendant à Dieu ce qu'on lui doit. La confession auriculaire, abolie, tranche d'un seul coup les ramifications infinies par où le despotisme hiérarchique s'était enraciné de toutes parts, et prive le clergé de son influence incalculable sur les princes, les grands, les femmes et l'intérieur de toutes les familles (1).

La constitution de l'Eglise en Angleterre est demeurée plus conforme en apparence à celle de la hiérarchie romaine, par des raisons particulières à ce pays, et qu'on trouve dans son his-

(1) Il faut bien se garder de confondre la confession *auriculaire* des catholiques romains avec la confession *particulière*, encore en usage chez quelques protestans. Ce sont deux choses très-différentes et qui ne se ressemblent guères que par le nom.

toire. Une des principales, fut l'attachement des souverains au système de subordination épiscopale, qu'ils croyaient plus favorable à leurs vues et à leur autorité. Les purs réformés, les presbytériens et autres, s'étaient montrés républicains, assez pour alarmer les princes. On connaît la devise favorite des *Stuart* : « *No bishop, no king*. Point d'évêque, point de roi ». Cette maxime paraît du moins avoir favorisé le maintien de l'Eglise épiscopale en Angleterre.

Le Danemarck et la Suède, mais surtout ce dernier royaume, ont conservé des évêques protestans, qui jouissent de revenus modiques et de quelques prérogatives civiles attachées à leurs places ou aux fiefs et terres qu'ils possèdent, comme d'être membres des états : mais ces prérogatives sont individuelles. Dans quelques parties de l'Allemagne, les principaux préposés du culte se nomment *surintendans* ; les affaires ecclésiastiques sont traitées par des tribunaux appelés *consistoires*; c'est le prince qui les établit, et il n'est pas rare de les voir présidés par un laïque, comme, par exemple, dans les villes libres, par le syndic du Sénat.

Partout les princes protestans sont devenus les chefs Suprêmes de l'Eglise (1). Cette circon-

(1) C'est-à-dire, chefs de l'Eglise, en tant qu'elle est une institution dans l'Etat ; mais non chefs de la foi et de la croyance. Un prince protestant n'est donc point un

stance n'a pas peu contribué à l'accroissement du pouvoir qui a eu lieu pour la plupart des gouvernemens de l'Europe après la réformation, et qu'on peut regarder comme une suite de son influence. Dans les pays protestans, le vide immense que causa subitement la cessation de toute autorité et juridiction ecclésiastiques fut rempli de suite par le pouvoir civil, lequel s'accrut d'autant. Dans les pays catholiques, l'Eglise, épouvantée et menacée, céda aussi quelque terrain à l'autorité du gouvernement. Les guerres, tant civiles qu'extérieures, qui furent pour la plupart des états une suite de l'animosité religieuse, donnèrent enfin lieu aux princes de rendre leur puissance illimitée, ainsi que nous l'indiquerons en parlant de chaque état en particulier.

Une suite prochaine de la réformation et des résistances, des actions et des réactions qu'elle mit en jeu, fut aussi l'établissement prononcé de diverses sectes du christianisme comme *religions dominantes* dans les états où elles avaient pris pied. Auparavant, et dans le temps qu'on ne connaissait qu'une seule communion, une telle idée ne pouvait venir à personne. Le papisme dominait par le fait, mais non par la loi. Quand des hérétiques étaient persécutés, ce n'était point par une loi de l'Etat; c'était sur une réquisition

---

pape dans son pays; il est le chef de l'Eglise, non de la religion.

du Pape, à qui le prince prêtait main-forte. Un effet de la jalousie et de l'antagonisme réciproque des sectes, fut d'exclure de toutes les places de l'état, et même souvent du trône, quiconque ne professait pas la même foi, n'avait pas le même symbole que celui adopté par le gros de la nation et par le Gouvernement. De cette disposition légale naquit une nuance nouvelle d'intolérance, qui jusques-là était restée inconnue, et qui s'établit chez les diverses communions protestantes aussi bien que chez les catholiques. De-là la révocation de l'édit de Nantes et la nullité civile qui pesait sur tous les citoyens d'une autre confession que la confession déclarée dominante. Dans quelques pays catholiques, cette nullité alla jusqu'à la mort civile. Un réformé ne pouvait ni posséder de biens en propre, ni tester, ni se marier et procréer des enfans légitimes : heureux si on ne mettait pas des dragons à sa poursuite, et s'il ne périssait pas sous leurs coups ou sous ceux des bourreaux! car il faut avouer que cette intolérance provenait originairement du catholicisme, et que les états catholiques poussaient cette intolérance infiniment plus loin que les plus intolérans réformés.

Enfin parmi les états de l'Europe encore attachés au Saint-Siége, on n'en peut guères compter où il ait conservé toutes ses prérogatives. Naples, Venise et le Portugal se sont souvent montrés récalcitrans. L'Espagne aussi par fois. La Pologne, la Hongrie, l'Autriche, virent s'élever sur leur sol

une foule de protestans, de sociniens, de dissidens de toutes les confessions. Il en fut de même des principautés ecclésiastiques d'Allemagne. En France, outre qu'il y avait un très-grand nombre d'individus qui avaient adopté la réforme, les rois et les parlemens se sont, en beaucoup d'occasions, montrés peu favorables aux prétentions ultramontaines : plus d'une fois les monarques ont menacé Rome de suivre l'exemple de *Henri VIII*. La courageuse Eglise gallicane a eu plus d'un digne successeur des *Gerson* et des *Richer;* et il s'en fallait de beaucoup qu'elle fît une partie intégrante du patrimoine de *Saint-Pierre*. Le concile assemblé à Trente pour réconcilier toute l'Eglise de Jésus-Christ ne fit que mieux en marquer les divisions. Cette assemblée fit des décrets multipliés, que la plupart des états catholiques n'adoptèrent que très-modifiés, et qui tombèrent même bientôt en désuétude, faute d'une force qui veillât à leur exécution. Ce concile, qui devait réhabiliter les papes, produisit le livre de *Sarpi*, lequel leur fit plus de mal que dix conciles ne pouvaient leur faire de bien. M. de *Marca*, qui devint ensuite archevêque de Toulouse, puis un seul jour archevêque de Paris, dans son traité : *De concordiâ sacerdotii et imperii;* et surtout M. de *Hontheim*, évêque suffragant de Trèves, dans l'ouvrage qu'il a publié sous le faux nom de *Justinus Febronius* (1), ont achevé ce que

(1) *De Statu Ecclesiæ et legitima potestate Romani*

Sarpi avait si heureusement commencé. Les efforts successifs d'indépendance des états chrétiens se lient par une chaîne non-interrompue à ceux des premiers réformateurs. Ainsi l'on ne peut méconnaître, comme suites de la même influence, les réformes tentées et en partie opérées sur le clergé d'Autriche par *Joseph II*; non plus que le dépouillement total du clergé de France et son anéantissement politique sous l'Assemblée constituante; non plus enfin que la sécularisation générale qui vient de s'effectuer dans l'Allemagne catholique (1). On sent combien il serait facile de démontrer que ces grandes mesures ont leur source éloignée dans la réformation, qui seule bien évidemment les a pu rendre possibles, et que la décadence alors commencée du clergé romain n'a fait seulement que se consommer de nos jours.

Pontificis, ad conciliandos dissidentes in religione christianos. Bullioni, 1763.

(1) De plus terribles coups attendent peut-être encore dans ce pays l'autorité papale et le clergé romain. Quel ami des lumières et de l'humanité n'observe pas avec intérêt les mesures prises dans la Bavière par un prince éclairé et bienveillant qui va régénérer cette belle contrée, en y favorisant le savoir et l'industrie aux dépens de la superstition et du monachisme? Puissent toutes ces vues bienfaisantes s'accomplir sans opposition! L'immortalité qui l'attend, les hommages de tous les hommes de bien, les bénédictions de ses sujets, seront son infaillible récompense.

§. II. *Sur les principaux États chrétiens.*

Ici se présente manifestement un double point de vue; celui de la situation *intérieure* des divers états en eux-mêmes, et celui de leur situation *extérieure* les uns à l'égard des autres. — Le premier doit faire voir leur degré de force et de prospérité, de pouvoir dans les princes, de liberté dans les peuples; le second doit concerner uniquement le système de l'équilibre introduit en Europe depuis la réformation.

PREMIER POINT DE VUE.

Situation intérieure des États.

L'influence de la réformation a été plus sensible dans les États au sein desquels elle est née et a pris consistance, que dans ceux qui ne l'ont pas adoptée. Il paraît donc naturel de devoir commencer ici par les premiers.

Et d'abord, arrêtons nos regards sur leurs destinées communes, en tant qu'*États protestans.*

I.

États protestans.

Les sommes immenses que, sous toute sorte de noms et de prétextes, ces états envoyaient continuellement à Rome, et qui épuisaient leur numéraire, cessent de sortir du pays, y circulent,

y donnent une nouvelle activité au commerce, à l'industrie, y causent un nouveau bien-être pour les sujets, un accroissement de forces pour le gouvernement; tandis que, d'un autre côté, le crédit public éprouve chez eux des chocs momentanés. Des trésors sont cachés, enfouis par la terreur de l'avenir; les monnaies sont altérées dans leur titre. Les émigrations, devenues fréquentes, l'incertitude de la propriété, qui est une suite de l'incertitude du triomphe des partis, fait tomber en discrédit les fonds de terre. L'argent, plus transportable, est plus estimé qu'eux; mais surtout l'homme en lui-même acquiert plus de prix et d'estime que l'un et l'autre; sa valeur intrinsèque, plus utile, en est mieux sentie, et devient le plus considéré de tous les biens. C'est-là un des plus remarquables effets de ces commotions terribles qui, déplaçant toutes les propriétés, fruits des institutions sociales, ne laissent à leur place que la grandeur d'ame, les vertus et les talens, fruits de la seule nature (1).

Les immenses possessions du clergé, tant séculier que régulier, sont mises à la disposition des gouvernemens. La plupart d'entre eux pro-

(1) L'illustre auteur de l'*Esprit des Lois* a fait la même remarque : « Dans les guerres civiles, il se forme souvent « de grands hommes, parce que, dans la confusion, ceux « qui ont du mérite se font jour, chacun se place et se « met à son rang; au lieu que dans les autres temps, on « est placé, et on l'est presque toujours de travers » (*Grandeur et Décad. des Romains*, chap. 11).

fitent avec sagesse de cette bonne fortune, paient leurs dettes, emplissent leurs coffres, appliquent les biens d'abbayes entières, et autres possessions ecclésiastiques, à des établissemens utiles, des écoles, des universités, des hôpitaux, des maisons d'orphelins, des retraites et des récompenses pour les vieux serviteurs de l'Etat; mesures par qui ces biens se trouvent rendus à leur destination primitive; et enfin ces gouvernemens se mettent en état de supporter les guerres où tous prévoyaient que la crise actuelle les entraînerait immanquablement. Quelques-uns cependant dissipent légèrement les biens acquis; d'autres sont obligés d'en laisser la meilleure part à la noblesse, comme le Danemarck, ainsi qu'il sera dit plus bas.

Non-seulement les gouvernemens disposent des biens de l'Eglise, mais ils se trouvent aussi avoir la disposition des biens, des personnes et de toutes les forces des peuples. La cause de la religion est devenue celle de tout individu; les ressources que cette disposition offre aux princes sont incalculables. On a vu ce qu'elle pouvait produire dans la première guerre contre *Charles-Quint*, et ensuite pendant la guerre de trente ans contre les deux *Ferdinand*. Ce que le danger le plus imminent de l'Etat n'aurait pu obtenir des particuliers, le zèle pour la religion l'obtenait sans peine: artisans, bourgeois, cultivateurs, couraient aux armes pour elle; personne ne songeoit à se soustraire à des impôts devenus tri-

ples de ce qu'ils étaient auparavant. Dans l'agitation violente où le danger de la religion mettait les esprits, on offrait sang et biens, et l'on ne s'apercevait pas des efforts ni du fardeau dont on se serait senti accablé dans un état plus calme. L'effroi de voir chez soi une inquisition, des bûchers, des Saint-Barthelemy, ouvrait à la ligue de Smalcalde, au prince d'*Orange*, à la reine *Elisabeth*, à l'amiral de *Coligny*, des sources de puissance qui leur eussent été fermées dans tout autre état de choses.

Quand une fois les peuples ont fait de plein gré, par enthousiasme et durant plusieurs générations successives, cause commune avec leurs princes, il naît de-là un esprit public d'accord et d'harmonie entre le peuple et le Gouvernement, entre le chef et les membres, qui est salutaire pour le pays, et qui s'y propage quelquefois pendant des siècles. On ne peut encore méconnaître cette disposition parmi les nations protestantes, quand on les observe de près; et leur histoire offrirait l'exemple de plus d'une occasion où elle s'est manifestée.

Mais si, par sa qualité de chef de l'Eglise et par la confiance des peuples, un prince réformé acquit plus de consistance et d'autorité qu'il n'en avait, la nature même du mouvement qui lui mettait cette autorité nouvelle entre les mains lui prescrivait d'en faire l'usage le plus légitime et le plus équitable. Il n'acquérait de la force que pour servir et défendre la nation, non pour

l'opprimer. Les plus grands observateurs ont cru reconnaître que la nature a fait particulièrement républicains les peuples du nord; et l'on ne peut nier que plusieurs de ceux qui ont embrassé la réformation n'aient toujours été animés de cet esprit, comme les Saxons, les Suisses, les Hollandais, les Anglais : on peut dire que la réformation elle-même n'en a été qu'une application positive (1). Cette secousse, à son tour, en avait réveillé toute l'énergie et les idées accessoires. La volonté d'être libre dans les matières de conscience est la même au fond que la volonté d'être libre en matières civiles. Or cette volonté fait tout, et il n'y a d'esclaves que ceux qui veulent l'être, ou qui n'ont pas la force de vouloir cesser de l'être. L'énergie des ames constitue à la longue la vraie liberté, comme leur mollesse nécessite à la longue le despotisme. Le sentiment calme et grave de la haute dignité de l'homme est le seul fondement valable d'un vrai républicanisme; ce n'est que par lui que s'établit l'égalité des droits, la réciprocité des devoirs. Le christianisme, dans la pureté de son essence, inspire ce sentiment; c'est pourquoi il est assez commun et général dans les pays évangéliques. On a beaucoup admiré la constitution d'Angleterre. Je ne veux pas disputer sur sa valeur; mais

---

(1) *Voyez* à ce sujet quantité de passages de l'*Esprit des Lois*, entre autres le chap. 5 du liv. 24.

ce qui rend cette bizarre constitution si bonne, c'est le patriotisme, la fierté, l'indépendance du paysan, du bourgeois, du gentleman anglais. Faites entrer dans tous ces cœurs qui battent en liberté des sentimens d'esclaves, et vous verrez à quoi servira ce beau palladium de constitution (1). La Prusse, le Danemarck n'ont ni parlemens, ni aucunes barrières visibles à l'autorité royale, et l'on y jouit de la plus admirable liberté; mais c'est que les barrières invisibles y sont dans les ames, dans celle du prince, nourri et élevé dans l'esprit qui anime la nation; elles sont dans les mœurs plus simples, plus éloignées du faste et de l'orgueil. C'est-là qu'on voit des princes puissans vêtus comme leurs sujets, allant comme eux à pied ou dans un modeste équipage, sans suite, sans étiquette, simples officiers pendant leur jeunesse dans l'armée nationale qu'ils doivent apprendre à commander un jour. Quel état moderne peut se glorifier d'un tel roi, que l'immortel *Frédéric II?* Quels peuples d'une réunion de princes aussi distingués et aussi sages, que les peuples protestans de l'Allemagne? La Suède cite avec orgueil ses *Gustaves.* On compte, pendant les derniers siècles, sur les trônes de

(1) C'est ainsi que Montesquieu dit (*Esprit des Lois*, liv. 4, ch. 5): « La vertu politique est un renoncement « à soi-même... qu'on peut définir, l'amour des lois et « de la patrie.... Or, le Gouvernement est comme toutes « les choses du monde; pour le conserver, il faut l'aimer ».

l'Europe, deux femmes extraordinaires, *Elisabeth* et *Catherine*: toutes deux furent élevées dans les principes du protestantisme. La France enfin peut-elle oublier que le meilleur de ses rois, et que le meilleur ministre de ce roi, étaient des élèves de la réforme?

Puisque j'en suis venu à parler de cette disposition de l'esprit public parmi les protestans, dois-je placer ici ce que j'ai à dire sur les pas qu'a faits parmi eux la science de la législation, et les autres qui y appartiennent, comme l'administration, la statistique, etc.? ou bien réserverai-je ces considérations pour la section où il me faudra traiter du progrès des lumières? — L'incertitude où je suis à cet égard prouve que tout ce qui concerne l'homme en société est lié par une chaîne étroite, et que la grande affaire de sa liberté tient de bien près à la vraie culture de son esprit.

Qu'il suffise donc d'observer, que l'autorité ecclésiastique étant, avant la réformation, entrelacée étroitement avec l'autorité civile en beaucoup de lieux, et tout-à-fait confondue avec celle-ci en beaucoup d'autres, il ne fut pas possible de sonder et discuter les droits de l'une, sans que l'examen ne s'étendît aussitôt sur les droits de l'autre. On rechercha par quelle autorité les papes prétendaient pouvoir instituer et destituer les rois: cela mena naturellement à rechercher quelle était donc l'autorité première qui instituait les rois On discuta les droits res-

pectifs de l'Eglise et de l'Etat; on ne pouvait toucher à ce point important, sans tomber aussitôt sur les droits des peuples. On reconnut que la société, envisagée comme réunion religieuse, c'est-à-dire, comme Eglise, avait le droit de se choisir ses pasteurs et de fixer sa croyance : il était tout simple d'en conclure que la même société, en tant que réunion politique, avait aussi le droit d'élire ses magistrats et de se donner une constitution. L'empereur s'opposait à la nouvelle croyance religieuse; on rechercha donc si, en matière de croyance, on devait obéir à l'empereur. En 1531, la faculté de droit et celle de théologie de l'université de Wittemberg répondirent unanimement par la négative. Dès-lors il ne fut plus question que de débats sur les bornes de l'obéissance qu'on devait aux souverains, et sur celles de la résistance qu'on pouvait leur opposer. *Zwingle* prononça contre le prince oppresseur son rigide *cum Deo potest deponi.* Avant *Luther*, on n'avait jamais parlé tout haut et explicitement un tel langage dans l'Europe. Il osa dire de grandes vérités, et il mit sur la voie de beaucoup d'autres (1). Les écrits des premiers réfor-

---

(1) *Luther* dit lui-même dans son livre *de la guerre contre les Turcs* : « Personne n'avait encore enseigné ni entendu; personne ne savait quelque chose de la puissance séculière, ni d'où elle venait, ni quel était son office, ni comment elle pouvait être agréable à Dieu. Les plus

mateurs sur la politique respirent la plupart cet esprit. Quand les longues guerres d'Allemagne et de Flandre furent terminées, ce même esprit se développa dans d'excellens ouvrages, encore classiques aujourd'hui, et où les droits des deux puissances, ceux des princes et des peuples, ceux des corps politiques entre eux, sont débattus avec une précision et un esprit bien différent, et de l'ancien esprit des écoles, et de l'exagération démagogique du dix-huitième siècle. L'Allemagne, la Suisse, la Hollande, l'Angleterre, la France même (où la réforme était très-répandue, quoique le Gouvernement ne l'ait pas adoptée,) produisirent grand nombre de pareils écrits vers cette époque. On en citera quelques-uns des

---

savans tenaient la puissance et l'autorité temporelle pour une chose mondaine, profane, voire même païenne et impie et comme un état dangereux pour le salut... En somme, les bons princes et seigneurs (si disposés d'ailleurs à la piété) tenaient leur état et dignité pour moins que rien, et pour nullement agréable à Dieu; devenaient pour cela de vrais prêtres et moines, bien que sans calotte ni capuche... Par-dessus cela, le Pape et les clercs étaient tout en tout, par-dessus tout et partout, comme Dieu lui-même dans le monde, et l'autorité civile était dans l'ombre, opprimée et méconnue... A présent, ils me reprochent d'être un séditieux, attendu que j'ai (par la grâce de Dieu) écrit sur la puissance séculière sagement et utilement, ainsi que ne l'a fait aucun docteur depuis le temps des Apôtres (n'est peut-être *S. Augustin*). Voilà ce que je puis dire en bonne conscience, et de quoi le monde peut rendre témoignage ».

principaux ci-après, dans un des articles de la seconde section.

La réformation, qui d'abord n'était qu'un retour à la liberté dans l'ordre des choses religieuses, devint donc, par toutes ces raisons, un retour aussi vers la liberté dans l'ordre politique. Les princes s'appuyaient de cette liberté, la réclamaient et l'embrassaient aussi bien que leurs sujets. Aussi les souverains protestans ont-ils tenu constamment un autre langage envers leurs peuples, ont-ils professé d'autres principes de libéralité et d'humanité que les souverains catholiques leurs contemporains. Ces peuples sont dès long-temps familiarisés avec le langage et les principes de la raison; ils savent que telle est la base même de leurs gouvernemens, et ils sont accoutumés à la discussion de leurs intérêts et de leurs droits : elle ne les émeut aucunement; la liberté de penser et d'écrire leur est aussi naturelle que l'air qu'ils respirent. Cela peut faire croire, avec raison, qu'une révolution politique semblable à celle de France ne peut nullement avoir lieu dans les états non-catholiques; les résultats les plus essentiels d'une telle révolution y sont d'avance tout établis, et la cupidité ne peut plus y être mise en jeu par l'appât des possessions de l'Eglise. Aussi n'est-il pas de peuples plus soumis à leurs princes et aux lois de leurs pays que les protestans, parce que ces lois sont conçues dans un bon esprit, que princes et sujets y sont également patriotes et républicains, et

que tous y savent également par expérience quel milieu modéré il convient de tenir entre la démocratie spéculative et la démocratie pratique.

Il est avéré que *François I* se montra d'abord assez favorable à la doctrine des réformateurs de l'Eglise (1). Sa sœur chérie, *Marguerite*, reine de Navarre, la protégeait publiquement. Le sort du royaume a dépendu, en cet instant, du parti qu'il embrasserait. S'il eût adopté la réforme, la France entière aurait suivi son exemple; le sort du protestantisme dans l'Europe en eût été plutôt décidé; les guerres civiles de France n'eussent sans doute pas eu lieu, non plus que la révolution du dix-huitième siècle. On peut même présumer que le puissant exemple de la France eût entraîné l'Espagne, une grande partie de l'Italie, et peut-être le reste de l'Europe chrétienne, où se serait établi dès-lors un meilleur esprit, plus de libéralité et d'union. Tout prit une autre face, parce que ce prince conçut de vives appréhensions sur les suites politiques de la réformation. *Brantôme* rapporte, qu'un jour où le roi s'expliquait sur ce sujet, il lui échappa de dire : « *Que cette nouveauté tendait du tout au renversement de la monarchie divine et humaine* (2). » En effet,

(1) Il écrivit même à *Mélanchthon* pour l'engager à venir à Paris. *Mélanchthon* ne put s'y rendre, parce que l'électeur de Saxe, pour des raisons particulières, lui en refusa la permission.

(2) Cette opinion de *François I* ne lui est-elle pas ve-

ce

ce prince fit éclater par la suite contre le protestantisme une haine irréconciliable dont ses successeurs n'héritèrent que trop : la leçon leur était restée. Mais si *François I* a pensé de la sorte, n'est-il pas permis de tenir son opinion pour une autorité, et de regarder la révolution qui a amené en France l'établissement fugitif d'une république comme un corollaire éloigné et fautif, il est vrai, de la réformation, ainsi que la république des Provinces-Unies en a été un corollaire prochain, et celle d'Amérique un autre plus rapproché de nous? — On retrouve parmi quelques-unes des sectes exagérées qui sont nées de la réformation, telles que celle des Anabaptistes dans son principe, les mêmes prétentions à l'égalité et à la liberté absolues qui ont causé tous les excès des jacobins de France : la loi agraire, le pillage des riches, faisaient déjà partie de leur symbole; et sur leurs enseignes aurait déjà pu être inscrit : *Guerre aux châteaux, paix*

nue d'insinuations ecclésiastiques? « Ce roi (dit le président *Hénault*, sous l'an 1534) se plaignant du Pape à son nonce, voulut lui faire craindre l'exemple de *Henri VIII;* à quoi le nonce lui répondit franchement : « Sire, vous en seriez marri le premier ; une nouvelle religion mise parmi un peuple ne demande après que le changement du prince ». — *François* aurait pu répliquer, que ni *Henri VIII*, ni *Gustave-Waza*, ni aucun des princes saxons, n'avait été détrôné par ses sujets après avoir embrassé la réforme.

aux chaumières! Ces enthousiastes donnèrent d'abord beaucoup à faire aux princes d'Allemagne. *Luther* ressentit un chagrin violent de leurs excès, et se reprochait souvent d'y avoir, bien qu'innocemment, donné lieu. Pourtant ils furent bientôt réprimés. L'Angleterre ne se délivra pas aussitôt de l'inquiétude de ses presbytériens et indèpendans, ainsi qu'on le verra à l'article de cette puissance, dans le détail où nous allons passer.

Il faut encore ajouter que les princes et états protestans profitèrent tous plus ou moins des bras et de l'industrie d'une multitude de proscrits qui émigraient des pays catholiques où on les persécutait, ainsi qu'il arriva particulièrement aux protestans de France, à la révocation de l'édit de Nantes; tandis que les catholiques, tranquilles et tolérés sous la domination des protestans, ne songèrent jamais à quitter et à appauvrir leur patrie. Ce ne fut pas la seule raison de l'accroissement de la population dans les pays protestans. La suppression du célibat des prêtres, celle des nombreux couvens d'hommes et de femmes, y contribua, comme aussi quelques autres causes (1).

Remarquons encore que l'agriculture et l'in-

---

(1) *Voyez* ce que dit sur cet objet *Montesquieu,* dans la 117.e de ses *Lettres persanes.* « La religion, avance-t-il entre autres, donne aux protestans un avantage infini sur les catholiques ».

dustrie, dans les pays protestans, s'enrichirent de la suppression des nombreux jours de fêtes, de pélerinages, de processions nocturnes, perdus pour l'activité dans les pays catholiques, occasions pernicieuses de fainéantise et de désordre; et quantités vraiment négatives qui diminuent d'autant la somme du travail et des richesses nationales (1).

Allemagne.

Avant la réformation, l'empire d'Allemagne était un aggrégat irrégulier d'états, que le hasard, la convenance, les événemens avaient réunis en une confédération informe, dont la constitution était un vrai chaos. Les forces particulières de

---

(1) Il est impossible de tenir compte ici de quelques variations dans les localités, tant commerciales qu'industrielles, amenées par de nouvelles mœurs et par un nouveau culte. Par exemple, la Lusace nourrissait beaucoup d'abeilles et faisait un commerce considérable en cire; cette cire se consumait en cierges dans les nombreux couvens et les églises, dans les cérémonies du culte catholique. La réformation fit cesser ce commerce, et appauvrit pour l'instant la Lusace. Les propriétaires d'étangs, la pêche, en général, souffrit aussi de la suppression du carême et des jours maigres. Quantité de terrains bas dans le nord de l'Allemagne, qui étaient autrefois des étangs, sont aujourd'hui des prairies. Les troupeaux de bétail y ont remplacé le poisson. Il y aurait mille remarques de ce genre à faire.

ces divers états, sans direction, sans unité, étaient presques nulles, comme forces confédérées, et incapables d'agir au dehors. La *Bulle d'or*, monument bizarre du quatorzième siècle, fixait, il est vrai, quelques-uns des rapports du chef avec les membres; mais rien n'était moins clair que le droit public de tous ces états indépendans, et pourtant unis. Le caractère personnel, la puissance de l'empereur, étaient les seuls motifs qui décidassent ordinairement du degré de déférence des autres princes pour lui. Sous le long règne de l'indolent *Frédéric III*, dit le *Pacifique*, qui dormit sur le trône impérial depuis 1440 jusqu'en 1492, ce trône perdit presque toute sa considération. *Maximilien I* eut peine à la rétablir, malgré tous les efforts qu'il y employa. Parmi les électeurs et autres princes les plus puissans, il n'en était pas un seul qui le fût assez pour se faire respecter au dehors. Tous vivaient chez eux plus en simples gentilshommes et en pères de famille que comme des souverains, et n'étaient guères que les plus riches propriétaires de leurs provinces. Il n'y avait nulle apparence que du sein de cette léthargie générale aucune des familles régnantes vînt à s'élever au-dessus des autres. Chaque prince partageait ses états entre des fils souvent assez nombreux, ce qui affaiblissait les dynasties, bien loin de les renforcer. Il n'y avait d'indivisibles que les terres auxquelles était attachée en particulier la dignité électorale. Il naissait souvent de ces partages, et d'autres causes, des guerres de

prince à prince, des troubles, des désordres auxquels on avait peine à mettre fin. Les cadets le plus mal apanagés, les simples seigneurs se livraient fréquemment à des brigandages qui aujourd'hui seraient punis du dernier supplice, et auxquels on attachait dans ce temps une espèce d'honneur chevaleresque. Rien de plus faible qu'un corps ainsi constitué. On s'assemblait, il est vrai, en diète, pour délibérer sur les affaires communes; mais *Frédéric* n'y avait jamais paru pendant plus d'un demi-siècle de règne; et *Maximilien*, son fils, n'y parut guères que pour demander l'argent qui lui manquait toujours pour l'exécution de ses nombreux projets. Si, pendant les premières années du règne de *Frédéric*, le Turc, alors irréconciliable ennemi de toute la chrétienté, n'était venu planter le croissant en Europe, et menacer incessamment l'Empire d'une invasion, il n'est pas aisé de voir comment le faible lien qui unissait ce corps ne se serait pas rompu. La terreur qu'inspiraient *Mahomet II* et ses féroces soldats fut le premier intérêt commun qui porta les princes de la Germanie à se serrer les uns contre les autres et autour du trône impérial.

C'est dans ces circonstances que *Charles*, déjà maître de la florissante Espagne, d'une partie de l'Italie, des états de la maison de Bourgogne et de la maison d'Autriche, vint occuper ce trône. La puissance démesurée de ce nouvel empereur inspira bientôt de l'inquiétude à la plupart des

états sur leur existence future, menaçée par l'ambition de leur jeune chef. La réformation leur offrit un point de ralliement, des forces nouvelles, la possibilité de former une oppisition respectable; ils l'embrassèrent, autant peut-être par ces motifs politiques que par persuasion religieuse. *Charles-Quint* ne l'adopta point, et n'y vit de son côté qu'une circonstance heureuse, qui lui donnant le prétexte et le droit de combattre à main armée la nouvelle opposition, présentait à ses desseins la plus belle occasion de les réaliser sans peine et d'une manière plausible. C'est là l'idée principale qui forme comme le plan de toute l'histoire de son règne. Les princes et états protestans se liguèrent solennellement, dans une sorte de diète particulière à Smalcalde, sous la direction des deux princes les plus considérables de la ligue: *Jean*, électeur de Saxe, bientôt remplacé par son fils *Jean-Frédéric*, l'un frère et l'autre neveu de ce *Frédéric le Sage*, protecteur de *Luther*, son premier disciple parmi les souverains; et *Philippe*, landgrave de Hesse, dit le *Généreux*. Long-temps cette ligue resta en présence de *Charles*, dans une attitude fière et indépendante. Ce qui empêcha la rupture d'éclater plutôt, ce furent les attaques continuelles, tant des Français, des Vénitiens, des Milanais et des papes, que des Turcs sous *Soliman II*, et qui donnaient assez d'affaires à l'empereur, au midi et à l'est. Les protestans, durant cet intervalle,

exigèrent de l'empereur de fréquentes concessions, et *Charles*, qui avait besoin d'eux, fut contraint de souscrire à la plupart.

Enfin le moment arriva (en 1546, l'année même de la mort de *Luther*, qui avait fait des efforts constans pour prévenir toute catastrophe sanglante) où, débarrassé de ses autres ennemis, *Charles-Quint* put engager la lutte avec le parti des protestans. Elle fut d'abord heureuse pour lui; les forces et les talens militaires des princes ligués ne répondirent pas à leur courage; et l'éclatante victoire de Muhlberg, dès la seconde année de la guerre, où les principaux d'entre eux furent faits prisonniers, semblait devoir y mettre fin. Mais à peine *Charles* commençait-il à jouir de son triomphe, que *Maurice* de Saxe lui enleva, par un coup aussi impossible à prévoir qu'à parer, les lauriers qu'il venait de cueillir, et presque tous ceux de sa laborieuse carrière. Peu s'en fallut que le prince saxon ne s'emparât de la personne même de l'empereur dans Inspruck. Celui-ci, par la paix signée à Passau en 1552, affermit plus que jamais l'existence du corps évangélique, et vit s'évanouir les beaux projets qu'il avait conçus de ranger l'Allemagne sous ses lois. Le roi de France *Henri II*, qui avait secouru les protestans dans cette guerre, prit publiquement le titre de *protecteur de la liberté germanique et vengeur des princes captifs*. A l'aide de ces troubles civils dans l'Empire, il s'empara aussi des évêchés de Metz, Toul et

Verdun. *Charles-Quint* ne perdit pas un instant pour accourir et reprendre ces villes. Il échoua devant Metz, et ce fut un de ses derniers revers.

L'Allemagne n'était plus dès-lors ce qu'elle avait été avant cette crise. L'ancienne indolence s'était changée en une vigilance active. Les princes ligués avaient fait l'épreuve de leurs forces et pris confiance en eux-mêmes. La confédération générale, qui continua à subsister, se vit composée de deux partis antagonistes, jaloux l'un de l'autre, jouissant tous deux d'une existence constitutionnelle, se surveillant, se montrant prêts sans cesse à en venir aux mains. Cet antagonisme prononcé, cette irritabilité réciproque devint un nouveau principe de vie pour tout le corps, et qui en développa toutes les forces. Malgré la paix, trop subite pour être bien affermie, l'Empire offrait le spectacle de l'Océan, dont les vagues sont encore terribles après une tempête. L'agitation universelle faisait prévoir un nouvel éclat; et certes ce serait un phénomène inexplicable dans l'histoire, que cet éclat ait été retardé jusqu'en 1618, si le caractère personnel des trois empereurs successeurs de *Charles-Quint* n'aidait à en pénétrer les causes.

Enfin, *Ferdinand II*, en montant sur le trône impérial, trouva déjà allumée cette guerre dévastatrice qui dura pendant tout son règne, et la plus grande partie de celui de son successeur. L'Autriche profita de sa rupture ouverte avec le

parti protestant, de ses succès fréquens et de la présence de ses armées pour anéantir dans l'Archiduché, la Silésie, la Moravie, et les priviléges auparavant accordés aux nombreux protestans, qui avaient donné plus d'une fois de l'inquiétude à leurs ombrageux souverains, et les priviléges des états, qui mitigeaient la constitution. Elle en fit autant dans la Bohême et la Hongrie, où non-seulement elle détruisit toute liberté religieuse, mais où elle s'appropria l'hérédité de la couronne, élective jusqu'à cette époque. C'est à la réformation que les monarques autrichiens doivent l'établissement définitif de leur puissance réelle dans l'intérieur de leurs états; l'espoir qu'ils perdirent de dominer au-dehors sur les autres ne leur valait pas sans doute l'avantage réel d'être maîtres absolus et illimités chez eux, et d'acquérir, comme biens patrimoniaux, deux royaumes aussi inépuisables en ressources et en richesses naturelles. Le sort de la Bohême fut déjà décidé en 1620, après la sanglante bataille de Prague. Celui de la Hongrie, il est vrai, n'a été définitivement arrêté qu'environ soixante ans plus tard, mais n'en fut pas moins une suite immédiate de la guerre de religion et de l'oppression du parti protestant dans ce pays. La puissance autrichienne, après le traité de Westphalie, n'eut plus d'autre principe intérieur d'affaiblissement que le morcellement de ses possessions dans la Souabe, la Belgique et l'Italie, qui, par cette dispersion, devenaient trop difficiles à défendre,

ce qu'elle a bien senti dans ses guerres subséquentes. La dernière qu'elle a eue avec la France lui a enlevé ces beaux, mais onéreux domaines. Elle en a acquis d'autres en Allemagne et en Pologne, qui sont bien plus convenables à ses vrais intérêts. L'Autriche ne peut plus concevoir de projets contre la liberté de l'Europe, parce que des rivaux trop puissans se sont élevés autour d'elle et la contiennent de toute part; mais elle pourra toujours tenir un rang honorable parmi les premières puissances, si elle sait user sagement des leçons que lui a fournies la réformation, de son abaissement au-dehors, et de son affermissement dans l'intérieur.

Pendant cette longue et cruelle discorde civile des nations de la Germanie, le vieux lien qui subsistait entre elles ne se rompit jamais. Les uns voulaient que tout fût catholique, les autres voulaient rester protestans; mais tous, à cela près, voulaient rester unis entre eux et à leur chef. Que l'Empire se fût divisé en deux empires, ces deux faibles confédérations seraient devenues la proie du plus fort ou de quelque étranger. Au contraire, l'expérience a démontré que l'existence d'un corps évangélique et son organisation définitive est devenue une institution salutaire pour l'Empire en général, et a été long-temps une ferme garantie de sa constitution, que les deux partis avaient un intérêt égal à surveiller et à maintenir. Quoi qu'il en soit, tout était désordre et désorganisation dans cette vaste contrée

avant la réformation; tout y est devenu ordre et organisation après elle et par son influence (1).

L'Allemagne protestante subsista d'abord, par sa force fédérative, avec assez d'égalité dans ses principaux membres. Comme tous ses états, hors un, ne se sont pas élévés depuis de manière à influer sensiblement sur la situation politique des états de l'Europe, on les passera ici sous silence. Qu'une suite de troubles religieux ait porté la maison de Brunswick sur le trône de la Grande-Bretagne,

---

(1) Depuis la première publication de cet ouvrage, de grands événemens qui forment pour le système politique de l'Europe une époque nouvelle, ont amené la dissolution de ce vieux corps, qui se dispose à se réformer en partie sous un nouveau nom et de nouveaux principes. Ce sera à l'historien impartial et cosmopolite à apprécier un jour quel bien il est résulté pour l'humanité en général, et en particulier pour les peuples germaniques, de cette confédération, qui a subsisté long-temps sous un chef avec honneur; ce que la culture de la raison, la franchise des opinions, la liberté et le bonheur des individus, ont gagné à ce morcellement de petits états indépendans et unis. La constitution de l'Empire était compliquée et rebutante pour l'étranger qui voulait l'étudier; mais elle était basée sur les idées de droit et de sûreté individuelle, et sur le respect de tout genre de propriété; elle protégeait le faible, contenait le puissant; un tribunal de jurisconsultes, placé dans une petite ville, imposait à des princes qui avaient des armées; infligeait une peine au souverain puissant qui avait lésé injustement ses sujets. Il faut espérer que le même esprit reparaîtra dans la nouvelle confédération.

c'est bien une circonstance intéressante sous plus d'un rapport; mais en somme, elle concerne plutôt une maison particulière qu'un état. Le roi d'Angleterre étant membre de l'Empire, a eu plus de facilité quelquefois à en émouvoir la masse, selon ses intérêts; il a pu tirer du Hanôvre quelques régimens. Mais que l'on calcule aussi ce que la défense de ce pays et l'attachement des rois de la maison de Brunswick pour leurs états allemans ont coûté à l'Angleterre; qu'on calcule l'espèce de dépendance où cette couronne royale, par son amalgame avec l'électorale, se trouve toujours envers la Prusse et la France; l'état d'humiliation où elle a été quelquefois réduite à cette occasion; et l'on conviendra que les désavantages balancent au moins les avantages. La véritable force de l'Angleterre est dans ses richesses, et ses richesses procèdent de ses flottes. Nous verrons plus loin quelle a été l'influence de la réformation sur le premier développement de cette marine. Une circonstance plus importante pour le mode d'existence de l'Allemagne a été l'établissement de la monarchie prussienne, dont les fondemens ont été posés par la réformation. Au commencement du seizième siècle, la Prusse était encore un pays ecclésiastique gouverné par le Grand-Maître de l'Ordre Teutonique. *Albert* de Brandebourg, alors Grand-Maître, suivit bientôt l'exemple que lui donna plus d'un prince ecclésiastique. Il sécularisa la Prusse en 1525, et en fit un duché héréditaire pour lui et ses des-

cendans, sous la suzeraineté des rois de Pologne. il se maria, eut des enfans, et la dernière héritière de cette branche, nommée *Anne*, épousa le prince héréditaire, ensuite électeur de Brandebourg, sous le nom de *Jean-Sigismond*. La Prusse cessa d'être un fief de la Pologne, en 1657, par le traité de Wehlau, et définitivement par celui d'Oliva trois ans après. En 1701, elle fut érigée en royaume, et s'est élevée depuis au rang des premières puissances de l'Europe. Il est bien vrai que, dans la sécularisation du duché de Prusse, on ne pouvait encore soupçonner la grandeur future des monarques prussiens : cependant, il est vrai aussi que, sans cet événement, on compterait aujourd'hui un électeur de Brandebourg, mais point de roi de Prusse, parmi les souverains de l'Europe.

Cette puissance, en se développant, a conservé la manière d'être que nous avons attribuée en général, ci-dessus, à tous les états protestans; un esprit public très-prononcé, un patriotisme fervent, beaucoup d'attachement réciproque entre le prince et les sujets, un esprit de liberté et de républicanisme qui s'étend du trône jusqu'au peuple. Qu'on y ajoute qu'une bonne partie des anciennes possessions du clergé est encore unie aux domaines de la couronne, et une autre employée en fondations utiles au pays, et l'on s'expliquera d'où procédait cette force intérieure que, malgré la pauvreté de son territoire, la Prusse a manifestée en plusieurs rencontres, et

qui a si bien secondé le génie de son grand *Frédéric* pendant la guerre de sept ans. Il n'est pas douteux que sa qualité de protestant n'ait valu à ce prince quelques succès, comme aussi quelques ennemis de moins parmi ses co-états dans l'Empire. Le nombre de ceux qui suivaient en secret la réforme était grand en Silésie, en Bohême et autres pays autrichiens. Quand les bannières tolérantes de la Prusse se montraient, toutes les sectes devaient leur être plus favorables, qu'aux drapeaux catholiques de l'intolérante Autriche.

Remarquons encore que les traités d'Augsbourg et de Munster, tout en consolidant dans l'Empire le corps des états évangéliques, laissèrent néanmoins les catholiques en possession d'une certaine primauté et de la prépondérance, tant dans le collège électoral, que dans le reste des affaires communes (1). Aucune tête protestante n'a encore été décorée de la couronne impériale. Depuis que l'intérêt religieux a été remplacé par un intérêt politique, on aurait pu appeler plus convenablement le corps évangélique *parti Prussien*, et le reste *parti Autrichien*; bien que plus d'un prince catholique ait souvent trouvé convenable de s'allier avec la Prusse,

(1) Ne fût-ce que par la clause qui établit qu'un prince ecclésiastique changeant de confession, loin de pouvoir séculariser ses états, en est déclaré déchu.

comme aussi l'on a vu des états protestans tenir à l'Autriche.

C'est à l'époque des guerres de la réformation, et des longs intervalles de paix qui les ont suivies, que l'on peut rapporter aussi l'origine de cet usage chez quelques princes allemans, de vendre leurs troupes à des puissances étrangères. Ces troupes levées pour le besoin présent, aguerries, accoutumées à la vie des camps, au brigandage, aux excès, devenaient, lors de la paix, étrangement onéreuses à leur maître et au pays. On était trop heureux de s'en délivrer en faveur de qui les voulait payer, et même on tirait encore du profit de ces marchés. *Philippe II* attaquait la Hollande avec des soldats allemans, et c'était avec des allemans que la Hollande se défendait. Cette coutume s'est maintenue depuis pendant long-temps, comme on sait, au grand scandale de l'humanité.

— *Danemarck.*

Depuis la fameuse *Marguerite*, appelée la *Sémiramis du Nord* avant *Catherine II*, le Danemarck s'était agrandi de la Norwège, et les états de Suède avaient encore remis aux mains de *Marguerite* le sceptre de leur patrie. Ses successeurs prétendirent faire valoir cette élection comme un titre héréditaire; et de-là les guerres animées entre les monarques danois et l'aristocratie suédoise. Les premiers y perdirent le

trône de Suède, et y gagnèrent de n'avoir plus cette occasion de consumer leurs forces au-dehors. Le clergé et la haute noblesse de leurs propres états leur donnaient assez à faire chez eux. Ils adoptèrent, avec leurs peuples, la réformation en 1527; mais elle n'y fut consolidée que douze ans après par le sage *Christiern III*. Il fut obligé de partager les dépouilles du clergé avec les grands de son royaume et de n'en garder que la plus faible moitié. Les menses des prélatures furent seules adjugées à la couronne, sur quoi même furent encore prélevés les fonds de plusieurs établissemens. La dignité royale resta de plus élective. Il fallut le règne guerrier de l'entreprenant *Christiern IV*; il fallut surtout l'ascendant que commença à prendre l'ordre des bourgeois, pour abaisser la noblesse et conduire les choses au point où *Frédéric III* les trouva en 1660, ou qu'il pût rendre le royaume héréditaire et son autorité illimitée. La seule loi fondamentale qui resta intacte et expresse, fut celle qui établit le luthéranisme comme religion dominante de l'Etat (1). Pendant la guerre de trente ans, le roi de Danemarck fut un instant

(1) M. le baron de *Spittler*, ancien professeur de Gottingue, et ministre du roi de Würtemberg, a donné de cette révolution une très-bonne histoire, traduite en français, sous les yeux de l'auteur, par M. d'*Artaud*, et qui a été imprimée à Metz chez *Collignon*, en 1805, 1 vol. in-12.

l'*Agamemnon*

l'*Agamemnon* de l'armée protestante ; c'est le premier essor que ce gouvernement ait pris vers le sud dans les affaires générales de l'Europe.

Suède.

La réformation trouva aussi en Suède une couronne élective et une aristocratie puissante. Mais *Wasa* était un conquérant; il venait de s'élever sur le trône par une révolution, et de délivrer sa patrie du joug danois. Il lui fut donc possible de tirer un meilleur parti de la réformation, que n'avait fait son voisin *Christiern.* Il s'appropria, en 1527, la plus grande part des possessions du clergé, et n'en abandonna aux nobles que de petites parcelles. Son administration sage et vigoureuse tourna ses nouvelles richesses vers l'affermissement de l'autorité royale, et il se fit constitutionnellement décerner l'hérédité.

Cette puissance, que la nature a fait plus faible qu'aucune des grandes puissances européennes, s'éleva cependant bientôt par le génie de ses rois et de ses ministres, autant que par les bienfaits de la réformation, à une sorte de suprématie dans l'Europe. Ses armées sauvèrent le protestantisme, et battirent presqu'en toute rencontre les armées impériales. Elle eut la gloire de présider à Osnabruck au congrès européen de Westphalie, comme la France y présidait à Munster. Les autres avantages qu'elle retira de

ses victoires furent médiocres. On lui paya une somme d'argent pour l'engager à retirer ses troupes de l'Allemagne, où elles devenaient aussi à charge à leurs amis qu'elles l'avaient été à leurs ennemis ; et on lui céda une partie seulement de la Poméranie, au lieu du tout qu'elle demandait, avec quelques autres petits districts dans le nord de l'Empire. Par cette cession, les rois de Suède sont devenus membres du corps germanique, comme le roi de Danemarck l'était par le Holstein, et celui d'Angleterre par le Hanovre. Depuis lors, la Suède épuisée déclina constamment. Vingt ans après la paix de Westphalie en 1668, malgré les obligations que ce pays avait à la France son alliée, l'intérêt de religion, ou peut-être la jalousie, le firent se liguer contre cette puissance avec l'Angleterre et la Hollande, pendant la guerre de Flandre et de Franche-Comté. *Christine*, dont le seul mérite, comme reine, est d'avoir protégé les savans, d'avoir honoré surtout notre grand *Descartes*, contribua beaucoup à la décadence de la Suède. *Charles XII* acheva de la ruiner. Une reine galante et faible, un roi despote et conquérant, neutralisèrent les avantages que la réformation avait procurés à ce pays : si *Gustave-Adolphe* et *Oxenstiern* avaient toujours eu de dignes successeurs, les Czars n'eussent pas probablement bâti leur ville impériale sur la Néwa ; ils n'eussent pas atteint les bords de la Baltique ; et la face du Nord, par conséquent celle de l'Eu-

rope serait, sans doute, différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Mais la Suède ne brilla qu'un instant; et, comme ces météores subits qui viennent donner à de longues nuits un éclat passager, elle disparut bientôt de l'horizon politique.

Suisse.

La Suisse a eu son réformateur dans la personne de *Zwingle*, prêtre comme *Luther*, soulevé comme lui par le scandale des colporteurs d'indulgences, et qui se montra presqu'au même instant. Républicains, amis ardens de la liberté, il semble que les Suisses eussent dû tous voler au devant de la réforme : sept cantons restèrent pourtant catholiques; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les cantons les plus décidément républicains furent de ce nombre. Ce phénomène n'est pas facile à expliquer pour qui ne connaît pas les localités. Il a déjà été observé plus haut (1), que le catholicisme n'est ni ne peut être en tous lieux le même, modifié qu'il est dans les divers lieux par l'esprit et le caractère particulier de chacun. Le catholicisme des petits cantons de Schwitz, d'Uri, d'Underwald, précisément parce qu'il s'était établi au milieu de ces montagnards, républicains par nature,

---

(1) Dans la première partie, au commencement du paragraphe *Réformation*.

avait pris des formes qui convenaient à leur caractère, et s'était ployé à leurs mœurs. Les habitans des montagnes d'ailleurs ont une imagination vive, sur qui les objets extérieurs influent puissamment : l'oisiveté de la vie pastorale leur fait un besoin des spectacles et des fêtes religieuses. Un culte qui est revêtu de beaucoup de formes et de cérémonies doit donc leur plaire préférablement à un culte trop simple et trop sévère. C'était ici qu'avaient habité les fondateurs de la liberté helvétique; et la mémoire de tous les événemens, de tous les grands-hommes de cette époque, s'y était intimement amalgamée au culte catholique et à ses cérémonies. Ce n'était pas des obélisques, c'était des chapelles qui marquaient sur leur sol les champs de bataille fameux, les actes de leurs ancêtres. Qui a voyagé en Suisse, et n'a pas été voir la chapelle de *Guillaume Tell?* C'était une idolâtrie, un fanatisme national qu'excitait dans les petits cantons ce mélange du culte de la liberté avec celui de la religion. Tel est encore aujourd'hui leur catholicisme : ils n'en soupçonnent pas un autre. A peine les abus de l'Eglise s'étaient-ils fait sentir chez eux. Les papes n'exigeaient guère de tributs de ces pauvres montagnards; et leurs prêtres, étant les seuls hommes un peu instruits de leurs hameaux et de leurs bourgades sauvages, avaient pris et ont conservé jusqu'à aujourd'hui un très-grand ascendant sur les délibérations des assemblées et sur toutes les affaires. Qu'on ajoute

à cela que les lumières avaient moins pénétré chez eux que chez leurs riches alliés de la plaine, et qu'ayant jadis fait à ceux-ci comme le don de la liberté, ils n'étaient pas d'humeur à s'en laisser prescrire un changement dans la religion. D'autres localités maintinrent Lucerne, Fribourg, Soleure dans la foi catholique. Il s'ensuivit des chocs sanglans et une guerre civile religieuse, plusieurs fois suspendue, mais prolongée par intervalles jusqu'au dix-huitième siècle entre les membres de cette moderne Achaïe; et il en est resté un germe de division qui n'est pas encore détruit.

L'Espagne, le Pape, l'Autriche soutinrent efficacement le parti catholique. La France, l'Angleterre soutinrent tour-à-tour les cantons protestans. De-là les sympathies et les antipathies des divers membres de la confédération helvétique envers les unes ou les autres de ces puissances. Les derniers événemens ont encore montré un exemple, et de l'animosité des petits cantons contre les Français, anciens protecteurs des cantons réformés, et du dévouement des Bernois à ces mêmes Français.

La Suisse, occupée et affaiblie par ces discordes civiles, perdit, depuis la réformation, quelque influence extérieure qu'elle avait eue auparavant dans les affaires de l'Europe; mais ses cantons protestans furent au nombre des contrées à qui la révocation de l'édit de Nantes procura

les plus grands avantages. Les réfugiés y portèrent en foule leur industrie et leurs fonds.

On sait aussi à quel haut point ces cantons ont vu fleurir dans leur sein les sciences, l'industrie et les bonnes mœurs, à l'aide de la longue paix et de la sorte d'inviolabilité dont a joui si longtemps cette respectable confédération.

Genève.

Tandis que dans cette faible ébauche j'ai négligé de consacrer à des états même considérables, tels que la Bavière, par exemple, des articles particuliers, on s'étonnera sans doute que je m'arrête à une simple ville, à une cité de quelques milliers d'habitans. Mais ce point imperceptible sur la carte physique de l'Europe est d'une très-grande importance sur celle de l'Europe morale. C'est-là que les deux Français *Calvin*, *Théodore de Bèze*, repoussés par leur pays, établirent un nouveau et puissant foyer de réforme religieuse. Le premier fruit en fut la liberté définitive de Genève, qui, avant l'arrivée de *Calvin*, avait déjà chassé son prince-évêque, et se gouverna depuis elle-même pendant près de trois siècles. Elle trouva assez de ressources dans l'énergie de ses habitans, et assez de forces dans les bienfaits de la réformation, pour soutenir de longues guerres et se défendre à main-armée contre les princes de la maison de Savoie, ses

dangereux voisins, qui ont long-temps prétendu l'asservir, et n'ont reconnu définitivement son indépendance que vers le milieu du dernier siècle. L'influence de cette petite démocratie, née de la réformation, remplie de lumières, de patriotisme et d'activité; son influence, dis-je, sur quelques grands états, particulièrement sur la France, l'Angleterre et la Russie, est incalculable. Genève était le berceau de la religion que professait *Henri IV*, et que l'ambition de la maison de *Guise*, l'astuce d'une *Médicis*, l'intérêt et les menées de Rome et de l'Espagne, l'empêchèrent de porter sur le trône de France. C'est à Genève qu'allèrent s'enivrer de républicanisme et d'indépendance tous ces exilés, ces proscrits anglais, qu'éloignait de leur île l'intolérance de la première *Marie*, femme de *Philippe II*. C'est de ce foyer que partirent les sectes de presbytériens, d'indépendans, qui agitèrent si long-temps la Grande-Bretagne, et qui conduisirent sur l'échafaud l'infortuné *Charles I*. On trouve dans les Œuvres du docteur *Swift* un sermon qu'il a prononcé à un anniversaire de la mort de ce roi martyr (car c'est ainsi que les Anglais l'ont nommé depuis), et où il explique en homme très-bien instruit toute cette filiation.

Enfin, on sait assez que de Genève sont sortis une foule d'hommes de génie qui, comme écrivains, comme gens en place, ont influé de la manière la plus décisive sur les différens états de l'Europe, sur leur situation politique et morale,

sur l'opinion et sur les lumières. Nommer ici *Le Fort*, l'ami et le conseil de *Pierre I*, c'est rappeler tout ce qu'un de ses citoyens a fait pour la civilisation et pour la prospérité du plus vaste empire qui existe. *Voltaire* lui-même, dont il a été si vrai de dire que son génie était une puissance dans l'Europe, s'est applaudi d'aller s'appuyer du voisinage de Genève; et c'est de ce coin du monde que, comme un nouveau *Calvin*, il a étendu de toutes parts son influence: seulement remarquons que *Calvin* n'avait voulu que rendre à la religion de l'Evangile sa première pureté, et que les sarcasmes de *Voltaire* ont attaqué toutes les religions. Est-il besoin de nommer ici cet autre homme extraordinaire dont les écrits pleins d'une verve religieuse ont contre-balancé peut-être dans l'esprit du siècle l'effet qu'ont produit les vives satires de son contemporain; cet illustre citoyen de Genève qui appartient à toute l'humanité, et qui, poursuivi par les prêtres, n'a jamais confondu leur cause avec celle de Dieu? *J. J. Rousseau*, l'un des plus grands écrivains, sinon de la nation, au moins de la langue française, a prêché éloquemment la cause du ciel, de la vertu, du bon et de l'honnête, au milieu d'un siècle égoïste, froid et railleur. Il a été le législateur de nos mères, de nos instituteurs, le bienfaiteur de l'enfance. Il a parlé aux hommes en inspiré de leurs droits et de leurs devoirs. Il n'eût pas été, sans nul doute, tout ce qu'il a été, s'il n'était né tout ensemble Genevois et réformé.

Genève, outre tous ces grands hommes qu'elle a produits ou formés, a été de tout temps visitée par les nombreux voyageurs qui allaient voir l'Italie et la Suisse. Elle a, plus ou moins, laissé quelque chose de son esprit à ceux qui étaient organisés pour le recevoir ; et, par toutes ces considérations, il est vrai de dire que cette petite république a eu plus de part au sort et à la culture morale ou politique de l'Europe que plusieurs grandes monarchies.

Ceci est une nouvelle preuve de l'avantage immense pour l'humanité, des petits états, et de l'emploi qui se fait, à leur moyen, de la force centrale de chaque district de la terre. Cette preuve se renouvelle à chaque pas en Allemagne, où l'on rencontre des villes libres, des principautés d'une médiocre étendue, qui toutes ont leur vie active, propre, indépendante. Chacun se pique de faire fleurir dans sa petite capitale l'industrie, les arts, les sciences. Les universités, les écoles se multiplient, et l'instruction en devient plus générale dans la nation. La vérité, si elle est poursuivie en quelque endroit par le fanatisme, n'a qu'à faire un pas, et trouve un asile assuré en passant la prochaine frontière. Enfin, chaque petit état de ce système confédéré se sent quelque chose par lui-même, et dès-lors il devient en effet quelque chose. Chaque ville d'une médiocre étendue n'est pas frappée de paralysie par l'idée qu'elle n'est rien; qu'à cent ou deux cents lieues d'elle est une autre ville plus grande

qui est tout, un gouffre où vont s'absorber ses labeurs, une ville où toute la gloire de l'Empire brille en un seul point, et hors de laquelle il n'est pas de salut, hors de laquelle il n'est qu'ilotisme politique, moral et littéraire pour toute une immense contrée (1). — O si Athènes, si Corinthe, Pise, Lacédémone, Mytilène, Smyrne, n'eussent pas joui de cette individualité propre, et qu'une ville-reine eût soutiré à elle tout l'éclat de la Grèce, y aurait-on vu briller de toutes parts tant de grands hommes et de grandes vertus? — Si les arts, si les muses de l'Italie, aux quinzième et seizième siècles ne leur avaient vu rire partout et à proximité ces cours, ces répu-

(1) *Montesquieu*, traitant de la population de l'Europe au moyen âge et de nos jours, s'explique ainsi : « Dans « l'état où était l'Europe, on n'aurait pas cru qu'elle pût « se rétablir, surtout lorsque, sous *Charlemagne*, elle « ne forma plus qu'un vaste empire ; mais... elle se par- « tagea en une infinité de petites souverainetés ; et comme « un seigneur résidait dans son village ou dans sa ville,... « chacun s'attacha avec une attention singulière à faire « fleurir son petit pays : ce qui réussit tellement, etc..... « Ce sont les perpétuelles réunions de plusieurs petits « états qui ont produit cette diminution (dans le nombre « des habitans). Autrefois chaque village était une ca- « pitale ; il n'y en a aujourd'hui qu'une grande : chaque « partie de l'Etat était un centre de puissance ; aujour- « d'hui tout se rapporte à un centre, et ce centre est, « pour ainsi dire, l'Etat même » (*Esprit des Lois*, liv. 23, ch. 24).

bliques florissantes; si le génie n'eût pas été réveillé par l'éclat et les encouragemens immédiats à Ferrare, à Mantoue, à Venise, à Florence, à Guastalle, à Sienne comme à Rome et à Naples; s'il n'y avait eu dans toute l'Italie qu'un centre, qu'un point, qu'une ville, cette terre serait-elle devenue pour les arts la plus classique des temps modernes (1)?

---

(1) Personne ne soupçonnera M. de *Guibert* de n'avoir pas été un bon Français; cependant il est du même avis sur l'avantage des petits états. Voici ce qu'il dit, en parlant de la *Vallée de Campan*, dans son *Voyage en France et en Suisse*, imprimé à Paris en 1806 (p. 322 et suiv.): « J'avais beaucoup entendu parler de cette vallée, et il faut en effet que tout lui cède..... Les habitations se ressentent un peu de la richesse du sol; elles sont mieux bâties et plus propres que dans le reste du pays. Mais qu'elles sont bien loin encore des belles vallées de la Suisse! C'est-là ce qui fait gémir, mais qui se conçoit tout de suite.... Faites que la vallée de Campan soit une communauté qui n'appartienne qu'à elle-même; qu'elle n'ait à payer que les dépenses publiques qui lui sont relatives, vous verrez au bout de vingt ans l'élégance champêtre embellir toutes les habitations, l'ardoise remplacer le chaume; le marbre de Campan, qui n'est destiné qu'aux palais des rois, orner les églises, les fontaines, les lavoirs, les monumens pieux de la vallée. En même temps que naîtra ce petit luxe public, vous verrez l'intérieur de toutes les maisons répondre à l'extérieur, l'espèce des femmes s'embellir, celle des hommes devenir plus robuste, et l'empreinte du bonheur sur tous les visages, etc. »....

Hollande.

Une autre création plus immédiatement importante à la politique de l'Europe, et qui sortit du sein de la réforme, fut la république des Provinces-Unies. Ce nouvel état faisait partie des possessions de la maison d'Autriche, et était resté à la branche espagnole, c'est-à-dire, à *Philippe II*, après la mort de *Charles-Quint*. Là régnait ce même fond sérieux d'esprit national, de liberté et de droiture que dans la Saxe; c'était les mêmes mœurs, presque le même langage et la même origine. Les Pays-Bas faisaient, avant leur indépendance, partie de l'Empire et du cercle de Bourgogne. La réformation y avait fait des progrès rapides. Son mortel ennemi, *Philippe II*, voulut l'étouffer sur un sol où il régnait, et il opposa sans ménagement la force à l'opinion. Mais l'opinion est une lime sourde qui use le fer que l'on frotte contre elle. L'Inquisition, destinée à conserver la Hollande au roi d'Espagne et à la foi catholique, ne fit que hâter sa révolte contre l'une et contre l'autre. Après quinze années de troubles, de résistance et de supplices, les Bataves exaspérés se déclarèrent affranchis du joug de *Philippe* (1).

---

(1) Quelques sages conseillers de ce prince l'engageaient à des mesures plus douces et plus salutaires en-

L'idée de former une république tout-à-fait indépendante semble d'abord ne s'être pas présentée à eux; ils ne voulaient que sauver leurs franchises, leurs priviléges. Les provinces confédérées offrirent à plusieurs princes voisins, sous la clause de leurs anciennes capitulations, le patronage de leur pays. Le duc d'*Alençon*, frère de *Henri III*, quitta ce poste par incapacité et défaut de conduite. La reine *Elisabeth* le refusa par une politique qui voyait plus loin que l'avantage apparent d'un jour. Enfin, ne sachant à qui se donner, les Bataves s'avisèrent de rester maîtres chez eux. Chaque province se constitua en république, et entra avec les autres dans les liens d'une confédération. Le corps qui en résulta était d'une forme compliquée et bizarre; mais l'esprit était bon et eut ses bons effets, en dépit de la vicieuse machine dans laquelle on l'enferma. De grands hommes, animés de cet esprit, portèrent la république au point de grandeur et de prospérité où l'on sait qu'elle s'est élevée. Ayant à lutter contre l'Espagne, qui était alors la première puissance maritime, et qui venait l'attaquer avec ses flottes, il fallut bien que le nouvel

vers les Bataves; peut-être les eût-il adoptées, sans les conseils opposés et violens du Pape *Pie V*, qui le porta même à charger de l'expédition l'exécrable et féroce duc d'*Albe*. C'est *Clément XI* lui-même qui loue *Pie V*, en le canonisant, de ce grand zèle pour le maintien de la foi. La bulle de canonisation est du 22 mai 1712.

état devînt aussi maritime pour faire tête à son ennemi et pour chercher des ressources dans le commerce. Les flottes hollandaises furent bientôt au rang des premières de l'Europe; le génie du patriotisme et de la liberté fit sur les mers les mêmes miracles que sur le sol de la Belgique; et c'est à la réformation que la Hollande doit ainsi médiatement cette source de sa puissance et de sa prospérité. Revenons à ce qui se passa dans l'intérieur.

L'enthousiasme religieux avait été le principe de la révolution. Quoi d'étrange si, dans un état libre et neuf, il continua à se manifester, exerça une puissante influence sur le corps de l'Etat, et donna naissance à une multitude de sectes fanatiques et redoutables? Il n'en était pas ici comme des états d'Allemagne, par exemple, où le prince, aussi bien que les sujets, était devenu protestant, et à côté de la nouvelle religion avait pu maintenir à-peu-près l'ancienne police. Ici chacun se croyait tout permis, et les théologiens jouaient des rôles très-importans. Voilà pourquoi dans aucun pays la bigoterie du protestantisme ne fut portée à un tel excès qu'en Hollande, et pourquoi des controverses religieuses y amenèrent des orages politiques et des révolutions dans le gouvernement. L'histoire de cette république en offre assez d'exemples. On sait combien les princes Stadthouders profitèrent, pour étendre leur autorité et abaisser celle des Etats, des dissentions qui s'élevèrent entre la secte des Arminiens et

celle des Gomaristes. L'animosité de *Maurice d'Orange* alla jusqu'au point de profiter de son triomphe pour faire tomber sur un échafaud la tête vénérable de *Barneveld*, vieux patriote qui avait rendu les services les plus signalés à son pays, et qui soutenait le parti des Etats. Ces troubles forment comme le canevas de toute l'histoire intérieure de la république, depuis qu'elle eut une existence assurée. Les opinions religieuses leur ont donné naissance. Il est vrai qu'ensuite ces troubles ont été entretenus, et par les vices de la constitution même, et par des causes accessoires dont le développement n'appartient point à notre sujet.

Angleterre.

Parmi les passions de *Henri VIII*, roi d'Angleterre, il faut compter celle qu'il eut pour *S. Thomas d'Aquin*. Sa vénération pour ce vigoureux athlète de l'orthodoxie romaine allait si loin, que, *Luther* ayant contredit vivement *S. Thomas*, *Henri* se crut obligé d'entrer en lice et de défendre son maître. Il écrivit donc un *Traité*, ou *Assertion des sept sacremens*, contre *Luther*, qui n'en voulait plus que deux. Celui-ci traita son nouvel adversaire d'égal à égal, et se moqua de lui. Le roi-docteur en conçut un dépit violent. Le Pape, qui riait du livre peut-être autant que *Luther*, consola de son mieux l'auteur, en lui donnant le titre de *Défenseur de la foi*.

Six ans n'étaient pas écoulés, que *Henri*, infidèle au Pape, se sépara, lui et son royaume, du Saint-Siége, et garda pourtant ce titre de *Défenseur de la foi*, que ses successenrs portent encore. Ce premier pas a été le principe d'une série de révolutions et de maux qui ont à peine cessé, même dans nos jours, de déchirer les trois royaumes; car les dernières révoltes d'Irlande en sont encore une suite. Dans aucun pays la réformation n'a produit des effets aussi exagérés et aussi contradictoires. La situation isolée de la Grande-Bretagne y contribua autant que le caractère mélancolique et indomptable de ses habitans. Les nations voisines ne peuvent apporter de secours efficaces à aucun parti, et l'activité intérieure ne peut se porter au dehors. Quand un incendie se manifeste dans un édifice tellement inaccessible, il faut qu'il se consume en lui-même, et la flamme ne s'éteint que quand elle n'a plus d'aliment. D'autres causes encore ont concouru à ces discordes si vives et si longues dans l'Eglise anglicane, et il est nécessaire de les indiquer.

Premièrement, *Henri VIII* n'avait pas entendu se faire protestant; il n'avait voulu qu'épouser la belle *Anne de Boleyn* : mais comme pour en venir là il fallait consentir au divorce de *Henri* avec sa première femme, proche parente de l'empereur *Charles-Quint*, le Pape, qui en d'autres circonstances eût été sans doute plus complaisant, décida pour celui des deux princes qui

qui lui semblait le plus à redouter, et refusa son assentiment au divorce. *Henri*, furieux contre un pape qui osait traverser ses amours, se déclare chef de l'Eglise d'Angleterre, et défend toute communication avec Rome, qui, par représailles, l'excommunie. Mais il haïssait *Luther* du moins autant que le Pape; et il était aussi dangereux, sous son règne, de passer pour protestant que pour catholique. Il donna à l'Eglise une constitution épiscopale, dans laquelle, aux moines près, dont il avait pris les biens, se retrouvait presqu'en entier l'ancien édifice de la hiérarchie, et où lui-même jouait, très à la lettre et très-despotiquement, le rôle de souverain pontife. C'était trop ou trop peu faire. Les temps de crise universelle n'admettent pas de demi-mesures. La réforme d'Allemagne avait trouvé beaucoup de partisans en Angleterre, et quantité d'esprits lui étaient dévoués. Le plus grand nombre était mécontent de voir son attente frustrée, et mettait peu de différence entre les catholiques et les épiscopaux. Le signal de la rebellion contre Rome était donné : il était facile de prévoir qu'on ne s'arrêterait pas volontiers à mi-chemin. Première cause de troubles. Les protestans décidés devinrent, aussi bien que les catholiques, ennemis jurés des épiscopaux et du gouvernement qui les soutenait.

Seconde cause : loin même qu'on persévérât constamment dans cette demi-réformation de *Henri VIII*, on ne vit sous les règnes suivans

que des rétractations, des passages subits et violens du protestantisme au papisme, et du papisme à l'épiscopat. Après qu'*Edouard VI*, dont le règne fut trop court, eut fait un pas pour se rapprocher de la réformation, vint le règne de la catholique et bigote *Marie*, fille de cette princesse répudiée par *Henri VIII*, nourrie en Espagne, près de sa mère, dans la haine du protestantisme et de l'épiscopat. A peine sur le trône, elle épouse son parent, le sanguinaire *Philippe*, ensuite roi d'Espagne. Tout ce qui avait été fait par *Henri VIII* et *Edouard VI* est renversé; protestans, épiscopaux, sont destitués, chassés, persécutés, massacrés inhumainement. Quatre évêques, parmi lesquels était le vertueux patriote *Cranmer*, archevêque de Cantorbery, sont brûlés vifs. Toutes les places sont données aux plus intolérans catholiques. L'animosité des divers partis est portée au comble. Cinq ans de règne, depuis 1553 jusqu'en 1558, suffisent à *Marie* et à ses théologiens papistes pour répandre sur la malheureuse Angleterre le venin des guerres civiles et des haines les plus implacables. Les protestans, persécutés par elle, fuient par troupes vers l'Allemagne, la Suisse et Genève surtout, d'où ils rapportèrent ensuite les idées républicaines des anabaptistes, des calvinistes dont la profonde amertume de l'exil rendit l'explosion si funeste à leur patrie.

Si *Henri VIII* eût prudemment adopté la réforme de *Luther*, que ses successeurs y eussent

persisté, l'île serait restée probablement aussi calme que l'ont été par la suite le Danemarck ou la Suède. *Elizabeth* succéda à *Marie*, et rétablit la réforme, en conservant l'épiscopat. Le nouveau système ecclésiastique fut rédigé à Londres, par un concile national, en 1563, et appelé l'*Acte d'uniformité*. On voulait, à son moyen, ramener tous les partis à l'union. Il était trop tard : les cœurs étaient trop ulcérés, les têtes devenues trop excentriques. La séparation des non-conformistes, puritains et presbytériens, de l'Eglise épiscopale en devint plus décidée et plus tranchante. Pour achever la confusion, les Irlandais étaient restés catholiques. C'est-là que *Philippe* d'Espagne, irrité contre *Elizabeth*, qui avait refusé sa main, et qui soutenait ses sujets rebelles aux Pays-Bas, fait jouer les intrigues, sème l'or, excite à la révolte ; autant en fait Rome, la France, et *Marie*, reine d'Ecosse, qui périt ensuite sous la hache d'un bourreau, dans les fers de sa rivale.

La guerre longue et pleine d'animosité qui s'alluma dès-lors avec furie entre l'Angleterre et l'Espagne, rendit la première de ces puissances envieuse de ravir à son adversaire tous ses avantages et de rivaliser avec elle en tout point. C'est de l'époque de cette émulation ennemie que date la marine anglaise. Depuis la découverte de l'Amérique, l'Espagne régnait sur les mers, qu'elle couvrait de ses vaisseaux. *Elizabeth* construisit des flottes, forma des marins, et se mit en me-

sure de tenir tête sur cet élément à *Philippe II*. Celui-ci, qui se croyait roi d'Angleterre, parce que le Pape lui en avait conféré la couronne, et qu'*Elizabeth*, étant excommuniée et hérétique, ne pouvait plus la posséder, prépara, pour conquérir son royaume, une flotte à qui depuis le sobriquet d'*invincible* est resté, et qui fut toute détruite par les Anglais et par les vents. Ainsi débuta, par un coup aussi glorieux, la marine d'Angleterre; et c'est avec raison qu'on attribue sa fondation, aussi bien que celle de la marine hollandaise, aux événemens amenés par la réformation, d'autant que les dépouilles du clergé secondèrent l'un et l'autre gouvernement dans cette coûteuse entreprise.

A l'immortelle *Elizabeth* succède *Jacques I*, roi d'Ecosse, ennemi des presbytériens, qui dominaient dans ce royaume, et qu'il soulève contre lui, pour vouloir les soumettre à l'Eglise épiscopale. Son règne n'est qu'un tissu de fausses mesures qui mécontentent tous les partis. Il marie son fils à une princesse catholique de la maison de France, après avoir indigné la nation par un projet de mariage entre ce même fils et une princesse espagnole. Ses fautes préparent tous les malheurs du règne de *Charles I*. Quand celui-ci parvint au trône, tout ce qui était disponible des biens du clergé avait été prodigué, sous les règnes précédens, et aux favoris et aux ennemis du trône; avait été employé à séduire, à retenir les esprits, ou appliqué aux frais de la

nouvelle marine et des guerres avec l'Espagne. Le malheureux *Charles* se trouvait sans ressources et contraint de demander sans cesse des impôts à une chambre-basse qui, devenue presque toute presbytérienne, lui en refusait insolemment, ou lui prescrivait, pour en obtenir, des conditions intolérables. De-là la nécessité pour lui de recourir à toutes sortes de voies illégales pour établir de nouvelles levées. Favorable aux catholiques, comme son père, par conséquent plus ami des épiscopaux que des presbytériens, il tente de consommer en Ecosse l'œuvre de *Jacques I*, en y affermissant l'épiscopat. Par cette démarche, il pousse les habitans de ce royaume à une rebellion ouverte, et il fait la guerre à ses sujets d'Ecosse avec une armée d'Anglais qui lui était presque aussi peu dévouée, laissant derrière lui, à Londres, un parlement autant à craindre pour lui que la convention écossaise. De cette fermentation religieuse et politique naît une secte puissante d'indépendans qui s'emparent des communes, chassent les lords de la chambre-haute, et commencent par forcer le malheureux *Charles*, déjà aux abois, à livrer aux bourreaux son fidèle ministre *Stafford*. Le nouveau parlement se déclare affranchi de la prorogation royale; destitue, persécute les épiscopaux; distribue les places civiles, militaires, ecclésiastiques, aux têtes les plus ardentes, à des hommes sans frein, sans pudeur,

et souvent de la dernière classe du peuple; excite en même temps sous main les rebelles d'Irlande, refuse au roi tous moyens de les réduire; et quand enfin, épuisant ses dernières ressources, *Charles* a rassemblé une armée pour les combattre, les indépendans ont l'adresse de révolter cette armée elle-même contre le malheureux monarque. Abandonné d'elle, il se jette entre les bras des Ecossais, qui le livrent aux Anglais. Le faible parti des royalistes se soulève en vain. *Cromwel* les soumet, règne plus despotiquement que nul monarque ne l'eût osé; et comme le parlement, déjà mutilé par lui, ne se comportait pas encore à son gré, il le dissout et le renvoie. La tête couronnée tombe sur un échafaud. Les haines implacables, invétérées, contenues, tant qu'il vécut, par les soldats du protecteur, éclatent sous l'anarchie qui succède à son règne. Les opinions politiques les plus désordonnées se marient aux opinions religieuses les plus extravagantes. Les massacres, les supplices, la guerre civile, désolent la surface des trois royaumes. A force d'avoir abusé de tous les principes religieux, et de les avoir portés à l'excès, ils tombent tous indistinctement en discrédit : l'athéisme, le libertinage, le mépris de toutes lois divines et humaines les remplacent. Dans cet état de choses, *Charles II* monte sur le trône, favorise de nouveau le catholicisme en secret, et ouvertement l'épiscopat; épouse une princesse catholique qui

attire une foule d'étrangers de cette secte dans le royaume, et fait la guerre à la Hollande protestante, ancienne alliée de l'Angleterre.

A chacun de ces changemens si subits et si multipliés, et qui furent la principale source de tous les maux de l'Angleterre, ceux qui avaient tenu au parti opprimé se réfugiaient en foule au-delà des mers : les protestans, ainsi qu'il à été dit, en Allemagne, en Hollande, en Suisse et en Amérique; les catholiques en France et en Italie, où leur fanatisme prenait de nouvelles forces, et où ils étaient suivis par les épiscopaux, qui dans cette position devenaient communément catholiques. C'est-là, en effet, que le devint *Jacques II*, qui succéda à *Charles II*. Ses impolitiques efforts pour rétablir le papisme en Angleterre n'aboutirent qu'à porter l'animosité et la confusion au comble : il y perdit sa couronne, et mourut dans l'exil. Sa fille *Marie*, protestante de bonne foi, et son gendre *Guillaume d'Orange*, furent appelés par la nation pour occuper le trône. Leur sagesse commença à calmer ce long orage. Les vagues grondèrent long-temps encore; mais un acte solennel de succession ayant exclu de la couronne les princes catholiques, la maison protestante de Hanovre devint régnante en Angleterre; et, par un régime doux et uniforme, elle calma peu-à-peu l'agitation des anciens partis.

Aujourd'hui que cette terrible crise est apaisée, qu'en est-il demeuré à la nation? l'énergie

qui naît des longs troubles civils, la mélancolie qui naît de leur souvenir, l'amour profond d'une liberté pour laquelle on a tant combattu, le penchant à la méditation que laisse après soi l'exaltation religieuse, et la tolérance pour toutes les opinions qui succède si naturellement à l'ivresse du fanatisme, dans les sectes dont l'intolérance n'est point la base.

Une grande faute des monarques anglais a été de croire que le système épiscopal était un appui pour le trône : faible soutien qui a entraîné si facilement dans sa chûte ce même trône qui s'appuyait sur lui, et dont en aucun cas il n'eût pu retarder la ruine ! Dans les temps de ténèbres qui ont précédé *Luther*, l'appui du clergé était important pour les princes : mais depuis que ce réformateur a paru, l'Eglise protégée dans son régime extérieur par la puissance civile, doit borner toute son activité à entretenir simplement les bonnes mœurs dans l'Etat, par l'influence de la religion.

La réformation, qui a été un bienfait pour d'autres contrées, a été pour la malheureuse Irlande le plus sinistre des fléaux. Traité en vaincu, et depuis long-temps à la discrétion de l'Anglais, l'Irlandais resta opiniâtrement catholique, précisément parce que son oppresseur voulait être protestant. Ses chaînes n'en devinrent que plus pesantes ; son île se remplit d'Anglais avides qui s'emparèrent de presque toutes les propriétés. Le désespoir de ces hommes ulcérés éclata

enfin avec furie en 1641. Il s'ensuivit sur toute l'île un massacre de plus de cent mille protestans. *Cromwel* dans la suite en tira vengeance, et livra presque toute l'Irlande à ses soldats. *Guillaume III* y fonda une tyrannie légale et constitutionnelle. Les catholiques furent privés de la vie civile, de la propriété, de l'instruction même : on se plut à faire d'eux une horde de mendians grossiers et barbares. Aussi est-ce en barbares qu'ils se sont vengés à chaque occasion qu'ils en ont trouvée. De pareils ressentimens durent et se transmettent à de longues générations. Pendant la dernière guerre, les Irlandais ont encore assez fait voir que plusieurs règnes de tolérance n'avaient pu entièrement les faire revenir de leur animosité profonde contre l'Angleterre.

États-Unis d'Amérique.

Il suffit de nommer cet état nouveau, tout européen sur le sol de l'Amérique, pour rappeler qu'il fut créé par des partisans de la réforme et de la liberté fuyant devant l'oppression et l'intolérance des partis. Si les émigrés anglais qui furent chercher des asiles sur le continent de l'Europe, durant le cours des troubles qui viennent d'être retracés, en rapportèrent dans leur patrie des semences de discorde et de haine, ceux qui se réfugièrent dans les solitudes de Pensylvanie, y acquirent pour eux la paix et la tolérance. Ils y fondèrent Philadelphie : *la ville des*

frères, assurément le plus beau nom que jamais une habitation d'hommes ait porté. Échappés aux orages sur cette côte lointaine, rappelés à la nature et à la destination primitive du genre humain, ces colons, qui avaient emporté avec eux des lumières, eurent le loisir de réfléchir sur l'origine et les droits des sociétés, sur les devoirs respectifs des gouvernemens et des peuples. Ayant d'ailleurs à organiser un corps politique tout neuf, les élémens de la législation dûrent les occuper de préférence. Aussi nous est-il venu de-là de beaux préceptes, et des exemples plus beaux encore. On sait qu'après avoir repassé sous les lois de la mère-patrie, cette association d'hommes libres et énergiques de presque toutes les nations européennes voulut ensuite reprendre le droit de se gouverner par elle-même. *Louis XVI* les seconda dans cette entreprise, et y envoya une armée. Les Français qui la composaient arrivèrent comme amis chez ces republicains, furent admis dans leur intimité, et virent pour la première fois ce spectacle si surprenant pour eux, de la simplicité de mœurs, de la paix évangélique parmi des hommes qui soutenaient leurs droits. La réflexion naquit en eux; ils comparèrent les principes et le gouvernement de leur patrie à ce qu'ils observaient chez les descendans de *Penn*; et l'on sait combien tous ces Français, qu'un monarque avait fait devenir ainsi les soldats de la liberté, se montrèrent tels en effet pendant les premières années de notre révolution. Parmi le grand nombre de

causes éloignées et prochaines qui y ont concouru, il ne faut pas oublier la république américaine, et la réformation du sein de laquelle elle est née.

Cet état, faible encore, éloigné de l'Europe, n'a pu être jusqu'ici d'une grande influence directe sur le système politique. Mais qui peut calculer celle qu'il acquerra un jour sur le système colonial et commercial, si important à l'Europe? Qui peut dire tout ce qui résultera, dans les deux mondes, de l'exemple séduisant de cette indépendance conquise par les Américains? Quelle assiette nouvelle ne prendrait pas le système politique, si cet exemple était suivi? et sans doute, il finira par l'être. Ainsi deux moines saxons auront changé la face du globe! Le dominicain *Tetzel* vient effrontément prêcher les indulgences à la porte de Wittemberg : le franc et véhément *Luther* s'en indigne, s'élève contre les indulgences, et l'Europe entière s'émeut, fermente, éclate. Un nouvel ordre de choses en résulte : des républiques puissantes se fondent. Leurs principes, encore plus puissans que leurs armes, s'introduisent chez tous les peuples. Il en naît de grandes révolutions, et celles qui en doivent naître encore sont sans doute incalculables.

II.

Etats dont les gouvernemens n'ont pas embrassé la réforme.

Espagne.

Ce pays, gouverné par une des branches de la maison d'Autriche, joua un des principaux rôles dans le parti opposé à la réformation. Le combat à mort que ses rois résolurent de livrer à la Hollande d'abord, puis à l'Angleterre, puis à toutes deux à la fois, lui fut pernicieux. Outre qu'il en fut épuisé d'hommes et d'argent, ces deux puissances rivales, obligées de se munir d'armes égales à celles employées par l'Espagne, se montèrent une marine qui bientôt écrasa la sienne. Dès-lors une bonne part des sources de sa prospérité tarit. La rivalité, une fois fondée de la sorte entre l'Espagne et l'Angleterre, entraîna nécessairement par la suite le Portugal à se jeter dans les bras de cette dernière puissance: le droit de patronage qu'y acquit l'Angleterre dure encore, et lui procure de grands avantages commerciaux.

Cependant la lutte terrible que soutenait l'Espagne au-dehors ne pouvait se prolonger que par les exactions et les mesures de rigueur prises au-dedans. Les peuples, lassés et indignés, se préparaient à repousser l'oppression. Quelque igno-

rans que fussent les Espagnols, le double exemple des Bohémiens qui avaient conquis leur liberté religieuse, et des Hollandais qui avaient conquis leur liberté politique sur la despotique maison d'Autriche, était assez connu d'eux et assez séduisant pour les porter à l'imiter. De-là s'ensuivirent les révoltes d'Andalousie, de Catalogne, de Portugal et des états d'Italie. Le Portugal fut assez fort sous ses nouveaux rois pour maintenir son indépendance. Mais qu'arriva-t-il aux autres provinces révoltées, à la Catalogne surtout, qui coûta une guerre de dix-neuf ans pour la réduire? Elles y perdirent tous leurs droits et priviléges, et furent traitées en pays conquis. L'autorité des rois d'Espagne se trouva donc réellement accrue et affermie à la suite de cette crise; les nombreuses armées qui, à la paix, rentrèrent dans l'intérieur, servirent à compléter l'assújettissement de la nation. Cependant il faut observer que ces révoltes intérieures et la guerre de Catalogne contraignirent l'Espagne à accepter des conditions assez dures pour obtenir la paix. Elle en devint plutôt disposée à reconnaître la république des Provinces-Unies. Il lui fallut céder à la France le Rousillon, Perpignan, Conflans, avec une bonne partie des Pays-Bas, et à l'Angleterre l'importante île de la Jamaïque.

Au reste, la réformation religieuse ne pénétra que peu ou point en Espagne, ou du moins elle ne put s'y établir d'une manière stable. La position géographique de ce pays, et plus encore une

langue différente de celles des autres nations de l'Europe, y mirent obstacle. L'inquisition surtout, introduite par *Ferdinand* dans le royaume, se tint plus sévèrement que jamais sur ses gardes; et plus d'une cruauté exercée alors par elle fut sans doute le résultat de la terreur que lui inspirait le bruit de l'orage qui grondait au loin (1).

(1) Plusieurs historiens espagnols, entre autres *Jean de Ferreras* (14.e partie, paragr. 62 et 63), font entendre que la doctrine de *Luther* avait déjà trouvé beaucoup de partisans secrets en Espagne, mais que les mesures vigoureuses de l'Inquisition en arrêtèrent les progrès. Le savant *Lacroze*, dans son *Histoire du Christianisme des Indes*, a rassemblé leurs témoignages. Voici ce qu'il en dit, liv. 7, p. 525 et suiv.—« On sait par quelles voies on a fermé l'entrée à la réformation de la religion en Espagne et en Italie, et les cruautés effroyables qu'on y a mises en usage. On en est venu jusqu'à scier des hommes par le milieu du corps, selon le témoignage d'un auteur catholique contemporain (*Tomaso Costo*).... En Espagne, on a fait périr par le feu un nombre infini de personnes de tous états et de tous sexes, qui n'étaient coupables que d'avoir ouvert les yeux sur les abus énormes de la religion de leur pays. Ce n'est que la violence et les supplices les plus cruels qui ont conservé la religion romaine en Espagne. C'est une vérité avouée par les auteurs les plus superstitieux de cette nation. *Illescas*, dans son *Histoire pontificale*, après avoir parlé du docteur *Cazalla* et de *Constantin de la Fuente*, l'un prédicateur, et l'autre confesseur de *Charles-Quint*, qui, ayant été saisis par ordre des inquisiteurs, moururent l'un et l'autre pour la foi; le premier, homme très-pieux et très-savant, brûlé à Valla-

Cependant l'influence qu'ont eue en général la réformation et le progrès des lumières sur l'esprit de l'humanité a fini par atteindre déjà l'Inquisition elle-même. Aujourd'hui qu'il y a peut-être plus d'hérétiques et d'incrédules que jamais en Espagne, on y voit moins que jamais de bûchers. De grandes réformes semblent s'y prépa-

---

dolid avec sa mère, cinq de ses frères et quelques-unes de ses sœurs, ajoute ces paroles remarquables : « *Il y eut entre ceux qui furent brûlés quelques religieuses jeunes et belles, qui, non-contentes d'être luthériennes, avaient dogmatisé cette maudite doctrine.... Tous les prisonniers de Valladolid, de Séville et de Tolède, étaient des personnes très-distinguées... Elles étaient telles et en si grand nombre, qu'on a cru que, si l'on avait différé à remédier à ce dommage, toute l'Espagne aurait été perdue* ». — Voici des paroles considérables d'un prédicateur portugais, commissaire du Saint-Office, et prieur des Dominicains d'Evora, dans un sermon qu'il prêcha à un *acte de foi* célébré dans la même ville le 14 juin l'an 1637 : « *Rendons de grandes actions de grâces au ciel, mes bien-aimés Portugais, de la grâce insigne qu'il nous a faite de nous donner ce saint tribunal ! S'il nous avait manqué, notre royaume serait devenu un buisson sans fleurs et sans fruits, propre seulement à être brûlé..... Considérons l'Angleterre, la France, l'Allemagne et les Pays-Bas, et voyons les progrès que l'hérésie y a faits faute d'inquisition ! nous n'aurons point de peine à comprendre que nous serions comme ces lieux-là, si nous avions été privés d'un si grand bien* » (Sermam de Padre Frey Antonio *Coutinho*; impresso em Lisboa, anno de 1638, fol. verso).

rer; et les rois d'origine française qui sont placés sur ce trône, suivent d'autres erremens envers l'Eglise que ceux de *Philippe II.*

France.

Tant que la réforme parla allemand, elle fit peu de prosélytes en France; quand les Suisses français du canton de Berne, quand *Calvin* et ses premiers adhérens lui prêtèrent leur organe pour la faire s'expliquer en français, elle pénétra de toutes parts dans le royaume, et s'y fit connaître, surtout sous la nouvelle forme qu'elle prit à Genève. La nation était trop éclairée, trop vive, pour que les nouvelles idées n'y fissent pas de rapides progrès. Depuis les marches du trône jusqu'aux hameaux les plus écartés, la doctrine des réformateurs trouva de nombreux partisans; et c'en était fait sans doute de la communion romaine en France, si le monarque y eût consenti. Tous les esprits faibles, qui composent la foule et la grande majorité des peuples, eussent été entraînés. Les catholiques, qui eussent voulu continuer de l'être, auraient conservé le libre exercice de leur culte; le pays n'eût pas été déchiré par une longue guerre civile; on n'eût pas révoqué un édit de Nantes; la force immense qu'alors aurait pu librement déployer la France, eût arrêté sans peine et à son gré le cours des orages de l'Allemagne et de l'Angleterre : elle serait demeurée calme au-dedans, et eût été au-dehors l'arbitre de l'Europe.

François I

François I resta catholique. Il a été dit quelque chose des raisons qui le déterminèrent à en agir ainsi. Dès-lors, il prétendit être conséquent, et couper les racines de l'hérésie. Aussi fit-il sans miséricorde brûler ou égorger ceux de ses sujets qui embrassèrent ouvertement la réforme. Au dehors, il la soutenait, et s'était fait l'allié des princes d'Allemagne (1). Cette conduite double et incohérente du gouvernement français lui ôta la meilleure partie de ses moyens, et gêna toute sa marche. Il lui fallait surveiller au dedans les réformés : ceux-ci refusaient leur assistance, ou ne servaient qu'à regret, et aimaient mieux déserter, émigrer, aller combattre avec leurs frères d'Allemagne, de Suisse, de Hollande, que de rester exposés aux supplices en combattant avec leurs persécuteurs. Une moitié de la nation était employée à contraindre et à opprimer l'autre. La force publique se paralysait de

(1) *François*, qu'on avait vu publier coup sur coup des édits rigoureux contre les réformés de ses états, et, comme dit *Mezerai*, « les brûler par douzaines, les envoyer aux « galères par centaines, et les bannir par milliers », ce même *François* secourait Berne et Genève contre la catholique Savoie; se faisait donner en plein parlement et sur des monnaies le titre de *Protecteur de la liberté germanique*, c'est-à-dire, de la *Réformation germanique*, comme le remarquent plusieurs historiens. Pour éviter une inconséquence, il tomba ainsi dans une autre beaucoup plus grande et plus dangereuse.

la sorte dans l'intérieur, et perdait son efficacité pour agir à l'extérieur. C'est ainsi qu'il devint impossible à la France d'acquérir au dedans toute la prospérité, et au dehors toute la prépondérance, qui eussent été son partage dans un autre état de choses.

Que le sang des martyrs propage une secte naissante, cela est devenu une vérité triviale. *Henri II* se montra plus intolérant encore que son père; le vertueux *Anne Dubourg*, conseiller au parlement de Paris, fut la dernière victime de son inflexible fanatisme. Les égorgeurs et les bourreaux se lassaient de ces exécutions, dont le roi était toujours plus avide de repaître ses yeux et ceux de ses courtisans. Quand les bûchers et les potences semblaient des procédés trop lents, on commandait des massacres. Ces horreurs furent aussi révoltantes et beaucoup plus longues que celles de notre révolution. La persécution souleva enfin les hommes paisibles contre lesquels elle s'exerçait avec tant de furie; les réformés se serrèrent forcément les uns contre les autres, pour s'appuyer mutuellement, et prévenir leur ruine totale. Ils commencèrent ainsi à former dans le royaume une redoutable opposition, qui éclata durant le cours sanguinaire des trois règnes suivans (1). Le trône cessa d'être un tribunal de justice et de paix pour les peuples, le roi d'être un

(1) Ceux de *François II*, de *Charles IX* et de *Henri III*.

père pour ses sujets. La France déchira son propre sein ; et l'agression qui venait de la part de l'autorité contraignit les malheureux opprimés à devenir des rebelles. Les scènes épouvantables de la *Saint-Barthélemy* seront à jamais l'affligeante et irrévocable preuve de la perfidie et de l'implacable haine qu'apportait la cour dans sa conduite à l'égard des protestans. Ceux-ci acquirent par-là cependant la consistance d'un parti politique ; des princes, des grands étaient à leur tête ; ils avaient des armées, des alliés, des places dans le royaume. L'histoire des guerres intestines qui désolèrent la France à cette occasion, depuis 1562 jusqu'à 1598, que l'édit de Nantes y mit fin, est trop connue pour qu'il soit besoin même de l'esquisser ici (1).

Mais des animosités et des commotions aussi violentes n'ont pas lieu sans que de profondes

---

(1) Les noms seuls d'Amboise et de Vassy rappellent des souvenirs déplorables. Le sang français répandu par des mains françaises a coulé en abondance dans les champs de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac et de Montcontour, sous les murs de la Rochelle, dans tant d'autres siéges et combats pendant les funestes guerres de la ligue contre *Henri-le-Grand*. La paix si honteuse de Cateau-Cambrésis, en 1559, fut conclue par *Henri II*, dans la vue principale de se livrer avec plus de sécurité *à l'extirpation de l'hérésie*. Ainsi l'on vit, plus d'un siècle après, en 1684, *Louis XIV* s'arrêter au milieu de ses succès, et surseoir à l'exécution de ses plus vastes desseins, pour mieux vaquer aux dragonades et à la fameuse *révocation* de l'édit de Nantes.

traces n'en restent dans la constitution du gouvernement, comme dans le caractère de la nation; elles déterminent ainsi pour long-temps la manière d'exister de celle-ci, et sa situation politique. Essayons d'indiquer le principal résultat des troubles religieux de la fin du seizième siècle en France, tant par rapport au gouvernement qu'au caractère politique de la nation.

Ce qui peut arriver de plus heureux à un monarque dont l'autorité est encore limitée dans ses états par la puissance des grands ou d'une corporation civile quelconque, c'est qu'il s'élève une opposition marquée, une rebellion ouverte qu'il puisse combattre et réduire les armes à la main. Dans ce moment d'effroi et de soumission générale, tout lui devient permis, nul n'ose réclamer ni droits ni priviléges, et le prince a le champ libre pour rendre son pouvoir plus absolu à l'avenir. L'histoire offre de fréquens exemples d'une pareille issue des révoltes et des troubles dans un état. Sans doute qu'il n'en est pas toujours absolument ainsi, et que le prince, s'il est au contraire obligé de composer, y perd une partie de son autorité, ou même en est tout-à-fait dépouillé. Nous avons vu la maison d'Autriche à-la-fois dans ces deux cas différens, lors de la guerre de trente ans, ayant le dessous à l'égard des princes allemands qu'elle espérait réduire au rôle de vassaux, et ayant le dessus dans ses états, surtout ceux de Hongrie et de Bohême, où elle établit une monarchie illimitée et héréditaire.

Mais ce qui avait si mal réussi aux empereurs à l'égard des princes protestans de l'Allemagne, eut la plus heureuse fin pour les rois de France contre le parti réformé. Il en résulta donc un grand affermissement et une grande extension de la puissance royale. Au moment qu'elle était devenue illimitée, et que la force du gouvernement était le plus énergique, si la France avait eu un *Louis XI* ou un *Philippe II* d'Espagne sur son trône, de quel despotisme nos annales ne seraient-elles pas souillées ! Mais la Providence y plaça à cette époque un *Henri IV*, élevé dans le sein de la réforme, qui, ayant tant d'outrages à venger, tant de crimes à punir, ne songea qu'à faire oublier toutes les haines, à cicatriser toutes les plaies. On vit, ce qui ne se voit que trop rarement dans le gouvernement des peuples, le pouvoir absolu employé uniquement à la prospérité de l'Etat, et à la félicité de chaque particulier. La religion catholique resta dominante; mais l'édit de Nantes en effaça l'intolérance, et calma l'aigreur du parti vaincu, à qui la liberté de conscience et une existence politique furent assurées.

Ces sages dispositions satisfaisaient au bon sens et à l'équité : ce n'en était pas assez pour le fanatisme (1). Plusieurs fois il attenta aux jours

(1) Il faut lire dans les *Lettres* du cardinal d'*Ossat* avec quel emportement le pape *Clément VIII* parla de cet édit, qu'il qualifiait d'*abominable*, menaçant de révo-

du sauveur de la France, qu'enfin il réussit à assassiner. Depuis ce jour de deuil (14 mai 1610), le parti protestant, alarmé à bon droit par les intrigues de la nouvelle cour et par des mesures offensives prises contre lui, se souleva de rechef, prit les armes, et se mit en devoir de soutenir ses droits. L'impartialité de l'histoire ne peut blâmer cette conduite; mais elle ne peut blâmer non plus celle de *Richelieu* de n'avoir pu souffrir une faction armée, qui formait un Etat dans l'Etat, qui y appelait les étrangers, traversait souvent les meilleurs projets de l'administration, et menaçait sans cesse l'existence du Gouvernement. Au point où en étaient les choses, il devait la combattre. On sait comment il s'y prit, et quel nouvel accroissement l'autorité royale reçut de ses nouvelles victoires. C'est à l'asservissement définitif de l'opposition religieuse, sous *Louis XIII*, qu'est dû le despotisme légal des trois régnes suivans, qui a fini par la terrible catastrophe de la dernière révolution.

Mais si le Gouvernement était ainsi parvenu à rendre son autorité absolue, il n'en était pas moins resté dans la nation un ferment, un principe d'aigreur, de résistance et de contradiction qui se manifestait çà et là contre les dispo-

---

quer l'humiliante absolution qu'il avait donnée au roi. Ce bon prince n'en tint compte, et servit ensuite le Saint-Siége de tout son pouvoir dans l'affaire de *Paul V* avec les Vénitiens.

sitions qui émanaient du trône. Depuis l'édit de Nantes jusqu'aux temps qui précédèrent sa révocation, et où l'on commençait déjà à le violer ouvertement, les parlemens avaient été en partie composés de Huguenots (1). Durant cette période, il est naturel que ces corps se soient montrés récalcitrans, et aient été animés d'un certain esprit de républicanisme et d'opposition contre la cour. Quand les Huguenots en furent éliminés, ce même esprit n'en sortit point avec eux; les parlemens étaient fiers de leur influence et de l'essai qu'ils avaient fait quelquefois de leurs forces. Cette cause n'est pas la seule de la conduite ultérieure des parlemens, mais elle y contribua. C'est donc au milieu d'eux que se réfugia l'esprit d'indépendance qui était resté dans la nation, et c'est-là qu'elle le retrouva en 1788, quand des finances épuisées, une cour amollie, les principes de la liberté républicaine prêchés par quelques écrivains d'après les livres des Anglais et autres protestans, ou apportés de la Pensylvanie par l'armée française; quand mille circonstances enfin lui donnèrent l'impulsion qu'il prit alors, et qui se communiqua rapidement à toute la nation. On n'ignore pas quelle influence eurent dans le soulèvement général

(1) Ce nom paraît devoir son origine à celui de *Huytgenooten*, dont se servaient les prédicateurs flamands, en adressant dans leurs sermons la parole aux auditeurs, et qui signifie, *meine liebe Hausgenossen*, membres de la famille.

(dans les provinces méridionales surtout), les vieux ressentimens du parti huguenot qui étaient loin d'être éteints, et qu'on s'était plu trop souvent à envenimer avant le règne de *Louis XVI*.

En effet, *Richelieu* n'avait voulu que soumettre les dissidens, et non les anéantir. La paix de la Rochelle, en 1629, leur avait laissé des priviléges et le libre exercice de leur culte. Bientôt, au mépris de la parole royale, on viola toutes ces promesses. Les persécutions sourdes et ouvertes s'accrurent de jour en jour jusqu'à la révocation formelle de l'édit de Nantes, qui vint leur donner un libre cours; époque déplorable qui réduisit à la mendicité une foule de familles, donna lieu à l'émigration des meilleurs et des plus industrieux citoyens, dont on rencontre encore les descendans dans tous les états protestans de l'Europe qu'ils ont fait fleurir au détriment de leur injuste patrie. Ce qui resta en France des malheureux réformés perdit toute existence civile, fut poursuivi sans relâche, sans pitié, et à l'égal des bêtes fauves; leur sang coula fréquemment sous le fer des bourreaux et sous celui des soldats (1). De pareils traitemens na-

(1) Il est curieux de voir, dans les écrits et mémoires du temps, comment les bons catholiques envisageaient ces indignités. Madame de *Scudéry*, écrivant au comte de *Bussy-Rabutin*, le 28 septembre 1685, en porte ce jugement: « Le roi fait des merveilles contre les Hugue-« nots; c'est une œuvre chrétienne et royale, et l'autorité « dont il se sert pour les ramener à l'union de l'Eglise



vrent profondément les cœurs, et l'indignation s'en propage de père en fils (1). Cette dernière explosion de l'intolérance papiste avait enfin cessé. L'infortuné *Louis XVI*, que beaucoup de catholicisme n'avait pas rendu inhumain, travaillait à guérir toutes ces plaies (2), quand s'é-

---

« leur sera salutaire à la fin, et, au pis aller, à leurs en-
« fans, qui seront élevés dans la pureté de la foi. Cela lui
« attirera bien des bénédictions du ciel, etc. »... (*Collection des lettres de madame de Scudéry et autres*, Paris, 1806). — Et *Bossuet* lui-même n'a-t-il point parlé avec louange de ces mesures de rigueur dans son *Oraison funèbre* du chancelier *Letellier* ?

(1) Ne serait-il pas permis de compter ici le supplice de *Calas* pour un des événemens qui, par l'éclat que lui donna *Voltaire*, et par les écrits pleins de feu qu'il publia à cette occasion, contribua le plus à aigrir tous les esprits contre le fanatisme des prêtres catholiques et contre l'autorité qui le soutenait ?

(2) On se rappelle que le roi n'eut aucun égard à l'intolérant *Mémoire de l'assemblée générale du clergé* de 1780, contre les réformés, et qu'il en éluda les représentations par un compliment. Cette pièce a été réimprimée dans le tome 3 des *Mémoires histor. et polit. sur le règne de* Louis XVI, par M. *Soulavie*. On y lit que : « L'hérésie, de-
« venue chaque jour plus fière et plus entreprenante à
« l'ombre d'une longue impunité, ne se lasse point de
« déchirer le sein infortuné de l'Eglise, cette mère tendre
« et affligée ».... que : « Toutes les annales du calvinisme
« présentent une suite affligeante et non-interrompue de
« conspirations, de guerres civiles, d'émeutes popu-
« laires ».... que « : L'autel et le trône seraient également

leva l'orage dont il fut la plus illustre victime. Depuis que la religion en France s'est relevée tolérante et amie de la liberté, les dissidens de ce pays ont rebâti leurs paisibles temples, et jouissent du droit de professer la religion de l'Evangile comme bon leur semble. Par cette sage mesure, si elle est bien soutenue, le nouveau gouvernement déracinera pour jamais dans la nation l'ivraie religieuse, la plus funeste des semences de discorde.

Italie.

Nous avons déjà parlé des raisons qui rendaient une réforme religieuse impraticable en Italie. Qu'on y ajoute le voisinage du Saint-Siége, l'intérêt de toutes les petites puissances italiennes à le ménager, et surtout la crainte des armées impériales, qui auraient saccagé, sans résistance et en un clin-d'œil, le premier état qui eût osé se montrer favorable à *Luther*. D'ailleurs, l'élégant italien regardait à-peu-près comme des barbares (1) ces peuples du Nord chez qui s'opérait la réformation. Les plus éclairés y applaudissaient en secret; plus d'un prince se réjouissait de voir humilier le Pape, mais aucun ne risquait de se montrer ouvertement. Ceux qui

« en danger, si l'hérésie parvenait jamais à rompre ses « fers, etc., etc. »....

(1) Encore de nos jours, le peuple en Italie, en parlant des protestans, dit d'eux comme des Turcs : *non sono Christiani.*

prenaient goût à la réforme allaient en Suisse ou en d'autres contrées pour s'y livrer à leur aise, comme les deux *Socin*, natifs de Sienne. L'Italie, qui avait déjà perdu une si grande partie de son importance commerciale par la découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance, acheva, par la réformation, de perdre celle que lui donnait la capitale de l'Eglise. Le premier de ces événemens lui avait enlevé le commerce des épiceries et autres denrées de l'Orient; le second lui enleva, en partie, celui des indulgences, des bénéfices, et tarit plusieurs des sources de sa richesse. Les arts du dessin, ceux de la lyre, attachés à ce sol enchanteur, continuèrent d'y fleurir; mais en général les peuples y restèrent, pour la vraie civilisation et la haute culture de l'entendement, en arrière des autres nations européennes. Les événemens qui depuis ont agité l'Italie, et même qui en ont changé la face, ne tiennent que peu ou point à l'influence de la réformation.

Pologne.

Le voisinage de la Bohême, de l'Allemagne, le latin généralement parlé en Pologne, y donnèrent un facile accès à la réformation. Elle y fit des pas rapides et hardis pendant la dernière moitié du seizième siècle. Le dernier des rois *Jagellons*, *Sigismond II*, dit *Auguste*, prince très-généreux, tolérant et ami des lumières, se

montra favorable à la nouvelle doctrine. La majorité du sénat et de la noblesse l'avaient même ouvertement embrassée sous son règne. D'ailleurs la police peu rigoureuse des petites villes et du plat-pays, où chaque magnat, chaque seigneur particulier s'attribuait une sorte de souveraineté, fit de cette contrée le lieu de réfuge des sectaires les plus audacieux, et qui n'étaient pas soufferts même dans les pays protestans. Ils s'y retiraient en foule de la Moravie, de la Silésie, de la Bohême, de la Suède, de l'Allemagne, de la Suisse. Les deux *Socin*, oncle et neveu, mais surtout le dernier, y firent grand nombre de prosélytes, et celui-ci y fonda la secte qui porte son nom; secte fort répandue en Pologne, et dont le dogme principal est d'honorer Jésus-Christ comme un sage envoyé par Dieu, mais non comme une des personnes de la Divinité. Toutes ces sectes diverses, qui ne trouvèrent en Pologne ni assentiment ni opposition de la part du gouvernement central (1), n'y purent d'abord, vu cette tolérance même, prendre la vie, l'importance et le développement qu'elles prenaient ailleurs; elles y restèrent opinions individuelles chez les nobles et les savans, et n'y produisirent aucune fermentation bien-

(1) Si l'on en excepte quelques mesures violentes de *Sigismond III*, qui de luthérien était devenu catholique et très-zélé pour son nouveau culte.

faisante parmi le peuple, composé de serfs ignorans. Tout se borna, dans le principe, à quelques disputes de théologiens entre eux, et au nom de *dissidens* qu'on donna, en général, dès 1573, à tous les non-catholiques. Il faut ajouter que les deux partis se comportèrent long-temps avec une douceur exemplaire, et témoignèrent à l'envi un grand amour de la paix. Mais quand *Charles XII* vint conquérir la Pologne, et qu'il s'y fut fait quelques partisans, bien que peut-être le plus petit nombre de ceux-ci fussent des dissidens, cependant, comme le roi de Suède était luthérien, les soupçons des catholiques se tournèrent sur ceux de cette secte, la haine s'alluma, et les *dissidens* devinrent dès-lors un parti politique obligé de prendre les armes pour se défendre et pour soutenir ses droits. Dissident et partisan de la Suède devinrent synonymes. Cet événement acheva de jeter le trouble dans un pays que sa constitution n'exposait déjà que trop à l'animosité des factions, et où l'on n'oubliait pas que *Gustave-Adolphe* avait été le héros de la réforme. Quand *Charles XII*, le promoteur de ces nouvelles divisions, fut vaincu et affaibli, les catholiques devinrent persécuteurs, et les dissidens furent opprimés. La diète de 1717 commença même à leur enlever leurs droits civils; on les écarta de la diète, de tous les emplois et professions; plusieurs même furent conduits à l'échafaud pour leurs opinions religieuses. Depuis ce temps, l'aigreur des deux partis ne put

se calmer, même lorsqu'il ne fut plus question d'une faction suédoise. Ecraser les dissidens devint une maxime du Gouvernement et du parti catholique. Les jésuites furent surtout employés à ce but, et s'acquittèrent de leur emploi avec une méthode et un plan suivi qui fait honneur à leur sagacité. Ainsi, à une époque où les troubles religieux avaient cessé pour toute l'Europe, ils commencèrent dans la malheureuse Pologne. Ses voisins étaient depuis long-temps dans l'habitude de se mêler de ses affaires domestiques. Il n'échappa point à l'œil pénétrant de la grande *Catherine*, quand elle fut montée sur le trône de Russie, quels avantages sa politique pourrait retirer de ces divisions des Polonais entre eux. Dès 1764 et 1766, elle se déclara la protectrice des dissidens qui avaient réclamé son entremise. En 1768, un ministre et des soldats russes firent la loi à la diète, et arrêtèrent plusieurs de ses principaux membres. Les catholiques, désespérés, se rassemblèrent à Baar en une confédération; ils appelèrent à leur secours les Turcs et les Français. Il n'y eut que les premiers qui se déclarèrent pour faire une guerre malheureuse contre les Russes. La France se contenta d'envoyer quelques officiers aux confédérés. Ceux-ci continuèrent la guerre civile qu'ils avaient commencée avec beaucoup d'acharnement. Enfin la Russie, qui avait fait entrer dans ses vues la Prusse et l'Autriche, procéda à un premier partage du territoire de la Pologne, qui

fut suivi d'un second, et bientôt, comme on sait, d'un troisième, lequel raya définitivement cette contrée de la liste des états européens (1).

Russie.

La part du lion que la Russie a tirée de la Pologne est l'événement politique le plus important par lequel l'influence de la réformation et des troubles religieux de l'Europe s'est fait sentir à ce pays. Il faut bien cependant aussi faire entrer en ligne de compte quelques idées d'administration et de gouvernement que *Pierre I.er* prit en Hollande et en Angleterre : surtout il ne faut pas oublier que son génie fut réveillé ; que son esprit fut éclairé par un enfant de la réforme, par le genevois *Lefort*, qu'on peut regarder en effet comme le véritable législateur de la Russie. Au reste, du temps de la réformation, cet empire, dans le sein de l'Eglise grecque, ne prenait aucune part aux dissentions de l'Eglise d'Occident. Mais *Pierre I.er*, après avoir vu ce qui se passait chez les princes protestans, opéra à son retour une réforme dans l'Eglise russe, dont il se déclara le chef suprême, et dont il confia l'administration à un collège, dit le *Saint-Synode* :

---

(1) Les grands événemens militaires qui ont eu lieu dans ce pays en 1806 et 1807 semblent lui présager de nouveaux destins.

ce qui eut lieu en 1719 (1). Peut-être devrait-on encore avoir égard à l'influence que l'éducation protestante et libérale de la jeune princesse de *Zerbst*, à la cour de Brunswick, a eue sur le régne à jamais mémorable de cette même princesse sous le nom de *Catherine II*. La tolérance des czars attira dans plusieurs coins du vaste empire de la Russie des colonies de sectaires, tant de nos contrées méridionales que de la Pologne, de l'Allemagne, de la Hollande. Les anabaptistes, les frères moraves y ont plusieurs établissemens. Là se sont aussi propagées des sectes de chrétiens ascétiques, qui mènent une espèce de vie conventuelle sous le nom de *Raskolniques*, de *Théodosiens*, de *Philippons*, et qui ont tout l'enthousiasme et la ferveur des anciens cénobites (2). Plusieurs Hollandais avaient même établi, dans les premières années du règne de *Catherine II*, quelques colonies florissantes sur les rives du Wolga. Le brigand *Pugatschew* les a bientôt après exterminées.

---

(1) *Pierre* avait déjà, en 1700, à la mort du patriarche *Adrien*, nommé pour le remplacer un ecclésiastique, avec le simple titre d'exarque, et une jurisdiction fort limitée.

(2) Plusieurs de leurs sectes et de leurs colonies sont accusées de se livrer à des excès fort grossiers, et ont provoqué souvent la rigueur du gouvernement russe, d'ailleurs si tolérant en matière de religion.

SECOND POINT DE VUE.

Situation extérieure et respective des Etats de l'Europe entre eux. — Système d'équilibre.

Avant le cinquième siècle de notre ère, la plus grande partie de l'Europe était romaine, et par-là soumise à une certaine unité d'action. Ce qui n'était pas romain cherchait à maintenir son indépendance contre l'ennemi commun de toutes les nations; et à cela se bornait tout le système politique du temps. Lorsque les peuples divers du Nord et du Nord-Est envahirent le Sud et l'Ouest, un chaos qui dura plusieurs siècles confondit tout dans l'Europe. Les hordes errantes des nouveaux conquérans fondaient des empires d'un jour, détruits bientôt par de nouvelles hordes qui refoulaient les premières plus loin. Peu-à-peu cependant ces oscillations irrégulières se ralentirent, des dominations se fixèrent, et des groupes de peuplades s'établirent sur le terrain des anciennes divisions de l'Europe. En Germanie, en Gaule, en Italie, en Ibérie, en Angleterre, se formèrent de ces espèces de fédérations dont les limites et la constitution variaient souvent, et où le droit du plus fort était presque le seul droit public. Ce nouvel état n'était qu'un degré pour arriver à un autre mieux réglé. Les chefs de ces agrégats anarchiques, où chaque possesseur de fief tranchait du souve-

rain, affermirent à la fin leur autorité suzeraine, réduisirent un nombre de petits princes à la condition de sujets, et fondèrent ainsi des puissances stables, des monarchies, des empires. Mais durant les faibles commencemens de ce nouvel ordre, la confusion et l'anarchie étaient grandes encore. Les rois goths des Espagnes se battaient contre les rois maures qui étaient venus d'Afrique; les rois de France se battaient contre les rois d'Angleterre, qui avaient envahi une partie de leurs provinces, contre les ducs de Bretagne, de Bourgogne, de Lorraine et autres. L'Italie était la proie d'éternelles invasions, de conquêtes suivies de revers, d'un flux et reflux d'armées qui se succédaient; la Hongrie était livrée aux Musulmans et aux Impériaux; l'Allemagne voyait sans cesse s'élever des guerres civiles, sans but comme sans fin, entre ses divers princes. Il y avait donc autant de systêmes politiques sur la surface de l'Europe qu'il y avait de groupes d'états dans les limites de chaque contrée, et dans chacun de ces systêmes régnait d'ordinaire l'impéritie et le désordre. L'intérêt du moment, l'intérêt local décidaient de tout; chacun ne pensait qu'à son danger ou à son dessein actuel; les informes alliances étaient même peu durables; le regard de l'homme d'État dépassait rarement les bornes d'un pays; la Hongrie n'était rien pour l'Angleterre, la Suède rien pour l'Espagne; les corps politiques n'étaient pas encore dans ce contact universel qui fait aujourd'hui de l'Europe une

confédération d'états, laquelle embrasse déjà presque tout l'ancien et le nouveau-monde. On voyait bien auparavant se former des alliances momentanées; mais elles étaient la plupart sans consistance, sans nul plan fixe et durable. Qu'on lise, pour s'en convaincre, l'histoire de la plupart de ces alliances; celle, par exemple, de l'absurde et ridicule ligue de Cambrai, dont notre loyal *Louis XII* fut la dupe. Cependant il faut en convenir, la multiplicité des négociations, des ligues passagères de cette époque, décèle le besoin qu'on commençait à ressentir généralement de se lier, de s'appuyer réciproquement, de s'étayer de principes. Les systêmes partiels avaient déjà trouvé à-peu-près leurs centres de gravité : le systême total cherchait le sien.

Il a déjà été dit que les croisades avaient pour la première fois accoutumé nos peuples occidentaux à une réunion générale, à une sorte de fraternité européenne. Le catholicisme produisit constamment ce bon effet. La monarchie pontificale apprit aux princes et aux peuples à se regarder tous comme compatriotes, étant tous également sujets de Rome. Ce centre d'unité a été durant des siècles un vrai bienfait pour le genre humain. Mais il empruntait sa force de l'opinion et de la condescendance des princes. Depuis que des abus trop grands eurent révolté l'opinion, que des princes eurent humilié les papes, qu'un long schisme eut offert à

l'incertaine Chrétienté le spectacle de plusieurs pontifes à-la-fois qui prétendaient à la même puissance, et de conciles qui, à leur tour, se prétendaient au-dessus de tous les pontifes, ce centre d'unité perdit sa force attractive, et le système genéral, qui s'en détachait insensiblement, fut menacé de retomber dans le chaos. Cependant des masses s'étaient formées, assez puissantes pour devenir dans un nouvel ordre des centres d'action. L'Autriche, qui prédominait alors, la France, l'Angleterre, l'Espagne, avaient acquis une grande consistance intérieure; ces corps puissans étaient en présence l'un de l'autre, et il ne s'agissait plus que d'un événement décisif pour les mettre en contact, les rendre rivaux ou amis, en un mot, les lier étroitement. Cet événement fut la réformation et les guerres auxquelles elle donna lieu (1).

(1) « Les intérêts qui jusques-là avaient été nationaux, dit un écrivain d'un grand génie, cessent de l'être à mesure que l'intérêt religieux lie ensemble les hommes de divers pays, les sujets de divers gouvernemens qui auparavant étaient étrangers l'un à l'autre. La différence de langage, de mœurs, de caractère, avait élevé entre les peuples de l'Europe un mur de séparation que rien encore n'avait pu ébranler. Il fut détruit par la réformation de l'Eglise. Un sentiment plus puissant sur le cœur de l'homme que l'amour même de sa patrie le rendit capable de voir et de sentir hors des limites de cette patrie. Le calviniste français se trouva plus en rapport avec le calviniste anglais, allemand, hollandais, genevois,

L'intérêt nouveau pour les princes et pour les peuples que cette révolution religieuse fit éclore dans les esprits devint une affaire générale pour toute la Chrétienté; affaire qui ne tenait plus aux localités d'aucun pays en particulier, et qui les surpassait toutes en importance. Des états qui

---

qu'avec son compatriote catholique. Le triomphe des armées bataves était bien plus doux pour lui que le triomphe des armées de son souverain, qui combattaient pour la papauté. Ainsi les hommes qui précédemment étaient des troupeaux employés par les princes dans leurs affaires personnelles, devinrent peu-à-peu les juges de leurs propres destinées, et se déterminèrent par des vues qui procédaient de leurs plus chères affections. — On prodigue avec zèle à un compagnon de sa croyance des secours qu'on n'eût accordés qu'avec répugnance à un simple voisin. Le Palatin quitte ses foyers pour défendre contre l'ennemi de sa religion le Français qui l'a adoptée. Le Français quitte une patrie où sa conscience n'a plus de liberté, où il est soumis à mille vexations, et va répandre son sang pour le salut de la Hollande. On voit sur les rives de la Loire et de la Seine des Suisses et des Allemands qui combattent pour l'ordre de la succession au trône de France contre des Suisses et des Allemands. Le Danois quitte ses marais, le Suédois ses glaces pour venir briser les chaînes qu'on préparait à l'Allemagne. Tous apprennent, par ces nouveaux liens, à étendre leur bienveillance au-delà des bornes étroites de leur pays, à se mêler dans la grande famille humaine ; et, cessant d'être attachés à la glèbe d'un certain canton de terre, ils deviennent des Européens, des citoyens du monde » (SCHILLER, *Histoire de la guerre de trente ans*, t. 1).

auparavant existaient à peine les uns pour les autres, commencèrent alors à éprouver une sympathie qui en prépara l'union. La France s'allia à la Suède, l'Angleterre à la Hollande, la Bavière à l'Espagne. Les vues, en s'étendant, étendirent la prévoyance, firent naître les précautions. L'intérêt, devenu commun, exigea des mesures communes. Les desseins de la maison d'Autriche s'étaient fait voir à découvert, et on leur avait résisté ouvertement. Trouver un contre-poids qui pût équivaloir à cette puissance ambitieuse et l'empêcher de s'élever à son gré, devint l'affaire la plus importante de l'Europe nouvellement coalisée. De-là l'idée féconde d'un équilibre entre les puissances européennes; idée qui fut l'ame des négociations de Westphalie, et devint une considération majeure dans toutes les affaires publiques de l'Europe, depuis le traité qui en fut le résultat.

Alors l'Autriche, avec les Etats catholiques, pesait sur un des bassins de la balance; sur l'autre, toutes les puissances qui avaient combattu pour la réforme, la France même y comprise. L'équilibre européen ne fut donc vraiment, dans son principe, que l'opposition du parti catholique et du parti réformé. Bientôt survinrent de nouvelles circonstances qui lui donnèrent tout une autre face. Mais, en général, on peut le regarder comme le partage des corps politiques de l'Europe en deux groupes à-peu-près égaux en forces, et dans chacun desquels tantôt l'une et tantôt

l'autre des puissances joue le rôle de la figure principale.

Avant que les états de l'Europe se liassent en un systême total, l'Italie et l'Allemagne formaient depuis long-temps des systêmes particuliers ou confédérations, au sein desquels la politique commune de chacun de ces pays cherchait à maintenir un certain équilibre et à contenir un parti par l'autre. Il est possible que cet équilibre partiel ait été le type d'après lequel se forma l'idée de l'équilibre général; mais quelles vues plus vastes et plus précises découlèrent de celle-ci! La politique qui, en Italie particulièrement, avait été jusqu'alors un tissu de petites fourberies, de petites perfidies, d'intrigues, de cruautés et de bassesses, devint plus large et plus libérale; ses principes furent plus évidens, mieux connus; le plus grand nombre des gouvernemens puissans qui prirent part aux négociations par leurs ministres, s'éclairèrent mutuellement. Parmi ces gouvernemens, il en était quelques-uns que la loyauté et la franchise animait : le petit esprit italien fut peu-à-peu banni des cabinets. Sans doute qu'il entre encore quelque peu de fourberie dans la politique, et qu'on se trompe encore çà et là; mais se tromper réciproquement n'est plus aussi facile, ni même aussi nécessaire. Depuis la lutte longue et universelle où toutes les puissances se trouvèrent engagées par la réformation, on vit que la vraie politique consistait dans la force réelle; et que celle-ci avait sa

source dans la prospérité de l'Etat, dans le commerce, dans le bon esprit public, dans le dévouement des citoyens envers le Gouvernement. La force et les ressources de chaque état sont connues de tous les autres. La statistique rend de plus en plus cette connaissance exacte; et il n'est désormais guère possible de s'en imposer mutuellement. Chacun sent qu'il est nécessaire de soutenir son allié contre des entreprises ennemies; que le faible doit être protégé contre le puissant, qui le deviendrait trop en s'agrandissant. L'égoïsme exclusif a cessé par-là d'être l'esprit dominant de la politique européenne; on observe, on réprime celui qui veut s'élever; on relève celui qui est près de succomber : l'élévation démesurée de quelque puissance ne fait que resserrer le lien qui unit les autres entre elles. Les états même les moins considérables ont acquis dans ce systême une importance réelle : surveillance et bienveillance au-dehors; au-dedans le développement de toutes les forces par une bonne administration. Telle est, en général, la nouvelle tendance qu'a prise la politique depuis le grand conflit amené par la réformation.

Première Période de l'équilibre de l'Europe de 1520 à 1556.

Charles-Quint et *François I.er* sont les deux acteurs principaux des événemens de cette période. L'accroissement colossal de la puissance

autrichienne fut la première occasion qui fit sentir aux autres états la nécessité de s'allier étroitement contre elle. Dès-lors le rôle de la France fut décidé, et son monarque devint, par la nature des choses, le rival le plus redoutable pour *Charles*. Mais effectuer l'alliance des états intéressés, et faire agir cette confédération avec l'efficace et l'énergie requises, n'était pas aisé. La réformation vint en donner les moyens; et à son aide, l'opposition européenne s'organisa facilement. *Henri VIII*, qui aurait pu y occuper un rang honorable, tergiversa, craignit de paraître subordonné à *François I.er*, enfin était trop occupé de ses maîtresses et de théologie. En revanche, *François I.er* fit entrer la puissance ottomane dans le nouveau systême. La France, la Turquie et les princes protestans du Nord, telle fut la première coalition destinée à faire contrepoids à l'Autriche allemande, à l'Espagne, à la Bourgogne. Ces deux masses opposées se groupaient, l'une autour du parti protestant, et l'autre autour du parti catholique en Allemagne. On sentait généralement que l'équilibre dans l'Empire déciderait de l'équilibre dans le reste de l'Europe, et que, si *Charles-Quint* triomphait des princes protestans, sa puissance deviendrait irrésistible. *Henri II*, qui succéda à *François I.er*, s'allia étroitement à *Maurice* de Saxe. Enfin, en 1556, le redoutable *Charles* disparut du théâtre des événemens, s'enferma dans un cloître : ses états d'Allemagne se séparèrent de la monarchie

espagnole et de la Bourgogne, qui furent le lot de son fils *Philippe*. Un changement se fit sentir dans le système européen.

Seconde Période de 1556 *à* 1603.

Philippe II d'Espagne et *Elizabeth* d'Angleterre deviennent les deux personnages en évidence; l'un à la tête du parti catholique, et l'autre à la tête du parti protestant. Le paisible *Rodolphe II* laisse respirer l'Autriche et le reste de l'Allemagne. La scène des événemèns est transportée sur un nouveau théâtre. La Grande-Bretagne est protestante, et les Pays-Bas se révoltent contre *Philippe*. L'Espagne, d'un côté, combattant pour le papisme, l'Angleterre et les Provinces-Unies de l'autre, combattant pour la réforme, occupent l'histoire de cette période. La nouvelle république, à peine née, se plaça au rang des premières puissances. Le ressort trop tendu de l'oppression avait provoqué en elle la réaction du ressort de la liberté; les efforts faits pour la soumettre n'eurent d'autre effet que d'amener plutôt le développement de toutes ses forces. Si la France alors n'eût pas langui sous des princes faibles, qui semblaient n'avoir de l'énergie que pour alimenter les factions, se prêter au fanatisme, et poursuivre leurs sujets réformés; si elle n'eût été réduite au rôle malheureux, contradictoire et pénible à soutenir, de protectrice de la réforme au-dehors,

et de son ennemie au-dedans, nul doute qu'elle n'eût pu facilement seconder d'une main puissante la ligue batave, et se l'attacher pour jamais au détriment de l'Angleterre. Celle-ci a bien su depuis tirer parti de ce dévouement de la Hollande que la France avait négligée. Il serait superflu de détailler ici tout ce que nous y avons perdu pendant deux siècles, et tout ce que nos rivaux y ont gagné ; chacun ne le sait que trop.

Dans la période précédente, les armées de terre décidaient du sort de la guerre. Dans celle-ci, la position géographique des combattans exige des flottes, et le phénomène de puissances maritimes, s'entre-choquant sur les mers, se montre pour la première fois dans l'Europe moderne. Depuis ce temps, la supériorité des armées navales devint d'une conséquence encore plus décisive que celle des armées de terre. Les marchands de la Hollande s'emparèrent d'une bonne partie de la navigation des deux mondes, et firent voir ce que pouvait devenir un état commerçant avec le seul secours de ses vaisseaux. L'esprit religieux avait donné naissance à la nouvelle république ; mais elle donna naissance à l'esprit de commerce, qui peu-à-peu fit perdre au premier de son influence, et enfin le fit évanouir tout-à-fait pour régner à sa place dans la politique. Ainsi tout s'enchaîne dans la destinée des états, et se prête un développement mutuel.

Dans la lutte qui occupe toute cette période,

l'opposition des deux partis religieux est plus marquée que jamais, puisque l'un est tout catholique, et l'autre protestant sans mélange. Or comme le parti catholique combattait pour l'autorité royale contre des sujets rebelles, et que le protestant combattait pour le soutien de ces mêmes rebelles et pour la fondation d'une république, il s'établit depuis, comme une maxime d'état avérée et fondamentale, que le catholicisme était le meilleur appui du pouvoir absolu; tandis que le protestantisme favorisait la rebellion et l'esprit républicain. On n'ôterait pas encore de nos jours cette maxime de la tête de plusieurs hommes d'Etat. Elle peut avoir son côté vrai; mais nous avons assez fait voir ci-devant en quel sens.

La puisante *Elizabeth* meurt après *Philippe*; les *Provinces-Unies* subsistent par elles-mêmes; une nouvelle époque se prépare dans l'équilibre européen.

Troisième Période de 1603 *à* 1648.

La période précédente n'avait été qu'un entre-acte des longs troubles d'Allemagne; entr'acte que remplirent les scènes de la liberté hollandaise et les guerres civiles de France. Après six années de guerre, et trois de trouble et d'incertitude, la ligue de Smalcalde avait obtenu de *Charles-Quint*, fatigué, affaibli, la paix d'Augsbourg, qui date de 1553, mais qui ne fut tout-

à-fait consolidée par l'empereur qu'en 1555, peu de mois avant qu'il descendît du trône. En 1618, la guerre se ralluma avec plus de force que jamais, et dura trente années consécutives entre l'empereur et les princes protestans, jusqu'à ce que le traité de Westphalie vînt y mettre fin en 1648.

L'Espagne était retombée dans l'inertie. L'Angleterre était agitée des convulsions terribles, dont il a été fait mention ci-desus à l'article particulier de cette puissance. *Henri IV* était monté sur le trône de France; mais les premières années du règne de ce grand prince avaient été consumées à rétablir ce que tant de secousses avaient bouleversé dans l'intérieur du royaume. Si la providence eût voulu le laisser encore aux peuples dont il était l'idole, quels maux son génie n'eût-il pas sans doute épargnés à l'Europe! La guerre de trente ans, ou eût été prévenue par lui, ou eût été plutôt terminée. Déjà il avait rendu à la France son assiette et son importance. Par-là, il l'avait remise à sa place naturelle; c'est-à-dire, en présence de l'Autriche, qu'il avait résolu de contenir. Il était redevenu le protecteur du parti protestant en Allemagne, et avait résolu de maintenir la paix et l'équilibre dans la république européenne. Qui pourrait déterminer jusqu'où la volonté d'un tel héros, secondé d'un ministre tel que *Sully*, eût influé sur le sort du monde? On sait le projet de *paix* qui, dans la tête de l'abbé de

Saint-Pierre, pouvait n'être qu'un rêve; mais qui, dans celle d'un puissant monarque, avait au moins quelques moyens pour se réaliser. *Henri* fut enlevé au monde au milieu de sa belle carrière. La France retomba encore après lui dans un accès de faiblesse et d'anarchie sous un roi mineur. Elle s'allia à l'Espagne qui lui avait fait tant de maux, et devint le jouet de toutes les petites intrigues de la cour italienne de *Marie de Médicis*. Ce ne fut qu'en 1624 que l'habile main de *Richelieu* s'appliqua efficacement à son salut. Ainsi elle ne put jouer aucun rôle au commencement de cette période.

En 1630, la Suède se montra sur le théâtre de la guerre en Allemagne; et bientôt la France y parut avec elle. Les armées des deux nations rivalisèrent de courage, et leurs chefs de talens. Cependant il ne faut pas dissimuler que le rôle des Suédois, qui combattaient franchement pour la cause de leur religion, fut plus soutenu, plus constamment héroïque; et la faiblesse intrinsèque de la Suède rendait ces efforts d'autant plus admirables. L'Autriche, l'Espagne, le Pape, la Bavière et quelques petits Etats catholiques d'un côté, la France, la Suède et les Etats protestans d'Allemagne de l'autre, voilà les deux groupes principaux de l'équilibre européen vers la fin de cette période. Ils restèrent les mêmes aux célèbres négociations de la paix. L'Autriche y vit son sort fixé. La France et la Suède devinrent les garans d'un traité qui réglait l'ordre futur

de l'Empire. Toutes deux s'approprièrent des lambeaux de l'Allemagne qu'elles étaient venues pour défendre : la première, les Trois-Evêchés et l'Alsace ; la seconde, les évêchés de Brême et de Verden, une partie de la Poméramie, quelques ports et îles de la Baltique.

La Suède déclina bientôt ; la France s'éleva, et de nouvelles variations survinrent dans l'équilibre des états de l'Europe. Mais il ne nous convient pas de les suivre. Désormais l'influence, au moins immédiate, de la réformation cesse de s'y manifester. L'intérêt religieux n'est plus le principe dominant d'activité des cabinets. L'ambition de *Louis XIV*, la succession d'Espagne, les colonies, l'affermissement de la Prusse, l'intervention de la Grande-Bretagne dans les affaires du continent, d'autres événemens encore viennent occuper la scène. Néanmoins le maintien de l'équilibre continue d'être la loi fondamentale de la politique de l'Europe ; et de nos jours, où des événemens nouveaux avaient troublé quelques instans cet équilibre, nous voyons les chefs des peuples s'empresser de le rétablir, non pas, il est vrai, avec les mêmes matériaux, mais au moins sur les mêmes bases que par le passé : les individus changent dans l'ordre politique comme dans le reste de la nature ; mais les lois du grand tout restent constamment les mêmes.

RÉCAPITULATION sommaire des résultats de la Réformation par rapport à la Politique.

L'Europe, plongée depuis plusieurs siècles dans une stupeur et une apathie interrompues seulement par des guerres, ou plutôt des incursions et des brigandages sans but réel pour l'humanité, reçoit tout-à-coup une nouvelle vie et une nouvelle activité. Un intérêt universel et profond agite les peuples ; leurs forces se développent, leurs esprits s'ouvrent à de nouvelles idées politiques. Les révolutions qui avaient précédé n'avaient mis en action que les bras des hommes : celle-ci en fait travailler aussi les têtes. Les peuples, qui jusques-là n'étaient comptés que comme des troupeaux passivement soumis aux caprices de leurs chefs, commencent à agir par eux-mêmes, sentent leur importance et le besoin qu'on a d'eux. Ceux qui embrassent la réforme font cause commune pour la liberté avec les princes ; et de-là naît un lien plus resserré, une communauté d'intérêt et d'action entre le souverain et les sujets. Les uns et les autres sont à jamais délivrés de l'excessive et onéreuse puissance du clergé, aussi bien que de la lutte pénible pour toute l'Europe, et qui durait depuis si long-temps entre les papes et les empereurs, savoir à qui des deux resterait le suprême pouvoir. L'ordre social se régularise et se perfectionne. La puissance autrichienne est restreinte dans

dans de justes bornes; celle de la France s'élève et lui tient tête; on commence à sentir le besoin des alliances durables; les corps politiques de l'Europe forment un systême lié d'équilibre, un tout régulièrement organisé, dont auparavant on n'avait pas même l'idée. Des états, tels que la Suède et la Turquie, qui jusques-là existaient à peine pour les autres, prennent un rang et une importance dans ce systême. Quelques-uns, tels que la Hollande, naissent du sein de cette grande secousse, et acquièrent, dès leur origine, une grande prépondérance. Les premiers fondemens se posent de la monarchie prussienne et de la république américaine. Il se forme dans la politique un esprit général qui embrasse toute l'Europe. L'art des négociations se perfectionne, devient plus franc et plus certain; la marche des affaires plus claire et plus simple. Dans cet état de liaison et de contact, les commotions, les guerres deviennent plus générales, mais aussi sont plutôt terminées, et leur rigueur est adoucie par un droit des gens plus humain.

Si la France eût été protestante, elle eût combattu plus franchement pour la cause du protestantisme, et la lutte eût été moins longue. Mais de ce qu'elle était catholique, il résulta peut-être un avantage équivalent pour l'humanité; c'est qu'on s'habitua peu-à-peu à la tolérance et à la fraternité des sectes, surtout quand on vit un ministre tout-puissant revêtu de la pourpre romaine, le cardinal de *Richelieu*, faire cause commune, et

contracter une étroite alliance avec la Suède protestante et toute la ligue des princes hérétiques de la Saxe.

L'Eglise cesse dans une partie de l'Europe de former un état étranger dans l'Etat: d'où il est facile de présager que ce changement s'exécutera un jour partout, et que son chef sera réduit à la simple primatie spirituelle. Enfin le clergé catholique réforme sa conduite sur l'exemple des protestans, et il gagne en mœurs, en savoir, en considération, ce qu'il perd en puissance et en richesses.

Cependant presque tous les gouvernemens de l'Europe augmentent leur puissance et leur force intérieure; les protestans, parce qu'ils se sont réunis à la masse des peuples, et qu'ils se sont attribué les biens, prérogatives et juridictions de l'Eglise; les catholiques, parce qu'ils se sont mis sur un redoutable pied de guerre, qu'ils ont abattu les protestans de leurs propres états, et ainsi subjugué une partie de leurs peuples par l'autre, les citoyens par les soldats.

Depuis la découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance, le commerce des deux mondes s'était concentré dans les mains de l'Espagne et du Portugal. Mais ces deux pays, comme presque tous les autres avant le seizième siècle, n'avaient qu'un trône et point de peuple : toute l'activité nationale procédait du Gouvernement. L'ignorance des princes guidait un commerce avide autant que mal entendu, dont le luxe des

cours et l'impéritie absorbaient les profits. Combien n'eussent pas encore long-temps langui le véritable esprit commercial, la navigation, l'exploration des mers, si deux états activés par la réformation (états où la nation entière déployait toutes ses forces, épuisait ses ressources, et secondait l'action du Gouvernement) ne se fussent trouvés conduits et comme forcés à s'emparer du trident! Sans la secousse religieuse opérée par *Luther*, l'ordre des événemens ne fût pas devenu tel; la Hollande, pauvre par celle des Etats autrichiens, fût restée sans marine et sans commerce : l'Angleterre n'eût point eu cette force volcanique et la direction qui tourna cette force contre l'Espagne. Au lieu de cela, le système maritime et commercial a pris en Europe, par ces deux puissances, un développement et un essor proportionné à la force interne qui les animait. Leurs flottes, leurs habiles marins, ont parcouru toutes les mers, ont embrassé le globe dans la ligne de leur course. Cet exemple a été suivi par la France, l'émule constant de tout ce qui est grand et utile. Ainsi la fermentation excitée en Europe par des opinions religieuses y a suscité un nouvel ordre de choses plus heureux pour l'humanité, et s'est fait ressentir jusques dans les deux mondes.

SECONDE SECTION.

SUR LE PROGRÈS DES LUMIÈRES.

« Il y a environ deux cents ans qu'un homme de génie ayant découvert et rassemblé les preuves incontestables du mouvement de la terre, fut condamné comme hérétique à une prison perpétuelle par le tribunal de l'Inquisition. — Aujourd'hui, un traité complet de la mécanique céleste est librement publié. Son illustre auteur voit les sciences honorées dans sa personne par les premières dignités de l'Etat.... Que de pas faits en si peu de temps, et quelle carrière parcourue depuis Galilée ! »

Ainsi s'exprimait naguères M. *Biot*, en annonçant le troisième tome de l'immortel ouvrage du sénateur *Laplace*. Cette considération naïve d'un zélateur distingué des sciences, qui peut-être, en l'écrivant, ne pensait pas à la réformation de *Luther*, renferme néanmoins d'une manière implicite ce résultat certain, savoir : Que l'ancien systême du catholicisme romain était diamétralement opposé aux progrès des lumières ; et qu'un événement qui a contribué à délivrer l'esprit humain d'un tel adversaire doit être compté pour une des plus heureuses époques de la culture in-

tellectuelle des peuples modernes. Le système opposé de libéralité, d'examen, de critique franche, établi par la réformation, est devenu l'égide sous laquelle les *Galilée* des siècles postérieurs, les *Kepler*, les *Newton*, les *Leibnitz*, les *Hevel*, les *Laplace* enfin, ont pu en assurance développer leurs hautes conceptions.

Mais dans cette carrière vraiment immense parcourue par l'esprit humain depuis trois siècles, comment discerner les pas que lui a fait faire la réformation seule? Tant de causes ont concouru à la culture intellectuelle de cette période! La réformation, ainsi qu'il a déjà été observé, n'a été elle-même qu'un premier effet du retour des lumières. Cependant cet effet doit être devenu cause à son tour; il a dû influer sur les événemens postérieurs. Mais jusqu'où, et de quelle manière? La réformation a-t-elle accéléré, a-t-elle retardé la marche de l'esprit humain? Lui a-t-elle été favorable ou nuisible? Des écrivains renommés ont également soutenu l'une et l'autre opinion. Faut-il adopter sans réserve l'une des deux? Convient-il plutôt de choisir un parti mitoyen? L'auteur du présent essai va énoncer franchement son avis sur ce point, et chercher à le justifier.

Fille des lumières renaissantes, la réformation n'a pu sans doute qu'être favorable à leurs progrès. Mais cet enfant de la lumière fut conçu dans un siècle encore ténébreux, au milieu d'un monde encore dans le chaos, où fermentaient

une foule de principes opposés. Livrée à toutes les passions qui régnaient alors, défigurée souvent dans ses formes extérieures par l'ignorance et par la superstition de ceux-mêmes qui contribuaient à son établissement, la réformation, qui ne tendait originairement qu'au bien, a été la source de beaucoup de maux. Le bien qu'elle devait produire est un résultat de l'esprit qui fait son essence : les maux qu'elle a occasionnés dépendent, pour la plupart, des incidens dont elle fut accompagnée, de la résistance qu'on lui opposa, des motifs étrangers qu'on lui adjoignit. On doit donc ici considérer deux choses, qu'on ne peut confondre sans injustice : l'une est l'impulsion morale donnée primitivement par la réformation ; l'autre est la secousse qui en résulta, quand à cette impulsion primitive vinrent s'en mêler tant d'autres qui la modifièrent diversement et la dénaturèrent ; en un mot, il faut considérer dans la réformation l'esprit et l'événement, l'intention et le fait.

---

§. I. *RÉSULTATS de l'impulsion morale donnée par la Réformation.*

Par ce qui a été dit en plusieurs passages de cet écrit sur la nature de la réformation, on peut facilement présumer quelle direction a dû avoir son impulsion morale, et sur quels objets

elle s'est étendue. L'intention des réformateurs a été, dans le principe, de s'affranchir du despotisme et de l'infaillibilité des papes; de s'en tenir uniquement aux livres saints pour fondement de la croyance; et enfin de renverser la scholastique, qui était devenue l'ame de la théologie romaine et le ferme appui de la hiérarchie. Il suit de-là, que la réformation a dû par son essence influer sur la liberté de penser, si indispensable à l'homme, et base de sa liberté civile; sur la manière d'envisager la religion, d'en établir les preuves, et d'interprêter l'Ecriture; en troisième lieu, sur la philosophie et sur toutes les ramifications de l'arbre des sciences qui dépendent de quelqu'un de ces trois points principaux. L'ordre et la clarté exigent que nous traitions chacun de ces articles en particulier.

Relativement à la liberté de penser.

Je croirais manquer de respect à mes juges et à la partie éclairée du public, si je me laissais aller à une longue énumération des avantages que l'esprit humain retire de la faculté illimitée d'exercer librement ses forces. Que seulement l'on songe à l'attirail immense de censures, de prohibitions, d'inquisiteurs que l'Eglise romaine avait mis en jeu pour tenir tous les yeux fermés dans un temps où chaque vérité nouvelle devenait une hérésie; c'est-à-dire, un crime digne de tous les supplices, et contre lequel on requé-

rait toute la rigueur du bras seculier..., et l'on frémira du danger que l'humanité a couru avant le seizième siècle. Si, par un concours le plus heureux et le plus inattendu de circonstances favorables, la pensée n'eût reçu presque coup sur coup de nouveaux renforts et de nouveaux alimens à son activité, que serait devenue la faible étincelle de lumière qui commençait à briller, avec le système d'étouffement et d'*obscurantisme* adopté par la cour de Rome? Si les Grecs de Constantinople n'eussent émigré vers l'Ouest; si *Copernic* dans le ciel, *Colomb* sur la terre, n'eussent reculé les limites du savoir; si du sein de la laborieuse Allemagne ne fussent sortis l'art de l'imprimerie, et la réformation de l'Eglise; si la puissance colossale qui enchaînait les consciences et qui opprimait les esprits n'eût reçu rapidement tant d'atteintes sensibles, de combien de siècles peut-être n'eussent pas été retardées la culture du genre humain, et l'amélioration de l'état social? Demandons-le au midi de l'Allemagne, aux peuples des Deux-Siciles, de l'Espagne, de l'Irlande. — Qu'un observateur impartial, après avoir reconnu franchement l'état des lumières dans ces contrées, s'assure du degré où elles sont parvenues dans la Suisse, l'Allemagne protestante, la Hollande, l'Angleterre: le contraste ne pourra lui échapper. Ce n'est pas à dire que, dans les pays catholiques ci-dessus dénommés, il ne se rencontre des hommes supérieurs et à la hauteur de leur siècle; mais ils

sont rares, et c'est la masse des nations qu'il s'agit de comparer. Sans doute que, dans la liaison étroite où tous les peuples de notre petite Europe vivent ensemble, il est impossible que les lumières des uns ne pénètrent quelque peu chez les autres : le mur de séparation ne peut être assez renforcé, assez sévèrement surveillé, pour que les individus d'une et d'autre part ne se communiquent. Mais certes, du côté catholique, on n'a négligé jusqu'ici aucune précaution pour repousser, comme une dangereuse épidémie, les idées libérales du protestantisme dans les limites de leur territoire. C'est à Rome que les premières censures de livres ont été inventées ; et l'exemple en fut suivi religieusement par les gouvernemens dévoués à Rome. *Léon X*, ce protecteur si vanté des arts, promulgua, en 1515, de sévères réglemens contre la publication et l'impression de livres traduits du grec, de l'hébreu ou de l'arabe. Presqu'au même instant où, cinq ans après, il fulmina contre la réforme cette fameuse bulle qui débutait ainsi : *Exurge, Deus, judica causam tuam*, dans laquelle *Luther* et tous ses adhérens étaient foudroyés des plus terribles anathêmes ; où il était indistinctement prohibé de lire tous leurs livres, de quelque matière qu'ils pussent traiter ; au même instant, dis-je, ce pontife ne rougit pas de publier, au nom de *Jésus-Christ*, une bulle en faveur des poésies profanes de l'*Arioste*, menaçant de l'excommunication ceux qui les blâme-

raient ou en empêcheraient le débit! Qu'attendre d'un tel esprit, d'un tel abus des choses qu'on veut faire respecter comme saintes, recevoir comme des oracles du ciel même? La France, le plus éclairé de tous les pays catholiques, plus éclairé que plusieurs pays protestans, et où le papisme n'a jamais régné indéfiniment, malgré ses efforts pour s'y ancrer et pour y introduire l'inquisition; La France, où même régnait une demi-réforme sous le titre des *libertés gallicanes*, n'a pas été tout-à-fait à l'abri de ce systême d'étouffement (1). En Espagne, en Italie, en Autriche, les prohibitions et les censures allèrent bien plus loin, et y imposent encore aujourd'hui de grandes entraves à la liberté d'écrire et de penser (2). Plusieurs gouvernemens

(1) Ce serait une histoire très-intéressante, si elle était philosophiquement écrite, que celle de tous les livres juridiquement condamnés. On en verrait beaucoup de flétris pour avoir osé dire ce que tout honnête homme doit se faire gloire de penser. Les registres du Parlement et de la Sorbonne offriraient en ce genre une honteuse liste d'écrivains persécutés pour avoir publié des vérités utiles, tandis que des écrits scandaleux et immoraux jouissaient de la protection des lois. C'est qu'on aime mieux la corruption qui énerve les esprits, que la recherche des grandes choses qui les élève et les renforce.

(2) On ne peut se rappeler sans étonnement que le *Discours* tenu au *Corps législatif* par feu M. *Portalis*, alors conseiller d'Etat, pour le rétablissement du culte catholique en France, a été prohibé, en 1804, par l'In-

de l'Allemagne méridionale renouvellent de temps à autre ces salutaires réglemens contre la lecture des livres écrits par les *hérétiques* ou par les *esprits forts*. Les bibliothèques publiques tiennent sous clef les *œuvres de Rousseau*, de *Voltaire*, etc.; et il est expressément ordonné « de ne les communiquer qu'a ceux qui s'engagent à les réfuter »; ce sont les termes d'un édit assez récent. Un professeur d'une université bavaroise fut destitué de son emploi quelques années avant la révolution de France, pour avoir demandé qu'on plaçât dans la bibliothèque commune un exemplaire du *Dict. critiq. de Bayle*. Ces faits, et une infinité d'autres qui se renouvellent journellement, caractérisent l'esprit du catholicisme relativement à la propagation des lumières et à la libéralité de l'instruction. La maxime des siècles du moyen âge y vit encore, et s'y maintient autant qu'il est possible de la maintenir dans notre siècle : « de retenir les esprits sur certains objets dans une entière stupidité; d'y laisser tant qu'on peut de cases vides, afin de les pouvoir remplir ensuite à volonté, et que les

---

quisition de Madrid, par la raison, porte l'*index*, « que cet écrit pourrait *porter les esprits à la tolérance* ». Ce n'est pas qu'aux yeux d'une philosophie et d'une religion épurées le *Discours* de M. *Portalis* soit tout-à-fait irréprochable; mais l'horreur de MM. les inquisiteurs de Madrid pour la *tolérance* est d'une toute autre nature.

superstitions y trouvent commodément place ».
Est-il arrivé qu'aucun pape ait rétracté la bulle *In Cœna Domini*, par laquelle sont excommuniés tous ceux qui lisent des livres composés par des hérétiques? *Fra Paolo*, faisant mention du premier *index* de livres défendus qui se publia à Rome en 1559, dit entre autres choses : « Que, sous prétexte de la religion, le pape y condamnait à l'excommunation les auteurs d'écrits où seulement l'autorité des princes et des magistrats est soutenue contre l'usurpation des ecclésiastiques.... Outre cela, les inquisiteurs romains défendirent en masse tous les livres imprimés par soixante-deux imprimeurs qu'ils dénommèrent, sans acception de leur contenu, ajoutant encore une défense générale de lire aucun livre sortant des presses d'un imprimeur qui, une seule fois dans sa vie, aurait imprimé quelque écrit venu de la main d'un hérétique. De sorte, continue l'historien, qu'il ne restait plus rien à lire.... L'on ne trouva jamais un plus beau secret pour hébéter et abâtardir les hommes par la religion » (*Histoire du concile de Trente*, liv. 6).

La réformation brisa toutes ces chaînes imposées à l'esprit humain, renversa toutes les barrières qui s'opposaient à la libre communication des pensées. Il ne resta de prohibé dans son sein que les productions dont la morale publique ou la pudeur auraient à rougir. — Avoir rappelé le souvenir de ces chaînes et de ces barrières ; avoir considéré la longue barbarie qu'elles auraient

encore maintenue sur la terre, n'est-ce pas avoir exposé suffisamment combien la réformation a contribué aux progrès et à l'universalité des lumières? Dès que par elle, en effet, la carrière eut été ouverte, on osa discuter publiquement les intérêts les plus précieux de l'humanité, et parler humainement de toutes les choses humaines.

L'Eglise romaine disait: « *Soumets-toi à l'autorité sans examen* ». L'Eglise protestante dit: « *Examine, et ne te soumets qu'à ta conviction* ». — L'une ordonnait de croire aveuglément; l'autre enseigne avec l'Apôtre (1) « de rejeter le mauvais, et d'adopter seulement ce qui est bon ».

« *Le protestantisme*, a dit un écrivain estimable, *est la force répulsive dont est douée la raison, d'écarter d'elle et de repousser tout ce qui veut occuper sa place* (2) ». Je m'abstiendrai d'en dire davantage, et de tomber dans de vaines déclamations sur cet objet. Il suffit de réfléchir un seul instant à l'opposition immense de ces deux principes adoptés respectivement des deux parts pour base de la culture morale: d'un côté,

---

(1) « *Spiritum nolite extinguere. Omnia autem probate; quod bonum est tenete.* — Gardez de vouloir éteindre l'esprit..... Mais examinez tout, et conservez ce qui est bon ». *S. Paul*, Thess. V, 19, 21.

(2) M. le pasteur *Greiling*, dans un très-bon ouvrage allemand, intitulé *Hieropolis*, sur les rapports réciproques de l'Eglise et de l'Etat.

crois! de l'autre, *examine!* Assurément tout doit prendre de part et d'autre, sous l'autorité suprême de ces deux principes contraires, un aspect bien différent. Le principe d'examen provoque la lumière dont il est ami, comme celui de soumission aveugle est le fauteur des ténèbres. Et comment calculer jusqu'où peut s'étendre l'influence infinie d'un principe fondamental que l'on admet pour base de l'instruction religieuse, et par conséquent aussi de l'instruction morale d'une nation? L'homme qui est libre dans le sanctuaire le plus intime de son ame regarde franchement et hardiment autour de soi; il devient entreprenant, actif, propre à tout ce qui est grand et utile. Celui qui est esclave dans sa conscience, esclave au centre de son être, l'est, sans le savoir, dans toute sa conduite, dégradé qu'il est par la stupéfaction et l'apathie qui énervent ses facultés.

Relativement à l'étude de la Religion: langues anciennes, exégèse, archæologie, histoire.

Conformément aux termes de la question proposée par l'Institut national, on ne peut considérer ici l'étude de la religion, qu'en tant que le mode de cette étude a été d'une influence immédiate sur la littérature et les sciences. On ne s'occupera donc nullement du dogme des diverses églises réformées, c'est-à-dire de la science *dogmatique*, non plus que de leur mode d'in-

struction religieuse, qui se rapporte à la science appellée *catéchétique*, ni de la science des orateurs sacrés, appelée *homilétique*, etc. ...... ce qui d'ailleurs, et en d'autres circonstances, fournirait peut-être la matière d'un travail fort etendu et fort intéressant.

Du temps que l'Eglise romaine dominait seule dans l'Occident, l'absence de toute contradiction entraînait celle de tout examen et de toute étude des antiquités religieuses. L'Eglise opposait même, comme on l'a vu précédemment, une résistance active à toutes recherches sur cette matière. Elle prohibait de tout son pouvoir l'enseignement des langues orientales et la lecture des livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Son systême reposait sur des passages et des termes de ces livres qu'elle interprétait suivant ses vues, et sur des traditions, des passages des Saints-Pères, des décisions de conciles, des bulles pontificales, des décrétales, des chartes, et autres monumens historiques vrais ou supposés. Pour attaquer ce systême efficacement et dans toutes ses parties, aussi bien que pour établir le leur sur des fondemens solides, les théologiens protestans furent contraints de s'enfoncer dans toutes les profondeurs de la critique, tant par rapport aux idiômes dans lesquels étaient écrits les originaux des livres saints, que par rapport aux diverses branches de l'histoire sacrée et de l'histoire ecclésiastique. Il leur importait par-dessus tout de démontrer avec préci-

sion que tel passage était ou tronqué ou mal interprété ; que telle expression avait, dans le siècle où elle avait été écrite, un sens tout différent de celui qu'on lui attribuait actuellement, et ainsi du reste. Dès-lors l'étude de l'orientalisme, des antiquités sacrées (qui sont intimement liées avec les antiquités profanes de l'Orient), et enfin celle des langues qui en sont la clef nécessaire, devenait indispensable pour eux. Il fallait pénétrer et parvenir à une connaissance exacte des lieux, des mœurs, des événemens, des idées, de toute la culture intellectuelle, de l'état politique et privé des diverses nations pendant les siècles où tel prophète, où tel évangéliste avait écrit. Nous avons déjà vu que les principaux chefs de la réformation étaient précisément fort dévoués à ce genre d'étude, qui exige l'assiduité et le flegme du Nord. Qu'est-il besoin de rappeler ici à mes juges les services immenses rendus par les réformés des diverses communions, depuis *Luther*, *Mélanchthon*, *Camerarius*, *Zwingle*, *Calvin*, les *Buxtorf*, etc.... jusqu'à *Michaëlis*, *Eichhorn*, *Schultens*, *Lowth*, *Kennicott*, et autres, à la littérature et aux antiquités bibliques ? L'étude du grec, si importante à cause du Nouveau-Testament, des Pères et de la version des Septante, fut suivie avec une ardeur au moins égale. La connaissance des chefs-d'œuvre antiques écrits en cette dernière langue vint lui donner un attrait nouveau. Nommerai-je ici tous les célèbres hellénistes que l'Europe

bibliques ou orientales

l'Europe protestante a produits? Etalerai-je la liste de leurs travaux? Il faudrait pour cela un ouvrage de pure nomenclature, plus volumineux que toute cette dissertation. Qui a mis le pied sur le sol classique, et ne connaît pas *Ernesti*, *Heyne*, *Heeren*, *Schütz*, *Wolf*, *Voss*, *Bentley*, *Spanheim*, le hollandais *Hemsterhuys*, et son école si illustrée par *Valkenaer*, *Lennep*, *Wyttenbach* (1)? Qui ne sait pas que dans les pays protestans la connaissance du grec est peut-être plus commune que celle du latin dans la plupart des pays catholiques? En Angleterre, en Hollande, en Allemagne, presque tout homme qui a reçu quelque éducation sait aussi bien la langue d'*Homère* que celle de *Virgile*. Quant aux ecclésiastiques, cette connaissance leur est indispensable, et il n'est pas rare de les trouver versés dans la culture des langues et des antiquités orientales. L'impulsion fut ainsi donnée par la nécessité où se trouvèrent d'abord les protestans d'agir offensivement contre l'Église romaine. Ils étaient les agresseurs, et il y allait pour eux de l'existence à combattre victorieusement les théologiens catholiques. Ainsi l'attention et les efforts se tournèrent vers la critique historique et la

(1) Le plus grand nombre des érudits de France, aux seizième et dix-septième siècles, ont été des réformés, *Robert* et *Henri Etienne*, *Jos. Scaliger*, *Casaubon*, *Saumaise*, *Bochart*, *Tanegui Lefebvre*, *J. Morin* (qui abjura ensuite et entra à l'Oratoire) *Bayle*, etc., etc.

philologie. L'éducation publique fut organisée en conséquence; et cette étude devint d'autant plus estimée et plus généralement en vogue, que les progrès des savans nationaux étaient plus éclatans (1).

Cependant l'étude des langues et des antiquités sacrées et ecclésiastiques ne put être le partage des seuls protestans. Il fallut bien que les catholiques se missent en mesure pour se défendre et entreprendre de prouver contre leurs savans adversaires que les passages, les expressions, accusés par eux d'être faussement interprétés, l'étaient au contraire avec justesse et vérité. D'ailleurs l'impulsion une fois donnée dans la république des lettres européennes, aucun ne pouvait rester en arrière et se résoudre à la honte de paraître moins instruit que le parti adverse (2). Grand nombre de catholiques se dis-

(1) La grande attention qu'on apporte dans les pays protestans à l'étude des langues anciennes est sans doute une des raisons de la facilité avec laquelle on y apprend aussi les langues modernes et vivantes. En général, un protestant de la classe cultivée entend d'ordinaire deux ou trois langues européennes, outre la sienne.

(2) Les juifs mêmes furent réveillés par cette activité générale, et donnèrent dans le temps quelques grammaires et lexiques pour l'hébreu. Ils sont restés en général plus savans et plus éclairés dans les pays protestans qu'ailleurs. C'est en Hollande qu'a vécu *Spinosa*, comme *Moïse Mendelssohn* à Berlin, où l'on compte encore parmi les juifs plusieurs savans et philosophes du pre-

tinguèrent aussi bien que les protestans dans la critique et la philologie (1). Mais il faut avouer que cette étude ne fut jamais aussi encouragée et aussi universelle parmi les nations attachées à Rome que parmi celles qui s'en sé-

---

mier ordre. En général, la réformation a amélioré leur sort, ne fût-ce qu'en détruisant une foule de préjugés superstitieux qui excitaient contre eux la haine du vulgaire, en prévenant les ridicules accusations de magie, de sacriléges, de lacération d'hosties, de meurtres de petits enfans, d'empoisonnement de fontaines, et tant d'autres vexations qu'on exerçait contre eux. Il y a plusieurs écrits sur ce sujet. Le plus curieux et le mieux fait se trouve dans les *Opuscules* philologiques et historiques du savant E.-A. FROMMANN, imprimés à Cobourg en 1770, p. 509-536.

(1) L'abbé *Fleury*, auteur de la volumineuse *Histoire ecclésiastique*, dit, dans son traité *Du choix et de la méthode des études* : « Les prétendus réformateurs furent « bientôt les plus ardens à étudier les humanités, voyant « que l'éloquence et l'opinion d'une érudition singulière « leur attiraient grand nombre de sectateurs. Ils regar- « dèrent ces études comme des moyens nécessaires à la ré- « formation de l'Eglise.... Les catholiques les combattirent « bientôt par leurs propres armes...... On recommença « donc à étudier les Pères grecs et latins, trop peu con- « nus dans les siècles précédens : on étudia l'histoire « ecclésiastique, les conciles, les anciens canons ; on « remonta jusqu'à l'origine de la tradition, et on puisa « la doctrine dans les sources. Le sens littéral de l'Écri- « ture fut recherché par le secours des langues et de la « critique, etc. » Article XIII, *Renouvellement des humanités*.

parèrent. Ici, on se livrait à ces sciences avec l'ardeur du besoin et de l'enthousiasme; on les révérait comme les protectrices de la chose publique, comme les sources de l'indépendance religieuse et politique; là, on ne les maniait que comme des armes dangereuses dont on avait reçu les premières atteintes; on ne les cultivait que forcément et par le besoin de se défendre à avantage égal. Ajoutons encore que tout ce qui s'est fait parmi les protestans a été l'ouvrage de quelques particuliers zélés, et de princes la plupart assez peu riches. Si, au contraire, les catholiques eussent voulu sérieusement encourager chez eux de telles études, quels vastes moyens n'auraient-ils pas trouvés pour cela dans les trésors et les bénéfices du clergé, dans les nombreux monastères peuplés d'hommes qui pouvaient y employer tout leur loisir?

C'est de la sorte que le protestantisme, par sa méthode nouvelle d'étudier la religion, d'en envisager et d'en établir les preuves, fit naître dans l'Europe, et particulièrement dans son propre sein, une étude plus approfondie de l'antiquité sacrée, ecclésiastique et profane. De nos jours encore, nous en voyons assez de preuves dans l'érudition des savans du Nord, qui, plus éloignés que les autres Européens des contrées où a fleuri la belle antiquité, semblent néanmoins s'en assurer la suzeraineté durant leurs savantes excursions. Les Italiens marchent sur Herculanum, et en déterrent les merveilles; ils multiplient les mu-

sées et les collections; c'est pour *Winkelmann* qu'ils amassent ces matériaux : à leur aide, il retrouve le fil de l'art; il en écrit les annales; il en devient le législateur (1).

De cette étude approfondie que les théologiens protestans firent de l'archæologie orientale et grecque, appliquée à l'interprétation des livres sacrés, il résulta parmi eux, pour la science appelée *Exégèse*, ou critique du texte de l'Écriture (et qui forme une partie importante de leurs études), une perfection et une richesse qu'elle était loin d'avoir auparavant. L'exégèse a plusieurs branches. Celle qui s'attache particulièrement aux langues et aux antiquités, à la connaissance des temps, des lieux, des auteurs, se nomme *Herméneutique*. Les Anglais particulièrement, les Suisses, les Hollandais, les Allemands ont poussé très-loin cette science. C'est-là qu'on voit les divers fragmens, livres, poèmes ou traités qui composent la Bible (en tant qu'ils sont considérés comme ouvrages écrits dans un certain siècle et au milieu d'une certaine nation) interprétés, commentés et rendus à leur sens véritable.

(1) C'est un Allemand, *Conrad Peutinger*, d'Augsbourg, qui a le premier décrit les antiquités romaines, dans un livre exprès. Son ouvrage, imprimé en 1505, est intitulé : *Romanæ vetustatis Fragmenta*. Et un autre Allemand, *Bienewitz*, de Misnie, qui, sous le nom de *Petrus Apianus*, a publié, en 1534, le premier recueil d'inscriptions romaines : *Inscriptiones sacrosanctæ vetustatis*, etc.

Là le Pentateuque, par exemple, se trouve expliqué avec le même soin et la même profondeur que, dans l'archæologie profane, là sont les poèmes d'*Hésiode* ou d'*Homère*; les livres des *Machabées*, comme *Xénophon* ou *Polybe*. Les scholies écrites sur le livre de *Job*, sur ceux d'*Isaïe* et de *Jérémie*, sur les Pseaumes, sur le Cantique des cantiques, etc., jettent un jour tout nouveau sur ces précieux restes de l'Orient antique, sur leurs auteurs, sur l'esprit du siècle dans lequel ils ont été écrits. Les mythes de la nation et des peuples voisins y sont développés et éclaircis. Les travaux de l'exégèse et de l'herméneutique sur les livres du Nouveau-Testament ne sont pas moins importans. Les évangiles, les actes et épîtres des Apôtres, l'Apocalypse elle-même, soumis à la critique comme morceaux d'histoire, donnent lieu à des recherches et à des dissertations qu'on ne peut lire sans le plus haut intérêt. En suivant ainsi les historiens et les chantres sacrés au travers de l'antiquité égyptienne, arabe, syriaque, chaldaïque, samaritaine, perse, grecque, romaine; en analysant leur langage, leurs mœurs, leur esprit, la culture et les idées de leurs contemporains, on se trouve avoir élaboré une vaste région dans le champ de l'antiquité, et avoir porté la lumière dans une partie si essentielle pour nous des archives du genre humain (1).

---

(1) *Voyez* sur cet objet un *Discours* prononcé à l'ouverture de l'académie protestante de Strasbourg, le 15

Toutes les universités protestantes ont des chaires où l'exégèse, l'herméneutique et autres sciences qui en dépendent, sont enseignées la plupart avec distinction. Tel cours qui a pour objet l'interprétation des *Proverbes*, ou de l'épître aux *Galates*, se trouve être fréquemment un tableau accompli de l'histoire politique, littéraire et religieuse de l'époque où ces écrits ont été composés; tableau dans lequel on est souvent contraint d'admirer l'érudition, la critique et la philosophie qui ont concouru à sa composition. Les états, ainsi que les particuliers protestans, ne négligent rien pour porter au plus haut degré de perfection possible cette science de l'interprétation des livres saints. Les bibliothèques des anciens monastères de l'Orient et de l'Occident

---

brumaire an XII, par M. *Haffner*, professeur en théologie, et qui a pour titre : *Des secours que l'étude des langues, de l'histoire, de la philosophie et de la littérature, offre à la théologie.* Cette excellente pièce a été trop peu lue; les journaux en ont trop peu fait mention : enfin on en peut dire ce que *Condorcet* disait aussi d'un fort bon discours qui parut de son temps sur les réformés : « Il « aurait fait beaucoup de bruit, si l'on s'occupait sérieu- « sement à Paris d'autre chose que de plaisirs, d'intrigue « ou d'argent ». (Tom. X de ses *OEuvres*, pag. 289). *A. Scultet* avait déjà choisi à peu près le même texte pour le discours par lequel il ouvrit son cours de théologie à l'université de Heidelberg, le 20 mars 1618. *Oratio de conjungenda Philologia cum Theologia.* Ce morceau se trouve à la tête de ses *Deliciæ evangelicæ*, Hanov. 1629.

furent long-temps visitées sans relâche par d'infatigables philologues anglais, allemands, danois. Les manuscrits, les monumens de toute espèce y furent recherchés, déchiffrés, comparés des passages obscurs éclaircis; la lumière jaillit du sein de ces vieux dépôts poudreux : c'est pour l'œil connaisseur et exercé du protestant que l'indolent cénobite avait conservé ces trésors. Combien les adversaires de Rome n'ont-ils pas fait de riches et inappréciables trouvailles dans ces dépôts de la science, que les moines catholiques ont sans doute l'honneur d'avoir tenus renfermés pendant des siècles, mais dont la plus grande partie ne savait faire aucun usage, et que les plus savans d'entre eux ne défiguraient que trop souvent dans leurs écrits! Il ne peut convenir au plan de cet essai d'entrer dans les détails infinis qu'exigerait cette matière pour la traiter à fond, et pour étaler toutes les pièces justificatives qui y seraient nécessaires. Depuis le zélé *Pococke*, combien d'autres n'ont pas été, pour le même but, envoyés par des princes protestans, par de simples sociétés même, pour parcourir tout le Levant, l'Asie, la Palestine, la Thébaïde, l'Ethiopie? Je ne citerai que l'expédition dont faisait partie le danois *Niebuhr*, assez connu par son voyage d'Arabie et d'Egypte; expédition qui n'avait pas été préparée pour une autre fin. Tous ceux qui connaissent la relation de *Niebuhr* connaissent aussi l'intéressante série de questions que le célèbre *Michaëlis* de Gœt-

tingue lui dressa avant son départ, et qu'un homme tel que lui pouvait seul concevoir.

Je ne puis m'empêcher, avant de terminer l'article qui concerne cette belle et profonde science de l'Exégèse chez les protestans, de remarquer en passant combien tout le système des études de la théologie protestante diffère de celles de la théologie catholique. Ce sont deux mondes antipodes l'un de l'autre, qui n'ont de commun que le nom. Mais cela suffit malheureusement pour tromper tous les gens qui ne jugent que sur le nom. La théologie catholique repose sur l'autorité inflexible des décisions de l'Eglise, et dès-lors interdit à celui qui l'étudie tout usage libre de sa raison. Elle a conservé le jargon et l'appareil barbare de la scholastique : on sent en elle l'œuvre de ténèbres des moines du dixième siècle : enfin ce qui peut arriver de plus heureux à celui qui a eu le malheur de l'apprendre, c'est de l'oublier au plutôt. La théologie protestante, au contraire, repose sur un système d'examen, sur l'usage illimité de la raison. L'exégèse la plus libérale lui ouvre l'intelligence de l'antiquité sacrée; la critique, celle de l'histoire de l'Église; le dogme simplifié et épuré, n'est pour elle que le corps, la forme positive nécessaire à la religion ; elle s'appuie de la philosophie dans la recherche de la loi naturelle, de la morale et des relations de l'homme avec la divinité. Quiconque aurait à cœur de s'instruire en histoire, en littérature classique, en philoso-

phie, ne pourrait rien faire de mieux qu'un cours de théologie protestante. Ce sont des ecclésiastiques élevés ainsi, qui, sortant des universités, vont occuper les places de pasteurs, de ministres dans de petites villes et au milieu des campagnes. Il arrive souvent qu'ils y fondent des écoles excellentes, et répandent autour d'eux les lumières dont leurs maîtres les ont enrichis. La classe de nos curés, de nos vicaires de village a toujours été, en général, fort respectable et fort exemplaire : cependant, il faut en convenir, et tous ceux qui ont pu l'observer l'avoueront sans peine, cette classe n'est pas moins exemplaire chez les protestans, et elle y est beaucoup plus et beaucoup *mieux* instruite (1).

---

(1) Dans plusieurs pays protestans, on exige des ministres qui doivent être placés dans les campagnes, un cours d'agriculture et d'économie rurale, aussi bien que quelque connaissance de la médecine et de la pharmacie. Les jeunes ecclésiastiques subissaient à Genève un examen sur leurs cours d'humanités, de langues anciennes, etc., avant que de commencer leurs études théologiques; et après les quatre années que duraient celles-ci, ils subissaient de rechef un examen sur les humanités, pour s'assurer s'ils n'avaient rien perdu de ce genre d'instruction. Cette bonne coutume a été maintenue à Genève avec tous les anciens établissemens d'instruction. Le même régime est aussi en vigueur dans toutes les académies de la Suisse protestante. Les ministres de la religion, remplis d'une instruction aussi solide, la répandent autour d'eux. Dans les villages et les petites villes, la plupart tiennent des instituts d'éducation. Leur mai-

Un autre avantage que le nouveau mode d'études religieuses introduit par le protestantisme a procuré aux sciences, c'est d'avoir concouru si puissamment à tirer l'histoire ecclésiastique, et en grande partie aussi l'histoire civile, des mains des moines, chroniqueurs ordinaires des siècles qui ont précédé le seizième. Ces solitaires, assez mal instruits des affaires du monde, rarement impartiaux, ne louaient les princes qu'autant qu'ils avaient doté leurs couvens et fait du bien à l'Eglise. Ils mêlaient quantité de fables, de superstitions et de malédictions contre les hérétiques à ces informes annales. Où en était la muse de l'histoire avec de tels ministres? Ils ont rendu çà et là quelques services; mais combien la raison humaine, qu'ils ont tenue captive pendant des siècles, s'en serait rendu davantage à elle-même, si on l'eût laissé agir librement! Enfin *Reineccius*, *Mélanchthon*, *Sleidan*, *Buchanan*, *Grotius* (1),

---

son est un foyer de lumière pour le pays : outre leur bibliothéque, les ouvrages nouveaux, les écrits périodiques circulent, à frais communs, chez les pasteurs d'un canton. Les familles de ces hommes vénérables influent par leur exemple, et par la culture soignée de leur esprit, sur les familles qui les entourent et à qui elles s'allient. C'est un point très-remarquable que cette influence du clergé protestant sur la masse de la société qu'il éclaire et qu'il améliore.

(1) Il faut convenir que les seuls historiens modernes qu'on ose comparer aux anciens, tels que *Burnet*, *Clarendon*, *Robertson*, *Hume*, *Gibbon*, *J. Muller*, *Schib-*

De Thou, *Puffendorf*, vinrent rendre à l'histoire sa véritable forme. Par eux elle s'est réunie à la

---

ler, etc., sont tous protestans. L'abbé de *Mably*, dans sa *Manière d'écrire l'histoire*, met sans détour *Grotius* fort au-dessus de *Tacite* même; et il donne en plusieurs endroits la préférence aux historiens protestans sur les historiens catholiques. La raison de cette préférence est clairement exprimée dans ces mots de *Mably* : « En vérité « ce n'est pas la peine d'écrire l'histoire pour n'en faire « qu'un poison, comme *Strada* (catholique et jésuite), « qui, sacrifiant la dignité des Pays-Bas à celle de la cour « d'Espagne, invite les sujets à la servitude, et prépare « ainsi les progrès du despotisme. S'il en faut croire cet his- « torien, il est permis à *Philippe II* de fouler aux pieds « toutes les lois, tous les traités, tous les pactes de ses « sujets, parce qu'il tient sa couronne de Dieu; et ce « casuiste dangereux condamne les Pays-Bas à souffrir « patiemment la ruine de leurs priviléges et l'oppression la « plus cruelle, pour ne pas se rendre coupable d'une dés- « obéissance sacrilége.... C'est à cette ignorance du droit « naturel, ou à la lâcheté avec laquelle la plupart des « historiens modernes trahissent par flatterie leur con- « science, qu'on doit l'insipidité dégoûtante de leurs « ouvrages. Pourquoi *Grotius* (protestant) leur est-il si su- « périeur? C'est qu'ayant profondément médité les droits « et les devoirs de la société, je retrouve en lui l'élévation « et l'énergie des anciens. Je dévore son histoire de la « guerre des Pays-Bas; et *Strada*, qui a peut-être plus « de talens pour raconter, me tombe continuellement des « mains. Uu autre exemple du pouvoir de l'étude dont « je parle, c'est *Buchanan*. Quand on a lu le savant mor- « ceau qu'il a fait sous le titre *De jure regni apud Sco- « tos*, on n'est point surpris que cet écrivain ait com- « posé une histoire qui respire un air de noblesse, de

critique, à la philososophie, dont elle ne devrait jamais être séparée. *Bayle* et beaucoup d'autres historiens protestans, écrivirent avec une liberté, une critique et un esprit qu'ensuite beaucoup de catholiques imitèrent.

L'histoire de l'Église, tant celle du dogme, que celle des événemens extérieurs qui lient cette Eglise, comme société, aux autres corps politiques, acquit une consistance, une véracité, une impartialité et une critique, qui en ont fait une des branches les plus importantes du savoir humain. On connaît en France les essais des deux *Basnage*, de *Lenfant*, de *Beausobre*, de *Bayle* et de quelques autres. On connaît encore les travaux devenus déjà anciens des *Centuriateurs de Magdebourg*, les pères de la vraie histoire ecclésiastique (1), ceux de *Seckendorf*, de *Mosheim* en latin; mais on connaît moins ceux de *Walch* et de *Cramer* en allemand. Ceux-ci ont eu de dignes successeurs dans les derniers histo-

---

« générosité et d'élévation » (Pag. 18 et suiv. de l'édit. de Paris, 1783, in-12). Voilà le grand secret dévoilé: les uns ont de la libéralité et de la philosophie dans leur manière de penser et d'écrire; les autres n'en ont point.

(1) C'est eux qui portèrent aux prétentions de la cour de Rome le coup le plus sensible, en dévoilant l'imposture des *fausses décrétales*, et en mettant au grand jour leur vraie origine. *David Blondel*, réformé français, a fait la même chose après eux, et encore avec plus d'évidence.

riens de leur pays, le seul où cette histoire, si pleine de grandes leçons et de grandes idées, ait été traitée dignement par des hommes profondément instruits, tels que MM. *Semler*, *Schrœck*, *Le Bret*, *Fuessli*, *Plank*, *Spittler*, *Henke*, *Münter*, *Thym*, *Schmidt* et plusieurs autres.

Ajoutons, en finissant, que l'histoire littéraire, ce genre d'histoire qui s'occupe de présenter le tableau des progrès ou des variations de l'esprit humain dans les sciences et les arts, dut aussi une vie nouvelle à cette même impulsion. C'est à Kiel que l'illustre *Morhoff* donna, dans son livre intitulé *Polyhistor*, le premier exemple d'un pareil tableau. Trente années avant lui, *Pierre Lambecius* en avait déjà esquissé le plan et commencé l'exécution dans son *Prodrome de l'Histoire littéraire*. Après eux, *Struve*, *Fabricius*, *Heumann*, portèrent de nouvelles lumières dans ces annales du savoir. Quel littérateur ne connaît et ne consulte pas leurs ouvrages? Il serait trop long de nommer tous les successeurs qu'ils ont eus jusqu'à MM. *Eichhorn*, *Meusel*, *Wachler*, *Bruns*, qui en sont les plus récens.

Relativement à la philosophie, aux sciences morales et politiques.

Une révolution commencée par une réforme dans les opinions religieuses ne pouvait manquer de réveiller l'esprit philosophique, si étroite-

ment allié dans l'homme aux spéculations mystiques, aux idées de la Divinité, d'une vie future pour lui dans un autre monde, et de ses devoirs moraux dans celle-ci. Il a déjà suffisamment été exposé ci-dessus quelle philosophie imparfaite régnait dans les écoles avant la réformation, et comment une dialectique extravagante et puérile s'était amalgamée au système de la théologie romaine qui se maintenait à son aide. Soutenir ce système était en effet l'unique but de toute philosophie depuis bien des siècles : les théologiens, moines pour la plupart, étaient les seuls philosophes. Leurs subtiles, et quelquefois risibles argumentations, ne tendaient qu'au maintien de l'orthodoxie contre les novateurs et les hérétiques : jamais il ne leur vint en tête d'enseigner une morale utile à la société humaine : ils ne s'occupaient que d'établir les droits du Pape et du clergé, non ceux des peuples et des individus. Pour raisonner conformément aux vues de l'Eglise romaine d'alors, il est évident qu'il ne fallait le faire que d'une certaine manière et sur certains objets. Raisonner d'une manière nouvelle, et étendre le raisonnement à des objets tenus jusques-là pour sacrés et inviolables, c'était ébranler les bases de l'édifice. Une philosophie ferme, indépendante, et qui eût prétendu devenir universelle, était une monstruosité dans cet état de choses. Aussi n'en existait-il aucune de cette nature avant la réformation. Un mélange bizarre de quelques propositions défigurées du

péripatétisme, qu'on appliquait de la manière la plus étrange aux matières de foi et de controverse, formait tout le fond de la doctrine des écoles.

Depuis la renaissance des lettres, quelques bons esprits, le fameux *Erasme* à leur tête, s'étaient déjà élevés contre cette barbarie monacale. Mais, demeurant dans le sein d'une église à qui la scholastique était devenue un auxiliaire indispensable, comment pouvaient-ils travailler efficacement à abattre cet appui? Une telle entreprise ne pouvait être consommée que par des réformateurs assez hardis pour s'échapper du sein de cette église, et en rétablir une au-dehors sur les purs principes de l'évangile et de la raison. C'est de la sorte que la réformation a détrôné la scholastique.

Protestans et catholiques s'étant mis, à l'envi les uns des autres, à étudier le grec, pour parvenir à l'intelligence des originaux écrits dans cette langue, on lut aussi les œuvres d'*Aristote*, qu'on tira de la poussière des bibliothèques. Avec quelle surprise ne vit-on pas qu'elles renfermaient tout autre chose que ce qu'on enseignait depuis des siècles au nom de ce grand homme? On s'aperçut que la grotesque pagode, si révérée dans les écoles sous l'imposant nom d'*Aristote*, ne ressemblait, en aucune façon, au philosophe de Stagire. *Mélanchthon* s'efforça de porter cette conviction jusqu'à l'évidence. Il exposa la vraie doctrine d'*Aristote*, en faveur de laquelle il se déclara,

déclara, qu'il donna pour valable en toutes les choses qui étaient du ressort de la raison humaine; mais qu'en même temps, il prétendit devoir être exclue du domaine de la théologie, donnant, au contraire, aux préceptes de la religion plus d'autorité dans la morale, qu'il fonda constamment sur la volonté divine. La scholastique trouva un adversaire encore plus redoutable, et bien plus emporté, dans la personne de *Ramus* ou *Pierre de la Ramée*, qui rejeta sans distinction toute la doctrine péripatétique. La fin tragique de cet homme vertueux et savant, enveloppé dans les proscriptions de la Saint-Barthélemy, est assez connue. Cependant on ne s'en tint pas à la lecture des livres originaux d'*Aristote* : les découvertes qu'on y avait faites inspirèrent aux savans du siècle l'envie d'étendre leurs recherches sur tout ce qui restait de monumens de la philosophie ancienne. Les écrits des pythagoriciens, ceux des deux écoles de *Platon*, l'ancienne et la nouvelle académie, ceux de l'école stoïque et de l'école épicurienne, furent lus, interprétés, et les doctrines diverses qui y étaient contenues furent enseignées publiquement. Alors commença une période philosophique durant laquelle l'intérêt pour les vérités d'un ordre supérieur, pour la discussion des plus hautes règles de la logique, de la métaphysique et de la morale, acquit une activité qu'on ne lui avait pas vue depuis bien des siècles. La lecture des précieux restes de l'antiquité fut encore une fois chez

les modernes, par rapport aux sciences spéculatives, ce qu'elle avait été dans le siècle de *Pétrarque* par rapport à la poésie. — Il faudrait suivre toutes les déviations de l'esprit philosophique durant cette période, exposer toutes les formes diverses qu'il prit, tant dans les systêmes empruntés tour-à-tour et modifiés des anciens, que dans ceux créés par le génie moderne; il faudrait dire ce qu'ont été ces déviations chez tant de grands penseurs, *Agrippa*, *Bacon*, *Cherbury*, *Montaigne*, *Charron*, *Descartes*, *Spinosa*, *Gassendi*, *Pascal*, *Mallebranche*, *Locke*, *Leibnitz*, *Wolf*, *Bayle*, *Berkeley*, etc., etc, pour donner une idée complète de cette période: mais un tableau aussi vaste ne peut entrer dans le cadre étroit de cet ouvrage. Il suffit à notre but d'avoir indiqué la part qu'eut la réformation à ce grand mouvement de l'esprit humain (1).

(1) Il ne serait que trop facile de faire de cet Essai, qui ne peut être qu'une simple esquisse, une volumineuse histoire remplie de détails et de compilations. On n'aurait, par exemple, pour cet article, qui concerne l'influence de la réformation sur les études philosophiques, qu'à copier tout ce que dit d'intéressant sur cet objet *Brucker*, dans le quatrième tome de son *Histoire de la Philosophie*, liv. II, ch. 1, *De causis mutatæ, tempore emendatæ Religionis, Philosophiæ*; puis mettre à contribution les ouvrages de *Rixinger* et d'*Edzard* (*Dissert. quantum reformatio* LUTHERI *Logicæ profuerit*); de *Lehmann* (*De utilitate quam morali disciplinæ reformatio* LUTHERI *attulit*); de *Seelen* (*De incrementis quæ*

Cependant on doit observer que ce mouvement ne put avoir une libre et pleine expansion que dans les pays protestans : il était étranger et contradictoire au système établi dans les états catholiques. Chez ces derniers, la philosophie doit être regardée comme une sorte de perturbatrice du repos public, ou, si l'on veut, de l'apathie publique ; ce qui, aux yeux de bien des gens, revient à peu près au même. En Autriche, en Italie, en Espagne, c'en fut bientôt fait de cet élan philosophique, et l'assoupissement ordinaire reprit incontinent le dessus. En France, contrée qu'on ne doit nullement, ainsi qu'il a été démontré plusieurs fois, ranger sur la même ligne que les autres contrées catholiques, l'esprit philosophique s'éteignit bientôt après *Descartes*, lequel même, comme on sait, trouva dans la Hollande le plus grand nombre de ses partisans et de ses antagonistes. L'intérêt pour les vérités, ou pour les systèmes philosophiques, au contraire, loin de rien

---

studium politicum è reformatione LUTHERI *cepit)*, et tant d'autres écrits du même genre. Le savant *Fabricius*, à qui l'on doit les *Bibliothèques grecque* et *latine*, en a indiqué un assez grand nombre dans une sorte de Bibliothèque *luthérienne* qu'il publia à Hambourg en 1728, sous le titre de *Centifolium Lutheranum*, un vol in-8.° d'environ 500 pages. Deux ans après, *Fabricius* publia une seconde partie, ou supplément de la première. Si, de nos jours, quelqu'un voulait en publier un nouveau supplément, il est à croire que son recueil serait encore plus considérable que celui de *Fabricius*.

perdre de son activité, sembla toujours aller en croissant chez les Anglais et les Ecossais, les Hollandais, les Suisses, les Allemands du Nord. Londres, Halle, Genève, devinrent les écoles où les Français puisèrent leur doctrine. *Locke* et *Hume*, *Leibnitz*, *Wolf* et *Bonnet* devinrent nos maîtres; la modeste pluralité du petit nombre de penseurs nationaux s'attacha tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces grands hommes, et surtout au premier. Leurs ouvrages, fruits du sol protestant, devinrent nos ouvrages classiques et fondamentaux en philosophie.

Cependant, depuis quelques lustres que l'esprit philosophique semble amorti en Angleterre et en Hollande, il s'est réveillé en Allemagne plus puissamment que jamais, et avec une profondeur et une énergie qu'il n'avait jamais eues depuis les beaux temps de la Grèce. C'est à l'immortel *Kant* qu'il doit ce nouvel essor. *Kant* a posé des principes, est arrivé à des résultats inébranlables qui resteront à jamais comme des points cardinaux de la pensée, comme des phares brillans dans l'obscurité des recherches métaphysiques. Les écoles, filles de la sienne, sont fortes de sa doctrine, quand elles la suivent et l'approfondissent; elles s'égarent souvent quand elles s'en écartent. Quoi qu'il en soit, il est démontré à quiconque observe avec attention la marche des nations dans leur culture intellectuelle, que la doctrine du sage de Kœnigsberg ne pouvait exciter un enthousiasme aussi profond d'un côté, et de

l'autre trouver une opposition aussi vive, aussi forte de raisonnemens, en un mot, ne pouvait occasionner un vrai mouvement national, que dans un pays où les grandes questions sur les rapports de la raison humaine avec la nature et avec la raison universelle occupent habituellement les têtes; c'est-à-dire, dans un pays où l'on pense librement sur les objets d'une religion épurée, et où les idées les plus nobles sur la haute destination de l'homme sont universellement répandues. Rien de plus pur, de plus religieux, de plus sévère et de plus stoïque, que la doctrine morale des écoles les plus célèbres de l'Allemagne, tant celle de *Kant*, que celle de *Jacobi*. Les superficielles leçons, les erreurs d'*Helvétius* et consorts n'ont jamais pu prendre sur ce terrain; car l'influence de la réformation sur l'étude de la morale n'a pas été moins décisive que sur celle des autres branches de la philosophie. Cette science, qui est pour la conduite de l'homme ce que la métaphysique est pour son savoir, était tombée, depuis les derniers moralistes romains jusqu'au seizième siècle, dans un oubli presque total. On sait que les Pères de l'Eglise, qui ont usé toutes les ressources de leur esprit dans les controverses de dogmes, ont fait peu, ou même rien, pour les sciences morales: les scholastiques, moins encore; et sous leur long règne, la vraie morale disparut entièrement pour faire place à la *casuistique*, morale dégénérée, où les devoirs de l'homme envers Dieu et envers ses semblables se réduisaient presque

entièrement à ses devoirs envers l'Eglise, où une foule de superstitions et de subtilités pratiques ne répondait que trop bien à la superstition et aux subtilités de la théologie de ces temps obscurs. Quand l'évangile eut repris son rang et remplacé la casuistique, la morale pure et divine qui s'y trouve énoncée reprit aussi le sien dans les chaires et dans les écrits des pasteurs spirituels. D'ailleurs, la lecture des philosophes anciens dans les originaux devait familiariser les esprits avec leurs divers principes moraux: on compara ces principes entre eux et avec celui du christianisme. L'étude de la morale acquit par-là un haut degré d'intérêt, auquel sans doute elle ne serait jamais parvenue, si la casuistique fût restée dominante, si les chaires des écoles et des églises fussent demeurées au pouvoir des moines. Aujourd'hui elle est devenue pour les ministres du culte protestant la partie la plus essentielle de leurs enseignemens devant le peuple, et l'inépuisable texte de leurs discours (1); elle

(1) Voici ce que remarque M. *Ferri de St. Constant*, dans son ouvrage *Londres et les Anglais*, tom. IV, p. 31 et suiv.: « La religion, en Angleterre, est presque entière- « ment morale : on n'y attache pas grand mérite à l'or- « thodoxie.... L'étroite union, pour ne pas dire l'identité « de la morale et de la religion, fait qu'en général on est « religieux, et que la religion a beaucoup d'influence.... « On est frappé du ton religieux qui règne dans les écri- « vains anglais, et particulièrement dans les moralistes

fait un des objets importans de l'instruction publique dans les écoles et les universités. On sait assez quel nombre de bons écrits sur cette matière ont produit, surtout dans le siècle dernier, les diverses églises protestantes; quel esprit de pureté, d'humanité et de religion à-la-fois s'y fait sentir, aussi éloigné du fanatisme ascétique des siècles d'ignorance que de l'égoïsme dur et cyrénaïque des siècles qui se disent plus éclairés (1).

Quant à cette morale des états qui, s'élevant au-dessus des rapports individuels, fixe les droits respectifs des sociétés et de leurs membres, ceux des princes et des citoyens, comme aussi

---

« et les poètes : c'est aussi un effet de l'étroite union de « la religion et de la morale. Ridiculiser l'Être-Suprême « n'est regardé comme une plaisanterie ni dans les écrits « ni dans la conversation. On n'ose pas paraître impie, « parce qu'on paraîtrait immoral. »

(1) M. *Stæudlin*, professeur de théologie à Gœttingue, a donné une très-bonne histoire des tentatives qu'ont faites les philosophes pour traiter scientifiquement la morale. L'élévation de la morale religieuse au rang d'une science est due à *Calixte*, théologien protestant, qui a su le premier lier en un corps et disposer systématiquement les préceptes épars de l'évangile et de la raison. Cependant on remarque que le livre de CALIXTE, *Epitome Theologiæ moralis*, ne parut à Helmstaedt qu'en 1630, et qu'en 1577 avait déjà paru à Genève celui de *Lambert Daneau* ou DANAEUS, intitulé *Ethices christianæ libri tres*, et où la morale religieuse est traitée méthodiquement.

ceux des nations entre elles; qui donne la théorie des lois, celle du droit de nature, et celle du droit positif dans l'état civil, il a déjà été fait mention, en divers passages de cet écrit, des progrès que lui fit faire la réformation (1). Les grandes questions qui pour la première fois, dans les temps modernes, se trouvèrent enfin discutées, et parurent devant le tribunal du public européen, tournèrent les esprits vers cet objet d'un intérêt si universel. *Luther* écrivit son *Traité du Magistrat civil*, son *Appel à la Noblesse allemande*, etc..... *Mélanchthon*, *Zwingle*, *Jean Sturm*, et d'autres réformateurs, discutèrent des matières pareilles, et les mirent à la portée des moins instruits (2). *Buchanan*

---

(1) Il en a été question, surtout à l'article de la *Situation intérieure des états protestans en général.*

(2) Il est à peine besoin de remarquer que le droit canon fut soumis à une réforme totale dans les pays protestans. Il y fut séparé rigoureusement du droit civil, sur lequel jusques-là il avait continuellement empiété, et on le subordonna aux lois locales de chaque état particulier. Tandis que les protestans simplifiaient leur droit ecclésiastique, et le réduisaient à un petit nombre de réglemens indispensables, les papes augmentaient encore l'immense code du droit apostolique, en y incorporant tous les décrets du concile de Trente, les *Institutes* qu'ils firent composer par *Lancellot* de Pérouse, des bulles, des décisions, etc.... Toutefois les jurisconsultes catholiques cherchèrent aussi à donner une meilleure forme, plus de liaison et de conséquence à leur code.

publia son fameux et hardi libelle *de Jure regni* en Ecosse, tandis que *Hubert-Languet* écrivait sur le continent son *Vindiciæ contra tyrannos*, et *Etienne de la Boëtie* son *Discours de la Servitude volontaire*. *Milton*, qui avait pris à cœur de défendre aux yeux du genre humain le long parlement d'Angleterre, et de justifier le supplice de *Charles I*, composa plusieurs livres de politique où respirait le républicanisme le plus ardent, et entre autres sa *Défense du Peuple anglais* contre *Saumaise*. Quelques-unes de ces productions, remplies de la véhémence et de l'emportement des partis qui s'entre-choquaient alors avec tant de fureur, dépassèrent trop souvent le but; mais au moins elles servirent à l'indiquer, inspirèrent le desir de le rencontrer et électrisèrent efficacement les têtes. Bientôt elles firent place à des productions mieux réglées d'esprits sages et profonds qui recréèrent la science du droit de la nature et des gens. *Bacon* en pressentit la nécessité, et en projeta les bases comme celles de presque toutes les parties de l'édifice philosophique. *Bodin*, alors réformé, à qui une singulière faiblesse de caractère et d'esprit fit ensuite commettre la double faute de passer dans le parti des ligueurs et d'écrire en faveur des sorciers, avait déjà donné son excellent traité de la *République*, ouvrage admirable pour son temps, et qu'on lit encore avec fruit. A l'immortel *Grotius* était réservé d'apporter la lumière au milieu des ténèbres,

de classer, d'ordonner les principes, et d'offrir à l'Europe le premier livre où les droits et les devoirs des hommes en société soient exposés avec force, précision et sagesse (Pourquoi *Jean-Jacques*, si grand, si ami du vrai, a-t-il, sans nulle ombre de raison, dans son *Contrat social*, calomnié *Grotius* d'une si étrange manière? N'avait-il donc pas lu le *Droit de la Paix et de la Guerre*, ou avait-il oublié ce qu'il avait lu?). — Après *Grotius*, parlerai-je de son émule *Selden*, de son commentateur *Bæcler*, de *Puffendorf*, qui donna un *Droit de la Nature*, supérieur peut-être au *Droit de la Paix* (1); de *Barbeyrac*, l'heureux traducteur et l'[redacted] l'Aristarque de ces deux ouvrages? Cependant, en Angleterre, *Hobbes*, soutenant un autre systême, n'en avait pas été moins utile à la science, et par les vérités qu'il avait dites, et par les réfutations qu'il avait suscitées contre lui. *Algernon-Sidney* suivit des principes opposés à ceux de *Hobbes* dans son *Traité du Gouvernement*, et mourut martyr de son dévouement à la cause des peuples. Il faut que je cesse de citer, malgré l'importance de semblables travaux, et quoiqu'il y ait encore à alléguer des noms, tels que *Conring*,

(1) Le livre de *Puffendorf*, comme celui de *Grotius*, furent mis à l'*index*, et défendus sous de grièves peines dans certains pays catholiques, à Rome, en Autriche, en Espagne, etc.

Förstner, Locke, Leibnitz, Wolff, Thomasius, Buddée, Jurieu, Burlamaqui, Vattel, Heineccius, Bolingbroke, Moser, et tant d'autres plus modernes dans le nord de l'Europe et de l'Amérique. Que ceci suffise pour rappeler combien l'impulsion morale donnée par la réformation a eu d'influence sur les progrès qu'a faits la science de la législation, plongée auparavant dans une barbarie scholastique égale à celle qui régnait dans la théologie. Mais en attribuant avec justice à la réformation cette influence sur l'esprit des Européens, gardons-nous de la croire une cause exclusive et bornant ses effets aux seules contrées où cette réformation est devenue dominante. L'Italie a eu son *Machiavel*, et l'Espagne son *Mariana*. L'ardeur de ces études s'accrut encore par la polémique qui eut lieu entre les divers partis. Nous avons vu, dans le dix-huitième siècle, des publicistes effacer ceux des seizième et dix-septième; mais ils ne parvinrent à les surpasser qu'en profitant de leurs travaux. *Montesquieu* serait-il aussi bien devenu l'orgueil de notre littérature politique, s'il n'avait eu tant de laborieux prédécesseurs par qui la carrière avait été aplanie (1)?

---

(1) Il a dit lui-même, dans la préface de l'*Esprit des Lois* : « Quand j'ai vu ce que tant de grands hommes « en France, en Angleterre et en Allemagne, ont écrit « avant moi, j'ai été dans l'admiration ».

Il n'est pas difficile de déduire de tous ces faits cette vérité évidente : que la réformation, qui s'est trouvée dès sa naissance si intimement en contact avec la politique et avec tous les objets d'utilité publique, a dû tourner les esprits vers les sciences qui tiennent à l'économie et à l'administration des états. — Des hommes, au contraire, qui, dans leur propre patrie, vivaient sous l'influence continuelle d'une autorité étrangère, qui voyaient autour d'eux un puissant clergé séculier et régulier en possession des plus beaux domaines, prélevant en outre la dîme, le produit le plus clair des travaux du cultivateur; ces hommes devenaient incapables de tout élan généreux; l'intérêt qu'ils prenaient à la culture du sol natal était sans énergie. D'ailleurs, les membres de ce même clergé étaient les pasteurs, les instituteurs, les dépositaires de tout savoir, les maîtres de toutes les ames. Occupés des pratiques extérieures de la dévotion, du maintien des droits de l'Eglise, tels étaient aussi presque les seuls objets dont ils entretinssent les peuples. Il en résultait une ignorance et une indolence profondes sur les plus précieux intérêts des hommes en société. L'agriculture, l'économie et ses branches diverses étaient dans une dégradation déplorable. Tel est encore à-peu-près leur état dans les belles provinces de Naples et de Rome, en Espagne, en Portugal; la misère, la fainéantise, l'immoralité, tous les vices naissent, parmi les peuples, de semblables

dispositions (1) : l'État reste faible et mal administré. Quelle activité, au contraire, quels per-

---

(1) Une vérité incontestable, c'est qu'il se commet plus de crimes dans les pays catholiques que dans les pays protestans. L'auteur pourrait citer beaucoup de faits qu'il a recueillis à cet égard. Il a habité pendant plusieurs années une ville libre de l'Allemagne protestante; à peine a-t-il entendu parler d'un vol ou d'un meurtre dans cette ville et le territoire assez étendu qui en dépend. Mais à chaque fois que, durant cet intervalle, il est allé visiter sa famille dans une ville catholique, à peu près du même nombre d'habitans, il y a constamment vu le tribunal criminel (présidé par un de ses proches parens, magistrat distingué) encombré de causes horribles, d'assassinats, de parricides, de faux, de larcins. Au contraire, le duc de *Brunswick* (ceci est écrit en 1805), pendant vingt-cinq ans de règne, n'a pas eu à signer une seule sentence de mort dans ses états, dont la population équivaut à peu près à celle d'un département de France. M. *Rebmann*, président du tribunal spécial de Mayence, dans son *Coup-d'œil sur l'état des quatre départemens du Rhin*, assure que le nombre des malfaiteurs dans les cantons catholiques et protestans est dans la proportion de quatre, et même de six à un. A Augsbourg, dont le territoire offre le mélange des deux religions, sur 946 malfaiteurs jugés dans le cours de dix années, il ne s'est trouvé que 184 protestans, c'est-à-dire, moins d'un sur cinq. M. *Ferri de St. Constant* dit, en parlant des Quakers : « Leur caractère « moral est très-recommandable et digne d'imitation. Il « n'y a presque pas d'exemple de Quaker condamné à « mort ou à des peines infamantes. En 1791, il y avait « plus de vingt ans qu'aucun Quaker n'avait été assi- « gné à Old-Bayley » (*Londres et les Anglais*, tom. IV,

fectionnemens dans l'agriculture, dans l'économie champêtre, dans l'administration, ne frappe

---

p. 94). Telles sont les mœurs des chrétiens évangéliques : on n'en peut dire autant de tous les pays catholiques. L'Italie moderne, on le sait, est comme la patrie de l'assassinat, et Rome en est le chef-lieu ! On imprime de tems à autre, dans cette ville, la liste des malfaiteurs condamnés par les tribunaux, avec leurs noms, leur lieu natal, le genre de leurs crimes, etc. Il vient de me tomber entre les mains une de ces listes, qui comprend, du 15 juin au 13 juillet 1805, un peu moins d'un mois. Pendant ce court espace de temps, quatre-vingt-six malfaiteurs ont été condamnés, les uns pour vol, d'autres pour meurtre, viol, etc. Ce qui est effrayant, quand surtout on considère en outre le nombre des crimes qui restent impunis dans l'état romain. Le célèbre philanthrope *Howard*, cité par M. *de Lille*, a remarqué que les prisons d'Italie regorgeaient sans cesse de malfaiteurs. A Venise, il a vu trois ou quatre cents prisonniers dans la prison principale ; à Naples, 980 dans la seule prison succursale appelée *Vicaria;* tandis qu'il assure que les prisons de Berne sont presque toujours vides ; qu'il n'avait trouvé personne dans celles de Lausanne ni de Bâle, et seulement trois individus en arrestation à Schaffouse. Même observation relativement aux prisons du nord de l'Allemagne et de la Hollande. *Howard* en allègue pour cause principale le soin particulier qu'on apporte, dans tous ces pays, à l'éducation, à la culture morale et religieuse des enfans, même de la classe la plus indigente. « Dans les sept « provinces unies, ajoute-t-il, on compte à peine quatre « à six exécutions par année ; à Amsterdam, depuis plus « d'un siècle, une seule par an, bien que cette ville soit « peuplée d'environ 250,000 ames ; et même, dans le cours

pas les regards de l'observateur au milieu des froids et infertiles champs de l'Ecosse, dans la Grande-Bretagne, dans la Hollande! La main de l'homme y crée tout, parce qu'elle y travaille pour lui : elle y est toute-puissante, parce qu'elle y est libre, et qu'une instruction convenable l'y dirige. Le contraste de ces effets indubitables des deux religions se fait sentir surtout en Allemagne et en Suisse, où les divers territoires qui se croisent font à chaque moment passer le voyageur d'une contrée catholique à une contrée protestante. Rencontre-t-on un misérable hameau de boue, couvert de chaume, des champs mal tenus, des paysans tristes, grossiers, et force mendians; on risque peu de se tromper, en conjecturant qu'on est en pays catholique. Se présente-t-il, au contraire, des habitations riantes, propres (1), offrant le spectacle de l'aisance et

---

« des deux dernières années, aucune n'avait eu lieu ». Voilà des faits : je m'abstiens d'en tirer la conclusion. J'ajouterai seulement la judicieuse réflexion de M. *Henke* à ce sujet : c'est que les jours de fêtes, si multipliés dans les pays catholiques, sont une des sources les plus considérables de désordre parmi les basses classes du peuple ; et que plusieurs jurisconsultes ont déclaré que la plupart des rixes et des crimes qui en sont la suite avaient lieu dans ces jours, plutôt consacrés à la débauche et aux jeux qu'à des pratiques de dévotion.

(1) Qui a voyagé, et n'a pas été frappé de la malpropreté qui règne presque universellement dans les pays catholiques, et qui contraste si fort avec l'extrême pro-

de l'industrie, des champs bien clôturés, une culture bien entendue; il est fort probable qu'on est au milieu des protestans, ou des anabaptistes, ou des mennonites. Ainsi la nature semble changer d'aspect à mesure que celui qui est fait pour lui donner des lois jouit plus ou moins de sa liberté, déploie plus ou moins toutes ses forces; tandis que cependant cette nature a paru se complaire à vouloir enrichir de tous ses dons les peuples catholiques qui habitent les plus belles contrées de notre Europe. Cette singularité se remarque avec évidence sur le territoire borné de l'Helvétie. Que l'on compare les plaines fertiles de Soleure au sol bien moins favorisé de l'Argovie; le terrain rocailleux, ingrat, du pays de Vaud, exposé aux influences boréales, à cette magnifique Suisse italienne, ou au Valais si bien

preté des pays protestans du Nord, celle de la Hollande et celle de l'Angleterre? D'où vient l'apathie d'un côté, et l'activité de l'autre? D'où l'esprit d'ordre et de travail aux uns, aux autres l'insouciance et l'oisiveté? La raison en est assez sensible. Quant à la mendicité, personne n'ignore à quel excès odieux et révoltant elle est poussée dans les pays les plus catholiques; de sorte qu'on la voit croître sensiblement à mesure qu'on s'approche davantage du centre de la catholicité, par toute l'Italie, et qu'à Rome elle atteint son dernier période. Au reste, quiconque a vu seulement quelques villes catholiques et quelques villes protestantes a dû remarquer, au premier aspect, la différence qui existe entre elles sur ce point important de la mendicité.

abrité

abrité (1); le pays de Neufchâtel aux campagnes si favorisées des pays naguères soumis à l'abbé de Saint-Gall; et enfin dans les états mêmes de ce moine-prince, que l'on compare la portion qui suivait le culte romain à celle beaucoup moindre qui, sous la protection de Zurich et de Berne, avait pu rester attachée à la réforme, et l'on verra partout l'activité et les lumières de l'homme l'emporter même sur les libéralités d'une nature prodigue, tandis que tous ses bienfaits sont comme perdus pour la paresse et l'insouciance (2). L'agriculture est portée à un si haut point de perfection dans le canton de Berne, que plusieurs des méthodes des cultivateurs bernois ont été adoptées en Angleterre; et c'est à la société économique établie par eux que l'on doit la vraie théorie de l'irrigation, dont les agronomes connaissent assez l'importance (3).

(1) *Haller* a reconnu dans le Valais toutes les plantes de l'Europe, depuis celles des contrées méridionales jusqu'à celles de la Laponie.

(2) Un homme très-digne de foi a entendu, dans un village de la Suisse catholique, un franciscain en chaire expliquer ainsi à son auditoire la prospérité temporelle et la supériorité d'industrie des réformés : « Mes frères, « reconnaissez en cela une preuve de l'admirable justice « de la Providence, qui veut dédommager dans ce monde « ces pauvres hérétiques des supplices éternels auxquels « elle les livrera dans l'autre; tandis que nous, propriétaires du paradis, etc.... »

(3) Si l'on passe de la culture des terres à celle des esprits, la Suisse offrira les mêmes contrastes. Combien

L'activité imprimée à l'esprit public de chaque état par la réformation se porta donc naturellement vers les objets d'un intérêt public dans l'Etat. Une science de la *caméralistique* vint apprendre à administrer les revenus nationaux; l'agriculture et le commerce eurent leurs bibliothèques, et s'élevèrent au-dessus de la routine journalière par les recherches du génie et les secours empruntés des autres sciences, telles que la géographie, lá navigation, qui, à leur tour, en reçurent de l'accroissement. La connaissance des

---

de gens de lettres célèbres sont sortis de Genève, que la littérature et les sciences réclament avec orgueil parmi nous! Berne, Lausane, Basle, Zurich, Schaffouse, ont leurs annales littéraires remplies de noms fameux. L'antiquaire *Morel; Haller*, créateur de la physiologie, et non moins grand poète; les deux *Turretins*, père et fils; *Crousaz*, les *Buxtorfs*, les *Werenfels*, *Bernoulli*, *Euler*, (*Christophe* et *Isaac*) *Iselin*, le premier qui ait conçu l'idée d'écrire une histoire philosophique du genre humain; les *Wettstein* (et tous ces libraires et imprimeurs de Basle qui, dès l'aurore du seizième siècle, ont fait des entreprises si immenses et si fécondes en résultats); *Gessner* le naturaliste, surnommé le *Pline allemand* et le restaurateur des sciences naturelles; *Gessner* le poète bucolique, quelques autres poètes allemands, tels que *Bodmer*, etc., qui ont tant contribué à la renaissance de la belle littérature en Allemagne, qui l'ont rappelée à l'indépendance nationale et à l'originalité); enfin, une foule d'autres qu'il est superflu de nommer. La Suisse catholique, au contraire, n'a pas un seul homme marquant à citer dans aucun genre.

arts mécaniques, de tous les objets de l'industrie humaine, sous le nom de *technologie* (1), reprit entre les sciences un rang qu'elle avait comme perdu depuis *Pline*. Enfin il ne faut pas oublier que c'est sur le sol protestant qu'est née et que s'est perfectionnée la *statistique*, science qui donne le bilan des ressources de chaque pays, et dont les hommes d'état commencent, même parmi les nations catholiques, à apercevoir toute l'importance. Depuis long-temps l'étude de tous ces objets fait partie de l'instruction publique parmi les protestans; et leurs universités, où se forment tous les sujets qui occupent dans l'Etat des postes plus ou moins élevés, sont pourvues d'habiles professeurs pour les sciences politiques, l'économie publique et rurale, le commerce, la technologie, la statistique. On sait combien les Allemands, les Anglais, les Ecossais, les Hollandais, les Suisses, ont produit de bons livres sur ces matières, avant qu'elles fussent généralement cultivées dans le reste de l'Europe. C'est chez les Hollandais que *Colbert* puisa la plupart de ses vues. *Pierre I* se forma beaucoup à leur école dans l'art d'administrer. Personne n'ignore que ce fut l'exemple du grand *Frédéric* qui fit concevoir à *Joseph II* et à son frère *Léopold*

---

(1) Le savant le plus distingué, et qu'on doit regarder comme créateur dans cette science et dans son histoire, est M. le professeur *Beckmann*, de Gœttingue.

les plans de régénération que l'un forma pour ses états d'Autriche, et l'autre pour la Toscane (1).

Presque tout le système des connaissances à acquérir ayant changé de face, il fallut bien qu'un changement considérable s'opérât aussi dans le système de l'instruction publique (2).

---

(1) C'est ici le lieu d'observer que, plus il y a de liberté de penser et d'esprit public répandu parmi une nation, plus aussi les communications deviennent libres et actives entre toutes les parties différentes qui composent le public, et entre toutes les classes de la nation. Les journaux, les feuilles et écrits périodiques dans les pays protestans se ressentent au plus haut point de ces dispositions générales, communes aux auteurs et aux lecteurs de ces feuilles. Elles y sont l'objet d'une attention bien plus universelle et plus sérieuse, qu'elles ne le sont en Espagne ou en Italie, et qu'elles ne l'ont été en France jusqu'en 1789. Aussi ne craindrai-je pas d'être démenti par les faits, en avançant que les journaux, soit politiques, soit littéraires, de l'Angleterre, de la Hollande et de l'Allemagne, ont une consistance et une organisation dont peut-être on n'a pas généralement une idée bien juste en d'autres pays.

(2) Le lecteur ne me saura pas mauvais gré de placer ici un passage du *Woldemar* de M. *Jacobi*, président de l'Académie de Munic, qui, administrateur et philosophe ensemble, habitant alors le duché de Berg, où les deux religions sont mélangées, a pu, il y a plus de vingt-cinq ans, porter le jugement qui suit sur l'objet dont nous traitons : « Ce qu'un degré de plus ou de moins de lu-
« mières peut produire, dit M. *Jacobi*, nous en voyons
« en grand un exemple bien remarquable dans les ca-

Luther fut le premier qui sentit le besoin d'une réforme dans cette partie, et qui travailla effi-

---

« tholiques et les protestans d'Allemagne. D'où vient que « se montrèrent de si bonne heure, parmi ces derniers, « les hommes les plus forts en tous les genres, que non- « seulement ils eurent la prééminence de la manière la « plus décidée dans toutes les sciences spéculatives, mais « qu'ils livrèrent encore les hommes d'état les plus habiles, « les plus grands médecins, mécaniciens et inventeurs ; « que le travail, conservateur des mœurs, que la flo- « rissante industrie, sont devenus comme leur pro- « priété ? Cet état de choses dure depuis plus de deux « siècles ; et encore aujourd'hui, pris à nombre égal, « les protestans d'Allemagne sont, sans nulle comparai- « son, plus éclairés, plus industrieux, plus laborieux « et plus moraux que les catholiques, depuis les pre- « mières classes jusqu'aux dernières. Comment explique- « rons-nous ce contraste ? Non pas, sans doute, par la « différence du dogme théologique ! Que dirons-nous « en effet de la France, qui est toute catholique, et qui « ne peut nullement être rangée dans la même classe ? « Ainsi la cause de la différence n'est pas précisément « dans la religion, mais dans quelque chose d'accidentel, « ou qui du moins n'est pas absolument dans son essence. « Il n'est pas besoin, ce me semble, d'une bien merveil- « leuse pénétration pour découvrir que cette cause gît « dans l'ensemble de l'éducation et des principes diri- « geans, dans la forme et le fond de l'instruction, telle « que, des deux parts, elle a ou n'a pas lieu, depuis « l'enfance qui bégaie, jusqu'aux professeurs qui occu- « pent les premières chaires dans les universités. Les ré- « formateurs du seizième siècle étaient habiles dans les « *humanités* : l'étude des humanités devint donc suspecte

cacement à l'opérer (1). *Mélanchthon* et les autres principaux réformateurs étant d'ailleurs, comme *Luther*, des professeurs d'université, dûrent tourner leurs vues vers ces grands établissemens et vers les écoles secondaires : ils les purgèrent, autant que les circonstances le permirent, des vices de la période monacale et scholastique. Ce qu'ils ne purent effectuer eux-mêmes, le bon esprit qu'ils avaient introduit l'amena peu-à-peu, et tout naturellement par la suite. Il est remarquable que, durant les trois derniers siècles, outre un grand nombre de gymnases, lycées, et autres écoles, l'Allemagne fut enrichie de plus de vingt universités, dont les trois-quarts

---

« dans le parti opposé.... Nous n'ajouterons rien à ce peu « de mots, car il est assez clair, sans en alléguer d'autres « exemples, que des têtes qui ne sont point préoccupées « d'idées creuses et superstitieuses sont d'autant plus « propres à en recevoir de solides et d'utiles, et que de « bons principes prendront exclusivement racine chez « elles, qu'un esprit bien disposé et d'accord avec lui-« même rectifie nécessairement aussi le cœur, et en « rend les mouvemens plus justes et plus assurés ; qu'en-« fin la vraie lumière améliore l'homme dans tous les « cas ; et qu'en conséquence le perfectionnement, même « le plus léger, dans l'éducation et l'instruction publi-« ques, doit avoir les suites les plus salutaires ».

(1) *Seelen* a écrit un assez bon traité, intitulé : *Lutherus de scholis optimè meritus*, 1716. Voyez dans la cinquième partie de ses *Stromata lutherana*. Lubeck, 1740.

protestantes (1). L'Angleterre en fonda trois pour l'Ecosse, la Hollande six (2). Du côté catholique, il y en eut six de fondées en Italie, huit en Espagne, et trois en France. Non-seulement les protestans ont l'avantage, qui pourrait être équivoque, de la pluralité, mais nulle personne raisonnable et instruite de l'état des choses ne mettra en doute qu'ils n'aient aussi l'avantage du côté de l'enseignement qui se donne dans ces universités (3). Ce ne serait pas, je pense, avancer un paradoxe bien choquant que de dire qu'il y a plus de vraies lumières dans une seule université, telle que Gœttingue, Helmstedt, Halle ou Iéna, que dans toutes les universités espagnoles de San-Iago de Compostella, d'Alcala, d'Orihuela, etc. (4). Dans celles-ci on en-

---

(1) Si les protestans ont fondé et doté un grand nombre d'écoles, c'est qu'il y allait de leur existence à être les plus instruits ; c'est que la réformation est essentiellement savante ; qu'elle a reçu son impulsion de la science, et qu'elle n'a pu se maintenir que par la science. Le savoir est une affaire d'état chez les peuples réformés.

(2) J'oublie encore de noter celles qui s'érigèrent en Suisse, en Suède, en Danemarck, l'université protestante de Dorpat en Livonie, etc.

(3) On doit au savant professeur M. *Haffner*, un traité de l'*Éducation littéraire*, imprimé à Strasbourg en 1792. Il serait à desirer qu'on le consultât davantage sur l'objet important qui y est discuté avec tant de sagacité.

(4) D'*Alembert*, dont aucun esprit éclairé ne récusera sans doute le témoignage, après avoir allégué un fait re-

seigne ce qu'il faut croire, bon gré malgré sa raison; dans les autres on enseigne comment on peut parvenir à une croyance raisonnable de quoi que ce soit. Ici les *Décrétales* sont données pour des oracles infaillibles; là on ne reconnaît d'autre oracle que la raison et les faits les mieux

---

latif à l'Espagne, ajoute ce qui suit: « Tel est, au milieu « du dix-huitième siècle, l'état déplorable de la raison « dans une des plus belles régions de la terre, chez une « nation d'ailleurs spirituelle et polie, tandis que les « sciences font de si grands progrès en Angleterre, en « France et dans la partie protestante de l'Allemagne. « Nous disons dans la partie *protestante :* car on ne peut « s'empêcher d'avouer la supériorité présente des uni- « versités de cette partie de l'Allemagne sur les écoles « catholiques. Elle est si frappante, que les étrangers « qui voyagent dans ce pays, et qui passent d'une uni- « versité catholique à une université protestante voi- « sine, croient en une heure avoir fait quatre cents lieues, « ou vécu quatre cents ans; avoir passé de Salamanque « à Cambridge, ou du siècle de *Scot* à celui de *Newton* ». *(De l'abus de la critique en matière de religion,* vers la fin, par. XXIX, t. IV des *Mélanges de Littérature).* Depuis l'époque où d'*Alembert* écrivait ainsi, plusieurs universités de l'Allemagne catholique ont subi une réforme, et ont été mises autant que possible sur le pied des protestantes; comme celles de Mayence, de Fribourg, d'Ingolstadt (aujourd'hui Landshout) et de Vienne. Au contraire, les universités catholiques qu'on a laissées sur l'ancien pied sont devenues peu-à-peu désertes et inactives; comme celles de Louvain, de Dillingen, de Paderborn, et autres. On sait à peine qu'elles aient existé.

avérés : d'après tout cela il est naturel que le pédantisme, enfant de la scholastique, soit infiniment plus rare dans les écoles protestantes que dans les autres. Quelques formes extérieures, autres que celles en usage parmi nous, ont fait adopter vulgairement le préjugé très-mal fondé qu'un professeur allemand était un pédant; mais des manières différentes des nôtres, des citations latines ou grecques dans un livre où elles peuvent être fort nécessaires, et autres choses semblables, ne constituent pas la pédanterie, pas même la longue robe et le bonnet fourré qui se portaient autrefois. La vraie essence du pédant, c'est d'être ennemi de la raison et d'un examen libéral dans les sciences, de croire en esclave à l'autorité d'autrui, et de prétendre à son tour en despote faire valoir arbitrairement la sienne. Si tel est en effet le pédant, on conviendra que les savans protestans ne peuvent guères l'être; eux, dont la maxime principale est l'examen, le libre usage pour chaque être raisonnable de sa propre raison, et l'affranchissement de toute autorité : cette disposition conduit plutôt à l'humanité littéraire, qu'on doit considérer précisément comme l'antipode du pédantisme. La science de l'enseignement et celle de l'éducation ne purent donc que gagner au nouvel esprit qui dirigeait les études. La *pédagogique* (1) se perfectionna : *Bacon*, que

---

(1) Je demande grâce pour ce mot; il désigne tout bonnement la science de l'éducation, dans quelques pays

l'on rencontre partout où il est question d'une meilleure discipline pour l'homme intellectuel; *Coménius*, le célèbre auteur de la *Janua linguarum; Sturm*, *Locke*, et plusieurs autres, posèrent les bases d'un meilleur systême d'éducation. C'est d'après eux qu'ont parlé les *Fénélon*, les *Lachalotais*, les *Kant*, les *Schlæzer*, les *Niemeyer*, les *Pestalozzi*; c'est leur langage qu'a outre-passé dans ses hyperboles sublimes le citoyen de Genève; c'est à tous ces grands hommes enfin, c'est au mémorable événement qui a délié leurs langues que la génération actuelle et les générations à venir doivent les méthodes plus douces et plus efficaces à la fois de leur culture et de leur instruction.

Il a été exposé, dans l'article précédent, comment l'histoire avait gagné depuis la réformation par la liberté de la critique et par la profondeur des recherches. Il nous reste à ajouter qu'elle a aussi, depuis cette époque, été traitée dans des vues plus philosophiques : on en a tiré de grandes leçons, de grands préceptes; l'esprit, devenu plus scrutateur, a cherché à coordonner l'agrégat informe des faits épars; il s'est saisi d'un fil conducteur dans le dédale des siècles; il y a observé la marche de l'humanité; et de-là est née la philosophie de l'histoire. Les travaux en ce genre des Ecossais et des Anglais sont sur-

---

de l'Europe où les choses utiles et respectables ne sont pas livrées aux sarcasmes de la frivolité.

tout connus de la France, et ceux des Français le sont de toute l'Europe; ceux des Allemands le sont moins parmi nous, bien qu'ils aient un nombre assez considérable d'ouvrages dignes d'être connus, et compris sous la classification générale d'*Histoire de la Culture;* genre qui offre les grands résultats de l'histoire politique et de l'histoire religieuse, de celle des arts et des sciences, en tant que leurs progrès influent sur le progrès général de la civilisation, sur la moralité, le bien-être et la liberté des peuples.

Cependant les opinions se sont partagées dans ces nouvelles méditations sur la destinée du genre humain. Les uns ne veulent y voir que la fluctuation orageuse d'un océan sans rivages, une série aveugle et sans fin de crimes, d'absurdités, de barbaries, de quelques instans heureux suivis de rechûtes terribles; le hasard dictant ses arrêts, la nécessité les exécutant, et broyant de sa main de fer les générations successives qu'elle sécoue dans le gouffre de l'oubli. D'autres, d'une doctrine plus consolante, voient dans la marche progressive du genre humain une providence conductrice, un acheminement vers un meilleur ordre, vers un perfectionnement civil et moral. On rencontre beaucoup de protestans qui tiennent à cette dernière opinion, et qui prétendent en démontrer la certitude. Il doit être permis à des gens qui, en effet, se sont vus arrivés par l'influence d'une réformation, d'un bouleversement si terrible, si long et si universel dans l'Eu-

rope, à un état plus raisonnable et plus heureux; il doit leur être permis, dis-je, de croire à cette belle conception de la perfectibilité de notre espèce. (1) Peut-être que ceux qui sont d'une opinion contraire le doivent aux circonstances contraires dans lesquelles ils se sont trouvés, ou bien à quelque disposition individuelle qui ne leur permet pas de supposer aucun perfectionnement possible dans leurs semblables.

---

(1) *Pascal* y croyait aussi. Voyez l'article premier de ses *Pensées*, « De l'autorité en matière de philosophie » pag. 1 - 9 du t. II de ses *OEuvres*. La Haye, 1779. — Après avoir parlé des gens qui s'entêtent à proscrire tout ce qui est nouveau, il s'écrie : « N'est-ce pas-là traiter « indignement la raison de l'homme, et la mettre en « parallèle avec l'instinct des animaux?.... De l'homme, « *qui n'est produit que pour l'infinité*. Il est dans l'igno- « rance au premier âge de sa vie, mais il s'instruit sans « cesse dans son progrès; car il tire avantage, non-seu- « lement de sa propre expérience, mais encore de celle « de ses prédécesseurs.... De-là vient que, par une « prérogative particulière, non-seulement chacun des « hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, « mais que tous les hommes ensemble y font un conti- « nuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce « que la même chose arrive dans la succession des « hommes que dans les âges différens d'un particulier; « de sorte que toute la suite des hommes pendant le « cours de tant de siècles doit être considérée comme « un même homme qui subsiste toujours et qui apprend « continuellement ».

Relativement aux Sciences mathématiques et physiques.

Il semble, au premier coup-d'œil, que la réformation, dont l'impulsion immédiate a bien pu se faire sentir dans l'étude des sciences historiques et philosophiques, n'a pu, au contraire, exercer nulle influence directe sur celle des sciences exactes et naturelles. Mais, si l'on considère qu'une activité redoublée, qu'un penchant scrutateur imprimés à l'esprit humain par quelque grand événement, ne peuvent rester sans effet pour tout ce qui est de son ressort, on se convaincra bientôt que l'étude de ces sciences mêmes a dû se ressentir avantageusement de l'impulsion morale donnée par la réformation. A cette présomption indiquée par la nature des choses se joint cette considération historique et locale, qu'au moment où *Luther* opérait à Wittemberg la réformation du systême théologique, à soixante milles de-là, dans une autre ville du Nord, *Copernic* préparait celle du systême astronomique. Ces deux révolutions, faites par deux contemporains, marchant ainsi de concert, il n'est pas facile de discerner combien l'une a favorisé l'autre, quels ont été les résultats de leur combinaison, ni quels sont les effets qui appartiennent précisément à chacune. Il faudrait pour cela avoir pénétré dans le secret de toutes les pensées et suivi les pas les plus cachés de la marche de l'esprit humain, dont il reste ici peu de traces

et de monumens. Observons cependant, ainsi que nous l'avons fait en commençant cette seconde partie, que, sous l'égide de la réforme, les *Galilée* n'avaient du moins plus à redouter les fers ni la honte des rétractations. C'est sous cette égide que *Kepler* couronna l'œuvre de *Copernic*, et donna la certitude géométrique au nouveau systême, qui probablement n'en avait eu qu'une de pure logique aux yeux de son auteur. Il est enfin remarquable, quelle qu'en ait été la cause, que les deux inventeurs du calcul différentiel, *Leibnitz* et *Newton*, aient vécu, l'un dans l'Allemagne protestante, et l'autre en Angleterre. Les pays catholiques, aussi bien que les protestans, ont eu depuis un égal nombre de grands mathématiciens et de grands physiciens. Il est juste cependant de penser que les études mieux dirigées, et plus libres dans leurs recherches depuis la réformation, sont une des causes qui ont le plus puissamment concouru à faire fleurir ces belles branches de l'arbre du savoir humain (1). Surtout il est constant que l'esprit philosophique, fomenté, ainsi qu'on l'a fait voir, par la réformation, a exercé son influence d'une manière prononcée sur l'étude des mathématiques et de la physique. On ne s'est pas tout-à-fait contenté d'étendre et de perfectionner ces sciences en elles-mêmes, on a encore voulu en dévoiler la haute théorie, scruter leurs

(1) *Voyez* la dissertation de *Wucherer* à ce sujet : *De incrementis Physices à Reformationis tempore.*

fondemens, assurer leurs bases : les savans protestans se sont adonnés à ce genre de recherches plus que ceux des pays catholiques, qui ne semblent pas y attacher autant de prix (1). *La philosophie de la nature*, science encore autre que celle appelée *physique générale*, a pris une consistance et des développemens qui en font une des plus sublimes connaissances dont ait à se glorifier le génie de l'homme. C'est à *Kant* aussi qu'elle doit sa renaissance et ses principales bases. Le hardi *Schelling* l'a enrichie des vues les plus sublimes. Le système de *Brown*, qui n'est qu'une philosophie de la nature organisée, est né en Ecosse, a été cultivé et développé en Allemagne. Il est méprisé en France, où on ne le connaît jusqu'ici qu'imparfaitement.

Quant à la science militaire, qu'on a coutume de traiter comme un appendice aux sciences mathématiques, le sol du nord de l'Allemagne semble avoir été destiné dans les temps modernes à lui fournir ses principaux accroissemens. On sait dans quelle enfance était la tactique avant le seizième siècle. *Maurice* de *Nassau* donna de grandes leçons dans l'art de fortifier les places, de camper, de combattre, et fit triompher ses Bataves, dans

---

(1) C'est *Kant* qui posa le premier les principes d'une théorie de la certitude mathématique, en tirant la ligne de démarcation entre cette certitude et l'évidence qui a lieu en métaphysique, à l'occasion de la question proposée sur ce sujet en 1771, par l'Académie de Berlin.

les plaines de la Belgique, de toutes les forces autrichiennes. Après lui, sur un autre théâtre, *Gustave-Adolphe* devint aussi un réformateur de la tactique, et cet art prit une face nouvelle sous lui dans les champs de Saxe et de Bohême. Sur ce même terrain, *Frédéric II*, roi de Prusse, environ un siècle plus tard, combattant encore cette même maison d'Autriche qu'était venu humilier le héros de la Suède, devait achever l'ouvrage de *Maurice* et de *Gustave*, et porter la tactique moderne au point de perfection où elle restera fixée sans doute à l'avenir, quant à ses élémens essentiels.

Relativement aux Belles-Lettres.

En tant que la réformation a redoublé l'ardeur pour la connaissance des langues anciennes, qu'elle en a rendu l'étude plus nécessaire et plus générale, aussi bien parmi les catholiques que parmi les protestans, on ne peut disconvenir qu'elle n'ait contribué beaucoup à la culture des belles-lettres et à la renaissance du bon goût. A mesure que les ouvrages classiques de l'antiquité, ces modèles éternels du beau, naïfs et sublimes comme la nature, se répandaient et se lisaient davantage, les esprits s'élevaient peu-à-peu à leur hauteur, et secouaient la barbarie des temps gothiques (1).

(1) Voyez l'ouvrage de *Stock*, intitulé : *De bonarum litterarum Palingenesia sub et post Reformationem.* — Voyez aussi *Morhoff*, etc.

Cette

Cette révolution avait commencé en Italie par les réfugiés grecs qui s'y étaient particulièrement fixés. La réformation aida à en propager le bienfait dans les contrées européennes les plus éloignées de ce foyer.

Cependant il fallait à ceux dont l'étincelle du génie antique allumait l'enthousiasme une langue dans laquelle ils pussent produire un organe souple et vivant pour exprimer leurs conceptions. [redacted] Les idiômes modernes étaient dans l'état inculte et grossier où un long inusage les avait plongés. Seulement dans le Midi, l'italien, et peut-être le provençal, son allié, avaient pris une forme plus épurée. Dans le reste de l'Europe, on écrivait en latin; le latin était la langue des écoles et des livres; et quel latin! un jargon qui portait les flétrissures de onze siècles de corruption et de mauvais goût. Quand bien même la lecture de *Cicéron* et des autres maîtres de la belle latinité eût pu améliorer et purifier ce jargon, comme il arriva en effet, ce latin, bon ou mauvais, n'était la langue que d'un très-petit nombre d'individus, et demeurait lettre close pour les peuples. Or, les hautes sciences peuvent bien sans inconvénient s'exprimer dans l'idiôme des adeptes; que les savans traitent en latin des matières que les seuls savans doivent lire, soit; on pourrait encore de la sorte avoir des mathématiques, une physique, une philosophie passablement cultivées. Mais comment avoir une littérature, sans une langue vul-

gaire, sans peuple, ou si, l'on veut, sans public? Les productions du goût et du sentiment, chacun a droit de les juger; l'auditoire d'un bel esprit, d'un poète, ne peut se restreindre aux gens à latin; il lui faut toutes les classes, tous les âges, tous les sexes; il faut qu'il parle la langue des cours et des tavernes, des boudoirs et des camps, des citadins et des campagnards; il a affaire à tous les esprits, à tous les cœurs, surtout aux plus ingénus, aux plus ouverts à toutes le[redacted] à ceux qui savent le moins de latin. Où *Vanière* compte à peine cent lecteurs, *Delille* en trouve des milliers. Afin que chaque nation ait donc une littérature nationale, il fallait qu'on écrivît dans sa langue; il fallait que toutes les classes s'accoutumassent à lire; il fallait un grand événement, un puissant intérêt, une matière qui devînt l'entretien favori de chacun, qui agitât toutes les ames, qui trouvât accès partout; alors seulement on devait trouver des auteurs qui voulussent écrire pour le peuple, et un peuple qui lût avec empressement leurs écrits. La réformation fut cet événement, devint la source vive d'un intérêt général et intarissable pour toutes les classes.

La réformation conçue par des savans, et née dans l'enceinte étroite du public parlant latin, ne pouvait se consommer si elle fût restée dans ces limites. Il fallait qu'elle en sortît, qu'elle devînt la cause de la multitude, qu'elle gagnât des millions de têtes pour armer des millions de bras en sa faveur. Un appel au peuple fut le premier pas

des réformateurs; et il fallut bien le faire dans sa langue. Une fois que le peuple eût été de la sorte provoqué et établi juge, les adversaires de la réforme furent bien obligés aussi de venir plaider à ce tribunal; et ils ne ménagèrent pas les efforts pour retenir ou ramener la multitude de leur côté. Cette polémique, qui s'était échappée enfin de l'ombre des écoles, et qui était devenue la grande affaire de l'Europe toute entière, fut le premier principe actif par qui se trouvèrent réellement fertilisées nos langues modernes. Auparavant elles n'étaient que des jargons aussi rudes que le vulgaire qui s'en servait. Quelques poésies amoureuses, ou quelques satires, n'étaient pas en état de leur donner la richesse et la souplesse dont elles avaient besoin pour devenir propres à traiter toutes sortes de sujets. L'animosité universelle entre les papistes et les réformés, les longs troubles d'Allemagne et de Suisse, ceux de la ligue en France, ceux des Pays-Bas, ceux d'Ecosse et d'Angleterre devinrent autant de foyers où les divers langages de ces contrées s'élaborèrent et s'épurèrent. Dans son *Histoire de l'Esprit humain* (1), le marquis d'*Argens*, après avoir exposé l'état où étaient les lettres avant le seizième siècle, dit: « Dans ces temps d'ignorance, *Luther* parut comme un de ces feux salutaires qui, après une longue tempête, viennent assurer les matelots d'un calme prochain.

(1) Tome I, p. 258.

Ce grand homme fit autant de bien aux sciences que de mal à la cour de Rome : il montra le ridicule des erreurs qu'un vieux respect et un ancien usage avaient rendues sacrées ; il se moqua non-seulement des opinions des théologiens, mais de leur langage et de leur façon d'écrire. Il fut secondé dans ses projets par *Calvin*, et ce fut aux disputes de religion qu'on dut le retour du beau et du bon style. Les théologiens des partis différens se piquèrent à l'envi les uns des autres d'écrire correctement, et de prévenir leurs lecteurs par la pureté de leur style (1) ».

La nation allemande reconnaît *Luther* pour le réformateur de sa littérature et de son idiôme. Un de ses premiers soins, fut de publier une traduction fidèle de la Bible en langue vulgaire,

(1) Voici ce que dit le célèbre auteur de l'article Genève dans l'Encyclopédie : « *Calvin*, qui jouissait avec « justice d'une grande réputation, homme de lettres du « premier ordre, écrivant en latin aussi bien qu'on peut « le faire dans une langue morte, et en français avec une « pureté singulière pour son temps. Cette pureté, que « nos habiles grammairiens admirent encore aujourd'hui, « rend ses écrits bien supérieurs à presque tous ceux du « même siècle, comme les ouvrages de MM. de Port- « Royal se distinguent encore aujourd'hui, par la même « raison, des rapsodies barbares de leurs adversaires et « de leurs contemporains ». — Mais on conçoit assez pourquoi le parti catholique n'a jamais voulu reconnaître ce mérite dans *Calvin*, ni recommander ses écrits comme classiques.

faite par lui et quelques-uns de ses coopérateurs sur les originaux. On peut se figurer avec quelle avidité cet immense ouvrage fut reçu, et quelle sensation générale il excita : aujourd'hui encore il fait autorité, et est le principal fondement classique de ce qu'on nomme le *haut-allemand*. C'est en cet idiôme qu'il écrivit la plupart de ses livres, traités, lettres, discours, poésies, dont le recueil forme vingt-deux volumes *in*-4°. Un de ses premiers écrits, fut celui intitulé, *De la Liberté chrétienne*, à la tête duquel il mit une épître dédicatoire, aussi décente que franche et libérale, au pape *Léon X*. « Aucun écrivain, depuis bien des siècles, (dit M. *Georges Müller* de Schaffouse, dans ses *Lettres sur les Sciences*), n'avait vu ses écrits enlevés avec une telle rapidité, et lus aussi universellement depuis le trône jusque dans les chaumières; tous furent, à plusieurs reprises, réimprimés, contrefaits, colportés par tout l'Empire. La popularité, la verve naturelle, l'énergie d'expression qui y régnaient, une doctrine qui réjouissait et qui élevait l'ame, lui gagnèrent les gens les plus droits et les plus sensés de toutes les classes. Une foule de pamphlets, de feuilles volantes, de chansons qui nous sont parvenus de cette période, déposent du ravissement universel qu'inspirait cette vivifiante lumière.... (1) ». *Wickleff* avait déjà traduit en

(1) « Encore aujourd'hui, dit le savant et spirituel « M. *Henke* dans ses *Additions* à la traduction allemande

anglais le Nouveau-Testament ; dès que la réformation eut rendu en Angleterre la lecture des livres saints de première nécessité pour le peuple, *Tindal*, *Roye* et autres, en publièrent une version. La même chose arriva en France, où la réformation multiplia les bibles françaises, et les mit entre les mains de tout le monde (1). Quand

---

« de cet ouvrage, on est contraint d'admirer la richesse, « la force et la pureté du style de *Luther*. Cela aide à « comprendre comment il a pu exécuter de si grandes « choses. L'abondance de ses pensées le rend inventif « dans l'expression ; le feu de son esprit, de son zèle, « de sa dévotion le rend éloquent, comme son extrême « bon sens le rend intelligible pour tous. Sa gaîté sou- « tenue, piquante, hardie (heureux don de la nature, « sans lequel peut-être il n'eût pu résister aux soucis et « aux fatigues de son immense entreprise), donnait à ses « écrits un charme attrayant. La langue nationale lui « doit un haut degré de perfectionnement et une partie « des progrès qu'elle a faits depuis lui. Cette vérité est si « généralement reconnue, que l'Allemagne catholique « a rejeté long-temps avec mépris toute amélioration « dans la langue, la regardant comme un résultat et un « signe de l'hérésie : on appelait *allemand luthérien*, « toute façon de s'exprimer qui se distinguait du vul- « gaire par plus de grâce et de choix ; et quiconque s'en « servait, s'exposait à voir sa foi devenir suspecte ».

(1) Le P. *Simon* prétend, il est vrai, dans son *Histoire critique du Vieux-Testament*, p. 332, que la première bible française a été celle d'Anvers, de 1530, revue par les théologiens de Louvain ; et qu'ainsi « ce sont les catholiques qui sont les premiers auteurs des bibles françaises qu'on lit présentement.... » Mais le P. *Simon*

les théologiens catholiques virent ces grands mystères de la religion devenus la proie des ignorans, ils se résolurent de contre-miner, de publier aussi leurs traductions, leurs commentaires, leurs explications des livres saints. Il nous importe peu de savoir qui avait raison d'eux ou de leurs adversaires. Nous nous contenterons de remarquer en général, que les langues européennes se perfectionnaient par ces controverses religieuses et politiques, par ces traductions et ces explications, ce qui suffit à l'objet qui nous occupe (1).

Ce serait sans doute trop hasarder que d'en dire davantage de l'influence qu'a exercée la réformation sur les belles-lettres (2). Tant de

---

ignorait que cette bible était l'ouvrage de *Jacques Lefebvre* d'Étaples, appelé communément *Faber Stapulensis*, confident de la reine de *Navarre*, soupçonné à bon droit d'être un partisan de *Luther*, déclaré hérétique par la Sorbonne, et privé du doctorat. Cette traduction de la Bible a même servi de base à celle de Genève.

(1) Il ne convient pas d'oublier ici les services réels que *Bayle* a rendus à la langue française, dont il a beaucoup contribué à répandre le goût, qu'il a su plier à toutes sortes de tons, et même à traiter des matières qui jusqu'à lui n'avaient été traitées qu'en latin.

(2) Cependant on pourrait ajouter encore que le peuple des villes et des campagnes qui entend régulièrement les offices divins dans sa langue, qui y chante des pseaumes, des cantiques, des morceaux riches de poésie, écrits comme ils le sont en Allemagne par les meilleurs

causes diverses ont concouru à leur culture et aux différentes modifications qu'elles ont éprouvées parmi les diverses nations européennes, que quiconque voudrait entrer dans ce dédale risquerait de s'y perdre, de confondre les objets, et de donner pour des résultats certains ce qui ne serait que d'ingénieuses conjectures. Les nations protestantes, qu'on pourrait appeler de race germanique, ont entre elles tant de traits de ressemblance dans les mœurs, le langage, le climat, qu'il faut bien se garder de prendre quelques conformités dans le caractère et le génie de leurs productions littéraires pour des effets immédiats de la grande révolution qui leur fut commune. L'esprit de chaque peuple, si profondément modifié par tant d'événemens et tant de générations, a sa tendance propre, ses dispositions naturelles, qu'on ne peut attribuer à une circonstance unique et isolée. Sans doute que l'unanimité avec laquelle les nations aujourd'hui protestantes ont adopté la réforme dès qu'elle s'est présentée, n'était qu'un résultat de cette conformité d'esprit entre elles. Leur marche de ce côté (la chose étant prise en général) a toujours été de simplifier la religion, de la rendre plus austère et plus intellectuelle, restant

---

poètes nationaux, acquiert par-là une foule d'idées, un goût et un sentiment du beau, que ne peuvent acquérir ceux qui assistent à des offices faits en un mauvais latin qu'ils ne comprennent pas.

inviolablement attachées au déisme et à la morale qui en est le fond. Les mœurs des nations protestantes sont aussi incontestablement plus sévères et meilleures que celles des nations catholiques. Est-ce parce que ces nations sont protestantes qu'elles ont acquis ce caractère? ou bien est-ce parce qu'elles ont ce caractère qu'elles sont devenues protestantes? c'est ce que je laisse à d'autres à décider. Je ne veux qu'indiquer l'influence de ce même caractère sur la culture des belles-lettres. Les littératures italienne et française sont riches d'une foule d'ouvrages où l'amour, badin et léger, cet enfant des cours et des grandes villes, est traité avec la délicatesse et la grâce la plus exquise : on chercherait vainement chez les Anglais et les Allemands autant de ces agréables productions; j'oserais même dire que le peu qu'ils en ont est de pure imitation, et que ce ne sont pas des plantes indigènes sur leur sol. L'amour chez eux n'oserait se montrer escorté par les desirs et compagnon de la volupté. Leurs *Boccace*, leurs *Grécourt*, leurs *Lafontaine*, leurs *Bernard* même, sont encore à naître. S'ils se montraient, ils seraient reçus froidement; et ce n'est pas par les imitations adoucies qu'a hasardées *Wieland* en ce genre qu'il s'est concilié le plus d'estime parmi ses compatriotes. En un mot, leurs chants, leurs romans, le monde idéal de leurs poètes, diffèrent entièrement de ce qui se voit chez leurs voisins. Je n'ose donner ceci pour une suite de la réfor-

mation, mais bien pour une de ses coïncidences. Ce qui est assez digne de remarque cependant, c'est que les deux épopées les plus sublimes, où le dieu des chrétiens et les habitans du ciel sont les acteurs, et où ces acteurs parlent un langage digne d'eux, les deux plus merveilleux tableaux d'innocence et de vertu céleste, celui de la chûte des premiers humains, et celui de leur rédemption, sont des productions protestantes. Si le trop court âge d'or de la poésie italienne n'eût produit la *Jérusalem* du *Tasse*, il est incontestable que le *Paradis perdu* et le *Messie* seraient les deux seuls poèmes épiques dont pourrait se glorifier la littérature moderne.

Enfin l'esprit scrutateur et raisonneur à qui la réformation a ouvert une libre carrière, ainsi qu'il a été démontré ci-dessus, s'est introduit aussi dans le domaine de l'imagination, et y a pris poste où il a pu ; c'est-à-dire, qu'il s'est réfugié dans la partie théorétique des belles-lettres, dans les systêmes sur le sentiment, sur le goût, sur le beau, le sublime, etc.... On sait que, proportion gardée, les littérateurs protestans ont plus travaillé sur ces matières, et peut-être y ont plus profondément pénétré que les autres. C'est au milieu d'eux que la partie rationelle de la critique littéraire est devenue formellement une science, sous le nom d'*Esthétique*. Ce nom lui fut donné par l'allemand *Baumgarten*, du mot grec qui signifie sentiment. *Lessing*, *Herder*, ainsi que *Sulzer* et ses continuateurs, ont livré

en ce genre des morceaux précieux. *Kant* a fondé une nouvelle école esthétique par sa *Critique du Jugement*. Il a eu de nombreux et d'ingénieux disciples, tant dans son école que dans celles qui sont sorties de la sienne. Le plus remarquable d'entre eux, en théorie comme en pratique, est l'illustre *Schiller* (1).

Relativement aux Beaux-Arts.

C'est quand un culte pompeux exige de magnifiques temples, des cérémonies imposantes, un appareil éclatant; c'est quand la religion offre aux yeux les images sensibles des objets de la vénération publique, quand elle repose sur une mythologie sacrée, quand la terre et le ciel sont peuplés d'êtres surnaturels à qui l'imagination peut prêter une forme; c'est alors, dis-je, que les arts encouragés, ennoblis, atteignent le faîte de leur splendeur et de leur perfection. L'architecte, appelé aux honneurs et à la fortune, conçoit le plan de ces basiliques, de ces cathédrales dont l'aspect imprime un effroi religieux, dont les riches murailles sont décorées des chefs-d'œuvre de l'art. Ce temple, ces autels sont parés du marbre et des métaux précieux dont la sculpture a fait des anges, des bienheureux, des

(1) L'original et souvent sublime *Jean-Paul Richter*, auteur d'un traité piquant sur cette matière. MM. *Schlegel*, *Heidenreich*, ne doivent pas être oubliés, non plus que les anglais *Shaftesbury*, *Hutcheson*, et *Burke*.

images d'hommes illustres. Les chœurs, les jubés, les chapelles, les sacristies, sont ornés de tableaux appendus de toutes parts. Ici, *Jésus* meurt sur la croix; là, il resplendit sur le Tabor de toute la majesté divine. L'art, si ami de l'idéal, lui qui se complaît uniquement dans le ciel, y va chercher ses créations les plus sublimes; un *St.-Jean*, une *Cécile*, une *Marie* surtout, cette patronne de toutes les ames tendres et ardentes, cette vierge modèle de toutes les mères, médiatrice de grâce placée entre l'homme et son Dieu, être élysien, auguste et touchant, dont aucune autre religion n'offre la ressemblance ni le modèle. Durant les solennités, les étoffes les plus recherchées, les pierres précieuses, les broderies, recouvrent les autels, les vases, les prêtres, et jusqu'aux cloisons du saint lieu. La musique en complète le charme, par les chants les plus exquis, par l'harmonie des orchestres. Ces encouragemens si efficaces se renouvellent en cent lieux divers; les métropoles, les paroisses, les nombreux couvens, les simples oratoires, veulent briller à l'envi, captiver toutes les puissances de l'ame religieuse et dévote. Ainsi le goût des arts devient général à l'aide d'un aussi puissant levier : les artistes se multiplient et rivalisent d'efforts. Les célèbres écoles d'Italie et de la Flandre ont fleuri sous cette influence, et les plus beaux ouvrages qui nous en restent déposent de la richesse des encouragemens que leur prodigua le culte catholique.

D'après cette marche naturelle des choses, il n'est pas douteux que la réformation n'ait été défavorable aux beaux-arts, et n'en ait considérablement restreint l'exercice. Elle a rompu le lien qui les unissait à la religion, qui les rendait sacrés, et qui leur assurait une part dans la vénération des peuples. La liturgie des luthériens, et plus encore celle des calvinistes, est simple et austère. Une pierre et un drap forment l'autel; une chaire, des bancs, sont toute la décoration nécessaire au temple. Il n'est ici question que de l'évangile et d'instructions religieuses, et de quelques cantiques chantés par l'assemblée, traitant des grandeurs de Dieu, de la morale et des devoirs chrétiens. Tout est dénué d'ornemens, de pompe, d'élégance. Le prêtre est vêtu d'un habit noir, modeste. La vénération d'aucun saint, d'aucun ange, bien moins encore de leurs images, n'est recommandée aux ames pieuses. On pourrait dire que ce culte est triste, sec, en comparaison de celui des catholiques; si toutefois une assemblée d'hommes réunis pour adorer en commun pouvait réellement comporter l'idée de tristesse. Néanmoins il est certain que ce culte, qui peut élever le cœur, tend à désenchanter l'imagination matérielle; il rend superflues et les superbes églises, et les statues, et les peintures; il dépopularise les arts, et leur ôte un de leurs ressorts les plus actifs.

Outre cette disposition générale, propre à un culte qui se tient si sévèrement rapproché du pur

esprit de la primitive Église, et qui ne se permet aucune coquetterie envers les sens, il faut encore avoir égard à la disposition particulière des peuples qui ont embrassé la réforme. Ils habitent, pour la plus grande partie, sous le climat le plus dur de l'Europe. Ils sont plus flegmatiques, plus froids, plus méditatifs que ceux du Midi; ils n'ont pas sous les yeux une nature aussi belle; ils ne respirent pas cet air voluptueux, suave, enivrant de l'atmosphère italique. Réformation à part, ils ne sont donc pas aussi bien placés, ni aussi bien constitués pour la pratique des arts, que les Italiens, par exemple. Sans doute qu'ils ont eu et ont encore d'estimables artistes, mais non de sorte à l'emporter sur ceux de l'Italie, ni même à les contre-balancer. Leur mérite réel dans les arts, et qui procède de leur esprit réfléchi, scrutateur, c'est d'en traiter la théorie avec plus de profondeur; d'observer, de rechercher les principes qui guident à leur insu les grands artistes; d'épier la marche de l'imagination et de l'entendement dans leurs productions; de dévoiler les rapports entre la nature idéale des arts et la nature réelle; en un mot, de développer les principes et la philosophie des arts. L'Italien sent et produit : *Winkelmann*, *Lessing*, *Hemsterhuys*, *Kant*, *Burke*, *Gœthe*, pensent, analysent la production et la faculté de produire. L'un a l'instinct de l'art; l'autre en a l'intelligence. L'un crée; l'autre juge la création, en calcule les lois. Ces deux fonctions présupposent

également le génie. La première le déploie à l'extérieur en formes visibles; la seconde dans les profondeurs de l'entendement. On pourrait nommer celle-ci la force législative; celle-là la force exécutive des beaux-arts.

---

§. II. *Résultats des événemens, qui ont accompagné et suivi la Réformation.*

Troubles et guerres dans le monde politique: Controverses dans le monde théologique.

Si la réformation n'avait touché qu'au dogme, et que *Luther* n'en eût voulu qu'à la transsubstantiation ou à la grâce, cette querelle obscure serait restée dans les écoles, et eût obtenu à peine les honneurs d'une bulle pour la condamner. Le S. Père, indifférent, eût traité le nouvel hérétique comme mille autres qui ont passé sans faire époque. Les peuples et les princes eussent peut-être ignoré tout-à-fait une querelle qui n'eût pas été la leur. Mais *Luther* n'attaqua pas seulement l'esprit, ou le dogme du papisme; il appliqua tout d'abord le fer dans la partie la plus sensible du temporel de l'Eglise, et commença l'hérésie par les finances apostoliques. Dès-lors personne ne pouvait rester indifférent: ceux qui levaient les tributs devaient jeter les hauts cris; ceux qu'on dispensait de les payer

devaient se déclarer vivement pour les novateurs. Le plus puissant des princes chrétiens cependant, celui qui menaçait l'indépendance de tous les autres, jugea à propos de soutenir les droits de Rome. Les autres, qui virent dans cette conjoncture la double occasion de s'affranchir tout à-la-fois du despotisme papal et d'échapper au joug de l'Autriche, résolurent de s'armer pour la réforme, et se laissèrent entraîner avec leurs peuples au torrent. De-là résulta aussi ce double malheur, que les guerres qui survinrent, prirent un caractère religieux et fanatique, par conséquent plus animé, plus terrible, plus sanguinaire que celui des autres guerres; et que les controverses des théologiens acquirent une importance politique, une universalité qui en rendit les effets plus funestes, plus prolongés, plus étendus que ceux de toutes les nombreuses controverses qui jusques-là avaient agité l'Église chrétienne.

Voilà la source des maux, des catastrophes effroyables qui accompagnèrent et suivirent la réformation : telle fut la cause d'un siècle et demi de crise mortelle, de guerres sanglantes, de soulèvemens et de troubles dans l'Europe. Une étincelle que *Luther* avait fait jaillir pour allumer un flambeau, tomba sur des monceaux de poudre, sur un terrain tout miné. L'explosion ébranla tout l'Occident, et sembla devoir y ramener la nuit de la barbarie qui avait commencé à se dissiper. Mais par bonheur aussi le flambeau

avait

avait été allumé; et quand les nuages de vapeurs échappés du volcan commencèrent à s'écarter, sa lumière bienfaisante brilla comme l'astre obscurci par la tempête, et qui, au retour de la sérénité, sert à remettre le pilote dans son chemin.

Il est donc vrai de dire, avec quelques antagonistes de la réformation, qu'elle a momentanément fait rétrogader le règne de la lumière et la culture des sciences. Qu'on se figure les dévastations inouies dont la malheureuse Allemagne devint la proie; la guerre des paysans de Souabe et de Franconie, celle des anabaptistes de Munster, celle de la ligue de Smalcalde contre *Charles-Quint*, celle épouvantable enfin qui dura jusqu'au traité de Westphalie, et même après ce traité jusqu'à son entière exécution. L'empire fut changé par elle en un vaste cimetière, où deux générations furent englouties, où les villes n'étaient que des ruines fumantes, des monceaux de cendres; les écoles désertes et sans maîtres, l'agriculture détruite, les manufactures incendiées : qu'on y ajoute encore, que sur cette terre désolée les esprits étaient aigris, désunis, exaspérés par leurs longues divisions. Catholiques, luthériens, calvinistes, anabaptistes, moraves, tous s'accusaient les uns les autres, et s'attribuaient les douloureuses plaies de la commune patrie, de cette patrie non-seulement déchirée par ses propres enfans, mais livrée si long-temps aux bandes de l'Espagne, de l'Italie, aux fanatiques de la Bohême, aux hordes turques, aux armées françaises,

suédoises, danoises, qui toutes à l'envi y avaient porté le carnage et les désolations d'une guerre, telle qu'on les faisait au dix-septième siècle, et qui avait les caractères d'une guerre civile et religieuse. Il faut à un pays un bien long espace de temps pour se remettre d'une telle commotion et d'une ruine aussi profonde. Aussi voyons-nous la nation allemande, après avoir d'abord fait de très-grands pas dans les sciences durant la paix, qui se maintint pendant la vie de *Luther*, retomber durant une partie du dix-septième siècle dans une sorte de stupeur, dans une inculture presque totale. Sa littérature pendant cette période resta en arrière de celle des Italiens, des Français et des Anglais; et c'est d'alors que date le préjugé défavorable, qui n'est pas encore tout-à-fait éteint parmi ces dernières nations, contre l'esprit germanique. Depuis cette époque, les choses ont bien changé de face; mais les préjugés durent plus que les choses; et l'amour-propre national, renforcé de l'habitude qui dispose à croire, de la paresse qui arrête l'examen, rendra peut-être cette défaveur très-difficile à détruire.

Ce n'est pas seulement sur son sol natal, là où sa cause fut débattue avec tant d'acharnement, que la réformation occasionna de cruels bouleversemens. La France ne put y échapper; mais les troubles de ce pays ne furent ni aussi longs ni aussi dévastateurs que ceux de l'Allemagne. Cette dernière contrée était dans l'état le plus déplorable, quand la France avait déjà guéri toutes

ses plaies sous *Sully*, *Richelieu*, *Mazarin*, et qu'elle avait atteint le sommet de sa gloire politique et littéraire. Les Pays-Bas furent le théâtre de la lutte convulsive de l'Espagne contre la nouvelle république hollandaise. Les maux qui en résultèrent pour ces belles provinces égalèrent presque ceux du reste de l'Empire. Enfin, l'Angleterre se vit livrée à des commotions intestines, qui ont été rappelées ci-dessus, à l'article particulier de cette puissance. C'en est assez pour être forcé de convenir que, depuis le débordement des peuples du Nord sur l'empire romain, aucun événement n'avait encore provoqué en Europe des ravages aussi longs et aussi universels, que la guerre allumée au foyer de la réformation. Sous ce rapport, il n'est que trop vrai qu'elle a retardé les progrès de la culture générale; mais après l'incendie on a retrouvé les bienfaits solides dont on lui était redevable, dans la meilleure direction, dans la nouvelle activité, la liberté qu'elle avait donnée à l'esprit humain, dans les obstacles immenses dont elle avait déblayé ses voies, et qui entravaient si invinciblement sa marche.

D'ailleurs, je le demande, est-ce la réformation qui a appelé les princes et les peuples aux combats? La réformation n'était autre chose dans son principe que l'acte par lequel la raison se déclarait elle-même émancipée et affranchie du joug de l'autorité arbitraire; émancipation qui n'était qu'une suite naturelle et indispensable de

la renaissance des lumières. Il s'agissait de rendre l'évangile aux chrétiens dans sa pureté, de se soustraire aux prétentions exorbitantes des papes. Les adversaires de cette réforme furent assez passionnés, assez iniques pour vouloir l'étouffer dans le sang de ses sectateurs. Ce sont eux seuls qui sont coupables de tous les maux qui en furent la suite. Les terribles efforts qui ont été faits pour anéantir la réforme, prouvent seulement à qui sait réfléchir, combien elle était nécessaire.

Un reproche plus direct, et en apparence plus juste, qu'on pourrait faire à la réformation, serait d'avoir rallumé avec une inconcevable fureur le feu des disputes théologiques, qui gagna tous les esprits, s'introduisit de toutes parts, et consuma en pure perte tant de savoir, de talens, d'assiduité, d'érudition que l'on prodigua pour l'alimenter. L'attention du monde savant fut détournée pendant plus d'un siècle vers ces misérables querelles de dogmes et de formules, qui devinrent un nouveau et puissant obstacle au progrès des sciences. Elles renforcèrent le penchant pour les rêveries et le mysticisme outré de quelques têtes ardentes. La polémique s'établit d'abord naturellement entre les théologiens de Rome et ceux de la réforme : elle fut de part et d'autre violente, accompagnée d'amertume et d'outrages (1). L'aigreur, trop naturelle à de telles dis-

(1) On a beaucoup reproché à *Luther*, et *Voltaire* entre autres, quelques invectives et termes de mépris qu'il s'est

cussions et à de telles circonstances, se propagea d'année en année, de controverse en controverse,

---

permis contre le Pape. *Voltaire* lui-même s'en est permis de bien plus indécens, et avec moins de raison, contre ses adversaires. *Luther* se montra dans le principe très-soumis et très-respectueux envers le chef de l'Église. Il s'exprima d'abord, et souvent même dans la suite, avec beaucoup de modération et de décence. Mais qu'on pense aux injures horribles qui lui furent prodiguées; qu'on lise les libelles des *Hochstraten*, des *Eckius*, des *Tetzel;* que l'on considère surtout la cruauté avec laquelle ses amis, ses partisans étaient conduits au supplice quand ils se laissaient surprendre en pays catholique; et l'on jugera si l'on peut condamner dans *Luther* l'emportement et l'indignation qu'il manifesta souvent. S'il n'eût pas été ardent et irritable, comment serait-il devenu le chef d'une aussi grande révolution? Ses ennemis, s'ils l'avaient eu en leur puissance, l'auraient fait brûler comme *Jean Huss*. Pour lui, il se contentait de se moquer d'eux, et ne faisait brûler personne. Le P. *Maimbourg* remarque lui-même, dans son *Histoire du Luthéranisme*, que « ce « qui rendit sa cause encore plus plausible, fut que « *Jacques Hochstraten*, inquisiteur dominicain, écrivant « contre lui, exhorta le Pape à n'employer plus contre « un si méchant homme que le fer et le feu, pour en dé- « livrer au plutôt le monde ». Contre des adversaires qui emploient les tortures et les bûchers, est-ce un tort si condamnable que d'employer des sarcasmes, fussent-ils même de mauvais goût? Le bon goût n'était guère celui du seizième siècle. D'ailleurs il faut au goût de la mesure et du calme; et comment allier la mesure avec le déchaînement de tous les intérêts et de toutes les passions? Le langage quelquefois violent de *Luther* n'a jamais été cruel et féroce comme celui de certains papes. *Clé-*

et n'a pas peu contribué à donner aux querelles littéraires des temps suivans ce ton d'animosité qu'on y remarque plus que dans aucun siècle.

Non-seulement le combat s'engagea entre les catholiques et les novateurs, mais bientôt il s'éleva au sein même de la réforme, et entre ses partisans, des contestations très-ardentes. Je ne puis retracer ici l'histoire de toutes les sectes et de toutes les opinions que la liberté illimitée établie par la réforme fit naître en si grande foule. Ces sectes, toutes ennemies de Rome, ne se traitaient pas mieux entre elles qu'elles ne traitaient les papistes. Outre les confréries fanatiques des anabaptistes, des mennonites, des adamites, des

ment VI, dans la bulle d'anathême qu'il lança contre l'empereur *Louis* de Bavière, s'exprime ainsi : « Que Dieu le « frappe de folie et de rage ; que le ciel l'accable de ses « foudres ; que la colère de Dieu, celle de *S. Pierre* et « de *S. Paul* tombent sur lui dans ce monde et dans « l'autre ; que l'univers entier se révolte contre lui ; que « la terre l'engloutisse tout vivant ; que son nom périsse « dès la première génération, et que sa mémoire dispa- « raisse ; que tous les élémens lui soient contraires ; que « ses enfans, livrés aux mains de ses ennemis, soient « écrasés aux yeux de leur père, etc. » (*Rainaldi.* Ann. ecclés.) Un tel langage n'a pas empêché *Pétrarque*, en jouant sur le nom de ce pape, de dire qu'il était *la clémence même*; tandis que *Cochlée, Florimond-Rémond, Varillas* et tous leurs dignes successeurs, se plaisent à répéter que *Luther* était un *moine grossier*, un *hérésiarque fougueux*, et autres pauvretés. Étrange aveuglement de l'ignorance et du fanatisme!

muntzériens, des puritains, etc.; outre les contestations violentes sur le dogme des sacremens que *Luther, Mélanchthon* et les autres eurent à soutenir contre *Carlstadt, Œcolampade*, etc.; il survint dans l'église évangélique d'importantes scissions, qui même s'allièrent à la politique, et ne furent pas sans influence sur le sort des peuples. La réforme de Suisse se prononça contre la réforme de Saxe, et l'église anglicane s'établit indépendante de toutes deux. La lutte fut vive et longue entre le luthéranisme et le calvinisme (1). Tant de vains débats ne purent avoir lieu qu'aux dépens des bonnes études et des connaissances utiles, dont la culture se trouva négligée à cause d'eux. Ceci ne contredit point ce que j'ai dit plus haut sur les résultats heureux de l'impulsion morale donnée par la réformation. J'ai offert ces

---

(1) Si je n'ai pas fait plus mention de la scission entre les luthériens et les calvinistes, c'est que je n'avais pas à rendre compte de l'influence de la réforme sur le dogme et la croyance religieuse. Cette scission a eu peu de résultats importans pour la situation politique des états, puisque dans l'Empire les calvinistes ont obtenu les mêmes droits que les luthériens. Elle a seulement apporté quelques mésintelligences et dissentions intestines dans le parti évangélique, à qui par cela elle a été nuisible. Les maisons électorales de Saxe et du Palatinat, entre autres, eurent à ce sujet de grandes contestations; mais je n'ai pu en parler : mon unique but a dû être de ~~parler~~ donner des résultats importans pour le reste de l'Europe; ces brouilleries domestiques de la réforme n'en ont point eu de ce genre.

résultats tels qu'ils ont été en effet par la suite, et sans m'astreindre à l'ordre des temps. C'est de la sorte qu'on doit entendre et interpréter ce qui pourrait sembler contradictoire dans ce que j'ai dit précédemment à l'avantage et ce que je dis maintenant au désavantage de la réforme.

Observons cependant que ces disputes de religion, qui ne portaient que sur des opinions différentes en fait de théologie et en matières de foi, ont contribué à entretenir dans les pays protestans cet esprit vivant de religion et cet attachement au christianisme, qui s'y trouve beaucoup plus marqué que dans les pays catholiques. Mieux vaut après tout disputer sur la religion que de s'accorder paisiblement à n'en point avoir; plutôt contester sur la manière d'adorer Dieu que de ne point y croire du tout, et de se reposer dans l'indifférence et la tiédeur sur ce qui concerne nos rapports avec la Divinité. Mieux vaut encore sans doute adorer sincèrement Dieu, et laisser chacun libre de faire ce grand acte à sa manière. C'est-là précisément qu'en sont venus, les uns plutôt, les autres plus tard, les différens peuples réformés. Ils ont commencé par l'ergoterie et la controverse; ils ont fini par la philosophie et la tolérance; et l'esprit religieux leur est resté (1).

---

(1) Les discussions religieuses ont encore eu quelques autres bons effets, par la disposition favorable qu'elles ont entretenue dans les esprits pour les matières de phi-

Observons encore que cette inquiétude théologique qui a produit parmi les réformés tant d'inutiles et même de nuisibles controverses, n'était en aucune manière dans l'essence de la réformation, mais appartenait au siècle et au christianisme en général. Les premiers réformateurs étaient des théologiens catholiques élevés dans le sein de l'église romaine, et qui en avaient ap-

---

sophie et de spéculation. Notre grand *Descartes* aurait-il fondé une école, sa doctrine aurait-elle fait la sensation qu'elle a faite et produit le bien qu'elle a produit, s'il n'eût pas trouvé en Hollande et des contradicteurs et des disciples aussi ardens? La Hollande a été le vrai foyer du cartésianisme. C'est-là aussi que discutaient et écrivaient tous ces théologiens réfugiés, *Saurin*, *Jurieu*, *Basnage*, *Armand de la Chapelle* et *Laplacette*, auteur d'une curieuse et parfaite dissertation, *De insanabili Ecclesiæ romanæ Scepticismo* (ainsi que *Beausobre*, *Lenfant* et autres à Berlin) et dont les livres échauffèrent le zèle de nos *Arnauld*, *Bossuet*, *Nicole*, dans les réponses desquels, aussi bien que dans les répliques de leurs adversaires, nous pourrions citer plus d'un chef-d'œuvre, des ouvrages remarquables par la force du raisonnement et l'éloquence qui naît de la chaleur de l'ame, par la beauté du style et par l'érudition qui y brille. M. *Senebier* dit à ce sujet, dans son *Histoire littéraire de Genève* : « Les controverses dictent la logique. Le meilleur cours de logique-pratique « qu'on puisse avoir, se trouve peut-être renfermé dans « le livre presque inconnu, intitulé : *Examen du livre* « *des* Préjugés légitimes contre les calvinistes, par *Claude* « PAJON, 2 vol. 1673 ». Les *Préjugés légitimes*, comme on sait, sont de *Nicolle*; et *Pajon* s'est montré supérieur à lui dans sa réfutation.

porté dans leur nouvelle doctrine la pointilleuse irritabilité. Ce n'est pas parce qu'ils étaient luthériens ou calvinistes que les nouveaux docteurs étaient hérissés de subtilités, étaient vains et querelleurs ; c'est parce qu'ils avaient été catholiques, et qu'ils avaient à se défendre sans relâche contre les docteurs catholiques. Cet esprit de dispute se transmit encore, comme on peut bien le penser, à leurs successeurs immédiats; mais il fut enfin subjugué et étouffé par le véritable esprit de la réforme, qui n'est autre que celui de l'évangile; et par celui de la science et de la philosophie si puissamment secondé par la réforme, qui n'est autre que celui de l'humanité et de la tolérance.

Abélard et *S. Bernard* n'étaient point des réformés ; les deux partis des franciscains aux treizième et quatorzième siècles, non plus : à quel déluge de controverses et de barbarie scholastique les uns et les autres ne donnèrent-ils pas lieu? L'église chrétienne, dès le temps des apôtres, a toujours été affligée de cette manie de sectes et de débats sur le dogme. Depuis *Simon* le magicien, *Cérinthe* et *Ebion*, jusqu'à *Jansenius*, *Quesnel*, et aux derniers jours de la Sorbonne, on n'y a vu que disputes, acharnement des partis, haines, condamnations. Comment une révolution soudaine pouvait-elle s'opérer dans cette église sans qu'elle portât les mêmes caractères? Comment un tel volcan eût-il pu éclater sans verser des torrens de lave? La pauvre raison humaine avait été si long-temps captive

dans les écoles de théologie, qu'elle ne sut pas d'abord faire de sa liberté l'usage le plus convenable ! Un prisonnier à qui l'on ôte ses chaînes, à qui l'on ouvre la porte de son cachot, n'en sort qu'à pas mal assurés; ses pieds engourdis ne peuvent le porter; la lumière du grand jour, destinée à l'éclairer, le frappe d'aveuglement; il erre à l'aventure, se heurte contre tous les obstacles, tombe, se meurtrit. — Eût-il mieux valu pour cela laisser cet homme dans son cachot? Les adversaires de la réforme disent qu'oui.

Sociétés secrètes; Francs-Maçons; Rose-croix; Mystiques; Illuminés.

Quand un certain nombre d'individus, formant une faible minorité au milieu des peuples, se trouvent dépositaires d'opinions qu'ils tiennent pour importantes et qu'ils n'osent rendre publiques, ou parce qu'ils les croient dangereuses pour la multitude, ou parce qu'ils s'exposeraient aux persécutions en les professant ouvertement, ou par toute autre cause : alors naît pour ces individus le besoin de réunions secrètes, où ils puissent en liberté professer leur doctrine; il leur faut une intime fraternité entre tous les membres de l'association, des sermens de ne se point trahir, des épreuves, des signes pour se reconnaître au milieu des étrangers. De-là les mystères de l'Égypte, de la Grèce, ceux de *Pythagore*, etc. — Il n'est pas douteux que, depuis

la chûte de l'empire romain, il n'ait existé en Europe beaucoup de ces mystérieuses confréries, et que quelques-unes même n'aient traversé tout le moyen âge pour venir jusqu'à nous. Sans nous arrêter à tous les récits vrais ou fabuleux que plusieurs d'entre elles donnent de leur origine, et qui souvent n'ont pour base qu'une tradition romanesque, des symboles trompeurs, des monumens supposés, nous nous arrêterons seulement à considérer, que jamais la nature des choses ne dut rendre ces sociétés aussi nécessaires et aussi mystérieuses que ne les rendirent les abus du despotisme hiérarchique, l'inquisition, et toutes les sortes de vexations qu'exerçaient les agens de Rome dans les temps qui précédèrent la réformation. Il se trouvait assez d'individus de toutes les classes, dont les yeux s'ouvraient sur ces abus et qui en reconnaissaient l'énormité; mais ils renfermaient soigneusement dans leur ame un secret qui, s'il eût percé au-dehors, les eût conduits sur un bûcher. Seulement quand ils rencontraient à l'écart un ami sûr qui partageait leurs sentimens, alors leur poitrine oppressée s'exhalait, ils se soulageaient à voix basse du fardeau qui les accablait, avisaient aux moyens de se réunir, de se soutenir, et de former un cercle étroit où les tyrans de la pensée ne pussent pas les atteindre. Il est plus que probable que de pareilles sociétés existaient lors de la réformation. Les Wickléfites en Angleterre et en Écosse, les Hussites en Bohême, en Silésie, en

Moravie, aussi bien que les restes des Albigeois en France, devaient sans nul doute éprouver ce besoin de se communiquer, aussi bien que celui de se cacher soigneusement; deux conditions qui jouent le principal rôle dans la formation de ces sociétés. Combien les circonstances ne devinrent-elles pas encore plus pressantes et plus générales, quand la réformation éclata ouvertement en Saxe, et qu'elle redoubla partout l'activité et la surveillance des espions et des inquisiteurs de Rome? Il n'était point de pays catholique où les principes de *Luther* n'eussent gagné un grand nombre de partisans. La position de ces secrets adhérens de la réforme était excessivement périlleuse. Un simple soupçon les perdait, les livrait au supplice. La contrainte extrême qu'ils s'imposaient ne pouvait cesser et recevoir quelque allégement que dans des conciliabules couverts du plus profond mystère. Si l'ordre des francs-maçons ne prit pas alors sa naissance (c'est-à-dire, vers la fin du seizième ou le commencement du dix-septième siècle), au moins il reçut à cette époque, et de nouvelles modifications, et une nouvelle extension. On n'a pas encore trouvé de titres qui soient irrécusablement à l'abri de la critique, et où il en soit fait une mention formelle avant l'année 1610. Le temple de Jérusalem, la stricte filiation des Templiers, appartiennent probablement à la mythologie de cet ordre, plutôt qu'à son histoire. Il existe d'anciens statuts qui excluent les catholiques, et qui restreignent l'ordre aux seuls

protestans. Les principes d'égalité et de fraternité entre les membres sont très-conformes à ce qu'on vit alors parmi plusieurs sectes ouvertes et déclarées. La position géographique de la Bohême et de la Saxe, d'où venait la lumière de la réforme, par rapport à l'Écosse, à l'Angleterre et à la France, semble expliquer la dénomination d'*Orient* qu'y prennent communément les loges. Dans l'état de confusion et d'exaltation où se trouvaient tous les peuples, la conformité d'opinions était devenue plus importante aux individus que la conformité de patrie. Un luthérien de Bavière tenait plus à un luthérien de la Saxe qu'à un Bavarois catholique. Le Suisse calviniste, devenu ennemi du Suisse catholique, regardait le Français et le Hollandais calvinistes comme ses véritables compatriotes. L'Écossais puritain fraternisait avec l'Anglais de sa secte, malgré l'antipathie nationale. Cependant les guerres civiles, celles de peuple à peuple, longues, sanglantes, qui s'en suivirent, surtout en Angleterre et en Écosse, mirent souvent aux prises et en danger de s'ôter mutuellement la vie, ces frères, ces alliés secrets. Chacun suivait au hasard les drapeaux sous lesquels le sort l'avait jeté. Combien de soldats, zélés protestans dans le fond du cœur, servaient dans les armées impériales de *Ferdinand*, dans celles de *Philippe II!* combien de calvinistes dans l'armée de la ligue, de presbytériens dans les rangs des épiscopaux! Il fallait donc un signe mystérieux qui révélât le frère au

frère au milieu de la mêlée et du carnage. On sait qu'en effet les francs-maçons en ont un destiné à remplir ce but; et cela seul semble prouver évidemment que cet ordre appartient à la période sanglante des guerres du dix-septième siècle, pendant lesquelles on vit assez d'exemples d'individus sauvés au milieu des plus grands périls par leurs ennemis mêmes, qui à ce signe les reconnaissaient pour des associés et des frères.

L'état de travail et de fermentation dans lequel l'esprit humain se trouvait en général au moment où *Luther* parut, les efforts qu'il faisait sur plusieurs directions pour arriver à la lumière et échapper aux ténèbres du moyen âge, donnèrent lieu à plusieurs événemens coïncidens dans le règne des sciences, qui se mélangèrent de mille manières différentes, et avec les idées des sectes religieuses de ce temps, et avec la mystérieuse doctrine des sociétés secrètes. Un assemblage bizarre de quelques aphorismes soi-disant de *Hermès*, de *Pythagore*, de *Platon*, ajustés au texte hébreu des livres de l'Ancien-Testament et de ceux de quelques rabbins, avait renouvelé les rêveries judaïques connues sous le nom de *Cabbale*. Les sectateurs de cette obscure doctrine, appelée aussi par eux philosophie hermétique, pythagoricienne, etc., voulaient y trouver les sources de la science et de la sagessse universelles. *Reuchlin*, *Zorzi*, *Agrippa*, lui donnèrent sa consistance dans le seizième siècle. *Cardan* et d'autres y joignirent l'astrologie judiciaire. Le

fameux Suisse *Théophraste Bombast de Hohenheim*, plus connu sous le nom de *Paracelse*, chimiste ingénieux, maria sa science à la Cabbale, et prétendit pénétrer tous les secrets de Dieu, ou de la nature, qui pour lui étaient une même chose. Rechercher l'élément primitif, le grand menstrue, fixer la lumière et l'asservir à ses opérations; en un mot, trouver la pierre philosophale, guérir par son moyen toutes les maladies et faire de l'or, était le but, le grand œuvre de la nouvelle science, que ses nombreux partisans nommèrent quelquefois théosophie, philosophie du feu, etc... Celui qui, après *Paracelse*, lui donna le plus de cours, fut le célèbre Anglais *Robert Fludd*. Dans les laboratoires de cette secte se propagèrent les idées orientales de magie, d'apparitions, de génies; idées qui régnèrent vers ce temps, et qui n'ont pas encore cessé tout-à-fait de nos jours. La doctrine commune pour le fond de tous ces cabbalistes, astrologues, alchimistes, était le panthéisme de l'école d'Alexandrie; par conséquent, au travers de toutes ses déviations, une sorte de platonisme qui, comme tel, devait combattre de toutes ses forces le fameux aristotélisme défendu par les scholastiques, et le principal appui de la théologie romaine (1). Les sectes protestantes, ennemies de

(1) On ne peut nier que ces théosophes n'aient, aussi bien que les théologiens réformateurs, préparé les voies à *Descartes* dans le combat à mort qu'il livra aux restes

Rome,

Rome, accueillirent donc quelquefois ces nouveautés, qui s'introduisirent surtout dans les associations secrètes dont nous avons parlé, et dont on ouvrit parfois l'accès à ces magiciens, souffleurs d'or, etc.... Les idées religieuses de toute espèce, depuis la Cabale la plus extravagante jusqu'au protestantisme le plus raisonnable; les idées morales d'égalité, de fraternité, de bienfaisance entre tous les hommes; celles de l'astrologie judiciaire, de la théosophie et de l'alchimie, avec toutes leurs nuances et conséquences; tels furent donc les élémens si variés et si hétérogènes dont se composa le fond mystérieux des secrets de toutes les nouvelles associations. Selon qu'un individu ou qu'une loge adoptait plus particulièrement l'une ou l'autre de ces vues, sa doctrine s'approchait davantage ou du mysticisme religieux, ou du mysticisme politique, ou de l'astrologie, ou de l'alchimie. Cependant peu-à-peu les élémens purement moraux se séparèrent entièrement des mystères de l'alchimie et de la pierre philosophale. Ils se réfugièrent dans la société si connue sous le nom de *franche-*

---

de la philosophie scholastique. Il est impossible de comprendre les écrits de ce philosophe, non plus que ceux de ses disciples ou de ses adversaires, tels que *Voëtius*, *Gassendi*, *Poiret*, etc., et en général tous les ouvrages philosophiques de cette période, si l'on n'a parfaitement la clef des travaux des réformateurs et de ceux des sectateurs de *Paracelse*.

maçonnerie, qui, soit que son origine remonte ou non plus haut que la réformation, reçut d'elle une croissance et une vigueur nouvelles. Depuis long-temps même que les troubles de religion sont apaisés dans l'Europe, et que toutes les sectes chrétiennes y sont admises, cette estimable société n'a gardé de son premier âge que quelques formules mystérieuses, un secret qui ne semble être là que pour rendre l'association plus intime ou plus piquante, et un grand respect pour les livres saints, ce qui était le trait caractéristique des protestans. Le reste devint le partage de l'ordre des *rose-croix*, qui, malgré l'histoire imposante du prétendu fondateur *Rosencreutz* et de sa sépulture, malgré la rose surmontée d'une croix que *Luther* portait dans son cachet, doit, suivant toute apparence, son origine au théologien würtembergeois *Valentin Andreæ*, qui y donna lieu dans de bonnes intentions, et qui s'en retira ensuite (1).

---

(1) Ces conjectures *sur l'origine des francs-maçons et des roses-croix* se trouvent développées très-savamment dans deux ouvrages allemands, l'un de M. *Buhle*, imprimé en 1803, et l'autre, en 1804, de M. de *Murr*. M. *Buhle*, alors professeur à l'université de Gœttingue, avait lu en décembre 1802, à la Société royale des Sciences de cette ville, une dissertation sur le même sujet, et qui est comme le canevas de son livre. Cette pièce a été insérée dans les *Annonces littéraires* de Gœttingue, en janvier 1803, n.os 7 et 8.

Quelquefois aussi les idées religieuses des théosophes restèrent unies à leur métaphysique du panthéisme, à leur mythologie des êtres surnaturels, à leur chimie, à leur manière de voir la nature. De-là résulta, dans quelques têtes qui se prêtèrent à ce mélange, la doctrine la plus excentrique, et souvent la plus bizarre. Le plus fameux de ces mystiques théosophes a été un cordonnier de Gœrlitz en Lusace, *Jacob Bœhm*, dont les écrits, lus avec avidité, lui firent une foule de sectateurs dans tout le nord de l'Europe; il en fut même de très-illustres par leur savoir. Je ne citerai que les deux *Van-Helmont*, père et fils, de Bruxelles, et *Pierre Poiret*, de Metz. A une époque toute voisine de nous on pourrait encore compter *Swedenborg* et la secte des *martinistes*, parmi lesquels *Paracelse* et *Bœhm* sont encore en grand honneur (1). Il est certain que ce *Bœhm*, et quelques autres mystiques, ont été des hommes d'un génie extraordinaire; et que telle de leurs idées mérite un rang aussi honorable dans la haute philosophie, que telle découverte de *Paracelse* et des souf-

---

(1) M. de *Saint Martin*, mort en octobre 1803, un des génies les plus remarquables qu'ait produits la France, mais dans un genre qui intéresse peu de personnes, a traduit en français deux ouvrages de *Jacob* Bœhm, *l'Aurore naissante* et *les trois Principes*. Au reste, M. de *Saint Martin* n'est point, comme on l'a cru, fondateur de la secte des *martinistes*.

fleurs d'or en mérite une dans la chimie. S'il n'y a pas de grand génie, au dire de *Sénèque*, sans quelque mélange de démence, il n'y a peut-être pas aussi de grande démence sans quelque mélange de génie.

Quoi qu'il en soit, ces sociétés secrètes n'ont pas été sans quelque influence sur la culture morale, et même sur les événemens qui se sont passés en Europe depuis la réformation. Il a donc été à propos de faire mention de l'influence qu'a pu avoir celle-ci sur leur existence. C'est sur elles que se sont entées et modelées quelques associations plus récentes, dont la plus connue est l'ordre des *illuminés*, dénomination générale qui a servi de masque et de prétexte à beaucoup de charlatans. Le projet des vrais *illuminés* n'était autre, à ce que je crois, que de propager les lumières et de réaliser les idées libérales du droit de nature, en fondant une réunion d'hommes énergiques et bien-voulans, qui travaillassent de toutes leurs forces réunies contre un certain système d'obscurantisme qui tendait à un retour vers la barbarie, et qui était efficacement appuyé par certaines cours. Les *illuminés*, pendant la courte période de leur existence, ne négligèrent aucun moyen de faire triompher leurs vues, et d'y soumettre les grands de la terre. On peut les regarder en ce sens comme les jésuites de la philosophie, et comme les apôtres d'une secte politique dont la croyance est fondée sur ce beau rêve : que ce sont les vertus et les ta-

lens qui doivent avoir la préséance et l'autorité parmi les hommes.

Jésuites, Jansénistes, etc.

Le seizième siècle vit s'élever presqu'au même instant *Luther* et *Loyola*, l'un dans le nord, et l'autre dans le midi de l'Europe. Celui-ci, sorti de l'Espagne, semble être un produit naturel du sol et de l'esprit de cette contrée, comme *Luther* du sol et de l'esprit de la Saxe. Un siècle plutôt, *Loyola* n'eût probablement fondé qu'un ordre comme tant d'autres, une confrérie d'adorateurs de la Vierge, à laquelle il avait une grande dévotion. Les innovations religieuses qui menaçaient alors l'existence de l'église romaine donnèrent à l'enthousiasme du dévot et guerrier *Ignace* une autre direction; il conçut l'idée d'une sorte de croisade spirituelle contre l'hérésie. Sa pensée fut vivement saisie à Rome, après quelques incertitudes (1); et l'on pensa sérieusement à faire de la nouvelle société une redoutable phalange qu'on pût opposer aux plus fiers athlètes de la réforme. C'est donc à la réaction provoquée par celle-ci qu'il faut, ainsi qu'il a déjà été remarqué, attribuer le genre d'existence qu'a eue la compagnie de *Jésus*,

---

(1) « *Spiritus Dei est hîc* » ! s'écria le pape *Paul III*, après avoir lu le projet de réglement du nouvel ordre : « *l'esprit de Dieu est ici* » (*Imago primi Sæculi Societatis Jesu*. l. 1, c. 8).

On ne sera peut-être pas fâché de lire les propres paroles de *Damianus*, l'un des membres et des historiens de la Société, qui s'exprime ainsi dans sa *Synopsis Historiæ Societatis Jesu primo sæculo*, imprimée en 1640 :

(1) « En la même année, 1521, *Luther*, mu d'une malice consommée, déclare ouvertement la guerre à l'Eglise. — Blessé dans la forteresse de Pampelune, devenu meilleur et plus fort par sa blessure, *Ignace* lève l'étendard pour la défense de la religion ».

« *Luther* attaque le siége de *S. Pierre* par des outrages et des blasphêmes. — *Ignace* est guéri miraculeusement par *S. Pierre*, afin de devenir son défenseur ».

« *Luther*, livré à l'emportement, à l'ambition, à la débauche, renonce à la vie religieuse. — *Ignace*, appelé par Dieu, quitte avec empressement la vie profane pour la vie religieuse ».

---

(1) « *Eodem anno vigesimo-primo, adulta jam nequitia, palàm Ecclesiæ bellum indixit Lutherus : læsus in Pampelonensi arce Ignatius, alius ex vulnere, fortiorque quasi defendendæ religionis signum sustulit* ».

« *Lutherus Petri sedem probris, conviciisque lacessere aggreditur : Ignatius, quasi ad suscipiendam causam, a S. Petro prodigiose curatur* ».

« *Lutherus ira, ambitione, libidine victus, a religiosa vita desciscit : Ignatius Deo vocanti impigre obsecutus, a profana ad religiosam transit* ».

« *Luther*, sacrilége, contracte un mariage incestueux avec une vierge du Seigneur. — *Ignace* se lie par le vœu d'une inviolable continence ».

« *Luther* dédaigne toute autorité des supérieurs. — *Ignace* donne pour premiers préceptes, remplis d'humilité chrétienne, de se soumettre et d'obéir ».

« Tel qu'un furieux, *Luther* déclame contre le siége apostolique. — En tous lieux *Ignace* prend sa défense ».

« Autant qu'il le peut, *Luther* lui suscite des apostats. — Autant qu'il le peut, *Ignace* lui concilie et lui ramène les esprits ».

« Tous les efforts, toutes les entreprises de *Luther* sont tournés contre ce siége. — *Ignace*, par un vœu spécial, lui consacre ses labeurs et ceux de ses compagnons ».

« Lutherus cum sacra Deo virgine incestas nuptias init sacrilegus : perpetuæ continentiæ voto se adstringit Ignatius ».

« Lutherus omnem superiorum contemnit auctoritatem : prima Ignatii monita sunt, plena christianæ demissionis, subesse et parere ».

« In sedem apostolicam, furentis in morem, declamat Lutherus : illam ubique tuetur Ignatius ».

« Ab ea quotquot potest Lutherus avertit : quotquot potest conciliat, reducitque Ignatius ».

« Adversus illam nitentur omnia Lutheri studia atque conatus : Ignatius suos suorumque labores peculiari voto illi consecrat ».



« *Luther* enlève aux rites sacrés de l'Eglise leur culte et leur vénération. — *Ignace* leur garantit toute révérence ».

« Le sacrifice de la messe, l'Eucharistie, la Vierge, mère de Dieu, les anges gardiens et les indulgences des pontifes, que *Luther* attaque avec tant de fureur, sont les objets qu'*Ignace* et ses compagnons s'empressent de célébrer sans relâche par de nouvelles inventions et une infatigable industrie ».

« Enfin, à ce *Luther*, l'opprobre de la Germanie, pourceau d'*Epicure*, désolateur de l'Europe, monstre funeste à l'univers, objet de haine pour Dieu et pour les hommes, etc.; Dieu, par un décret éternel, a opposé *Ignace* ».

En effet, le nouvel ordre s'acquitta loyalement de la destination qui lui fut prescrite dès son berceau. Grand nombre d'associations et de confréries catholiques, auxquelles le mouvement géné-

---

« *Lutherus sacris Ecclesiæ ritibus venerationem, cultumque detraxit : Ignatius omnem illis reverentiam asserit missæque sacrificio, Eucharistiæ, Dei-paræ, tutelaribus divis, et illis, tanto Lutheri furore impugnatis, pontificum indulgentiis : in quibus novo semper invento celebrandis Ignatii sociorumque desudat industria* ».

« *Luthero illo, Germaniæ probro, Epicuri porco, Europæ exitio, orbis infelici portento, Dei atque hominum odio, etc... æterno consilio Deus opposuit Ignatium* ».

(*Synopsis*, etc.... lib. I, diss. VI, p. 18).

ral des esprits donna naissance vers cette époque, parurent et s'éclipsèrent sans gloire, comme ces feux qui brillent un instant dans l'atmosphère, et ne laissent après eux aucune trace. La société de *Jésus* s'éleva sur l'horizon telle qu'une comète redoutable qui sème l'effroi parmi les peuples. A peine établie, elle rendit d'importans services au S. Siége pendant la tenue du concile de Trente, et influa puissamment sur les décrets de cette assemblée. Les anciens ordres, et les mendians surtout, conçurent beaucoup d'envie contre ces nouveaux-venus qui débutaient avec tant d'éclat, s'attiraient toute la considération et toutes les grâces. Cette émulation redoubla l'activité de ce qui n'était pas jésuite, et en particulier des dominicains, qui firent jouer, d'une manière plus terrible que jamais, l'arme de l'inquisition confiée à leurs mains. Les jésuites, nonobstant, effacèrent tous leurs rivaux, s'acquirent la faveur illimitée des pontifes, et un pouvoir immense dans tout le monde catholique. Les missions furent pour eux et pour les papes ce que les colonies étaient pour les gouvernemens civils, une source de richesse et de puissance. Enfin, cette milice du S. Siége se rendit elle-même peu-à-peu redoutable à ses maîtres. On crut découvrir en elle le dessein caché de s'attribuer la monarchie universelle, qu'elle devait reconquérir pour les papes; il s'ensuivit des discussions, où la société se montra plus d'une fois indocile, et fit sentir qu'elle connaissait le prix de ses services. Mais revenons à l'objet par-

ticulier de cet article, à l'influence des jésuites sur le progrès des lumières.

Il a déjà été dit qu'ils furent mis en possession de la meilleure partie de l'instruction publique dans les états catholiques (1). L'Europe avait goûté de l'arbre de la science; la lumière s'était répandue parmi la plupart des nations qui l'habitent, et y avait fait de rapides progrès; il était devenu impossible de s'y opposer ouvertement. L'expédient le plus salutaire désormais était, non plus de combattre la science, mais de s'en emparer pour l'empêcher de devenir nuisible : ne pouvant retenir ce torrent, il fallait lui creuser un lit où il fécondât le terrein de l'Église, au lieu de le désoler. A des adversaires instruits, on

---

(1) Il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer ici que l'ordre des *Ursulines*, nommé d'abord *Société de Dieu*, établi par *Angélique de Brescia*, au seizième siècle, fut fondé dans le même esprit, et voué à l'éducation de la jeunesse du sexe. Sa destination première fut de s'opposer aux progrès du calvinisme. Aux trois vœux ordinaires de l'état religieux, les professes de cet ordre en ajoutaient même un quatrième, celui de se consacrer à l'instruction des jeunes filles dans les principes de l'Église romaine. Un des articles secrets de leurs réglemens était d'avoir, autant que possible, pour confesseurs, directeurs et aumôniers de leurs maisons, des pères jésuites. On peut ainsi considérer les ursulines comme des jésuites féminins. Mais, quoiqu'elles n'aient pas été tout-à-fait sans influence, elles n'ont cependant pas, à beaucoup près, joué dans le monde le rôle de leurs pères spirituels.

résolut donc d'opposer des hommes aussi instruits: pour satisfaire au desir universel que le siècle manifestait d'acquérir des lumières, on choisit les rusés compagnons d'*Ignace*. C'est ici que se déploya l'inconcevable talent des nouveaux précepteurs de l'humanité. Leur maxime directrice fut de cultiver et de pousser au plus haut degré de perfection possible tous les genres de connaissances, dont il ne pouvait résulter aucun danger immédiat pour le système de la puissance hiérarchique, et de s'acquérir par-là l'estime et le renom des personnages les plus capables et les plus savans du monde chrétien. A l'aide de cette suprématie dans l'opinion, il leur devenait aisé, ou de paralyser les branches du savoir qui pouvaient porter des fruits dangereux pour la papauté, ou de ployer, de diriger et greffer ces branches à leur volonté. Ainsi, en inspirant le goût des humanités, des classiques grecs et romains, de l'histoire profane, des mathématiques, ils savaient étouffer à propos celui des recherches sur les matières de religion et d'état, l'esprit philosophique et examinateur. La philosophie enseignée dans leurs écoles était faite pour rebuter et dégoûter de cette science. Ce n'était autre chose que la scholastique elle-même, revue, corrigée par eux, appliquée aux circonstances, et surtout à la polémique contre les réformés, dont on sent bien que les argumens étaient là présentés de manière à être pulvérisés par l'artillerie de l'école. Quant à la religion, l'étude s'en bor-

nait aux livres de théologie composés à cet effet par les membres de la société, aux casuistes et aux moralistes jésuites. L'étude des chartes originales de la religion fut écartée : ou si les évangiles, et d'autres pièces paraissaient quelquefois dans les livres de dévotion (et il le fallait bien, puisque les traductions données par les réformés étaient publiques), c'était avec les interprétations, les altérations même, convenables au but principal de la société. Leur grand mot de ralliement était, l'*utilité* des sciences et le *lustre* des belles-lettres. Quant à ce qui importe à l'amélioration morale et à l'ennoblissement de l'homme, quant à ce qui concerne les sciences philosophiques et théologiques, les jésuites s'efforcèrent et parvinrent en effet à le faire totalement oublier, à rendre la théologie aussi bien que la philosophie barbare et épineuse, risible même aux yeux des gens du monde. Il n'est pas jusqu'à l'histoire même qui ne fût altérée par eux suivant leurs vues, comme cela paraît avec évidence dans presque tous les ouvrages historiques sortis de leurs mains, et dans les *Rudimenta historica* qu'ils écrivaient pour la jeunesse. Qui peut déterminer combien ce mode jésuitique d'instruction, qui devint le mode régnant dans les pays catholiques, et qui diffère si prodigieusement du mode d'instruction des protestans; combien, dis-je, ce procédé, opiniâtrément suivi pendant plusieurs générations successives, a dû influer sur le genre de culture et la tournure particulière

d'esprit chez les catholiques, si différente en général de ce qui se voit chez les protestans?— Cependant il résulte de tout ceci (et je crois que cette considération est la clef des jugemens si contradictoires portés sur la méthode des jésuites dans la culture des sciences), que cette société a rendu quelques services à certaines parties de la littérature où elle a porté la lumière; mais que, d'un autre côté, elle a retenu à dessein certaines autres parties importantes dans l'obscurité : ou qu'elle en a tellement hérissé d'épines les avenues, qu'on n'était pas tenté de s'y engager; de telle sorte, que, prise en général, l'instruction donnée dans leurs écoles, très-brillante d'un côté, restait fort ténébreuse de l'autre, était une instruction partielle, incomplète, et qui mettait l'esprit sur une fausse voie; mais comme d'une part tout était clarté et lumière, de l'autre tout ombre et tout mystère, les yeux se tournaient naturellement vers le côté qui était seul lumineux, et dédaignaient de s'arrêter sur l'autre, dont on s'était habitué à ne plus même soupçonner l'existence.

Façonner la science suivant les intérêts du pouvoir pontifical, et la rendre elle-même ignorante là où il fallait qu'elle fût ignorante; produire certains objets au grand jour, en retenir d'autres dans une profonde nuit; féconder le règne de la mémoire et du bel-esprit, en stérilisant celui de la pensée et de la raison; former des esprits éclairés, mais soumis, n'ignorant que ce qui aurait pu nuire à leur soumission : comme ces pré-

cieux esclaves chez les grands de l'antiquité, qui étaient grammairiens, poètes, rhéteurs, habiles danseurs et joueurs d'instrumens, sachant tout, hors être libres : je ne puis craindre d'être démenti par tout homme impartial, en avançant que telle était la tactique d'instruction adoptée par les jésuites (1). Elle était profonde et souverainement convenable à leur but. Elle pouvait former des écrivains illustres et polis, des savans, des

(1) C'est apparemment ce qui faisait dire à *Fénélon* : « O Société meurtrière des Génies ! » —Il convient aussi d'observer (et ce fait confirme victorieusement ce qui vient d'être avancé sur le prétendu dévouement des jésuites à la culture des sciences), qu'ils n'ont cru devoir se prêter à cette culture, et donner quelque enseignement à la jeunesse, que là où les lumières gagnaient déjà du terrain sans eux, et où l'esprit général de la nation, comme en France, par exemple, s'y montrait invinciblement disposé. Mais qu'ont-ils fait au contraire en Espagne, en Portugal, en Autriche et autres lieux? Ils ont tout laissé dans l'ignorance et la superstition. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des particuliers mus d'un élan plus noble, et qui valaient mieux que leur société. Quelques jésuites, sans doute, ont été supérieurs au jésuitisme; car il n'est pas donné à l'esprit de parti d'éteindre tout-à-fait ce qu'il y a de bon et d'original dans l'homme. Mais enfin l'on peut demander si depuis la suppression de la société, les sciences ont beaucoup perdu? Et la réponse sera, qu'on ne s'est nullement aperçu de sa disparition; et qu'au lieu de faire des pas rétrogrades, les sciences en tout genre ont fait, depuis cette époque, des progrès très-sensibles.

Originel

orateurs, de bons catholiques romains, des jésuites, si l'on veut, mais non des hommes dans toute l'acception de ce terme : ce qui devenait homme sous leur régime, le devenait indépendamment de ce régime, et je dirai presque malgré ce régime (1).

D'ailleurs, si ce système d'infaillibilité papale et de soumission aveugle au siège apostolique était incompatible avec la raison et avec le progrès des lumières (ce qu'aucun catholique modéré ne fait aujourd'hui difficulté de reconnaître), ne doit-on pas considérer comme la chose la plus pernicieuse qui pût arriver, l'existence d'une

---

(1) Voilà un des secrets de la société, car elle en avait; elle avait ses épreuves, ses grades, ses apprentis et ses maîtres : si elle avait une existence ouverte et légale, c'est parce que ses principes convenaient à l'autorité qui les protégeait. Elle s'est trouvée par sa nature en face de la société des francs-maçons, de celle des illuminés, etc., qu'elle a combattues de tout son pouvoir. Jadis, et pendant que les jésuites triomphaient hautement, les francs-maçons se cachaient et s'assemblaient à la dérobée. Aujourd'hui les temps sont bien changés : les francs-maçons n'ont presque plus d'autres secrets que ceux que le public éclairé partage avec eux; leur société se montre franchement et ouvertement : celle des jésuites, au contraire, dérobe ses faibles restes à la publicité dans presque toute l'Europe, et est devenue réellement une société secrète d'*anti-illuminés*. On peut décider des deux siècles lequel a le meilleur esprit, celui devant lequel ils se sont montrés, ou celui devant lequel ils se cachent.

société savante, laquelle se prescrivait pour unique but de ses travaux de faire servir la raison elle-même et les lumières acquises à consolider un système ennemi de la raison et des lumières? Qu'un ignorant franciscain ait débité en chaire des propositions ultramontaines, le danger n'était pas grand, et l'on pouvait sans peine le réfuter; mais que les doctes et spirituels jésuites du collége de Clermont débitent en plein Paris : « *Que le Pape était aussi infaillible que* JÉSUS-CHRIST *lui-même;* » qu'ils déploient tout leur savoir et leurs talens pour inculquer ce principe et en faire un article de foi (1), il faut avouer qu'alors le danger devient imminent, et que l'opinion court risque d'être irrévocablement faussée. Comme rien ne peut être plus funeste à la liberté d'un peuple qu'un despotisme qui sait se rendre aimable et plausible, rien n'est aussi plus propre à dépraver radicalement l'esprit des hommes, que de savoir à force d'art leur rendre le mensonge vrai, la déraison raisonnable.

On conçoit assez comment l'universalité de l'emploi et des prétentions des jésuites dut leur susciter des envieux et des ennemis dans toutes les classes. Ils voulaient être les prédicateurs, les théologiens, les appuis du S. Siège; et ils se trouvaient en collision avec les dominicains,

---

(1) *Voyez* ce que le célèbre *Arnaud* écrivit à cette occasion sous le titre de *La nouvelle hérésie des Jésuites.*

avec

avec presque tous les autres ordres religieux : ils voulaient diriger les consciences, surtout celles des princes, de toutes les personnes qui influaient sur la politique des cours; et ils enflammaient de dépit courtisans et ministres : ils voulaient s'emparer de tous les instituts d'éducation et d'instruction publique; et ils suscitaient contre eux les anciennes universités, les maîtres et professeurs de toutes les écoles qu'ils ne parvenaient pas à ranger sous leur domination. Il n'est nullement douteux que la puissante rivalité des jésuites, l'érection de leurs nouvelles écoles, leurs méthodes, leurs écrits, et plus encore leurs sourdes menées, ne soient le secret poison qui atteignit dès-lors les universités de France, qui les fit languir, décroître, et tomber enfin dans une nullité qui les mit bien au-dessous de celles des pays protestans.

Les ennemis les plus redoutables que se firent les jésuites, et les plus capables de leur tenir tête, furent les jansénistes. Ils crurent voir dans le soin que prenaient ceux-ci de répandre et de faire goûter les principes de *S. Augustin* sur la grâce, un dessein secret de battre en ruine la société, dont la doctrine ne s'accommodait pas avec celle de ce père de l'Église. Quoi qu'il en puisse être du dessein secret des partisans de *Jansénius* à l'égard des jésuites, il n'en est pas moins vrai que toute cette polémique sur la grace se rattache immédiatement aux querelles religieuses produites par la réformation. Cette ter-

rible secousse, qui avait séparé de l'Église romaine une grande partie des chrétiens occidentaux, avait ébranlé cette Église elle-même jusques dans ses fondemens, et y avait laissé des levains et des germes de fermentation pour bien long-temps. L'esprit d'examen, de chicane et de controverse s'y était aussi réveillé. La plupart des catholiques auraient desiré certaines réformes dans le sein même de l'Église, des amendemens, des réglemens sur le dogme et la discipline qui n'eurent pas lieu, ou qui ne furent pas conçus comme ils le desiraient : il y avait beaucoup de catholiques mécontens; grand nombre des abus attaqués par les protestans paraissaient très-condamnables à ces catholiques; et plusieurs points de dogme, débattus par ceux-là, avaient donné matière à penser à ceux-ci. Le concile de Trente n'avait presque satisfait que les ultramontains. On y avait fixé soigneusement ce qui concernait les droits du Pape et de la hiérarchie; mais des points essentiels au dogme y étaient restés dans une indétermination pénible; comme, par exemple, ce qu'on devait croire sur la grâce, laquelle tenait une place si importante dans le dogme des luthériens et dans celui des calvinistes. *Baïus*, théologien et professeur à Louvain, qui avait assisté au concile, éleva la discussion sur ce sujet, et occasionna beaucoup de rumeur dans son temps. *Jansénius*, après lui, professeur à la même université de Louvain, suivit les mêmes erremens, écrivit son livre intitulé *Augustinus*, fut l'ami de

l'abbé de *S. Cyran* et de quelques autres chefs du parti, qui prit de lui le nom de janséniste. On sait combien ce parti compta de défenseurs illustres, et comment Port-Royal en devint le chef-lieu. La guerre d'opinion qui s'alluma entre les jansénistes et les jésuites, fut la plus violente qui ait jamais agité l'Église romaine dans son intérieur. Les jansénistes, qui avaient au fond tant d'opinions communes avec *Luther* et les autres réformateurs, qui étaient de tout leur cœur opposés aux prétentions de Rome, et à celles des jésuites satellites de Rome, craignaient par-dessus tout le reproche d'hérésie qu'on ne manqua pas de leur faire. Ils mirent une sorte de point d'honneur à écrire vigoureusement contre les réformés, pour montrer avec éclat qu'ils étaient aussi bons catholiques que leurs adversaires. En même temps ils écrivirent du moins aussi vigoureusement contre les jésuites, et s'acquittèrent de cette tâche essentielle *con amore*, avec plus d'éloquence encore que de l'autre. Ainsi que les jésuites avaient joûté de science et d'esprit avec les protestans, leurs adversaires, les jansénistes s'efforcèrent de même à se montrer supérieurs aux jésuites dans toutes les parties où ceux-ci brillaient; ils composèrent des grammaires, des livres d'éducation et de piété, des traités de logique, de morale, d'histoire, d'érudition (1). Les noms des *Lan-*

(1) Il est curieux d'observer dans ces livres, quand on les lit attentivement, et qu'on est au fait de l'histoire

celot, *Arnauld*, *Tillemont*, *Nicole*, *Pascal*, *Sacy*, etc., sont immortels comme la mémoire des services qu'ils ont rendus aux sciences et à notre littérature.

C'est pour en venir à ce résultat, que je me suis permis la digression précédente, qui peut-être a paru s'éloigner de mon sujet. Mais si l'on considère que la société des jésuites n'est devenue tout ce qu'elle a été, que parce que les papes en ont voulu faire le contre-poids du protestantisme et une milice capable de le combattre perpétuellement, comme aussi de raffermir le S. Siège ébranlé, on accordera sans doute que l'existence de cette société doit être comptée parmi les résultats importans de la réformation, aussi bien que les événemens principaux auxquels la société a donné lieu, et les oppositions qu'elle a suscitées. Sans réformation, point de jésuites; et sans jésuites, point de jansénistes, ni de Port-Royal. Or, c'est à la rivalité des uns contre les autres, et à l'activité qu'elle imprima aux esprits, que nous devons une foule de bons ouvrages qui parurent pendant le dix-septième siècle, ouvrages où notre langue, et la prose

---

littéraire du temps, combien ils sont parsemés (et même ceux qui semblent le moins propres à ce genre de controverse, comme des grammaires et autres) de traits dirigés contre les jésuites, leurs livres classiques, leur méthode d'enseignement, sans que jamais ils soient nommés ni désignés ouvertement.

française en particulier, prit une richesse, une flexibilité, une perfection qu'elle n'avait pas encore auparavant. Les écrits polémiques plièrent la langue à toutes les formes du raisonnement, lui donnèrent de la précision, de la force et de la finesse. Je n'ai qu'à nommer les *Provinciales*, le *Cléanthe* de *Barbier-d'Aucour*, et je ne craindrai pas d'être contredit. Tous ces événemens littéraires, si importans pour nous, tiennent au grand événement de la réformation; et ce n'est pas un fil que j'aie arbitrairement mis en œuvre pour les y attacher; c'est la série naturelle des faits historiques que j'ai suivie ingénument.

Les jésuites ont continué, jusqu'à leur destruction, à jouer constamment un des principaux rôles dans toutes les brouilleries qui ont eu lieu en matières ecclésiastiques ou religieuses, et souvent politiques. Jaloux à la Chine et au Japon des missionnaires étrangers à leur société, ennemis en Europe des savans et modestes pères de l'Oratoire qui leur faisaient ombrage, ils provoquèrent et la querelle des missions, et la condamnation du père *Quesnel*, et d'autres troubles qui n'appartiennent ici que par le rapport qu'ils eurent avec les lettres, par les écrits qu'ils firent naître. Sous ce rapport, il faut encore rappeler ici les débats qu'occasionna le parti des mystiques vers la fin du dix-septième siècle, et à la tête duquel se montrèrent l'abbé de *Rancé*, mesdames *Bourignon* et *Guyon*, mais surtout le noble et pieux *Fénélon*, que cette circonstance impliqua dans

une controverse très-animée avec *Bossuet*. Le nom de ces deux illustres adversaires suffit pour faire compter au nombre des événemens qui ont eu quelque importance en littérature, ce *quiétisme*, secte qui appartient peut-être autant à la philosophie qu'à la théologie, et qui n'est étrangère ni aux troubles du jansénisme, ni à ceux de l'Église en général depuis la réformation.

Une réflexion sur l'emploi des biens ecclésiastiques.

Il est assez évident que l'administration financière est l'objet que les gouvernemens croient le plus digne de toute leur attention; et l'emploi le plus important qu'on sache faire des finances d'un état, est communément la guerre; attaquer ou se défendre; en imposer à ses voisins par une armée formidable toujours sur pied, par des forteresses, des arsenaux. Il n'y a rien là que de fort louable. Cependant la guerre n'est pas le seul but des hommes en société; toute guerre a elle-même la paix pour but; et la paix a celui de fournir aux citoyens de chaque état la possibilité d'ennoblir et d'améliorer leur être, de développer toutes leurs forces morales et industrielles. L'étude et le savoir, qui dirigent les efforts des hommes dans le perfectionnement et l'ennoblissement de tout ce qui constitue leur nature, sont donc en

dernier résultat le but final des travaux du fisc, de la guerre et de la paix. Mais ici, comme il arrive souvent, les moyens l'emportent sur la fin. Combien ne prodigue-t-on pas pour la guerre! Combien n'use-t-on pas de parcimonie pour les succès de l'étude et du perfectionnement moral!

Dans quel ordre de choses, dans quel siècle, dans quelle contrée de la terre, la culture des sciences et de tous les arts de l'esprit pourrait-elle être plus favorisée que dans un pays catholique? Sans que le Gouvernement établi ait à faire de nouveaux frais, la nation à payer de nouveaux impôts, il se trouve une caste entière de citoyens riches, que leur destination éloigne de toutes les professions de la vie civile, qui sont voués par essence à une vie contemplative, à un loisir qn'ils peuvent rendre savant et utile. Une foule de bénéfices, de prébendes, de chapelles, au lieu d'être donnés à des oisifs, peuvent assurer l'existence d'hommes actifs consacrés aux sciences. Chaque monastère, muni d'une riche bibliothèque, peut renfermer, au lieu de pieux fainéans, de studieux solitaires dont les travaux appartiendraient à l'État. Si la nation espagnole, par exemple, en avait bien la volonté, il serait en son pouvoir, d'un coup de baguette, de transformer tout le système de sa superstitieuse cléricature en une corporation de savans et de philosophes. Ce serait enfin consacrer à l'esprit ce qui a été si long-temps consacré aux sens; et Dieu sait ce qu'un pareil ordre, qui peuplerait

les chapitres, les abbayes (qu'on dispenserait de matines, mais non de travail, ni d'études, ni de méditations), apporterait en dix années de profit au dépôt général des sciences!—Ceci n'est point tout-à-fait un rêve. Nous avons vu ce que pouvait une congrégation de *Saint-Maur*, un Oratoire, un Port-Royal, etc.... Par ce qu'ils ont fait bien, et même par ce qu'ils ont fait mal, qu'on juge de ce qu'ils auraient pu faire étant mus par une puissance qui n'aurait eu d'autre but que le progrès des lumières! Et combien souvent nos rois n'ont-ils pas récompensé le mérite littéraire par des évêchés; combien d'hommes de lettres, à l'aide d'un prieuré, d'un bénéfice, ont vécu en France à l'abri du besoin, et ont pu se livrer à des travaux qui ont éclairé et honoré la nation! Sous le modeste titre d'*abbé*, qu'une simple tonsure leur rendait commun, ils devenaient en effet les prêtres du temple de la science : depuis *Amyot* jusqu'à l'auteur d'*Anacharsis*, combien ce titre d'abbé n'a-t-il pas été ennobli et illustré! Il est porté par une foule de savans et de lettrés estimables, qui probablement fussent restés obscurs et inactifs, sans la parcelle de biens d'église qui les venait vivifier, et leur permettait, libres, exempts de soins, d'entrer dans la carrière.

La révolution a tari chez nous cette source bienfaisante, qu'on eût pu rendre si utile au progrès des lumières (1). Plusieurs états réformés

(1) Elle a fait plus : elle a dévoré presque tout le pa-

ont conservé quelques moyens d'encouragement pour les lettres. Il reste en Danemarck, en Suède et en Angleterre certaines dignités ecclésiastiques, que les souverains donnent le plus communément à des hommes recommandables par leur savoir. Plus d'un archevêque d'Upsal, ou d'Yorck, plus d'un évêque d'Abo ou de Chester, etc.... tiennent un rang distingué dans la littérature. La Hollande, la Suisse et l'Allemagne ont moins de ces postes honorables et lucratifs pour les gens de lettres. Les biens de l'Eglise ont surtout servi à y doter des universités, et autres écoles; de sorte que la plupart des écrivains y sont des professeurs, assez médiocrement salariés, d'écoles supérieures ou inférieures, qui, souvent chargés de nombreuses familles, attachent quelque prix à la rétribution d'auteur, et que cet appât engage trop fréquemment à écrire vîte, pour écrire beaucoup.

---

trimoine des anciens établissemens d'instruction, et a privé ainsi les nouveaux, qu'on s'efforce de rétablir, de cette base matérielle et indispensable, sans laquelle de pareils établissemens ne peuvent subsister solidement, avec honneur ni efficacité. Il faut absolument à toute école qui doit prospérer, une dotation et une propriété réelle qui soit régie par une administration locale : il lui faut une garantie, une existence autre que celle qui peut provenir du casuel de pensions incertaines, ou de secours à obtenir du Gouvernement, lequel ayant à pourvoir à bien d'autres besoins, sera souvent forcé de laisser de tels objets en souffrance.

RÉCAPITULATION sommaire des résultats de la réformation, par rapport au progrès des lumières.

L'esprit humain est affranchi et de la contrainte extérieure que lui imposait le despotisme hiérarchique, et de la contrainte intérieure, de l'apathie où le retenait une aveugle superstition. Il sort tout-à-fait de tutelle, et commence à faire un usage plus libre, par conséquent plus énergique et plus convenable, de ses facultés. Les documens de la religion, les titres de la hiérarchie sont soumis à une critique sévère et profonde : et comme l'étude des livres saints, celle des pères, des conciles, des décrétales, tient à celle de l'antiquité, de l'histoire, des langues, des chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, tous ces grands objets des humanités classiques prennent une nouvelle face, sont éclairés d'une nouvelle lumière. La philosophie scholastique, l'alliée et le soutien de l'ancien systême, trouve dans les novateurs des adversaires redoutables qui en dévoilent les vices et qui en attaquent les côtés faibles. Le flambeau de la raison, que tenait caché l'édifice de la scholastique, recommence à luire. La vaine science des casuistes s'évanouit devant la morale de l'évangile, dont on rend la lecture à tous les chrétiens. L'intelligence humaine, qui n'a plus devant elle les obstacles qui arrêtaient sa marche pendant les siècles du moyen âge,

déploie toute son activité, sonde les fondemens des sociétés ébranlées, discute les droits des peuples, ceux des gouvernemens, ceux de l'État et de l'Eglise. Cette activité fait ressentir son influence heureuse à toutes les branches du savoir humain; et le penchant scrutateur imprimé aux esprits par la réformation, met sur la voie des recherches philosophiques, des plus hautes théories dans les sciences et dans les arts. *D'Alembert* a esquissé ce tableau en maître, et d'un seul trait : « Le milieu du seizième siècle, dit-il, a vu changer rapidement la religion et le système d'une grande partie de l'Europe; les nouveaux dogmes des réformateurs, soutenus d'une part et combattus de l'autre avec cette chaleur que les intérêts de Dieu, bien ou mal entendus, peuvent seuls inspirer aux hommes, ont également forcé leurs partisans et leurs adversaires à s'instruire; l'émulation, animée par ce grand motif, a multiplié les connaissances en tout genre; et la lumière, née du sein de l'erreur et du trouble, s'est répandue sur les objets même qui paraissaient les plus étrangers à ces disputes (1) ».

Les guerres longues, multipliées, dévastatrices que cette commotion fit naître, retardèrent quelques-uns des effets qui devaient résulter d'elle. La culture morale des peuples qui allait prendre un nouvel essor, fit pour quelques instans un pas rétrograde. Mais bientôt les ames retrempées

(1) *Élémens de Philosophie*, I.

dans le malheur reprirent leur énergie, et l'esprit impérissable qui avait été réveillé déploya toute son action. Il s'égara d'abord sur la fausse voie des controverses théologiques, dont il revint enfin, plus souple et plus exercé à la méditation. Cependant le besoin qu'avaient les divers partis d'attirer à eux la foule des nations, fait cultiver les langues vulgaires, y multiplie les bons écrits; et la prose française, anglaise, allemande, se développe, se perfectionne, s'enrichit au milieu des disputes des sectes et du choc des opinions religieuses.

Des associations particulières s'élèvent, ou se renforcent des divers côtés, soit pour attaquer, soit pour se soutenir; les unes mystérieuses et persécutées, les autres ouvertes et privilégiées. L'ordre des jésuites, la plus importante de toutes, se place en opposition avec la réforme. Il acquiert une prépondérance proportionnée à la masse énorme qu'il est destiné à contre-balancer. Entraîné par le torrent de l'esprit universel, cet ordre, qui ne devait que soutenir la hiérarchie et la scholastique, contribue par lui-même, et par ses redoutables adversaires, les jansénistes, au progrès des lumières. Il tombe quand le temps est venu où il doit faire place à des institutions plus convenables au nouveau siècle. Ainsi, par son action directe, et par sa réaction, la commotion religieuse opérée par *Luther* entraîne les nations européennes en avant dans la carrière des connaissances et de la culture intellectuelle.

CONCLUSION.

Tels sont les principaux résultats que j'ai cru dérivés de l'influence qu'a exercée sur l'Europe la réformation de *Luther*. En analysant les causes si compliquées de ce qui s'est passé de plus considérable depuis trois siècles dans le monde politique et dans le monde littéraire, on peut facilement s'égarer, prendre le change sur quelques causes, perdre de vue quelques effets. Au travers de la confusion de tous ces fils embarrassés de la politique et de la culture européennes, lorsqu'on veut démêler ceux qui vont se nouer immédiatement aux querelles de religion, quelque soin qu'on y apporte, on risque trop souvent de se méprendre. Les uns se rattachent à l'établissement du christianisme lui-même, à la prédication de l'alcoran, à la chevalerie, aux croisades, à l'usage de l'artillerie, à la découverte du nouveau monde, à la renaissance des lettres, aux institutions de *Pierre I*, à la guerre de la succession, et à d'autres événemens majeurs. S'il était question de déterminer l'influence de quelqu'un de ces événemens, peut-être réclamerait-on comme lui appartenant telle des suites que j'ai attribuées à la réformation. Les historiens, qui livrent les faits, se taisent d'ordinaire sur les causes, et souvent même les ignorent. Quelquefois ils en indiquent de fausses et de contradictoires. Les écrivains des partis opposés sont

exclusifs, et rendent la vérité incertaine. A qui croire, des catholiques ou des protestans; de *Duperron* ou de *Dumoulin;* de *Platina* ou de *Mornay?* Comment se décider entre *Varillas* et *Maimbourg* d'un côté, *Sleidan*, *Bayle* et *Seckendorf* de l'autre; entre *Pallavicini et Fra-Paolo;* entre *Bossuet* et *Claude*? Les uns ne voient dans l'œuvre de la réformation qu'une source infinie d'erreurs et de calamités; les autres n'y voient que lumières et bienfaits pour le genre humain. Au milieu de tant d'avis différens, il faut avoir le sien. Nous sommes aujourd'hui mieux placés que jamais, pour juger une révolution qui a éclaté il y a près de trois cents ans: considérons ce qui était avant, ce qui a été depuis; écoutons tous les partis, regardons autour de nous, voyons ce qui est aujourd'hui, et jugeons.

Quand après le long sommeil des nations européennes et de leur raison, pendant le moyen âge, nous arrêtons nos regards sur l'état du genre humain dans cette belle partie du monde au quinzième siècle, et au commencement du seizième, nous le voyons sortir de son engourdissement, se lever, marcher inquiet sur toutes les directions, saisir des instrumens pour son activité, en forger de nouveaux, les essayer, développer ses forces, s'emparer du champ des sciences, rejeter loin de lui les langes qui l'embarrassent, et commencer une nouvelle époque. Combien les événemens décisifs et les inventions se pressent durant cet intervalle! L'heureux em-

ploi de la boussole, le télescope, l'imprimerie, la prise de Constantinople, le nouveau monde, la soumission des grands vassaux de la couronne en France, l'âge d'or de la poésie et des arts en Italie, la fondation de nombreuses écoles, les livres des anciens qui y revivent, l'établissement des postes qui rend toutes les communications rapides, la salutaire paix d'Empire et la chambre impériale, l'accroissement exagéré de la puissance autrichienne qui effraie l'Europe et la contraint de s'armer, *Copernic* qui réforme le ciel, *Luther* et *Loyola* qui naissent presqu'au même temps! Il fallait que la crise eût un terme, que l'état des choses changeât dans l'ordre des sociétés civiles et dans celui du savoir humain.

« *Le mieux est ennemi du bien* », dit un proverbe de la moderne Italie. Ce ridicule adage, qui n'eût jamais dû sortir de la langue où il est né, est l'expression naïve du caractère ultramontain. Heureusement qu'il n'est pas au pouvoir d'une caste blasée, ni d'une maxime contre nature, d'enclouer ainsi les destinées de la science et de la civilisation. Les hommes passent outre, et ne font nul droit à de telles réclamations, aux réclamations de ces *esprits paresseux et jaloux*, dit *Chénier* (1), *dont la raison sans mouvement voudrait paralyser la pensée humaine*. Aucune des institutions du moyen âge n'était plus appro-

(1) Dans son *Discours sur le progrès des connaissances*. An IX, imprimé chez *Didot jeune*.

priée à la nouvelle humanité. Comme les lances et les écus avaient été mis de côté devant les armes à feu, ainsi la scholastique devait être écartée par les nouvelles armes de la raison; les cercles inextricables de *Ptolémée*, par la simple idée du mouvement de la terre; et les fausses décrétales tomber aux premiers regards de la critique. La forme extérieure de la religion ne convenait plus à la nouvelle culture; pas plus que la représentation des mystères ne convenait sur la scène où allaient paraître *Corneille* et *Molière;* pas plus que l'architecture gothique, près de la basilique de *S. Pierre*. Il fallait que tout changeât : le nouvel esprit ne pouvait subsister dans les anciennes formes; une harmonie, une convenance devaient s'établir entre lui et les choses; et comme il avait en lui l'énergie du réveil, la toute-puissance de la jeunesse, il opéra sur toutes les directions avec force, avec efficace, et partout secondé par l'enthousiasme.

C'est donc sous ce point de vue qu'on doit envisager la réformation : comme un produit nécessaire du nouveau siècle, comme une manifestation du nouvel esprit. Ce que *le Dante* et *Pétrarque* furent pour la poésie, *Michel-Ange* et *Raphaël* pour les arts du dessin, *Bacon* et *Descartes* pour la philosophie, *Copernic* et *Galilée* pour l'astronomie, *Colomb* et *Gama* pour la science de la terre, *Luther* le fut pour la religion. Organes de la pensée universelle, ces hommes éminens exprimèrent avec vérité celle

qui

qui couvait dans un grand nombre de leurs contemporains, et ils satisfirent d'un coup au besoin de leur siècle. Aussitôt que de leur génie se fut échappée l'étincelle, la flamme prête à paraître pointa de toutes parts. Ce qui n'était qu'un pressentiment, qu'une idée vague, isolée dans une foule de têtes, prit une consistance, une direction fixe, parut au-dehors, se communiqua d'individu en individu, et une chaîne continue lia toutes les têtes pensantes; tel est le mode naturel de conjuration tacite qui préside à toutes les réformations. Celles qui s'opèrent dans le règne des arts et de la plupart des sciences, étrangères aux passions et aux commotions volcaniques de la masse des peuples, sont d'ordinaire accompagnées de la paix, et se consomment sans qu'il en coûte de pleurs à l'humanité; il n'en pouvait être ainsi de celle provoquée par *Luther*. La religion n'était pas alors une simple opinion, un simple être moral; elle avait un corps immense qui opprimait tous les corps politiques, qui prétendait à tous les trônes, à tous les biens de la terre. A la première blessure qu'il ressentit, le colosse tressaillit, et le monde fut ébranlé; les princes et les nations s'armèrent, et se livrèrent à une lutte terrible, à une lutte d'opinions et d'intérêts dont les résultats furent si variés et si importans.

L'Institut a demandé qu'on lui rendît compte de ceux de ces résultats qui influèrent sur la situation politique des états de l'Europe et sur le

progrès des lumières. Cette tâche était énorme et bien au-dessus de mes forces. Qu'eût-ce été si l'Institut, outre les suites politiques et littéraires, eût encore prescrit qu'on exposât l'influence de la réformation sur la moralité des nations européennes, sur leur croyance et leurs dispositions religieuses ? Mais ce nouveau point de vue serait l'objet d'un travail peut-être plus étendu et plus difficile que le mien. J'ai dû me renfermer dans les bornes prescrites, qui déjà circonscrivent un assez vaste champ. Il n'a pas été dans mes vues de déguiser ni le mal ni le bien produits par la réformation; j'ai cherché seulement à prouver que, tout étant compensé, et le bilan définitif étant arrêté, les suites de cette révolution offrent un excédant de bien pour l'humanité; et qu'enfin elle doit être rangée au nombre des événemens majeurs qui ont le plus puissamment contribué aux progrès de la civilisation et des lumières, non-seulement en Europe, mais dans toutes les parties de la terre où les Européens ont porté leur culture.

J'ai cru d'ailleurs pouvoir m'expliquer avec la franchise libre d'un historien, qui doit, s'il est possible, n'appartenir à aucun siècle ni à aucun pays; m'affermissant par cette pensée, que nul préjugé n'avait accès dans le sanctuaire des sciences, et qu'une société illustre, assez philosophe pour choisir un tel sujet, et provoquer à son égard la vérité, était, sans nul doute, disposée à l'entendre.

APPENDICE.

ESQUISSE

DE

L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE,

OU

Aperçu rapide des événemens principaux qui ont concouru au développement du dogme et aux diverses constitutions de l'Église chrétienne, depuis son fondateur jusqu'à la réformation.

I.re PÉRIODE.

DÉMOCRATIE.

(Depuis Jésus jusqu'à Constantin. — De l'an 1 à 325.)

Les premiers chrétiens forment une société religieuse séparée des autres. Cette société devient peu-à-peu un état organisé. Le systéme d'égalité prévaut d'abord, et fait ensuite place à un systéme hiérarchique de subordination.

Après huit siècles d'existence, Rome, long-temps libre, venait de fléchir sous un maître. Elle avait porté ses armes et sa domination tout à l'entour d'elle, dans le circuit d'un

immense rayon qui atteignait presqu'aux bornes du monde alors connu. Mais, disséminée sur un aussi vaste empire, la force de la république avait ployé au centre, et s'y était vue remplacée par une force monarchique. *César* fut l'auteur de cette révolution, et fonda dans Rome une dynastie régnante : après lui *Auguste* gouverna l'empire. Il régnait depuis quarante années, quand *Jésus* naquit en Palestine de parens pauvres et obscurs.

La mythologie du paganisme, faite pour l'enfance du monde, avait vieilli avec lui ; elle avait perdu, à l'époque dont nous parlons, son ancien crédit sur les esprits, et le vide qu'elle y avait laissé ne demandait qu'à être rempli. *Alexandre*, pendant le cours de ses conquêtes, avait porté dans l'Orient la culture de la Grèce. Depuis qu'en Egypte, en Perse, en Asie mineure, en Arménie, ses successeurs avaient élevé des trônes occupés par des princes grecs, la philosophie grecque avait été fleurir dans ces diverses contrées, et y modifier l'esprit local. A son tour, elle s'était sentie de la réaction ; et le théisme mystique de l'Inde, et les deux principes de la Perse, et les mystères de l'Egypte, s'allièrent à la doctrine de l'Académie et du Portique. Ce nouveau mélange d'idées causa une fermentation. La tendance principale de tous ces élémens, d'ailleurs peu homogènes, était la reconnaissance et le culte d'un Dieu invisible. Le polythéisme, l'adoration de dieux grossiers et visibles, devait peu-à-peu être minée par cette disposition des esprits les plus éclairés. C'est en cet état que les Romains trouvèrent la Grèce et l'Orient, quand ils s'en emparèrent à leur tour ; et les vainqueurs traînerent après eux dans l'Occident les hommes et l'esprit de l'Orient. Les lettres et la philosophie des Grecs devinrent la base de la culture chez les Romains, et y produisirent, à quelques modifications près, les mêmes effets qu'en Grèce et en Egypte. Le vieux culte fut méprisé, les augures ne se rencontrèrent plus sans sourire. Le déisme couvait dans les écoles à Rome, comme à Athè-

nes, à Smyrne et à Alexandrie; mais cette doctrine spéculative attendait une forme réelle qui pût lui donner une existence pratique et positive, qui vint en faire une religion.

Il est nécessaire de remarquer que la Méditerranée était alors la grande mer, le champ commun des nations qui constituaient l'empire romain, et leur moyen de communication. Les côtes qui l'embrassaient de toutes parts rendaient leurs habitans comme compatriotes. Athènes, Joppé, Rome étaient plus voisines, que des villes peu distantes dans les terres; le commerce du monde, qui se faisait sur cette mer, tous les mouvemens qui se rapportaient à Rome, y rendaient les communications faciles et fréquentes.

Sur une des côtes de cette mer, au centre de l'empire fondé par le conquérant macédonien, sur le terrain de l'antique Phénicie, en contact au Sud avec l'Egypte et l'Arabie, à l'Est avec la Perse et l'Inde, au Nord avec la Syrie, l'Arménie et les peuplades Scythes, par ses ports enfin avec la Grèce, l'Italie et les autres contrées maritimes, vivait un petit peuple méprisé, vaincu et soumis tour-à-tour par ses divers voisins, haïssant toutes les autres nations par principe, commerçant et industrieux par besoin, facteur de l'Asie et de l'Europe, répandu partout sans se mêler aux étrangers, et formant en chaque lieu une société séparée des autres, y conservant ses lois, son culte et ses temples. Ce même peuple avait une religion nationale fondée sur l'adoration d'un seul Dieu. Au milieu du polythéisme syrien, égyptien, grec et romain, ici le théisme était constitué en religion positive; phénomène unique au sein du vaste empire des *Césars*. On sent bien que je veux parler des Juifs. Fiers de leur origine, qu'ils faisaient remonter à d'illustres patriarches, unis entre eux par les liens d'un même sang, objets uniques de la prédilection de Dieu, et choisis par lui entre toutes les nations, d'anciennes prophéties leur

assuraient qu'il naîtrait au milieu d'eux un roi de la terre, qui laverait tous leurs opprobres, et qui les élèverait au-dessus du reste du monde. Ils vivaient dans l'attente inquiète de ce Messie, et ils calculaient avec ardeur le temps obscurément indiqué de sa venue. Un tel esprit n'existait alors chez aucun peuple. Celui-ci, sombre, concentré, dévoré de l'orgueil que lui inspirait sa noblesse plus que terrestre, et de l'humiliation où il était contraint de vivre, se consolait de l'une par l'autre, et rendait au centuple à ses voisins idolâtres le mépris qu'il essuyait d'eux. Cette profonde disposition n'a pas encore péri; dans sa captivité universelle, ravalé de toutes parts presqu'au rang de la brute, l'inébranlable israélite dit dans son cœur : « Je suis l'homme de Dieu ».

Il est naturel, vu la disposition où étaient alors les esprits sur l'unité de l'essence divine, et sur un culte plus purifié à lui rendre, que les philosophes et les penseurs oisifs qui s'étaient multipliés pendant le long calme du règne d'*Auguste*, aient donné quelque attention à ce peuple, à ses dogmes et à ses livres, dont il existait une version grecque. Les yeux commençaient donc à s'arrêter sur lui; dans les villes de l'empire où les Juifs avaient établi des synagogues, quantité de païens en suivaient les assemblées, par un intérêt plus vif que celui de la curiosité. Les Juifs, de leur côté, ne purent se dérober à l'action de l'esprit général du temps; si leurs idées commencèrent à pénétrer dans les écoles, les idées des philosophes pénétrèrent aussi dans les synagogues. On vit des Juifs briller comme philosophes au milieu des païens, surtout à Alexandrie, qui était alors le foyer de la nouvelle Académie, et qui d'ailleurs était la plus grande ville voisine de la Judée. Ces innovations gagnèrent jusques dans les murs de Jérusalem. La théosophie des mages de l'Orient y pénétra aussi : on commença à disputer, à rafiner, à vouloir modifier l'orthodoxie judaïque. Il s'ensuivit des sectes qui s'entre-choquèrent avec fureur.

Beaucoup de Juifs, examinant de plus près leur culte, y trouvèrent ce que les païens trouvaient dans le leur, trop de formes extérieures, trop de surcharge, trop de superstitions et d'abus. Quelques-uns voulaient un réformateur, d'autres un sauveur qui les tirât de cette crise; à des yeux juifs, ce ne pouvait être pour les uns et pour les autres que le Messie lui-même. L'attente de cet être surnaturel était donc plus vive que jamais. Des troupes inquiètes quittaient les villes, allaient entendre des prédicans, des prophètes dans le désert. *Jean* baptisait et prêchait sur le bord du Jourdain. Il annonçait aussi le Messie, et le nombre de ses partisans était considérable.

C'est au milieu de ce peuple, au milieu de ces circonstances qu'apparut *Jésus*. Il entraîna les disciples de *Jean*, le reste de la foule, et les autres prophètes se turent. Il prêcha avec la tranquille majesté d'un esprit revêtu d'une mission supérieure, et qui n'avait d'autres fonctions sur la terre que d'y établir la vérité, la piété, la paix et l'amour entre les mortels. Sérieux, mesuré dans ses actions, ingénu, simple et sublime dans ses discours, son ame semblait calme, transparente et profonde comme l'éther céleste. Souverainement doux et aimant, un zèle saint contre l'impiété et les vices grossiers dont la vue l'affligeait, pouvait seul l'émouvoir et le passionner un instant : voilà comme ses quatre historiens nous ont dépeint *Jésus*. S'il n'était pas tel, certes il faut admirer le génie qui a inventé un idéal aussi parfait, et le hasard qui l'a présenté uniformément à quatre évangélistes, qui probablement n'ont pu tous se donner le mot. Mais si *Jésus* fut tel, comme on n'en peut douter, de quelle nature était donc cet être extraordinaire, qui ne ressemble à aucun des grands hommes dont l'histoire nous a transmis l'image, et dont la vie sans tache comme sans affectation, ne laisse pas entrevoir une seule des faiblesses de l'humanité?

Jésus, pendant les courtes années de sa prédication, jeta les semences impérissables d'une doctrine d'adoration

pure, d'amour et de justice; ou plutôt il ne fit que sanctionner et vivifier ces semences innées dans tous les cœurs. Et ce qui est un prodige aussi surprenant que sa mission et que toute sa personne, c'est qu'un Juif, un membre en apparence de la nation la plus égoïste, la plus opiniâtrément individuelle, la plus ennemie de tout le genre humain, établit le premier l'idée d'une religion universelle, d'une église cosmopolite, de la fraternité de tous les hommes sous l'autorité d'un père commun.—Un père, une famille, un culte, un amour. Cette idée était prodigieuse pour ce siècle; elle l'était bien plus encore, naissant et s'établissant dans la Judée. *Jésus* la donne pour précepte unique, la développe, l'applique à tous les cas: ordonne à ses apôtres, hommes simples et sans lettres, d'aller la répandre parmi tous les peuples, en leur annonçant qu'elle fructifierait partout: ils vont, ils parlent, et le monde devient chrétien. Cependant *Jésus*, poursuivi par le fanatisme des prêtres de l'ancienne loi, fut au milieu des bourreaux et des supplices ce qu'il avait été au milieu de ses disciples, un modèle plus qu'humain de patience et de fermeté, de douceur et de sublimité. « Mon père (il priait ainsi pour ses persécuteurs) pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Il fallait cette dernière épreuve pour qu'il offrît un exemple pratique des plus difficiles vertus. Après cela, rien ne lui restait plus à faire : tout était *consommé*, pour me servir de son langage; et il mourut de la belle mort d'un martyr de la vérité et de la vertu. — Ce tableau du pur esprit du christianisme dans la personne de son fondateur ne peut paraître déplacé, lorsqu'il s'agit d'apprécier une révolution dont le but principal a été de ramener le christianisme à l'esprit de son institution.

Après la mort de *Jésus*, un grand nombre de disciples se réunissent à Jérusalem, y célèbrent ensemble et en son nom la fête judaïque de Pentecôte, et forment ainsi la première communauté de chrétiens qui ait eu lieu. Cette

faible Église se dissipa bientôt presqu'en entier, lorsque, deux ans après, le fanatisme la poursuivit derechef, et qu'*Etienne* diacre, c'est-à-dire, dépositaire des aumônes, en fut devenu la victime. Ce coup eût été peut-être mortel pour la nouvelle Église, si en même temps un homme plein de ce génie qui vivifie tout, de cette force et de ce courage opiniâtre qui surmonte tout, *Paul*, jusqu'alors persécuteur des chrétiens, ne se fût rangé de leur nombre. Ce nouvel apôtre, qui fit plus lui seul que tous les autres pour la religion naissante, appela les hommes de tout pays et de toute religion à devenir les sectateurs du *Christ*. On n'avait vu jusqu'alors que des Juifs entrer dans cette association, aux membres de laquelle on donnait le nom de Nazaréens. *Paul* apporta dans ses éloquentes prédications de nouvelles idées, de nouvelles vues; il annonça la doctrine du fondateur avec un esprit qui n'était et ne pouvait être celui des autres disciples, plus attachés au judaïsme, plus nourris de ses préjugés; ce qui occasionna dès ces premiers temps une scission entre les chrétiens ses partisans et ceux qui demeuraient attachés aux localités du judaïsme, division qui amena la nécessité de se rassembler pour s'entendre. Cette réunion, première image des conciles, se tint à Jérusalem, et y dura jusqu'à la subversion de la république des Hébreux. Cet événement la sépara; mais aussi depuis lors restèrent séparés le mosaïsme et le christianisme, entre lesquels *Paul* avait tiré une ligne éternelle de démarcation. Ses voyages, ses discours, ses lettres, dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous, établirent dans la majorité des églises qui se trouvaient fondées de son vivant, cette doctrine sublime modifiée par lui, et que nous devons à son zèle infatigable. Sept lustres après *Jésus*, tous ses premiers confidens avaient péri, ou de mort naturelle, ou sous les coups des bourreaux; il ne restait plus d'entre eux que l'apôtre *Jean*, qui, fuyant la persécution sous *Domitien*, se réfugia dans Patmos, où

il écrivit l'*Apocalypse*, qu'on a mise au rang des livres saints (supposé qu'elle soit en effet de lui). Déjà s'élevaient entre les chrétiens persécutés par les princes de la terre les divisions de dogmes qui sont dans l'essence de toute doctrine spéculative, soit philosophique, soit religieuse. Ces maux internes de l'Église semblent avoir inspiré plus de crainte à l'apôtre de Patmos que le mal externe des persécutions. *Cérinthe* et quelques autres énonçaient dès-lors des opinions nouvelles sur la divinité de *Jésus*, et presque tout ce qu'a écrit *Jean* est dirigé contre ces opinions. — Cependant le nombre des églises chrétiennes se multipliait chaque jour et dans toutes les contrées. Un état de choses paisible eût peut-être confiné à jamais la religion du *Christ* dans les murs de Jérusalem. Mais les Juifs eux-mêmes, qui chassèrent d'abord les novateurs, les contraignirent par cette mesure à aller prêcher dans d'autres lieux; presque partout ces bannis rencontraient d'autres Juifs que le commerce et l'humeur inquiète de ce peuple avaient déjà disséminés en tant de lieux. Les Juifs-chrétiens fraternisaient avec eux, prêchaient dans leurs synagogues, fréquentées par beaucoup de païens qu'attirait, comme il a déjà été dit, le spectacle d'un culte fondé sur l'adoration d'un seul Dieu. Les Romains, en ruinant Jérusalem et dispersant le peuple juif, ajoutèrent encore à la faveur de ces circonstances. Des villes célèbres, telles qu'Alexandrie se peuplèrent de juifs, et, par conséquent aussi de chrétiens. La nouvelle doctrine devint un objet d'intérêt et de discussion. Le paganisme, trop absurde en lui-même pour convenir à des siècles qui n'étaient plus ceux de l'enfance du monde, décrié par les philosophes, était devenu presque la risée de tous les hommes éclairés. Telle est sans doute la vraie cause de la cessation des oracles vers ce temps. Ils se turent quand on commença à ne plus y croire. Le besoin d'une religion, capable de remplacer l'ancienne qui périssait de vieillesse et d'imbécillité, com-

mençait à se faire sentir. D'ailleurs les dieux étant des patrons nationaux chez les anciens, chaque nation avait respecté ses dieux tant qu'elle était restée nation. Vaincus et subjugués par les Romains, les peuples devinrent indifférens à tous les objets de patriotisme local, et à la religion comme aux autres. Les Romains eux-mêmes, à force de recevoir des dieux étrangers dans leurs temples, étaient assez parvenus à les mépriser tous, les anciens comme les nouveau-venus. Le positif de la religion tombait en ruine dans l'empire; le sentiment religieux, qui sert de base à tous les systêmes positifs, et qui vivait encore dans les cœurs, n'attendait qu'une nouvelle forme dans laquelle il pût se fixer. Le christianisme, favorisé par les circonstances qui viennent d'être indiquées, se présenta, et trouva facilement accès. Mais combien d'idées étrangères, de doctrines accessoires vinrent partout s'y mêler, et le modifier en mille manières! — L'histoire du dogme dans les premiers siècles est un dédale dont la critique la plus éclairée ne peut même suivre tous les détours. Avant qu'un corps de doctrine fût établi et arrêté, quelles fluctuations, quelles variations n'avait pas subies cette doctrine! et quand enfin le dogme fut déterminé, combien ne différa-t-il pas de ce qui avait été dans l'esprit et dans les vues simples du fondateur! — Ce fut surtout à Alexandrie, ville alors très-lettrée et le point de réunion des philosophes grecs, entre autres des nouveaux platoniciens, que la religion de *Jésus*, accrue de tant d'élémens hétérogènes, prit une forme plus spéculative, ou, si l'on veut, plus mystique qu'elle ne l'avait eue d'abord. *Clément*, philosophe grec devenu chrétien, y contribua plus que personne. Ceux des Orientaux qui embrassèrent le christianisme y introduisirent les vues de la philosophie de l'Orient sur l'origine du monde, du bien et du mal. De-là naquirent les modifications, ou sectes du christianisme des gnostiques et des manichéens. Quoique les autres chrétiens aient séparé ensuite le canon de leurs

dogmes du dogme de ces chrétiens orientaux, celui-ci n'a pas laissé néanmoins que d'influer jusqu'à un certain point sur la constitution postérieure du christianisme en général ; et il s'est conservé plus ou moins intact parmi les chrétiens orientaux. Il serait superflu de nommer toutes les opinions diverses qui s'élevèrent en divers lieux durant ces premiers siècles, et dont la plupart sont connues par le nom de leurs inventeurs, ou par le terme caractéristique qui devenait le mot de ralliement de la secte ; ces noms formeraient ici une nomenclature aride, et les expliquer serait trop long. Il suffit d'observer en général, que, quand une certaine majorité de chrétiens, favorisés par les circonstances, commencèrent à se rédiger une confession de foi commune, ils donnèrent le nom d'hérésie aux opinions qui différaient de la leur.

Une considération est encore digne de remarque, c'est que les persécutions de quelques empereurs contre les chrétiens en général portèrent un grand nombre d'individus de ces différentes sectes à fuir dans les lieux solitaires et inhabités, n'y emportant que leur fervente dévotion, qu'exaltait bientôt à un point exagéré le silence et la mélancolie du désert. Ces ascètes de la Thébaïde et de la Syrie furent les premiers moines ; leurs réunions pour prier en commun, les premiers couvens. Des législateurs s'élevèrent parmi eux, qui ne prétendirent que donner des lois vraiment chrétiennes à des chrétiens. Tant de règles monastiques ne sont en effet que des manières différentes d'entendre le christianisme, de l'épurer, de le réformer. Les ordres monastiques ont bien changé de forme, à mesure que l'Eglise elle-même en a changé, mais ils n'ont pas été autre chose dans l'origine.

Les mêmes persécutions qui avaient peuplé les déserts de chrétiens fugitifs, contraignirent ceux qui restèrent à se rallier plus fortement les uns aux autres, à étouffer, autant que possible, leurs controverses, à s'entendre, à

se secourir, à s'organiser, à se prescrire un régime, à se donner des chefs et des administrateurs. Tant que les apôtres et les premiers disciples contemporains de *Jésus* vécurent encore, ils se trouvèrent naturellement les chefs des communes ou églises dont ils étaient les instituteurs. Après leur mort, on remplaçait le pasteur qu'on venait de perdre, par son disciple le plus considérable. Plusieurs de ces églises s'entendaient quelquefois ensemble, et formaient une sorte de confédération qui se donnait un chef commun, un visiteur, *épiscope* ou évêque; puis elles se séparaient pour subsister isolées ou pour se réunir à d'autres. En général, elles se renfermaient volontiers dans les limites d'une province, d'une préfecture ou diocèse de l'empire romain. Pourtant chaque chrétien était disciple, membre actif de l'Eglise ou confédération à qui il appartenait. Les pasteurs en étaient les magistrats spirituels, magistrats républicains, dont la décision en matière de croyance n'avait de valeur que parce qu'on les croyait plus sages ou plus instruits. Cependant, comme ces chrétiens et ces pasteurs étaient des hommes, et que les hommes tiennent sans le vouloir à toutes les idées et institutions humaines, il arriva que ceux des pasteurs à qui les circonstances locales donnaient une église plus considérable, plus riche ou plus puissante, ceux entre autres des églises établies dans les premières villes de l'empire, furent bientôt revêtus de plus de considération, d'autorité, et d'une sorte de primatie, origine du système patriarchal ou papal. Cette primatie fut dans le principe extrêmement bornée. Les empereurs romains n'avaient encore connu la nouvelle religion que pour la tolérer ou la persécuter. Quand elle fut parvenue jusqu'à l'esprit de *Constantin*, qui l'éleva sur le trône, tout changea. La puissance temporelle, les honneurs, les richesses, devinrent le lot des principaux pasteurs; l'humble doctrine de *Jésus*, faite pour consoler et soutenir, par l'espoir d'une autre vie, ceux qui

vivaient sur la terre dans l'oppression, devint la doctrine des puissans et des oppresseurs. Suivant la secte, l'opinion particulière du théologien qui s'emparait de l'oreille du maître, il faisait condamner et poursuivre les sectes et les opinions qui lui étaient contraires. Le christianisme, si essentiellement doux et humain, devint persécuteur par représailles, par imitation, et parce qu'il avait été persécuté. Les cruels exemples de *Dioclétien*, de *Décius* et d'autres empereurs, ont eu des effets réactifs terribles, qui ont duré jusque bien avant dans les siècles modernes. Ce sont les passions des hommes qui ont amené tant de maux : qu'on se garde d'en accuser la pure doctrine de *Jésus*, à qui l'humanité doit l'adoration d'un seul Dieu, le sublime principe de l'amour et de la fraternité entre tous les hommes, l'abolition de l'esclavage en beaucoup de lieux, et tant d'autres inestimables bienfaits.

Ainsi cette première période, qui avait commencé par *Jésus*, lequel venait promettre aux hommes de paix le royaume des cieux, se termine par *Constantin*, qui livre aux sectateurs de *Jésus* tous les biens terrestres, et pose pour eux les fondemens d'un royaume dans ce monde.

IIme PÉRIODE.

OLIGARCHIE.

(Depuis CONSTANTIN jusqu'à MAHOMET. — De 325 à 604.)

Etablissement du système patriarchal.

L'ASSOCIATION chrétienne prend une forme nouvelle et des développemens nouveaux. L'autorité suprême est devenue chrétienne, et imprime à tout ce qui est chrétien un caractère temporel de puissance et d'authenticité. Les premiers pasteurs prennent leur rang près du trône. Celui qui l'occupe est leur disciple, leur appui, quelquefois leur instrument, d'autres fois aussi leur despote. Les événemens, les dogmes du christianisme deviennent des objets d'intérêt public. L'Église acquiert une certaine unité, en s'associant à l'unité de l'empire ; les commotions qui y surviennent se ressentent plus universellement dans cette organisation nouvelle qui lie étroitement toutes les parties. Les hérésies, les opinions novatrices excitent une fermentation plus générale. Ce qui autrefois n'agitait qu'une ville, qu'une province, devient un objet de discussion pour tout l'empire romain. Les assemblées des pasteurs (*synodes*, suivant l'étymologie grecque, *conciles*, suivant la latine) prennent une forme plus officielle et plus imposante. Leurs décrets deviennent des lois de l'empire sanctionnées par son chef. Déjà les partisans de l'évêqne *Donat* avaient été condamnés par le concile tenu à Arles. Mais la première hérésie majeure qui fit l'épreuve des forces de l'Église réunie, fut celle d'*Arius*,

philosophe de la nouvelle école platonicienne, et prêtre d'Alexandrie. C'était par cette école que l'idée s'était introduite chez les chrétiens de se représenter le *Christ*, le fils de Dieu, comme son *verbe*. L'évêque d'Alexandrie voulait que ce *logos*, ce verbe fût co-éternel et consubstantiel avec Dieu. *Arius*, qui d'ailleurs aimait peu cet évêque, et qui avait été son concurrent à la vacance du siége, soutint au contraire que le *logos* procédant de Dieu ne pouvait être co-éternel et consubstantiel avec lui. Ce débat a mis en feu pendant plusieurs siècles l'Église chrétienne en Orient et en Occident. *Constantin* convoqua la fameuse assemblée de Nicée, la première qui reçut le titre de concile *œcuménique*, c'est-à-dire, universel. *Arius* fut condamné, et le concile déclara que le *logos*, le fils, était co-éternel et consubstantiel avec le père; ce qui n'empêcha pas les Ariens de triompher encore depuis à plusieurs reprises et sous divers noms. On y composa aussi, contre leur doctrine, le fameux symbole qu'on a attribué depuis aux apôtres, et qui n'est que trop marqué au sceau de cette subtile polémique. Parmi d'autres réglemens de la même assemblée, on remarque encore celui qui fixa une pâque uniforme pour toute la chrétienté. Cependant l'évêque adversaire d'*Arius* était mort, et le diacre *Athanase* l'avait remplacé à Alexandrie. Celui-ci fut, comme son prédécesseur, le plus ferme appui de l'orthodoxie nicéenne, et il eut la douleur de voir bientôt l'inconstant *César* changer de croyance. *Eusèbe*, évêque du parti d'*Arius*, gagna la sœur de l'empereur, et celle-ci persuada son frère. *Arius* fut solennellement réintégré dans la communion de l'Église par un décret impérial, et *Athanase* destitué de son siége. Ce fut ce même arien *Eusèbe* qui administra à *Constantin*, peu avant sa mort, le baptême, que ce prince avait négligé jusqu'alors de recevoir. Sans doute que, s'il eût vécu plus long-temps, l'arianisme, dont l'adroit *Eusèbe* avait fait la doctrine de la cour impériale, serait devenu

devenu la doctrine dominante du monde chrétien. Mais il mourut; ses trois fils se partagèrent l'empire, et protégèrent chacun des partis différens. Les partisans du concile de Nicée, dont le système était fixé par une formule invariable, restèrent étroitement unis : les *Ariens*, comme il arrive à tous les réformateurs, dont l'opinion trop libérale ne saurait se lier à une forme irrévocable, se divisèrent en tant de sectes différentes, qu'ils s'affaiblirent, et ne purent résister en détail à des adversaires bien unis. On vit des sémi-Ariens opposés aux Ariens, des Pneumatiques opposés aux Eunomiens. Chaque parti se ralliant à son *César*, l'animosité religieuse devint animosité politique et nationale. Plus *Constant* soutenait avec vivacité les Nicéens dans l'Occident, plus *Constance* mettait de chaleur à favoriser en Orient l'arianisme mitigé par *Eusèbe*. Le concile général que les deux empereurs convoquèrent à Sardique en Bulgarie pour y réconcilier les deux partis, n'eut d'autre résultat qu'une haine plus envenimée que jamais entre les évêques nicéens et ceux du parti d'*Eusèbe*, ainsi qu'il arrive d'ordinaire quand on s'avise de mettre en présence des ennemis irréconciliables par l'opposition de leurs intérêts et l'aigreur de leur emportement. Après le meurtre de *Constant*, son frère, resté seul maître, fit triompher hautement ses chers Ariens, et surtout aux deux conciles de Sirmich, où *Photin*, évêque de cette ville, fut condamné. Une foule de sectes, que *Constance* s'efforça sans relâche d'étouffer ou de contenir, troublèrent tout le cours de sa vie, et il mourut au milieu du tumulte qu'elles élevaient de tous côtés. Son successeur *Julien*, loin de chercher comme lui à les apaiser, les excitait à plaisir, les encourageait, riait d'elles dans son palais, et au-dehors les traitait avec la plus sérieuse ironie. Il ne pouvait choisir une marche plus sûre pour ruiner l'Église chrétienne qu'il n'aimait pas. Aussitôt les évêques nicéens de se rassembler en concile à Paris, et de déclarer apostats tous les évêques ariens. *Athanase*, revenu

de son exil et remonté sur le siége d'Alexandrie, voulut se mettre en devoir de destituer en effet tous ceux de ces apostats qui se trouvaient dans son ressort. *Lucifer*, évêque de Cagliari en Sardaigne, alla plus loin encore que le concile de Paris; il blâma hautement l'amnistie accordée par lui aux Ariens qui se soumettraient à signer le formulaire de Nicée, et se sépara des tièdes catholiques, qui consentaient à souffrir de ci-devant hérétiques au milieu d'eux. Cependant *Julien* régna trop peu de temps pour voir réussir son adroite politique. Les deux partis principaux, celui de Nicée et celui d'*Arius*, se soutinrent avec une égale force sous les deux empereurs suivans, *Valens* et *Valentinien*; celui-ci protégeant le premier parti en Occident, et celui-là le second dans l'Orient. *Valens*, arien décidé, employa tout son pouvoir à déraciner le sémi-arianisme, aussi bien que le catholicisme, des provinces de sa domination. Son zèle fut encore secondé par la mort d'*Athanase*, et ensuite par celle de *Valentinien*, dans lesquels la foi de Nicée perdit ses plus fermes défenseurs. Cette même confession vit alors aussi sortir de son propre sein un nouvel ennemi fort dangereux et fort actif. L'évêque *Apollinaire*, esprit subtil et philosophique, produisit une opinion sur le Verbe incarné dans la personne de *Jésus*, laquelle, selon lui, n'aurait servi au Verbe que comme de mannequin, d'étui purement passif; opinion qui produisit une fermentation et un schisme furieux. Enfin, sous *Gratien* et *Théodose* le Grand, le catholicisme nicéen se releva victorieux par la protection de ces deux princes. Ils ne négligèrent rien pour réduire au silence les docteurs de l'arianisme, et cette doctrine eût été alors frappée du coup mortel, si un asile inespéré ne se fût offert à elle. De nouveaux acteurs paraissent sur la scène du monde, et viennent du fond du Nord pour y disputer le premier rôle aux *Césars*. Les Goths entament les frontières de l'empire; ils deviennent chrétiens, mais chrétiens-ariens; et c'est parmi eux que

cette secte va se réfugier pour échapper à sa ruine, qui paraissait inévitable.

Cependant la foi de Nicée s'affermit de plus en plus dans l'empire. *Théodose*, seul maître pendant quinze années (car qui pourrait compter les règnes faibles et courts de *Gratien* et de *Valentinien II?*) *Théodose* porta à un haut degré la puissance et le crédit du clergé. Un évêque devint par lui un personnage plus important que jamais. Ceux des évêques à qui les circonstances avaient donné une certaine primatie sur les autres devinrent plus importans encore; et les plus considérables de tous, ceux de Rome, de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, qui prenaient le titre de patriarches, de pères ou de papes, furent peu-à-peu considérés comme les princes et les chefs de l'Église chrétienne. Élevés au-dessus des autres, il ne restait plus à chacun d'eux que l'ambition de s'élever encore au-dessus de ses collègues. Ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, trop éloignés du centre de la puissance, ne pouvaient parvenir à une prépondérance capable de les mettre hors de pair. Il est évident que la palme ne pouvait rester en contestation qu'entre les deux patriarches dont les sièges étaient placés dans les deux capitales de l'empire, tout proche des deux trônes d'Occident et d'Orient. Les talens, l'adresse, l'ambition, les vertus de ceux qui occupèrent tour-à-tour ces deux sièges, la faveur des princes, leur prédilection tantôt pour l'ancienne et tantôt pour la nouvelle Rome, une foule de circonstances qui appartiennent à l'histoire de l'Empire aussi bien qu'à celle de l'Église, firent pencher alternativement la balance d'un et d'autre côté. Si le patriarche de Constantinople avait pour lui la résidence plus continue de l'empereur, il avait aussi contre lui ce voisinage de la cour, qui ne permettait pas à un prêtre de s'élever trop haut. Les évêques, qui dès-lors résidaient assez mal et qui abondaient dans la capitale, intriguaient souvent contre le patriarche,

qu'ils jalousaient tous, et réussissaient quelquefois à l'humilier. Le pasteur romain, au contraire, n'avait pas tant à redouter cet importun et dangereux voisinage de la majesté impériale et des intrigues de la cour. Il avait pour lui ce grand nom de Rome, devant qui les nations étaient accoutumées à fléchir. On sait que la translation du gouvernement à Constantinople n'eut d'autre effet que de l'affaiblir, et que jamais cette seconde capitale ne put parvenir à la considération de la première. Le patriarche de Constantinople ne se trouvait donc qu'en sous-ordre dans une ville tenue elle-même pour subordonnée; tandis qu'on laissait son rival à Rome jouer le premier rôle dans la première ville du monde. Ajoutons à cela que les peuples qui soumirent Rome et l'Occident devinrent chrétiens; tandis que ceux qui soumirent Constantinople et tout l'Orient y établirent la religion de *Mahomet*. Quoi donc d'étrange si l'évêque romain, aidé par une politique habile et opiniâtre, l'a enfin emporté sur tous les autres? — La magie de ce nom de Rome a fasciné presque tous les siècles, et elle est parvenue jusqu'au nôtre sans avoir perdu toute la force de son charme.

Mais ces réflexions ont anticipé sur les événemens, et les évêques et les patriarches composent encore une oligarchie où nul ne se soumet légalement à l'autorité d'un seul. Laïques et prêtres conservent encore leurs droits, et les patriarches ploient devant l'autorité du concile, diète, ou parlement de cette église-république. Reprenons la série des faits principaux. *Basile*, surnommé le Grand, évêque de Césarée, soutenait par ses rares talens et par ses écrits la croyance de Nicée, tandis que *Théodose* l'appuyait de ses édits. L'un d'eux portait, « qu'il ne serait reconnu pour chrétiens catholiques que ceux qui confesseraient avec *Damase*, évêque de Rome, et *Pierre*, évêque d'Alexandrie, la divinité consubstantielle et éternelle du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Quiconque s'y refuserait, devait être regardé comme hérétique, comme insensé, et être

livré au bras séculier ». *Grégoire* de Naziance, alors patriarche de Constantinople, ami de *Basile*, n'approuva qu'à regret cette rigueur; et s'il ne la blâma pas hautement, ce fut sans doute dans l'espoir de voir ramener la paix et l'accord tant desiré dans l'Église. Mais en vain : un second édit impérial, qui interdisait l'exercice public du culte à tous autres chrétiens qu'à ceux de la confession de Nicée, ne produisit pas un effet plus salutaire. On résolut de convoquer un second concile œcuménique, dont on se promettait le remède à tous les maux qui affligeaient l'Église. Le lieu d'assemblée fut fixé à Constantinople. Le nouveau concile confirma et détermina avec plus de précision encore le dogme d'un seul Dieu en trois personnes, et de la consubstantialité de ces trois personnes. L'autorité impériale sanctionna ces décrets, les fit reconnaître publiquement pour symbole du catholicisme, et prononça des peines corporelles contre tous ceux qui penseraient autrement. Après avoir mis un tel frein à la liberté des opinions et à l'esprit de secte parmi les chrétiens, *Théodose* s'appliqua à poursuivre les restes du paganisme, qui ne trouvait plus de sectateurs que dans les dernières classes du peuple. Cette ferveur fut plus aisée à éteindre que celle qui animait les uns contre les autres les théologiens chrétiens. Malgré les édits des empereurs, les controverses renaissaient à chaque instant; l'opiniâtreté inflexible, la fureur des adversaires, la haine qu'ils se portaient, produisaient des excès dont l'Église avait à rougir. Le noble *Priscilien* fut la première victime illustre qui offrit l'exemple de sang chrétien répandu par le fer des chrétiens. Deux évêques, indignes de ce titre, le poursuivirent avec acharnement devant *Maximin*, tyran des Gaules : sa science et ses vertus ne purent le sauver du supplice; et il fut immolé pour des opinions, par la haine sacerdotale de deux hommes en qui le christianisme vit son *Anitus* et son *Mélitus*.

Tant de disputes théologiques, d'opinions subtiles,

au milieu desquelles s'était évanouie la simplicité originaire du culte des chrétiens, commençaient à lasser les esprits de la multitude qui ne pouvait plus suivre ses pasteurs dans la discussion des dogmes. Sous les deux fils de *Théodose*, les barbares pénétrèrent de divers côtés dans l'empire romain ; ils y apportaient l'ignorance, la dévastation et la guerre. Les querelles de religion au-dedans, les Goths, les Alains, les Suèves, les Vandales, les Bourguignons au-dehors ; il n'en fallait pas davantage pour faire tomber toute la chrétienté dans les ténèbres de l'ignorance. Les ecclésiastiques restèrent seuls dépositaires du savoir. C'était en Orient surtout que les controverses étaient le plus enflammées. Un caractère général qui distingue les deux églises, et que leur histoire ne dément presque jamais, c'est qu'en Orient, où les esprits sont plus contemplatifs et plus exaltés, on contestait d'ordinaire sur le dogme ; tandis qu'en Occident, où l'esprit est apparemment plus tourné aux choses solides et temporelles, il ne s'élevait guère de contestation que sur le rang et la primauté. Là, des articles de foi ; ici, des articles de discipline et de hiérarchie. Les patriarches romains qui se trouvaient revêtus de la primatie dans l'Occident, y entretenaient avec soin cet esprit, ou même l'y faisaient naître. Le vrai symbole de ce siége était de mettre à profit toutes les circonstances, soit politiques, soit religieuses, pour accroître sa puissance et sa considération. Il arriva plus d'une fois que, tandis que les bons Orientaux se divisaient ingénument sur quelques questions mystiques, le pontife romain jouissait du triomphe d'être établi juge sur ses collègues de Constantinople ou d'Alexandrie ; ainsi qu'il arriva à *Anastase I*, au sujet des troubles causés par les Origénistes.

C'est vers ce temps que vécut le prêtre *Hiéronyme* (dont nous défigurons le nom en l'appelant *Jérôme*), homme d'une grande capacité. Il résida tantôt à Rome et en Grèce, tantôt en Syrie et à Jérusalem ; ce qui lui

donna une égale connaissance des langues hébraïque, grecque et latine; tantôt dans un désert; puis à la cour du patriarche romain, et au milieu des dames de Rome, qu'il se plaisait à endoctriner. Il donna la traduction en langue vulgaire de toutes les écritures; ce qui forme encore aujourd'hui la base de la version nommée *Vulgate.* C'est avec peine, et non sans quelques doutes sur la pureté de son christianisme, qu'on le voit au nombre des plus ardens persécuteurs de l'éloquent patriarche *Jean-Chrysostôme.* Vers ce temps aussi, un autre prêtre nommé *Rufin* traduisait les livres d'*Origène*, de *Josephe*, d'*Eusèbe*, et fomentait dans l'Occident l'étude de l'histoire ecclésiastique. Sa traduction du premier de ces auteurs lui attira de vives persécutions. Au même temps, florissait le célèbre docteur d'Hippone, *Augustin*, l'athlète du catholicisme, et le véritable inventeur de la subtile dialectique des théologiens. Les sectes des Donatistes et des Pélagiens occupèrent d'abord son activité; puis il se livra à la réfutation du système de la prédestination et de celui des Manichéens, dont il avait été d'abord partisan. Il combattait, enseignait, écrivait encore, quand l'invasion des Vandales, qui, sous *Genseric*, vinrent assiéger Hippone, accéléra sa mort. Ces peuples, ainsi que leur roi, étaient chrétiens de la secte d'*Arius*. Cependant, avant la mort d'*Augustin*, une nouvelle querelle enflamma l'église d'Orient. *Nestor*, patriarche de Constantinople, aidé du prêtre grec *Anastase*, avança et soutint que le *Christ* étant à-la-fois homme et Dieu, c'était du *Christ* comme homme que *Marie* était devenue mère, et non du *Christ* comme Dieu. « Car, disait-il, il est absurde de penser qu'une créature humaine, telle que *Marie*, ait enfanté Dieu ». En conséquence, il appelait la Vierge, mère du *Christ*, mère du fils de Dieu; mais il lui refusait le titre de mère de Dieu. Du reste, il ne prétendait en rien se séparer de la foi catholique de Nicée, ni même admettre pour cela une double personnalité

dans le *Christ*. On a peine à comprendre jusqu'où fut portée l'animosité dans cette malheureuse guerre de vaines subtilités. Il s'agissait de reconnaître en *Jésus*, ou une nature en une seule personne, ou deux natures et deux personnes. La cour, l'empire, les évêques, toutes les classes des chrétiens furent agités à ce sujet d'épouvantables convulsions. On convoqua à Ephèse le troisième des conciles dit œcuméniques, où le fougueux *Cyrille* à la tête d'un parti, les Nestoriens d'un autre côté, et un troisième parti mitoyen, s'anathématisèrent avec un acharnement scandaleux. Le moine *Eutychès*, confident de *Cyrille*, qui, durant la tenue du concile, avait si puissamment concouru à la condamnation de *Nestor*, se vit, dix-sept ans après, condamné à Constantinople par un autre concile, pour avoir nié l'humanité du *Christ*. Ces discussions se prolongèrent et se modifièrent à l'infini. L'église régnante, et qui se disait universelle, adopta l'opinion des deux natures en une personne; opinion qui fut solennellement consacrée au quatrième concile œcuménique qui se tint à Chalcédoine, et où le patriarche romain, *Léon-le-Grand*, eut par ses légats la satisfaction de voir reconnaître sa primatie (1) et sa doctrine. Les Monophysites, ou partisans d'une seule nature, furent loin cependant de se croire vaincus, et le débat n'en devint que plus vif. *Léon* mourut sans le voir terminé. Six ans après, l'un de ses successeurs, *Simplicius*, vit toute l'Italie conquise par des barbares: *Odoacre*, roi des Hérules, mit fin sous ses yeux, dans les murs de Rome, à l'empire d'Occident. Le trône d'*Augustule* fut renversé, et le siége pontifical, qui était alors au second rang, se

---

(1) Les pères du concile donnèrent pour raison de cette primatie, celle de la ville de Rome dans l'Empire; *Dia to Basileuein tèn Polin*, etc. *Voyez* le vingt-huitième canon de ce concile, qui déclare au reste le patriarche de Constantinople en tout égal à celui de Rome, et ne le place au second rang que parce que Constantinople ne passait que pour la seconde capitale de l'Empire.

trouva par-là élevé au premier dans l'opinion des Romains et des nations occidentales.

La controverse sur la simple ou double nature de *Jésus*, sur la simple ou double personnalité, fut le principe de la scission définitive des deux églises d'Orient et d'Occident, la grecque et la romaine. L'irritation des esprits était devenue impossible à guérir ; et le fameux décret connu sous le nom de l'*Hénoticon*, que *Zénon* l'Isaurien fabriqua dans l'intention de raccommoder les deux partis, ne fit qu'accélérer le schisme et le rendre plus éclatant. Ce *Zénon* déshonorait le trône impérial par ses débauches et ses excès : et ce qu'on voyait sur le trône n'était, ainsi qu'il arrive de coutume, qu'un échantillon, une montre plus apparente de ce qui avait lieu partout. Les mœurs publiques étaient aussi différentes de celles des premiers chrétiens, que la doctrine des théologiens était devenue différente de celle des apôtres.

Le coup qui venait d'être porté au pontife romain par une séparation qui l'isolait dans son patriarchat d'Occident, où il était tourmenté et menacé par tant d'Ariens, fut un peu adouci par la conquête que son siége fit vers cette époque du roi Franc *Clovis*, que sa femme, chrétienne zélée, une grande bataille qu'il crut avoir gagnée par miracle, et l'évêque *Remi*, convertirent à la foi romaine. Depuis le baptême de ce prince barbare, le puissant empire qu'il a fondé est resté dévoué au patriarche romain. Pourtant, dans ces premiers siècles, le dévouement n'était pas tel parmi les princes, que *Clovis* dans la Gaule, et *Théodoric* en Italie, ne traitassent d'une façon assez rude, patriarches, évêques et clercs.

Vers l'an 518, *Justin*, empereur d'Orient, qui avait quelques raisons d'humilier le patriarche de Constantinople, lequel s'élevait trop à son gré, conçut l'idée de réconcilier les deux églises, afin de rendre ainsi la primauté au pontife romain ; mais son dessein n'aboutit qu'à quelques démarches isolées qui achevèrent d'aigrir la masse

de l'église orientale. Remarquons ici un exemple de ce qui a été dit ci-dessus, que le voisinage du trône impérial à Constantinople était aussi fatal à la considération du patriarche de cette ville, que l'éloignement de ce même trône était favorable au patriarche de Rome. *Justinien*, qui succéda à *Justin*, suivit ses erremens à l'égard de la préférence accordée au catholicisme occidental sur le catholicisme oriental; et, par ses mesures impolitiques et précipitées, porta une multitude innombrable de ses sujets au désespoir. On vit se renouveler, parmi les chrétiens de l'empire grec, ce qu'on avait déjà vu un siècle et demi auparavant, et ce qu'à la révocation de l'édit de Nantes, on vit parmi les Calvinistes de France. Les Monophysites persécutés s'enfuirent hors des frontières de l'empire, remplirent l'Abyssinie, la Nubie, la Perse, l'Arménie. Plusieurs patriarches s'établirent dans ces diverses contrées, et y sont demeurés indépendans jusqu'à nos jours. Le chef principal des Monophysites d'Orient, pendant cette désastreuse période, fut un moine très-actif, *Jacques* de *Baradée*, lequel fut l'ame de la secte, l'organisa, la sépara pour jamais du reste de l'Église, établit des évêques et un patriarche à Antioche. Depuis ce temps, l'église chrétienne fut partagée en trois grandes sections, qui eurent chacune leurs pasteurs, et qui ne communiquèrent plus entre elles, les *Romains*, les *Grecs* et les *Jacobites*. Ceux-ci, ennemis surtout des Grecs, furent, un demi-siècle plus tard, d'un puissant secours à *Mahomet* et aux califes ses successeurs.

Ce que *Basile* avait fait pour les moines de l'Orient, *Benoît* l'entreprit avec bien plus de succès et des vues plus saines pour ceux de l'Occident. Il devint le fondateur de l'ordre des Bénédictins, à qui la société et les sciences, aussi bien que l'église romaine, ont eu de si grandes et de si fréquentes obligations. La règle de *Basile* n'a presque produit que d'ignorans et fanatiques cénobites. Celle de *Benoît* a produit une foule d'hommes utiles qui ont

défriché une partie de l'Europe, porté courageusement la culture et les lumières dans les contrées les plus barbares. Une partie des Gaules, de l'Angleterre et de l'Allemagne a été civilisée par eux et arrachée à une idolâtrie grossière, pour embrasser un culte plus épuré, plus doux, qui n'ordonne aux hommes que de s'aimer les uns les autres et d'adorer leur créateur. L'ignorance des moines de l'Orient ne contribua pas peu à y entretenir l'esprit de secte et de division; comme aussi la subordination sévère de ceux de l'Occident contribua peut-être de son côté à l'obéissance qui s'y établit peu à peu envers le chef de l'Église.

Justinien, au règne duquel on doit le beau code de lois qui porte son nom, et la réformation du calendrier par *Denis* le Petit, n'a pas aussi bien mérité de la religion, que de la jurisprudence et de la chronologie. Il alimenta et échauffa une malheureuse querelle qui s'éleva sur trois chapitres des actes du concile de Chalcédoine. Le faible *Vigile*, qui occupait le siége de Rome, fut mandé à Constantinople par l'empereur, pour qu'il eût à y condamner ces trois malheureux chapitres. *Vigile*, balançant entre le respect qu'il devait à un concile et l'obéissance qu'il devait à l'empereur, se déclara d'abord pour les chapitres, puis les condamna, puis se rétracta, mécontenta tous les partis, et finit par être exilé. Ceci prouve seulement qu'à cette époque les papes étaient encore très-soumis à l'autorité des empereurs. Quand *Justinien*, par la valeur du fameux *Bélisaire*, eut reconquis une grande partie de l'Italie, il établit à Ravenne un officier supérieur de l'empire sous le titre d'*Exarque*, auquel les évêques de Rome obéissaient comme au lieutenant de l'empereur. Les rois Goths et autres barbares, à mesure qu'ils se trouvaient maîtres de la ville de Rome, traitaient les papes comme leurs sujets; même il les envoyèrent fréquemment négocier pour eux à Constantinople. Cependant dès-lors on voit percer les immenses prétentions de ce siége. *Pélage*,

qui l'occupait vers le déclin du sixième siècle, dispute au patriarche de Constantinople *Jean*, dit *le Jeûneur*, le titre d'évêque œcuménique ou universel. Autant en fit après *Pélage*, *Grégoire*, surnommé le Grand. Les papes virent alors, et presqu'à-la-fois, les armes de *Bélisaire* s'employer en Occident à l'extirpation des *Ariens*, et le roi des Visigoths, *Récarède*, le roi des Suèves en Espagne, *Théodimir*, *Agilulf*, roi des Lombards, qui étaient dès-lors entrés victorieux en Italie, se ranger tous de la communion romaine. Les Anglo-Saxons eux-mêmes, qui depuis leur invasion en Angleterre y avaient presque étouffé le christianisme, suivirent bientôt complaisamment l'exemple de leur roi *Ethelbert*, qui devint catholique romain à la persuasion de l'éloquent *Augustin*, religieux de *S. Benoît*.

Ainsi finit cette seconde période, où l'on vit se développer et s'affermir le système patriarchal. Les évêques des grandes villes cherchèrent à s'élever par-dessus tous les autres, dès-lors que les premières dignités ecclésiastiques devinrent des emplois lucratifs et honorifiques. Tant que l'Église fut militante, ses humbles pasteurs, étrangers à l'ambition, ne se distinguaient que par leur piété. Quand elle fut triomphante, la face des choses changea. L'intrigue et la faveur distribuèrent les places; les mœurs devinrent dissolues. *S. Jérôme*, qui avait si bien connu Rome et les pratiques de son clergé, les peint sous des traits odieux en plusieurs de ses écrits, et appelle constamment cette ville du nom flétrissant de *Babylone*.

IIIme PÉRIODE.

MONARCHIE.

(Depuis MAHOMET jusqu'à HILDEBRAND. — De 604 à 1073.)

L'autorité du siége romain devient prédominante dans l'Occident, tant au spirituel qu'au temporel.

DANS le cours de la période précédente, on a vu fondre du Nord sur l'empire romain une nuée de peuples qui, vainqueurs à la fin des fameuses légions qui avaient vaincu le monde, poussèrent leurs exploits jusqu'à détruire en entier l'empire d'Occident, et affaiblir celui d'Orient. Le commencement de celle-ci est marqué par une invasion à-peu-près semblable, mais de peuples méridionaux, et par conséquent de mœurs et de caractère bien différens des premiers. Les armes de ces nouveaux conquérans étaient aussi destinées à renverser un des siéges de l'empire, le seul qui restât actuellement. En effet, dans la suite des temps, l'empire d'Orient fut éteint par les sectateurs de *Mahomet*; et les Arabes, que ce prophète avait élevés au plus haut point du fanatisme religieux et politique, pénétrèrent dans l'Occident, par l'Espagne, jusqu'au centre des Gaules.

Mahomet mourut maître de l'Arabie et d'une partie de la Syrie, après avoir fondé une religion et un état étroitement unis entre eux, sous l'adoration d'un Dieu tout-puissant et unique. Avec quelques dogmes simples et qui satisfaisaient à tous les besoins de l'esprit de ces

hommes ardens et grossiers, les successeurs du prophète, sous le titre de califes, étendirent leurs conquêtes, et gouvernèrent leurs vastes états avec beaucoup de modération et de sagesse. Ils tolérèrent toutes les sectes des chrétiens, qui passaient à leurs yeux pour les adorateurs d'un très-grand prophète, précurseur du leur. Mais surtout ils s'allièrent avec les Jacobites et autres sectes orientales, dont la haine invétérée contre les Grecs et les Romains, leurs oppresseurs, fut d'un merveilleux secours à l'islamisme. Ces chrétiens se propagèrent en paix sous leurs nouveaux maîtres, s'étendirent dans la Perse, les Indes, la Tartarie, et jusqu'en Chine.

Pendant que l'orage de l'islamisme naissant grondait à la frontière méridionale de l'empire, *Phocas*, son indigne chef, le révoltait par ses débauches et par ses cruautés. *Héraclius*, qui lui succéda, fit plus pour le bonheur de ses sujets, aussi peu pour le salut de l'empire. L'affaire la plus importante de son règne, fut celle de l'opinion religieuse qu'on a nommée le *monothélisme*, ou doctrine d'une seule volonté. On avait combattu long-temps pour les deux personnes de *Jésus*, puis pour ses deux natures. Enfin, étant tombé d'accord qu'il y avait en lui deux natures, la question s'éleva s'il fallait aussi que chaque nature eût sa volonté particulière, et si *Jésus* avait eu en effet deux volontés, l'une comme Dieu, et l'autre comme homme; ou bien s'il n'en avait eu qu'une seule, vu l'étroite union des deux natures? C'est pour ce dernier parti que l'empereur se décida; il fit triompher le monothélisme, vivement soutenu par *Sergius*, patriarche de Constantinople, mais réprouvé par le vieux *Sophronius*, patriarche de Jérusalem, celui qui mourut au moment où les Sarrazins s'emparaient de son siége. Ces opinions sur la volonté simple ou double de *Jésus-Christ* troublèrent la société chrétienne encore pendant long-temps. *Héraclius* publia en vain l'édit appelé *Ekthèse*, et *Constant II* aussi en vain, dix ans plus tard, l'édit connu sous le

nom de *Type*. Cependant ce nouvel empereur se montra fort sévère contre les perturbateurs de l'Eglise. L'orgueilleux pape *Martin I* mourut dans l'exil où l'avait relégué *Constant*. Cette rigueur ôta aux plus échauffés l'ardeur de la dispute. *Constantin*, dit *le Barbu*, fils de *Constant*, assembla enfin à Constantinople le sixième des conciles œcuméniques, où le monothélisme et tous ses partisans furent anathématisés, et même jusqu'au pontife romain *Honorius*, mort depuis long-temps, et qui s'était montré favorable à l'opinion d'une seule volonté. Les monothélites de l'empire, exaspérés par cette condamnation, se réfugièrent chez les Sarrazins, qui les laissèrent en paix s'établir dans les solitudes du Liban, où ils subsistent encore sous le nom de Maronites. L'empereur, au reste, qui avait convoqué lui-même ce concile, y présida comme chef suprême de la chrétienté; le patriarche de Constantinople était assis à sa droite, et les légats de Rome à sa gauche.

Les pertes que l'Eglise avait faites en Orient depuis plus d'un demi-siècle, par les conquêtes des Sarrazins, redoublèrent l'attention des pontifes romains à récupérer ces pertes par de nouvelles acquisitions en Occident, D'ailleurs, le cimeterre musulman qui avait jeté la terreur dans tous les états chrétiens de cette partie était cause que leur masse était restée plus unie, et s'était serrée davantage autour de celui qu'elle s'accoutumait peu-à-peu à regarder comme son chef. Le trône papal a plus d'obligation qu'on ne pense à *Mahomet* et à ses successeurs. Mais, pour affermir dans l'Occident un empire où le temporel se fondait sur le spirituel, le Pape avait besoin pour soldats de missionnaires zélés, éloquens, infatigables; et c'est dans l'Angleterre, alors dévote et catholique, qu'il chercha des apôtres capables d'aller combattre avec succès l'idolâtrie chez les Saxons et les autres peuples germains, aussi bien que dans la vaste monarchie des Francs. *Columban*, *Gallus*, *Kilian*

furent tirés des cloîtres d'Irlande pour aller prêcher aux nations du continent. Ils trouvèrent dans *Pépin* de Herstal un protecteur puissant. L'Anglo-Saxon *Willibrod* travaillait en même temps, et sous les mêmes auspices, à la conversion des Frisons et des Flamands. Les pontifes romains accablaient ces missionnaires d'égards et de caresses. *Grégoire II*, après s'être attaché ainsi le moine anglais *Winfried*, connu pour avoir été l'apôtre de la Germanie, sous le nom de *Boniface*, lui fit jurer foi et hommage au siége et à l'église de Rome; puis il l'envoya, muni de lettres magnifiques à tous les princes et aux évêques, travailler pour l'intérêt de Rome parmi les Hessois, les Thuringiens, les Francs, les Bavarois, les Saxons. Mais quel christianisme prêchaient aux peuples tous ces envoyés? L'obéissance au Pape en était le premier dogme : doter et enrichir l'Église, les monastères, le clergé était la sûre voie qu'ils indiquaient pour le salut, l'immanquable moyen de se racheter de tous les crimes. Cependant il faut dire aussi que ces missionnaires apportaient quelques lumières et quelque civilisation au milieu des barbares qu'ils convertissaient; et si leur enseignement n'était pas exempt de tout intérêt ni de toute superstition, pourtant valait-il bien mieux que la mythologie grossière et les cultes idolâtres du Nord.

Mais de toutes les scissions religieuses, la plus enflammée, et qui produisit les plus affreux tumultes, fut celle concernant le culte des images, et dont il était réservé au huitième siècle de l'Église d'être affligé. Cette disposition à honorer les images des saints personnages, soit peintures, soit statues, avait lieu depuis long-temps chez les chrétiens. Elle avait été regardée tantôt comme une disposition pieuse, tantôt comme une superstition, tantôt comme une chose indifférente. Dans l'Occident surtout, où les prêtres avaient affaire à tant de barbares et de peuples grossiers, les images étaient d'un merveilleux secours pour toucher leurs sens et les exciter à

la

la dévotion. Les moines s'étaient appliqués à une peinture et une sculpture informe, mais suffisante pour ces temps, et ils s'étaient mis en possession d'un commerce d'images très-lucratif. Celles d'ailleurs qui ornaient leurs églises, et à qui ils ne manquaient pas de prêter des vertus miraculeuses, y attiraient la foule et les dons. En voilà assez pour sentir combien le clergé, depuis son chef jusqu'au plus humble clerc, devait tenir aux images et au culte qui leur était rendu. L'empereur *Léon* l'Isaurien s'avisa de vouloir l'interdire, dans les intentions les plus droites. Il sentit bientôt ce qu'il en coûtait lorsqu'on s'attaque à l'intérêt de ceux qui sont en pouvoir de remuer les consciences. Les soulèvemens, les révoltes s'ensuivirent. Le sang coula de tous côtés; l'empereur passa pour l'antechrist qui venait détruire la religion, tant les idées de cette religion pure et sublime étaient déjà altérées! L'empereur eut beau convoquer des conciles, déposer son patriarche, il y perdit toute considération, toute tranquillité, l'exarchat de Ravenne et le reste de sa puissance en Occident. Ses partisans furent anathématisés, marqués au coin de l'hérésie sous le titre d'*iconoclastes;* ses successeurs se trouvèrent enveloppés dans des embarras inextricables, jusqu'à ce que l'ambitieuse *Irène*, avide de se populariser, eût restitué à la multitude ses chères images, et eût trouvé même une *vraie croix* à lui faire adorer. Les pontifes romains, à l'occasion de cette longue guerre des images, se jetèrent dans les bras des princes lombards, puis du français *Pépin* le Bref, sur la tête duquel le complaisant *Zacharie* affermit, par sa décision, la couronne qu'il avait usurpée, sous le prétexte qu'il en était plus digne que le malheureux *Childéric*, détrôné par *Pépin*. Jusque-là s'étendit le caprice de l'Isaurien contre les images des Saints. Les papes firent alors un pas important vers le droit qu'ils s'arrogèrent dans la suite de distribuer les couronnes. Ils se lièrent aux monarques Francs; *Etienne III*, successeur

de *Zacharie*, appela *Pépin* à son secours contre les Lombards. *Pépin* y vola, vainquit, et fit présent du territoire conquis et d'un royaume effectif aux pontifes qui lui avaient aidé à conserver sa couronne. C'est delà que date la puissance souveraine des papes sur une portion de l'Italie. Le fils de *Pépin*, ce *Charles* qui fut vraiment digne du surnom de Grand, qui fut un homme de lumière dans un siècle de ténèbres, eut encore occasion d'aller au secours du pape *Adrien I*, contre les mêmes Lombards. Il détruisit leur domination, et confirma la donation de son père en faveur du S. Siége. Peu d'années après, il fut couronné à Rome par le pontife reconnaissant, et proclamé empereur romain d'Occident. Ainsi renaquit, après plus de trois siècles d'extinction, un fantôme de l'empire des *Césars*, qui a subsisté encore jusqu'à nos jours, dans la dignité qui était devenue presque vaine, des empereurs d'Allemagne.

Charles ne borna pas son zèle pour l'église de Rome à exterminer les Lombards : il voulut encore exterminer le vieux culte d'*Irmensul* chez les opiniâtres Saxons, et leur fit pour cette fin une guerre sanglante qui dura trente-deux ans. Son seul tort envers l'orthodoxie papale a été de n'être point favorable au culte des images, qu'il proscrivit. Il s'efforça de réprimer les désordres du clergé et d'y provoquer les lumières ; besogne difficile, où *Paul*, diacre, et *Alcuin* se sont immortalisés en secondant les intentions de leur prince. *Charlemagne*, au reste, gouverna l'Église comme faisant partie de son état, en législateur, en souverain. Il affermit encore la ligne de démarcation qui séparait l'église latine de la grecque, en faisant déclarer dans un concile qu'il tint à Aix-la-Chapelle, que le Saint-Esprit procédait également du Père et du Fils : dogme en horreur aux bons Orientaux, qui voulaient que le Saint-Esprit procédât du Père seul.

Mais le prince qui avait élevé si haut les papes, meurt, et emporte avec lui la vigueur et le jugement nécessaires

pour les contenir et les empêcher de monter plus haut encore. *Louis*, si tristement connu sous le nom du *Débonnaire*, fut le faible fils d'un grand homme, et le plus infortuné des pères. On le vit agenouillé faire pénitence à Attigny, devant les prélats de son royaume. Et quel triomphe, quelle perspective ouverte pour l'avenir aux yeux de l'artificieux *Grégoire IV*, lorsqu'il vit les trois fils rebelles se disputant la dépouille de leur père, le prendre pour juge de leur différend, et le reconnaître ainsi pour l'arbitre souverain des têtes couronnées! Ici commence l'époque où l'épiscopat romain devint vraiment une cour, et où la cour de Rome travailla le plus activement à l'incompréhensible accroissement de la puissance où elle parvint. Bientôt, à l'occasion d'un différend entre un archevêque de Reims et un évêque de Laon, son neveu, dont il voulait reprendre les mauvaises mœurs, parurent pour la première fois ces fausses décrétales, dont le rassemblement fut attribué à un *Isidore* de Séville, personnage probablement imaginaire, et qui furent, à ce qu'on croit, fabriquées à Mayence sous la direction de quelque évêque dévoué à Rome. Les bévues et les contracdictions historiques qui s'y trouvent en ont fait reconnaître l'évidente fausseté. Mais elles ne firent que trop autorité dans ces siècles d'impéritie, surtout lorsque le pape *Nicolas I* les eut formellement reconnues pour authentiques. Leur but était principalement d'affaiblir l'autorité des métropolitains, de soustraire les évêques à leur discipline, de faire ressortir ceux-ci immédiatement à Rome; en un mot, d'établir sans réserve la monarchie spirituelle des papes. Les évêques même y trouvaient mieux leur compte, qu'à être surveillés et contenus par des censeurs tout voisins d'eux, et jaloux aussi de faire valoir leurs droits, comme étaient les archevêques : on pouvait d'ailleurs facilement à Rome, avec des présens et de l'intrigue, étouffer toutes les accusations. Ainsi que les évêques pensaient à l'égard des métropolitains, de même pensait tout le clergé infé-

rieur, les moines, etc., à l'égard des évêques. Chacun aimait mieux ressortir directement à Rome, qu'à une juridiction plus sévère, et plus clairvoyante par son voisinage. Chacun travaillait donc avec ardeur à l'accroissement du pouvoir immédiat des papes, qui s'y prêtaient complaisamment. Les princes, de leur côté, s'accommodèrent aussi de ces fausses décrétales. Ils aimaient à abaisser les premiers de leurs prélats, et craignaient de voir prendre aux métropolitains une trop grande autorité au sein de leurs états. Il leur paraissait préférable de céder une autorité encore plus grande à un pontife étranger, dont le voisinage ne les offusquait pas, et que d'ailleurs ils s'accoutumaient à regarder comme un prince temporel, leur collègue. Une cruelle expérience fit bien voir dans la suite à plus d'un prince combien cette politique était fausse; mais quand ils voulurent y apporter remède, le mal était devenu incurable; ils ne firent plus que l'accroître en l'irritant : et leur résistance, aussi bien que leur condescendance, concourut ainsi à l'établissement de la monarchie papale.

Depuis la naissance de la religion, chaque siècle, chaque génération s'emparait de quelqus idée ancienne ou nouvelle appartenante à cette religion, mais obscure et indéterminée dans l'origine, pour la façonner, la finir, la fixer, et pour ainsi dire la frapper en monnaie courante au coin du temps et de l'opinion. Dans ce neuvième siècle, vint le tour de l'Eucharistie. On avait admis depuis long-temps que le corps et le sang de Jésus-Christ se trouvaient dans le pain et le vin pendant la célébration de ce mystère. Mais comment s'y trouvaient-ils? — Avec, ou sous le pain et le vin? Etait-ce le même corps qui était né de la Vierge? et comment ce corps en était-il né sans léser sa virginité? — Fallait-il se servir de pain azyme, ou de pain levé? — Les laïques devaient-ils recevoir l'espèce du vin, ou seulement du pain? — Ces graves questions exerçaient surtout la subtile dialectique des

moines; et *Radbert*, bénédictin de Corvey en Westphalie, paraît être celui qui a donné au dogme de l'Eucharistie la forme qui fut adoptée depuis dans l'église romaine. Deux de ses adversaires, bien plus raisonnables et plus instruits que lui, *Ratrame* et le fameux *Scot-Erigène*, se prononcèrent pour une opinion qui fut à-peu-près la même que celle émise dans la suite par *Luther*. Ce même siècle fut aussi témoin de vives disputes sur la prédestination. Les uns en voulaient, d'autres n'en voulaient point; et un tiers parti en voulait deux différentes, une pour le mal, une pour le bien. Les papes, une fois reconnus juges, décidaient d'ordinaire pour ceux qui se montraient les plus soumis, les plus dévoués à leur siége, ou pour les opinions qui se rapprochaient le plus de la leur. Dans tous les cas, ils gagnaient à ces dissentions. Tout ce qui divisait servait à établir leur empire : secte contre secte; évêques contre archevêques : moines et prêtres; clercs et laïques; ils tiraient parti de tout. Jamais le vieil adage de la politique ne fut plus soigneusement mis en pratique.

Enfin il fallait amener l'Eglise et les évêques grecs, depuis si long-temps en scission avec l'église latine, à reconnaître la suprématie de cette église et de son chef; ou sinon il convenait de les rejeter de la communion, de s'en séparer, et de déclarer l'église latine la seule universelle. Le savant *Photius*, qui occupait le siége de Constantinople en même temps que *Nicolas I* occupait celui de Rome, n'était pas homme à céder à de pareilles prétentions, ni à se laisser effrayer par des menaces. Les deux prélats se roidirent, s'excommunièrent l'un l'autre, et finirent par garder tous deux le titre d'évêques universels. Mais dès-lors le schisme fut consommé; et l'on n'a pu depuis parvenir à réconcilier les deux églises. Seulement, quand les Sarrazins se débordèrent en Sicile et en Calabre, et que le Pape crut avoir besoin du secours de l'empereur d'Orient, il se montra un peu plus modéré

envers le patriarche. Dans l'Occident, la faiblesse excessive des derniers princes de la race de *Charlemagne*, celle du roi de France *Charles-le-Chauve*, qui s'abaissa jusqu'à faire publiquement des présens magnifiques au pape *Jean VIII*, pour en obtenir la couronne impériale, acheva de consolider la puissance de ces pontifes.

Mais à mesure que les prétentions du siége de Rome s'élevaient, elles ne pouvaient manquer d'indisposer les princes qui étaient revêtus de la dignité impériale, aux droits de laquelle ces prétentions portaient principalement atteinte. Alors commencèrent les longues et opiniâtres dissentions entre les empereurs d'Allemagne et les papes. On vit ceux-ci excommunier, anathématiser, destituer les empereurs, soulever et exciter contre eux leurs peuples et d'autres princes, tant allemands qu'étrangers. On vit des empereurs se venger par les armes, emprisonner, destituer des papes, créer des anti-papes. Le chef temporel et le chef spirituel aux prises ensemble, et se portant les coups les plus sensibles, commencent à devenir le groupe dominant de l'histoire occidentale. Leurs partis se distinguèrent par les noms, devenus si fameux, des *Gibelins* et des *Guelfes*. Autour des deux adversaires se placent les rois de France, de Hongrie, d'Angleterre, de Sicile, les Normands, les Danois, les Polonais, qui se liguent et s'acharnent tantôt contre un parti, tantôt contre l'autre. Dans cette lutte, les princes temporels avaient tout à perdre, et les papes rien : car, lorsqu'ils avaient perdu leurs possessions, il leur restait l'empire tout-puissant de l'opinion ; et le vicaire de Jésus-Christ trouvait toujours assez de princes qui ployaient le genou devant lui, assez d'évêques qui recherchaient avec soumission l'investiture de ses mains.

Dès que les pontifes romains furent parvenus à ce comble de puissance et de gloire, l'auréole de sainteté qui avait orné la tête de leurs humbles prédécesseurs pâlit de jour en jour, et finit par disparaître entièrement.

Tous les vices des cours, et des cours les plus corrompues dans les temps barbares, parurent sans retenue à celle du successeur de *S. Pierre*. On vit un pape, qui avait été l'ennemi personnel de son prédécesseur, le faire déterrer, intenter un procès au cadavre, lui faire couper la tête et la main, puis le précipiter dans le Tibre. On vit pendant plus de trente années la prostituée *Théodora*, et ses deux filles, non moins prostituées qu'elle, gouverner les pontifes dont elles étaient les concubines, et par eux l'église chrétienne ; disposer de la papauté, en revêtir leurs bâtards, ou leurs amans ; se faire un jeu de la fourbe et du meurtre ; préludant ainsi à l'atrocité et à l'impudicité du règne de *Borgia*, qui devait couronner l'œuvre quatre siècles après. Pour fermer les yeux des nations sur tant d'usurpations et de turpitudes, les papes avaient besoin d'entretenir l'ignorance et la superstition. Les moines, leur fidèle milice, dégénérés aussi de leurs instituteurs, les servirent à souhait dans cette œuvre de ténèbres. Ce siècle devint le plus barbare de tous ceux des nations modernes, et porte encore dans l'histoire la déshonorante épithète de siècle d'*ignorance*, qu'à bon droit on lui donne par-dessus tous les autres. Durant son cours, il ne s'éleva aucune hérésie : l'hérétique est celui qui pense autrement que l'orthodoxe : alors on ne pensait plus.

Remarquons cependant qu'à la fin de cette période appartient l'honneur d'avoir formé *Hildebrand*, pape au commencement de la suivante, sous le nom de *Grégoire VII*. C'est lui qui, avant d'être sur le trône, en disposait déjà ; qui y plaça son ami *Nicolas II*, et fit arrêter par celui-ci, au même concile de Rome qui condamna *Bérenger* (1), que l'élection du souverain pontife

(1) Fameux archidiacre d'Angers, qui ne voulut pas admettre sur l'Eucharistie l'opinion du moine *Radbert*, ni croire à la transsubstantiation.

appartenait aux sept évêques suffragans de Rome, et aux vingt-huit curés de la ville, qui prirent tous le titre de cardinaux : dernière usurpation sur les droits du peuple et de l'empereur, et qui acheva de rendre le chef de l'Église indépendant de toute autorité civile.

IV.me PÉRIODE.

DESPOTISME.

(Depuis HILDEBRAND jusqu'à LUTHER. — De 1073 à 1517.)

I.re SECTION.

L'autorité du siége romain devient illimitée. Les papes sont regardés comme les représentans de Dieu, et la terre comme leur domaine.

Le siége de Rome n'avait encore été occupé par aucun Pape qui réunît comme *Hildebrand* toutes les qualités propres à étendre sa puissance. Impérieux, ardent, inflexible, mais profondément dissimulé, il commença par se faire élire sans l'aveu de l'empereur ; puis il lui écrivit en termes soumis. Fort de la division des princes germaniques, de l'appui des ducs normands, mais surtout de l'abandon entier avec lequel la comtesse *Mathilde* de Toscane se livrait à lui, il montra dès ses premiers pas ce qu'on devait attendre de son règne, contestant hautement à l'empereur le droit des investitures, qu'il soutenait lui appartenir. En même temps, il mit à exécution le plan le plus politique qui ait jamais été conçu par aucun pape, celui qui devait fournir au S. Siége autant de sujets qu'il y avait de prêtres dans le monde chrétien, en isolant tous ces prêtres de leur patrie respective, et les livrant sans partage au chef de l'Eglise : je veux dire, qu'il ordonna d'une manière positive le célibat des prê-

tres. Jusqu'ici cette sorte d'abstinence n'avait été pratiquée en règle que par les moines. Le clergé allemand, que cette mesure indisposa beaucoup, joignit son mécontement à celui de l'empereur, et dans un concile assemblé à Worms, où présida ce monarque, *Grégoire VII* fut déclaré déchu du pontificat. Parmi les chefs d'accusation, on lui imputait, entre autres, d'être un moine apostat (*falsus monachus*), un sorcier (*divinaculus*, *somniorum prodigiorumque conjector*, *manifestus necromanticus*), un incendiaire, un sacrilége, un meurtrier, un menteur, un fauteur d'adultères et d'incestes (1). Cet acte d'accusation, aussi bien que sa condamnation et sa vie, qu'on avait composée à cet effet et du style ci-dessus, lui furent envoyés par l'empereur, afin qu'il eût à se soumettre. *Grégoire* avait de son côté convoqué aussi un concile à Rome, et l'envoyé impérial eut le courage de lui remettre ses dépêches au milieu de l'assemblée. *Grégoire* les prit d'un air calme, les fit lire en plein concile, et les écouta sans la moindre altération; puis, toujours du même visage, il fit recueillir les voix des évêques : sur leur avis il déclara suspendus ceux du concile de Worms, excommunia *Henri*, qui y avait présidé, condamna ce prince à la perte de la dignité impériale, et releva tous ses sujets du serment de fidélité, défendant à qui que ce fût de lui obéir à l'avenir, sous la même peine d'excommunication. *Philippe*, roi de France, avait déjà été menacé par *Hildebrand* de l'anathème. L'Espagne, la Bohème, la Hongrie et d'autres pays chrétiens, avaient été foulés de ses prétentions et effrayés de ses menaces. Les foudres de *Grégoire* ne frappèrent pas en vain. *Henri* abandonné de tous ses sujets, fut obligé d'envoyer sa couronne et ses ornemens à l'orgueilleux prêtre, et d'aller en personne se prosterner devant lui. Au mois de décembre, il jeûna au pain et à l'eau, pendant trois jours et trois nuits, dans une cour,

(1) Phil. *Mornayi*, Hist. Papatus. Ann. 1080. p. 234.

où il se tint nu-pieds. Après cette pénitence, il reçut l'absolution de la faute qu'il avait commise, de trop bien juger la personne d'*Hildebrand*, et trop mal la puissance de la superstition et du fanatisme dans un siècle tel que le sien. Le Pape jouit, d'une des fenêtres du château où il était renfermé avec *Mathilde*, du plaisir exquis de voir un empereur en cilice et nu-pieds dans sa cour. La réconciliation qui s'ensuivit ne fut qu'apparente : *Grégoire* ne cessa d'opposer un autre empereur à l'empereur, comme celui-ci lui opposait un anti-pape. *Henri*, ayant enfin rassemblé une armée, passa en Italie, prit Rome, et se fût emparé de la personne même du Pape, qui se renferma dans le château S. Ange, si *Robert Guiscard* ne fût accouru de Naples le délivrer. Deux ans après, *Hildebrand* mourut à Salerne, sans avoir témoigné aucun desir de se réconcilier avec l'empereur.

On attribue à *Grégoire VII* la première idée de reconquérir la Palestine avec une armée de chrétiens, sur les Arabes, et sur les Turcs, qui commençaient alors à se montrer. Quoi qu'il en soit, ce fut peu après sa mort que commença à s'effectuer ce grand mouvement qui coûta tant de sang à l'Europe, mais qui lui valut quelques lumières, et qui accoutuma ses peuples à faire cause commune, à combattre ensemble, et à se considérer comme une masse d'états confédérés, animée d'un intérêt commun. Dans un armement de toute la chrétienté, on sent bien que le Pape, reconnu pour le chef suprême de cette armée sainte, où tout guerrier s'enrôlait comme soldat de l'Église, ne put que trouver un accroissement à son autorité. Les forces et l'activité des princes qui allaient se consumer en Asie lui laissaient le champ plus libre en Europe. L'Église s'enrichit de la vente qui eut alors lieu de tant de biens, et des legs des pieux guerriers qui mouraient à la Terre-Sainte. Des ordres de chevalerie puissans s'établirent, et apportèrent à l'Église leurs épées avec leurs possessions. Les princes, d'un autre côté, au

milieu de toutes leurs pertes, voyaient leurs grands vassaux perdre davantage encore, et s'affaiblir sans ressource. — Ce peu de considérations doit suffire pour faire entrevoir ce que les croisades eurent d'influence sur la constitution et la culture sociale de l'Europe.

C'est à *Grégoire VII* aussi qu'on peut rapporter l'origine des indulgences, de ces pardons pour l'autre vie, quelques crimes que l'on pût commettre en celle-ci, de ces lettres de change sur le ciel, que dans la suite les papes firent payer si chèrement sur la terre, et dont le trafic, porté jusqu'à un abus révoltant, devint la première cause occasionelle de la réformation de *Luther* (1). Les croisés, qui allaient mourir sur le champ de bataille et au milieu des infidèles, sans prêtres ni confesseurs, avaient, suivant le système adopté, besoin de telles immunités, dont l'emploi dans un tel cas avait une apparence de raison. Mais quand on les étendit aux gens qui ne sortaient pas de chez eux, elles ne furent plus évidemment qu'un tribut imposé sur la crédulité et sur les vices des hommes.

Depuis l'époque où nous sommes arrivés, vers la fin du onzième siècle, jusqu'au commencement du quatorzième, sont placés les temps de la puissance illimitée des papes sur le monde chrétien. Le siége romain fut occupé durant ces deux siècles par des hommes à grands talens et d'une politique consommée: un petit nombre d'entre

---

(1) Voyez le fameux code intitulé : *Taxa sacræ cancellariæ....* c'est-à-dire, *Taxes de la sainte chancellerie apostolique....*, etc. Les éditions en ont été très-multipliées, quoique la cour de Rome ait tout mis en œuvre pour les supprimer ou les rendre suspectes. Il en existe une fort complète, avec la traduction française, avertissement, appendix, etc., portant la fausse indication de *Rome*, 1744, 1 vol. in-12, en deux parties. Des mémoires et une préface placés en tête, laissent peu à desirer sur l'histoire de cette pièce importante, de son authenticité, et de ses diverses réimpressions. On peut voir aussi ce qu'en dit M. *Chais*, dans ses *Lettres histor. et dogmat. sur les jubilés et les indulgences* (La Haye, 1751). Lettre XXVI, tom. II, depuis la page 656 jusqu'à la fin.

eux seulement montrèrent quelque modération et quelques vertus chrétiennes. L'histoire des relations extérieures de l'Église, outre les croisades d'abord couronnées par des succès, puis funestes aux princes qui les avaient entreprises, offre le spectacle cent fois renaissant de peuples mis en interdit, de rois excommuniés, déclarés déchus de leurs couronnes; de ces mêmes rois qui tantôt se roidissent, créent des anti-papes, portent la guerre jusque dans Rome; tantôt cèdent lâchement et s'abaissent devant les papes jusqu'à leur baiser les pieds, descendre aux plus vils emplois de leur service, et reconnaître qu'ils tiennent d'eux leurs états. Le détail de tous ces honteux événemens appartient à l'histoire. Le but de cette esquisse n'est autre que d'indiquer rapidement les diverses mutations survenues dans la constitution de la société chrétienne.

Grégoire VII avait consommé l'œuvre de la toute-puissance papale. Ses successeurs, qui surent pendant plus de deux siècles la maintenir au point où il l'avait portée, et qui l'exercèrent quelquefois avec une violence qu'aujourd'hui l'on a peine à concevoir, ne songèrent qu'aux moyens de la sanctionner et de l'établir sur les bases les plus solides. Ce n'était pas assez que cette toute-puissance existât par le fait; il fallait encore qu'elle parût exister par le droit, et qu'elle fût fondée sur une législation positive. Les décrétales du faux *Isidore* étaient déjà merveilleuses pour cet effet, mais on s'empressa d'y ajouter encore; et parmi plusieurs ouvrages célèbres composés dans ces vues, il suffit de nommer ici le fameux *Decretum* du moine *Gratien*, et le *Livre des Sentences de Pierre Lombard*, évêque de Paris, qui portèrent le dernier coup à l'autorité des princes comme à celle des évêques, et réduisirent le despotisme d'*Hildebrand* en un système raisonné et pieux de droit canonique, qui devint dès-lors l'article le plus sacré du christianisme d'Occident. Cependant les livres ne suffisaient pas seuls;

il leur fallait des interprètes, des organes vivans, des surveillans qui en maintinssent la doctrine. Les ordres mendians furent créés; et à eux fut confié le soin de façonner, de travailler la vigne du Seigneur : dépositaires dangereux qui bientôt se divisèrent, se combattirent, et donnèrent souvent bien de l'occupation aux souverains pontifes. Le plus remarquable de ces ordres fut celui des Dominicains, parce qu'avec lui et dans le même berceau naquit l'horrible inquisition, dont le coup d'essai fut le carnage de plusieurs milliers d'*Albigeois* et autres chrétiens, qui dans leur simplicité s'imaginaient qu'ils pouvaient croire au *Christ* sans croire aux papes; et la dévastation des états du comte *Raymond* de Toulouse, qui les y avait tolérés. On vit alors l'institution des croisades détournée de sa première direction, employée par les papes à armer chrétiens contre chrétiens. Il s'élevait çà et là quelques voix contre tant d'abus et de cruautés, si opposées à l'esprit du christianisme : mais elles étaient à l'instant étouffées. *Arnould* de Brescia, *Pierre de Bruys* périrent dans les flammes; supplice que sa ressemblance avec le feu de l'enfer fit adopter depuis pour tous les ennemis du S. Siége. *Waldo* établit dans quelques vallées écartées des Alpes une petite secte indépendante qui échappa long-temps aux persécutions; mais qui plus tard paya ce bonheur par bien du sang et des tourmens.

Ce n'est donc pas en vain que cette période se trouve ici caractérisée par le mot *despotisme*, et qu'elle débute par le règne d'*Hildebrand*. Les actes de la toute-puissance papale durant son cours, furent l'humiliation poussée à l'excès de tous les princes et des peuples chrétiens; les rebelles soutenus, encouragés partout contre l'autorité légitime, quand celle du Pape s'y trouvait compromise; les souverains dépossédés, excommuniés aussi bien que leurs sujets; les couronnes ôtées, données, vendues, suivant les intérêts ou les passions du pontife; les évêques et le clergé de tous les pays catholiques soumis à

sa volonté, recevant de lui les investitures de leurs emplois, et relevant presque entièrement de lui : de telle sorte que la hiérarchie formait partout un état dans l'état, sous la loi d'un chef étranger, despotique, qui par elle disposait de toutes les consciences et de presque toutes les richesses du pays. — Les moyens que mit en œuvre la cour de Rome pour soutenir tant d'usurpations, furent, outre les fausses preuves historiques qui en imposaient à l'ignorance de ces temps, l'audace, la constance, l'unité de plan, qui l'emportent toujours sur la faiblesse et la division des adversaires; le célibat du clergé, la confession auriculaire, l'établissement des ordres mendians, celui de l'inquisition, les croisades entreprises par les princes chrétiens sous l'autorité de l'Église, les sommes immenses que tous les pays d'Occident versaient sous divers noms, dîmes, deniers de *S. Pierre*, taxes, dispenses, etc., dans le trésor pontifical; les indulgences, les jubilés, le dogme du purgatoire qui leur servait d'appui; celui de la transsubstantiation, le culte des Saints, celui des reliques, des images miraculeuses, les pélerinages; tout enfin ce qui est capable de transporter la religion dans les sens de l'homme, et par conséquent de nourrir et d'exciter le fanatisme, en ôtant à l'esprit tout droit d'examiner et d'approfondir.

Ce tableau, qui n'est sûrement pas celui de la religion sainte et bienfaisante du *Christ*, mais bien celui de la constitution hiérarchique de l'église d'Occident aux onzième, douzième et treizième siècles, ne peut paraître exagéré, même aux plus zélés défenseurs du papisme. L'histoire a droit de le tracer aujourd'hui avec la même fidélité qu'elle a mise jadis à en rassembler les traits épars. Tout est écrit; le dépôt confié aux siècles s'est transmis jusqu'à nous, et l'amère vérité ne peut ni se déguiser ni se révoquer en doute. Au reste, on ne peut dissimuler combien il fallut de talens, de persévérance, de politique et de courage pour conduire à sa perfec-

tion, étayer et maintenir cet édifice admirable de la domination papale; colosse immense qui de son poids opprimait la terre, et qui tirait toute sa force de l'opinion si bien établie, qu'il y régnait au nom du ciel.

Dès qu'un développement nouveau de la constitution de l'Église ou des dogmes a été indiqué dans cette esquisse, les événemens ne sont plus de son ressort. Seulement il faut rappeler que, d'après la disposition naturelle des esprits au milieu de tant de contrainte et de confusion, la philosophie ne pouvait être que théologie, et la théologie ne pouvait être qu'un labyrinthe de sophismes et de subtilités. L'activité des plus beaux génies de ces temps ne pouvant prendre une autre direction, leurs forces ne servirent qu'à les engager dans des difficultés toujours plus inextricables, et à resserrer davantage les nœuds dans lesquels ils s'embarrassaient. Il fallait au système régnant de théologie une dialectique souple, féconde en distinctions, en divisions, et qui fournît les moyens d'avoir raison à quelque prix que ce fût. Celle d'*Aristote*, défigurée, mal interprétée, parut toute convenable à cet effet. Dès-lors elle se trouva dans les écoles intimement incorporée à la théologie, et devint presqu'aussi sacrée qu'elle. La logique du précepteur d'*Alexandre* (ô destinée inouie!) devint une des plus fermes colonnes du trône d'*Hildebrand*. Ainsi naquit la scholastique, à qui, malgré tous ses ridicules, l'esprit humain fut d'abord redevable de quelques progrès. Ses premiers apôtres furent *Lanfranc*, *Roscelin*, *Abélard* et son intolérant rival *Bernard*. Si ces temps furent couverts des ténèbres de la superstition, on y compte pourtant, avec les noms ci-dessus, ceux d'*Albert* dit *le Grand*, de *Thomas d'Aquin*, de *Jean-Duns-Scot*, de *Roger Bacon*, de *Raymond Lulle* : ce qui n'empêcha pas néanmoins que les anges ne transportassent, à la même époque, la maison de la Sainte-Vierge de Palestine en Dalmatie, et de-là à Lorette; et que l'empereur *Rodolphe de Habsbourg*,

bourg, ne fût obligé de reconnaître formellement la souveraineté du Pape *Nicolas III* sur l'exarchat de Ravenne.

II.e SECTION.

La considération du siége romain décroît; son autorité en souffre. Les lumières renaissent; l'Église sent le besoin d'une réformation.

C'est quand le despotisme se déploie avec le plus de violence qu'il heurte enfin contre quelque obstacle dont il reçoit la première atteinte. Ivre de son autorité, d'un pouvoir qui depuis des siècles se jouait des têtes couronnées, l'orgueilleux *Boniface VIII*, animé par un ressentiment personnel contre le roi de France, crut pouvoir le traiter avec la hauteur despotique de ses prédécesseurs. Mais il trouva dans *Philippe-le-Bel* une fermeté digne du chef d'un grand peuple. Nonobstant la seconde couronne que *Boniface* venait d'ajouter à la tiare, et les ornemens impériaux dont il venait de se revêtir publiquement à Rome, *Philippe* trouva moyen de le faire arrêter au milieu de ses états par quelques soldats sous la conduite du chancelier *Nogaret*, lequel était l'ame de toute l'entreprise. *Boniface* mourut, peut-être de la douleur que lui avait inspirée cet affront, peu de semaines après. Cet échec n'eût été d'aucune conséquence pour la papauté; mais le roi de France, après le court pontificat du successeur de *Boniface*, ayant, par un bonheur singulier, à disposer des voix du sacré collége, fit proposer la tiarre à un évêque français, sous la condition expresse qu'il résiderait en France. Le prélat ébloui donna dans le piége, promit ce qu'on exigeait, fut élu Pape sous le nom de *Clément V*, et fixa son siége en France, puis dans Avignon. Il éprouva bientôt que Rome, faite pour être deux fois la maîtresse du monde, ne

pouvait céder son privilége à aucune autre ville. Ce que les empereurs avaient perdu lors de la translation de leur siége, les Papes le perdirent aussi à la translation du leur; et Avignon fut pour ceux-ci ce que Bizance avait été pour ceux-là. Peut-être pis encore; car, outre la translation du siége, toujours désavantageuse par elle-même, *Clément V* se trouvait sur un territoire étranger et en la puissance de *Philippe*. Cette captivité des Papes dura environ soixante-dix ans. Elle mit un principe de destruction dans la papauté. On vit encore, depuis, ce colosse se mouvoir, vivre, languir, faire çà et là des efforts convulsifs; mais, ainsi qu'on le rapporte de certains poisons dont l'action lente mine sourdement et éclate à un terme précis, de même la papauté fut dès-lors atteinte d'une langueur secrète qui ne lui permettait plus qu'un certain laps d'une existence toujours décroissante.

Les rois de France enseignèrent ainsi aux autres potentats comment on pouvait braver le despote commun et rendre vaines ses foudres, en s'assurant de sa personne. *Clément V* fut bientôt contraint d'annuller solennellement tout ce que *Boniface* avait osé contre *Philippe*, et d'intenter à la mémoire de ce pape un procès où on le chargea des crimes les plus horribles. Il fut obligé de signer la destruction des Templiers, dont *Philippe* avait juré la ruine. Les Papes, en un mot, ne furent, pendant cette longue suite d'années, qu'un instrument entre les mains des monarques français. C'étaient ceux-ci qui excommuniaient, mettaient en interdit, dépossédaient leurs rivaux, et dirigeaient l'artillerie sacrée du pontife, autant que cela était de leur intérêt, lui laissant un libre jeu d'ailleurs contre d'autres états chrétiens, tels que Venise, par exemple, qui eut alors de vifs débats avec les pontifes. Cependant les autres princes ne manquèrent pas de s'apercevoir bientôt de ce manége, et de le faire remarquer à leurs peuples. Les évêques, le clergé

des autres pays, réveillés du long assoupissement de leur obéissance passive, conçurent du mépris pour un maître qui n'était plus même le sien. Le prestige de la papauté commença à se dissiper, et les yeux à se dessiller peu-à-peu. Rome se souleva, devint la proie tantôt de l'empereur, tantôt de quelque autre conquérant : elle eut aussi des intervalles de liberté, durant lesquels elle conçut le beau rêve de faire revivre son ancienne indépendance et son ancienne splendeur. Une foule de petits tyrans se partagèrent les états du successeur de *S. Pierre.* Le Pape n'était pas souverain même dans sa nouvelle résidence; et quand ensuite il acquit la souveraineté d'Avignon, il n'en fut pas moins bloqué et cerné dans cette petite enceinte par les Français, qui furent ses maîtres comme auparavant. On peut bien imaginer qu'il résulta de cette position des maux incalculables pour le S. Siége.

La cour du pontife était depuis long-temps la plus brillante de toutes, celle dont le luxe consommait le plus de trésors. Parmi les soins auxquels se livraient les Papes, un des plus pressans était celui d'enrichir leurs familles. Le népotisme était depuis long-temps un poids énorme pour la chrétienté; mais les fleuves d'or qui jadis avaient pris leur cours vers Rome ne se détournèrent point vers Avignon. Les princes défendirent d'exporter un numéraire qui aurait été se rendre en partie dans les coffres du roi de France. Celui-ci n'accordait plus à son prisonnier qu'un tribut fort modique, faisant contribuer le clergé de son royaume aux charges de l'État et aux frais des guerres contre ses voisins. — Delà la nécessité pour les Papes de recourir à de nouveaux moyens pour tirer de l'argent du clergé et des peuples. Les indulgences, les dispenses se multiplièrent sous toutes les formes, et finirent par devenir ouvertement scandaleuses : on vit les Papes exiger une part des revenus des bénéfices vacans, et pour cela laisser la plupart des siéges épiscopaux sans titulaires; exiger un droit considérable, une année

de revenu à chaque mutation de siége, et pour cela multiplier ces mutations de manière à mécontenter les troupeaux et les pasteurs : ainsi le fisc papal, dans sa malheureuse activité, inventa les *annates*, les *expectances*, *provisions*, *réservations*, et les *taxes* de toute espèce pour le pardon de tous les crimes, même des plus honteux. La patience des peuples se lassait ; des murmures s'élevaient de tous les côtés ; des écrivains, excités par leur propre conviction et par la faveur des princes, publiaient des écrits hardis, où les usurpations des Papes étaient attaquées, les droits des princes défendus contre elles : ce fut alors que l'empereur d'Allemagne crut pouvoir se soustraire à la coutume de faire confirmer son élection par le souverain pontife ; coutume à laquelle ses prédécesseurs s'étaient soumis depuis quelques générations.

Une querelle qui avait divisé les Franciscains, et dont les Papes s'étaient mêlés, entraîna pour eux de fâcheuses suites. L'autorité pontificale avait appuyé le parti manifestement le plus condamnable, et avait porté au plus haut degré le ressentiment du parti qui avait pour lui la plus séduisante apparence de sainteté. Les Franciscains, mécontens, aigris contre les Papes, aliénaient d'eux les esprits de la multitude. Ces bons moines et une foule de leurs partisans n'envisageaient plus le S. Père, suivant la similitude favorite de ce temps, que comme l'*antechrist* ; ils jouissaient de beaucoup d'influence et de popularité ; leurs prédications accrûrent le discrédit où tombaient les Papes et la fermentation qui devenait dangereuse pour eux.

Ce qui la porta au comble, c'est que les cardinaux, divisés en deux factions, celle des Italiens et celle des Français, laquelle était devenue prépondérante pendant le long séjour des Papes en France, en vinrent bientôt après à une scission ouverte, et choisirent avec une autorité et des raisons qui semblaient se balancer, l'une

un Pape delà, et l'autre un Pape deçà les monts. Les rois de France avaient pris goût à disposer du Pape d'Avignon : la plupart des autres princes desiraient le revoir à Rome. Delà ce grand et scandaleux schisme qui dura quarante années. L'Église eut alors deux chefs, et quelquefois trois, qu'elle vit avec épouvante s'anathématiser, se foudroyer réciproquement, s'adresser les plus révoltantes injures, se reprocher les vices les plus odieux, se traiter d'antechrist, d'hérétiques, d'usurpateurs. Les fidèles, étonnés, incertains, ne savaient auquel des adversaires ils devaient croire, et finissaient d'ordinaire par les mépriser également : l'assemblée des représentans de l'Église, les conciles profitèrent de la conjoncture pour ressaisir l'autorité que le despotisme de Rome leur avait enlevée : ceux qui s'assemblèrent à Pise, à Constance et à Basle, firent et défirent des Papes, les citèrent, les jugèrent, mirent à l'ordre du jour la réformation si desirée de l'Église, et proclamèrent ce principe depuis long-temps oublié, si souvent frappé d'anathême avant et après cette époque : « *que le concile est au-dessus du Pape* ».

Mais ce qui fut plus dangereux encore que tous les schismes et que tous les efforts des princes contre une domination qui s'était établie sur l'ignorance et sur de fausses preuves historiques, ce fut la renaissance des lumières, qui, après une éclipse totale d'environ deux siècles, avaient déjà manifesté çà et là quelques lueurs, une faible aurore, et commencèrent à jeter un éclat assez vif vers la fin du quatorzième siècle. C'était déjà beaucoup, au commencement de ce même siècle, que *Nicolas de Lyre*, au sein de l'université de Paris, qui a tant fait pour s'opposer aux prétentions des Papes, commentât publiquement le texte même de l'Écriture, et, par une exégèse savante, rétablît l'intelligence presque perdue de cette charte commune des chrétiens. *Marsile* de Padoue, le *Dante*, *Bocace*, *Pétrarque*, firent goûter les

lettres, étendirent leur empire naissant, et attaquèrent la papauté avec des armes diverses, mais qui portaient également coup. L'ardeur du savoir, le doute qui en naît, la critique qui l'éclaire, renaissent de toutes parts. On établit des universités à l'instar de celle de Paris, en Bohême, en Allemagne, en Pologne, en Suède, en Angleterre. Aussitôt, dans ce dernier pays, se montré le savant *Wicklef*, avec une traduction littérale du Nouveau-Testament, et les plus forts argumens contre le régime papal, qu'il attaqua avec une fermeté héroïque. Plus courageux encore et non moins savant, l'infortuné *Jean Huss* prêcha la même doctrine en Bohême avec bien plus de succès, et y fonda une secte redoutable qui se soutint ensuite par les armes sous l'intrépide et heureux *Ziska*, son chef militaire. On sait avec quelle grandeur d'ame le sage de Prague monta sur le bûcher de Constance, où le poussa le plus perfide fanatisme, au mépris du sauf-conduit impérial et des promesses les plus saintes. Son disciple *Hiéronyme*, ou *Jérôme*, montra sur le même bûcher le même stoïcisme que son maître. Mais les tyrans avaient beau brûler des corps : la flamme ne pouvait atteindre les pensées, qui, volant avec rapidité d'un esprit à l'autre, portaient de toutes parts les germes féconds de la science et de la liberté.

Ici les événemens se pressent aux regards de l'historien qui ne cherche que des résultats. Il se trouve sur une pente; la gravitation lui fait hâter sa marche; tout fuit, tout disparaît derrière lui, jusqu'à ce qu'arrivé à un nouveau plan, il voit s'arrêter et se ranger autour de lui tout ce qui s'est écoulé si rapidement devant ses regards.

Les Papes, délivrés de la captivité, et ensuite de l'anti-papauté d'Avignon, se crurent reportés aux temps heureux d'*Hildebrand* et de ses successeurs. Tout ce qui les entourait à Rome rampait devant eux; l'opulence était revenue à leur cour; la flatterie et la volupté les rendaient indifférens sur l'esprit public, qu'ils méprisaient par igno-

rance. La politique la plus astucieuse, naturelle à une puissance si faible en réalité, et forte par la seule intrigue, par le seul talent de fasciner les yeux, était mise en œuvre par eux pour diviser les princes et pour se maintenir eux-mêmes. Rien ne prouve mieux à quel point ce système était scrupuleusement suivi de Pape en Pape, que l'exemple d'*Aeneas-Sylvius*, réformateur ardent de l'Eglise, sous ce nom, auteur d'un écrit plein de force, qui fait partie des actes du concile de Basle, contre *Eugène IV*: à peine élu Pape lui-même, sous le nom de *Pie II*, il se rétracte dans une bulle expresse, et devient le zélateur le plus ardent des prérogatives de son siége (1). Enfin l'oubli de soi-même et de toute décence, l'habitude et l'effronterie du crime se montrèrent dans tout leur dégoût à la cour de *Borgia*, Pape sous le nom d'*Alexandre VI*. Le nom seul de cet opprobre de la papauté en dit plus que celui des *Néron* et des *Domitien*, dont Rome avait déjà eu à gémir. Qu'on juge à quel point un tel pontife aliéna les cœurs et les esprits d'une église dont il était le chef. Les catholiques les plus sincères étaient rebutés, confus ; ils s'indignaient de voir les contributions du monde chrétien détournées à de honteux usages, et les censures de l'Église en d'aussi indignes mains. Dix

---

(1) Qui dirait que le même homme qui avait parlé à Basle le langage de la raison, et soutenu l'autorité de l'Eglise assemblée en concile contre celle des papes, pût, quelques années après, s'exprimer de la sorte dans une bulle contre quiconque appellerait à un concile : « *Execrabilis, et pristinis temporibus inauditus, tempestate nostra inolevit abusus, ut à Romano Pontifice, J. C. Vicario nonnulli spiritu rebellionis imbuti, ad futurum concilium provocare præsumant. Nutritur adversus primam sedem rebellio,.... volentes igitur hoc pestiferum virus procul pellere, hujusmodi provocationes damnamus. Si quis autem contra fecerit, cujuscunque status, gradus, ordinis, vel conditionis fuerit; etiam si imperiali, regali, vel pontificali præfulgeat dignitate, ipso facto sententiam execrationis incurrat, et eas pœnas ac censuras, quas rei majestatis incurrere dignoscuntur.* » BULLAR. MAGN. TOM. I, p. 369.

ans après cet exécrable pontificat, commença celui du léger *Léon X*, Pape petit-maître, avide de plaisirs, ennemi des affaires, grand protecteur des arts qui lui procuraient des jouissances, ou qui flattaient sa vanité. Car il ne faut pas s'y tromper : cette protection tant vantée que *Léon X* accorda aux peintres, aux musiciens, aux poètes, à quelques écrivains de son temps, n'avait d'autre source que l'illustration et l'amusement qu'il s'en promettait, l'habitude, et même, si l'on veut, une certaine délicatesse de goût qu'il avait contractée dans la maison de son père, le célèbre *Médicis*. Les Papes protégèrent les hommes à talens, tant qu'ils ne virent en eux que des courtisans qui les chantaient, ou des artisans de plaisirs, ou des baladins. Quand ils vinrent à s'apercevoir que dans les productions du génie était cachée la lumière devant laquelle devait fuir la superstition, ils poursuivirent, ils humilièrent le génie ; ils auraient voulu pouvoir étouffer le progrès d'une lumière qu'ils avaient provoquée d'abord. *Léon* feignit au reste, comme tous ses prédécesseurs, de vouloir faire la guerre aux infidèles et reconquérir le tombeau de *Jésus-Christ* ; prétexte ordinaire de nouvelles exactions. Le luxe de sa cour consommait tout. Enfin il voulait achever la superbe basilique de *S. Pierre*. Pour subvenir aux fonds, il fallut recourir à de nouvelles indulgences. Leur publication fit éclater l'impatience et l'indignation qui couvaient de toutes parts. La réformation, des suites de laquelle nous avons à rendre compte, s'ensuivit ; et la célèbre église élevée au prince des apôtres fut la masse qui écrasa la domination de ses successeurs.

Qui le dirait ? Tandis qu'en Occident on s'égorgeait pour savoir qui commanderait, qui l'emporterait du chef de l'Église, ou du chef de l'Empire, les Grecs disputaient avec le dernier acharnement sur cette question, savoir : « De quelle nature était la lumière vue par les apôtres sur le Tabor ? Si elle était incréée ou créée ?

Dieu, ou non Dieu »? Les chefs et les membres les plus marquans du parti vaincu et persécuté vinrent chercher un refuge en Italie, et y alimentèrent le goût pour les lettres. Quand, peu après, le siége de l'empire grec tomba lui-même au pouvoir des Turcs, l'émigration d'hommes lettrés vers l'Italie fut plus grande encore. Ces fugitifs, à qui il ne restait que leur savoir, inspirèrent généralement le goût de leur langue, qui était la clé de l'antiquité classique, aussi bien que celle des livres sacrés. L'amour des arts et celui du savoir échauffèrent toutes les ames capables de sentir et de penser; les autres, restant fidèles à la barbarie et au fanatisme des siècles précédens, formèrent une opposition irritable et violente à l'excès (1). Un Pape avait déjà défendu l'étude des mathématiques comme dangereuse; maintenant on avisa que l'étude du grec et de l'hébreu ferait voir clair dans les titres originaux de la religion et de ses ministres; on songea à la défendre. Dans les universités de Bohême, d'Angleterre, d'Écosse et du nord de l'Allemagne, y compris la Hollande, avait surtout pris consistance la partie érudite et sérieuse des lettres, la critique et la philosophie : dans l'Italie, pays plus riant, au milieu d'un peuple plus porté aux plaisirs, la poésie, les beaux-arts s'étaient fixés comme sur un sol plus propice. L'heureuse France réunit les avantages de l'un et de l'autre

---

(1) La raison et la vérité ne manquent jamais de pareils opposans. C'était de la doctrine protégée par eux, et de leurs efforts pour la propager, que le marquis d'*Argens* disait, dans son *Histoire de l'esprit humain* (tome x, p. 380) :

« Et voilà les principes et la croyance que d'hypocrites dévots voudraient encore aujourd'hui préconiser et ramener parmi nous! Lorsque l'on voit les maux que certains tyrans ont fait aux hommes, et le mépris qu'ils ont eu pour l'humanité, on ne peut s'empêcher de concevoir une haine mortelle contre les gens qui cherchent à pallier l'horreur qu'inspirent tant d'actions qui font frémir la nature.

de ces climats, sans pouvoir pourtant dans ce siècle prétendre à la palme ni de la poésie, ni de l'érudition, que toutes deux tour-à-tour elle a su s'attribuer dans des temps postérieurs.

Pendant que le monde savant était dans une telle agitation, de violens orages s'amassaient sur l'horizon politique. Le jeune et ambitieux *Charles V* venait de monter sur le trône impérial; l'Espagne, la Belgique, une partie de l'Italie et de la France actuelle jointes à ses immenses états d'Allemagne, en faisaient le monarque le plus puissant de l'Europe : on craignait de voir se réaliser ce projet de monarchie universelle dans l'Occident, que n'avaient jamais abandonné les successeurs des *Césars*, et surtout les princes de la maison d'Autriche, depuis qu'ils étaient parvenus à ce haut rang. Le successeur de *S. Pierre* disputait encore à d'autres titres cette même monarchie, mais avec des armes qui commençaient à perdre leur trempe. Les princes allemands voyaient avec terreur le sort qui leur était préparé : au lieu de princes souverains confédérés sous un chef, ils allaient devenir de simples vassaux de l'empereur. Les villes libres avaient le même assujettissement à redouter. Le seul *François I*, sur le trône de France, pouvait s'opposer avec quelque efficace au redoutable *Charles*. Jeune, ardent, plein de courage et d'ardeur de se signaler, fort de la réunion à sa couronne de presque tout le territoire du royaume, délivré des Anglais, et de tous ses vassaux trop puissans, il pouvait et devait risquer cette lutte. Tel était l'état de tension et de crise dans l'Europe. Tout annonçait que le genre humain y touchait à quelque explosion qui marquerait une des époques de son développement : le nouveau monde était découvert, et la pensée avait semblé s'agrandir comme l'Océan, en franchissant les bornes de notre ancien hémisphère. L'imprimerie, qui rendait impossible tout retour à la barbarie, et qui facilitait l'expansion de

de la lumière était inventée; quand il s'éleva un homme fort, qui osa dire : « Qu'il fallait réformer l'église de *Jésus-Christ*, la purger de ses abus et la ramener à son premier esprit; que si, l'évêque de Rome ne voulait pas concourir à cette réformation, il fallait la faire sans lui ». Cet homme était *Martin Luther;* et la réformation s'opéra sous sa conduite dans une partie considérable de l'Église.

NOTICE

De deux Ouvrages sur la même matière, en réponse à la question concernant l'Influence de la Réformation.

Il ne parvint à l'Institut national que sept mémoires, dont six en français, et un en allemand. Outre celui qui remporta le prix, quatre autres ont été imprimés; ceux de MM. de *Maleville* et *Leuliette*, qui obtinrent une mention honorable, et celui de M. *Ponce*, tous trois à Paris. Le quatrième l'a été à Gœttingue : son auteur est M. *Descôtes*, ministre de l'Église française réformée de Kirchheim-Polanden, homme âgé et respectable, mais qui a envisagé la question sous un point de vue qui ne pouvait être celui de l'Institut. M. de *Maleville* est le seul qui ait jugé défavorablement la réformation et son influence. L'ouvrage de M. *Leuliette* et celui de M. *Ponce* furent très-bien accueillis du public. On ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici l'extrait qui parut de l'un et de l'autre dans deux journaux estimés.

I.

DISCOURS qui a eu la mention honorable sur cette question : Quelle a été l'influence de la réformation, etc. *par M. Leuliette, professeur de littérature à l'Ecole centrale de Seine-et-Oise. A Paris, chez* Gide, *1804.*

(*Décade philosophique*, an XIII, n.° 2. — 12 octobre 1804.)

En proposant l'importante question qui fait l'objet de ce discours, l'Institut national a fait assez voir, par sa ma-

nière même de l'énoncer, qu'il admettait comme une vérité établie l'influence de la réformation sur les lumières et sur le sort des nations européennes; et qu'il ne demandait aux concurrens que d'en déterminer avec précision tous les détails. Assurément qu'il était digne d'une assemblée de philosophes et de savans au dix-neuvième siècle, placée au milieu d'un grand peuple qui venait au prix de tant de sacrifices de conquérir la liberté des opinions; il était digne d'une telle assemblée, dis-je, d'interroger l'histoire sur les résultats d'une révolution arrivée au seizième siècle. L'Institut cependant a écarté avec sagesse de la discussion tout ce qui pouvait être relatif aux dogmes et aux idées religieuses d'aucune secte. Il semblait donc devoir être très-permis de dire franchement son avis sur une réformation qui a occasionné, même au sein de l'Eglise romaine, de si heureux amendemens. On ne peut disconvenir qu'avant elle les abus, la dissolution, l'ignorance et le scandale n'aient été à leur comble, et qu'on n'ait efficacement travaillé à les corriger depuis elle. Les délibérations du fameux concile assemblé à Trente en font assez foi; et le clergé catholique, à dater de cette terrible leçon, est devenu aussi exemplaire, aussi respectable, qu'il était auparavant, en général, déchu et licencieux. Ce résultat est assez glorieux pour être avoué par tous les catholiques de notre temps. D'un autre côté, en jetant les yeux sur l'état des lumières, de l'instruction publique, de l'industrie et des institutions sociales des pays réformés, et comparant ce qu'on y observe avec ce qui se voit dans la plupart des pays de la communion romaine, tout homme de bonne foi ne peut se refuser à accorder une très-grande supériorité aux premiers. L'heureuse France, qui fait une si brillante exception, ne prouve rien contre cette assertion; et il serait facile de démontrer que sa prospérité temporelle, loin de tenir à la conservation du culte catholique, eût été plus grande encore, si la nation avait embrassé la réforme sous *François I* ou sous *Henri IV*. Il est donc hors de doute que la révolution religieuse opérée par *Luther* au seizième siècle a eu quelques résultats bienfaisans. — Mais, dit-on, ces résultats, et mieux encore, seraient arrivés insensiblement par l'effet des lumières plus répandues, et seraient arrivés sans explosion funeste, sans tous les maux

qui accompagnent une révolution. Il est aisé de voir que ceux qui tiennent ce langage, quelques sentimens qu'ils affectent d'ailleurs, sont tout-à-fait d'accord au fond avec les partisans de la réforme. Ils conviennent de la chose; ils avouent le même but; ils ne diffèrent que sur les moyens. Ils voudraient voir le fanatisme et l'ignorance mourir peu-à-peu, s'affaiblir et s'éteindre insensiblement; ils voudraient qu'on eût fait périr le monstre avec un poison lent; qu'on lui eût administré de l'*aqua-tofana*, au lieu de le renverser d'un coup de tonnerre. Leur intention en cela peut être fort louable; mais il faut considérer que, depuis plus d'un siècle avant *Luther*, les meilleurs esprits travaillaient de toutes leurs forces à réformer les abus de l'Eglise par des moyens doux et pacifiques; qu'ils n'étaient parvenus à rien, et qu'au contraire, le mal empirait; que trois conciles assemblés presque coup-sur-coup à Pise, à Constance et à Bâle, pour opérer légalement la réforme tant desirée, avaient été tour-à-tour également frappés de nullité. Après tant d'infructueux essais, il devait paraître assez évident que les mesures de lenteur et la temporisation étaient insuffisantes. Quoi d'étrange alors, si la Providence qui veille sur la destinée du genre humain a permis que ce fût un coup de tonnerre qui le délivrât d'un tel ennemi?

L'état de la question étant tel, on ne doit pas être surpris que l'Institut national ait accordé le prix à un ouvrage qui exposait simplement et avec impartialité les résultats demandés. Les hommes les plus religieux, des catholiques d'une vraie piété n'y ont rien trouvé de répréhensible. Une clique seule de quelques gens obscurs, qui ont à leurs ordres des journaux plus décriés que fameux, ont élevé à ce sujet d'indécentes clameurs, et réveillé toute l'aigreur, toute l'intolérance des anciennes controverses.

Il ne pouvait, dans ces circonstances, paraître un plaidoyer plus éloquent et plus victorieux en faveur de la vérité, que ce discours, qui a été honorablement distingué par l'Institut.... L'auteur, après quelques considérations préliminaires, passe à une exposition très-bien faite, tant de l'établissement que du premier âge du christianisme, et fait voir en quoi il diffère des institutions plus anciennes. — « Il rétablit les lois de la primitive égalité (observe l'au- « teur); il répand le charme d'une bienveillance univer-

« selle; il adoucit la condition du faible; il appelle le res-
« pect sur le pauvre; il ennoblit à ses propres yeux celui
« que la société dédaigne et repousse; il brise les fers de
« l'esclave; il flétrit la pompe des richesses, l'éclat des gran-
« deurs; il déshonore l'orgueil; il fait descendre l'espoir et
« la joie dans la cabane, et porte de salutaires inquiétudes
« dans le palais ». — M. *Leuliette* expose bientôt après comment s'est altérée cette doctrine de charité et d'humilité; et enfin comment le gouvernement spirituel de l'église chrétienne a dégénéré en un despotisme temporel qui pesait sur les princes et sur les peuples. Delà, il passe à la renaissance des lettres, de laquelle il fait voir que résultèrent immédiatement des idées nouvelles en matière de religion, des efforts pour l'affranchir du joug sacerdotal, et bientôt, sous *Léon X*, la réformation à laquelle *Luther* a donné son nom. Parvenu à cette grande époque, l'auteur jette un coup-d'œil sur les divers genres d'études que la réformation encouragea de préférence; la philosophie, la critique, l'histoire, la morale, la politique. Il fait voir ensuite l'Europe sauvée du joug, et l'influence particulière du mouvement, qui eut alors lieu, sur l'empire germanique, sur la Suède, sur le Danemarck, l'Amérique, l'Angleterre, la la Suisse, la Hollande, et enfin sur la France. A chacun de ces articles se trouve joint un ou plusieurs épisodes, presque toujours du plus haut intérêt, et tels que la suite des idées les amène naturellement. Ainsi l'on trouve, p. 140 et suiv., des considérations sur l'abus des jours de fête trop fréquens, sur celui des pélérinages, et sur l'oisiveté qui en procédait; sur la dotation des écoles publiques au moyen des biens ecclésiastiques séquestrés; sur la secte d'abord turbulente, ensuite si paisible des anabaptistes. Plus loin, page 58 et suiv., on voit les réformateurs justifiés de quelques reproches peu fondés que leur ont faits leurs adversaires; une exposition de la manière d'être plus évangélique des pasteurs de la nouvelle église; de la plus grande latitude de liberté dont y jouissent la pensée et la science; de quelques coutumes barbares abolies, telles que les *jugemens de Dieu*, les supplices infligés aux prétendus sorciers. A propos de l'affranchissement des Provinces-Unies, l'auteur explique très-ingénieusement comment il arriva que tous les Pays-Bas étant généralement insurgés, les provinces qui

étaient restées catholiques rentrèrent sous le joug espagnol, tandis que les autres restèrent indépendantes. Voici ses paroles : « L'influence des communions nouvelles ne se « montre nulle part d'une manière plus évidente que dans « les provinces belgiques. Le Batave conquiert sa liberté « sur un sol pauvre, que l'Océan ne lui cède qu'à regret, « il conjure tous les efforts de *Philippe II;* et les villes « florissantes du Brabant, et les riches campagnes où l'Es- « caut promène son onde superbe, reprennent leurs fers, « malgré les fureurs du duc d'*Albe*, malgré que quarante « mille victimes demandassent vengeance et imposassent « à leur postérité le devoir de punir la race de leurs bour- « reaux. Mais le Hollandais avait abjuré l'ancien culte, et « les autres provinces belgiques l'avaient maintenu. Ces « dernières n'avaient opéré qu'une demi-révolution : elle « fut inutile. Elles voulurent tout ôter au trône; elles lais- « sèrent tout à l'autel; et l'autel servit la maison d'Autri- « che; et l'autel rendit l'enthousiasme républicain impuis- « sant. Ceci n'appartient point à la philosophie, mais à « l'histoire. On peut combattre des raisonnemens; que « peut-on opposer à des faits? »

En exposant avec autant de précision et de force les avantages de la réforme, M. *Leuliette* n'oublie pas tout ce qui se fit alors et depuis au sein des nations restées fidèles au culte romain. Il parle de leurs travaux, de l'institut des jésuites, et rend hommage à quelques papes illustres, tel que *Ganganelli*. On lira avec beaucoup de plaisir, p. 80 et suiv., d'abord un double portrait de *Luther,* dans le texte et dans une note; puis celui d'*Erasme*, celui de *Mélanchthon;* et enfin un parallèle fort piquant entre *Calvin* et *Luther,* suivi d'un autre, non moins remarquable, entre le calvinisme et le luthéranisme. La conclusion, ou péroraison du discours, qui offre des considérations frappantes sur l'essence de la réformation, et sur la comparaison avec d'autres révolutions, débute ainsi : « De tous les change- « mens que le monde politique a subis, celui que fit naître « *Luther* fut certainement le plus favorable aux nations. « La somme des biens qu'il produisit l'emporta certaine- « ment sur celle des maux : alors les guerres eurent un « but; les victoires n'eurent plus pour résultat le change- « ment d'un maître, la domination sur une province; mais

la

« la jouissance des avantages les plus chers à l'homme, la « liberté des opinions, l'empire de la conscience, l'adou-« cissement des liens civils. Ce serait faire un grand éloge « de cet heureux réformateur, et ce ne serait point exagé-« rer, que de dire, que son influence fut plus étendue, jeta « des racines plus profondes, que celle opérée par les plus « grands législateurs anciens ».

On voit que M. *Leuliette* a envisagé son sujet d'une manière franche et claire, et qu'il l'a traité avec justesse et philosophie. Du vaste sein de l'histoire il a tiré avec discernement le fait et ses principaux accessoires, rejetant tout ce qui n'était point nécessaire ou caractéristique. Tel est l'art, tel est le procédé du talent. Ainsi d'un bloc indéterminé le sculpteur fait naître un groupe dont les contours sont purs, élégans; et il a su revêtir la pierre de son idée. C'est cet ensemble, c'est l'effet total, c'est cette force de pensée qui établit l'unité fondamentale d'un ouvrage, que j'applaudis dans M. *Leuliette.* En procédant minutieusement, quel est l'ouvrage où le scapel de la critique ne trouvera pas telle phrase, tel mot, telle syllabe à reprendre? Mais qu'elle se rassure; elle ne trouvera ici aucun de ces termes insolites qui semblent faits pour l'effaroucher.

Les cinquante dernières pages du volume sont consacrées à un *coup-d'œil sur l'état de l'Europe jusqu'au seizième siècle, et sur les changemens qui sont survenus depuis cette époque;* supplément fort utile au discours qui a précédé, et qui est un fragment d'un travail plus étendu de l'auteur sur l'histoire. On y distinguera plusieurs morceaux bien pensés et bien écrits; entre autres, celui sur l'abdication de Charles-Quint.

La préface expose les vues préliminaires de l'auteur, le ridicule et le danger de l'intolérance. A cette occasion, se trouve cité un fort beau passage d'un discours de M. *Lowth*, évêque de Londres. M. *Leuliette* termine par dire, qu'il a entrepris son ouvrage « dans l'espoir d'obtenir l'estime des « gens de bien »; espoir qui sûrement ne sera pas déçu, et il ajoute : « Je réserve, pour supplément d'une seconde « édition, une histoire de l'édit de Nantes, de sa révoca-« tion, des suites qu'elle entraîna. Ce morceau historique « sera traité avec l'impartialité que doit apporter dans de

« semblables matières un homme qui respecte les cultes « comme un moyen d'élever les ames à la divinité, d'en- « noblir l'existence humaine; mais qui déteste les persé- « cutions, qui croit que les idées religieuses ne repren- « dront leur touchant empire que lorsqu'elles ne pourront « plus servir d'aliment aux passions pernicieuses au repos « des sociétés ».

Tel est l'esprit tout-à-la-fois philosophique, religieux et tolérant dans lequel est écrit ce discours de M. *Leuliette*, et que j'ai desiré de faire ressortir dans cet extrait. Maintenant, je le livre aux honorables et impuissans coups des ennemis des lumières et de la raison, à leurs injures, à leurs petits sarcasmes, à leurs méprisables inculpations. « *Le soc de la charrue*, m'écrivait naguères à cette occa- « sion un homme d'esprit (M. *Joseph Lavallée*), *pourrait* « *aussi penser qu'il nuit à la terre, parce qu'il la déchire*, « *et il ne fait que la féconder* ».

II.

ESSAI historique sur cette question proposée par l'Institut national : Quelle a été l'influence de la Réformation, etc.; *par* N. PONCE, *de l'Athénée des Arts*, *etc.* *Paris*, *chez* Gide, 1805.

(*Publiciste* du 4 ventose an XIII. — 23 février 1805.)

Combien d'hommes végètent sur la surface du globe terrestre sans avoir aucune idée de sa formation et des bouleversemens qui en ont changé l'aspect! Combien n'en est-il pas de même qui, vivant au sein de nos états modernes, s'embarrassent peu des secousses politiques ou religieuses, des grandes révolutions qui en ont déterminé la forme, ou qui leur ont donné l'existence! Indifférent à ce qui a lieu dans l'espace, à ce qui arrive et succède dans le temps, le vulgaire ne considère du temps et de l'espace que le seul point qu'il en occupe. L'homme qui exerce ses facultés intellectuelles sort de ce cercle étroit. La géométrie et la physique lui enseignent à juger de l'espace, l'une sous

le rapport de la grandeur, de la quantité; l'autre sous celui de la propriété, de la qualité des corps qui s'y rencontrent. La chronologie, qui est comme la géométrie de l'histoire, lui apprend la succession des temps; et la philosophie de l'histoire lui fait apprécier la nature des événemens, leurs causes et leurs résultats.

C'est à cette dernière branche des connaissances humaines, à la philosophie de l'histoire, qu'appartient l'ouvrage que nous annonçons. Depuis la chûte de l'empire romain d'Occident, jusqu'au seizième siècle, l'état des nations européennes fut un état de continuelle fermentation, de travail et d'instabilité; un état inquiet qui demandait un avenir. La crise qui y mit fin, dura presque tout le seizième siècle et la moitié du dix-septième. Un religieux, simple professeur d'université, *Martin Luther*, s'éleva contre l'autorité alors si puissante des papes, dont celle des puissans empereurs de la maison d'Autriche se déclara l'alliée en cette occasion. Cette coalition de l'empire et du sacerdoce engagea une lutte terrible, opiniâtre, contre la ligue protestante d'Allemagne, le Danemarck et la Suède. La France y intervint, après avoir été long-temps en proie dans son propre sein à une guerre civile fomentée et soutenue par des étrangers. La Suisse, les Pays-Bas surtout, furent déchirés par de longues et sanglantes commotions. L'Angleterre, l'Irlande, furent plus agitées encore. De nombreuses émigrations de divers points de l'Europe allèrent peupler l'Amérique. Enfin, la tempête se calma, les corps politiques se rassirent sur de nouvelles bases, adoptèrent une meilleure organisation; un nouveau droit des gens s'établit en Europe; les sciences, la culture de l'esprit, qui avaient semblé devoir périr dans l'ébranlement universel, ressortirent de ce chaos avec plus de lustre et de consistance que jamais.

L'Institut national de France a pensé que la recherche des résultats de cette révolution de l'Europe au seizième siècle était un problême digne de lui, digne d'occuper la plume des historiens. On a vu s'élever contre les apologistes modérés de la réforme, des gens qui ont paru vouloir s'assimiler par leur ton à ses premiers adversaires, aux *Hochstraten*, aux *Tetzel*. Quelques-uns ont poussé l'ignorance des choses jusqu'à soutenir que la réforme n'avait

eu, à bien prendre, que très-peu d'influence, ou même aucunes suites importantes. Il serait vraiment assez étrange qu'une explosion qui s'est fait ressentir à tant d'états à la fois, qui y a tout déplacé, qui y a prolongé son action pendant plus de cent trente années; il serait étrange qu'une telle explosion, l'une des plus remarquables dans toute l'histoire des hommes, n'eût pas été l'une des plus fécondes en résultats. S'il restait quelques doutes à cet égard, on n'aurait rien de mieux à faire que de lire l'ouvrage de M. *Ponce*, qui, sans ressembler à celui de M. *Villers*, ni à celui de M. *Leuliette* sur le même sujet, a sa physionomie particulière, et offre un grand intérêt historique. La division en trois parties est claire et satisfaisante. La première traite *de l'état de l'Europe avant la réformation*; la seconde, *de la réformation et de son influence politique*; la troisième, *de son influence sur le progrès des lumières*. A la fin se trouvent quelques notes qui renferment des faits curieux. L'auteur a déjà fait ses preuves, et l'on se rappelle qu'il a remporté à l'Institut un prix sur cette intéressante question : « Par quelles causes l'esprit de liberté « s'est-il développé en France, depuis *François I* jusqu'à nos « jours? » — Dans son Mémoire, M. *Ponce* avait déjà indiqué la réformation comme une de ces causes, et avait parlé brièvement, mais avec sagacité, de ce grand événement.

HERDER.

La question de l'Institut sur l'influence de la réformation excita, quand elle parut, l'intérêt de plusieurs savans de l'Allemagne, que le défaut de temps ou d'autres circonstances empêchèrent de concourir. J'ai déjà parlé dans ma préface de M. *Heeren* : j'aurais pu parler aussi de M. *C. Ph. Reinhard* (frère de l'ancien ministre, membre de l'Institut), alors professeur à Cologne, et depuis à l'université de Moscou. M. *Reinhard* n'avait fait encore, au moment du concours, qu'une partie de l'introduction de son ouvrage, qui était conçu d'après un plan trop étendu. Ce que j'en ai vu est un fort bon morceau sur l'histoire du moyen âge, et montre comment les seigneurs ecclésiastiques devinrent seigneurs au temporel dans le système de la féodalité. — Le célèbre HERDER enfin, que les lettres perdirent bientôt après, conçut aussi le projet de travailler sur la même question, comme doit le faire penser un plan qui s'est trouvé dans ses papiers, et qu'il paraît avoir jeté avec rapidité sur une feuille volante. Je tiens cette pièce de la bonté et de l'amitié de M. *G. Müller* de Schaffouse, qui est associé à son frère (l'historien de la Suisse), et à M. *Wieland*, pour mettre en ordre et publier les œuvres complètes de leur ami défunt. Je m'empresse de joindre ici ce précieux fragment, traduit aussi littéralement que je l'ai pu. Qui ne regrettera, parmi ceux

qui connaissent son génie, que ce plan n'ait pas été rempli par l'auteur des *IDÉES pour servir à l'histoire du genre humain.*

Quelle a été l'influence de la Réformation de LUTHER *sur la situation politique des États de l'Europe et sur le progrès des lumières?*

INTRODUCTION.

La situation politique des Etats, en général, et le point où en étaient les lumières, exigeaient une réformation.

a. *Bellum clericorum cum laïcis. — Abusus auctoritatis clericalis, Papæ, etc....*

b. Direction servile de l'esprit et de la conscience.

c. Corruption des ecclésiastiques et des laïques de toute profession, tant sous le rapport religieux que politique.

d. Proportion rompue et changée entre les sources et la consommation, par la découverte de nouveaux continens.—Extension de l'activité du commerce.

e. La renaissance des arts et des sciences a donné une nouvelle vigueur à l'esprit.

Efforts déjà tentés auparavant (*Molimina*).

Conciles. Philosophie platonique en Italie. — Tout insuffisant!

Cela présupposé, la réformation a dû agir :

Suivant la situation des divers états;
Tels qu'elle les trouva;
Tels qu'ils purent l'adopter;
Telle qu'elle était en elle-même.

Luther ne voulait point se séparer de l'Eglise,
.... ni changer la forme de l'Etat.
L'électeur *Frédéric* non plus.
Personne ne songeait aux suites.
L'entreprise fut aussi pure qu'une entreprise humaine peut l'être.

RÉFORMATION. A. En *Angleterre*, *Henri VIII*. Mauvais motifs; mauvais mode; mauvaises suites.

B. En *France* : pourquoi *François I* ne l'embrassa pas? Suite, quand néanmoins elle s'y répandit par *Calvin*.

C. *Danemarck*, *Suède*, etc.

D. *Allemagne*.—Pourquoi pas toute l'Allemagne réformée?

Comment on procéda dans les principautés? — Comment dans les villes libres?

Où et quand les protestans furent opprimés?

E. *Italie*, *Suisse*, *Pologne*, *Russie*, etc.

Partout il s'établit des principes :

a. D'un libre usage de la raison. — En religion. — En tout.

Grands effets de ceci. Servitude abolie.

b. Liberté de conscience : ainsi servitude abolie dans les ames.

Direction plus libre. — Discussion :

A quelle époque le catholicisme fut bon?
A qui indispensable?
A qui inutile?
A qui un obstacle, et à qui nuisible?

c. Meilleure intelligence des *bonnes œuvres*.

Influence sur le meilleur emploi de l'homme et du citoyen dans tous les états, dans toutes les classes, dans toutes les professions.

d. L'autorité des ecclésiastiques avait perdu sa force répressive.

A. Ecoles, universités, reçoivent une meilleure organisation.

B. La critique, la philosophie, — de même.

C. La politique, des maximes plus libérales. Devient plus humaine.

D. Autre but à la pratique des *bonnes œuvres* dans le reste de la société.

E. Tolérance.

F. Une plus grande dose d'esprit public dans l'humanité.

G. Le nuisible esprit de haine nationale s'affaiblit, — et des buts plus universels s'offrent à l'humanité.

La réformation resta *imparfaite* :

Parce qu'on se battait dans les ténèbres;
Qu'on ne tomba d'accord d'aucuns principes clairs;
Parce qu'on se sépara et se divisa.
Des deux côtés la stagnation s'établit; mésentendu, persécution.
Parce que des révoltes, des guerres de paysans eurent lieu, controverses, inquisitions.
Enfin, que les Jésuites survinrent et s'en mêlèrent.

Mais l'esprit de la réforme est *indéfini* et *progressif*.

Plus de barrière possible qui arrête à jamais la libre activité de l'esprit humain extensivement et intensivement.
La libre activité du sentiment et du cœur doit aussi toujours gagner davantage.
Un intérêt commun doit s'élever entre toutes les nations. — Emulation sans rivalité.
Intérêt pur et vraiment humain.
La politique et la morale doivent enfin ne plus être en opposition.
La situation et les rapports réciproques des Etats doivent gagner par le protestantisme *réel* (quand bien même le nom n'y serait pas).

Ce qu'il y a de décrépit, d'oppressif, d'inconvenant, d'inintelligible dans le catholicisme, doit s'évanouir avec le temps.

La religion doit être universellement sentie comme intérêt d'Etat et intérêt de l'homme.

Tolérance réciproque, malgré diverses formes du culte; doit devenir dominante. La haine, l'inimitié, la persécution religieuse, doivent devenir ridicules.

Dans les pays méridionaux, chez des peuples sensuels, le culte conservera plus de fêtes et de cérémonies.

Chez les septentrionaux, moins d'extérieur. Avec moins de pompe, plus de raison.

Tendance de toutes les Eglises à l'unité de religion, dans le bien général, la raison et la vérité.

On voit que dans cette esquisse *Herder* avait réuni les effets religieux et moraux de la réformation aux effets sur la politique et les sciences. C'était plus que ne demandait l'Institut. Mais, profondément religieux, et accoutumé à considérer le côté moral dans la marche des événemens humains, *Herder* ne put faire abstraction de ces deux objets favoris de ses méditations. Au reste, ce n'est pas une légère satisfaction pour moi, que de voir combien son opinion est d'accord avec la mienne sur les résultats principaux. Peut-être eût-il écrit avec plus de calme, et ses recherches eussent-elles paru être présentées avec plus d'impartialité. Tel est en effet le caractère général, et comme le maintien, des penseurs de la nation de *Herder :* ils n'ont en vue que la vérité, et semblent toujours prêts à passer du côté de leurs adversaires, s'ils y découvrent la raison, pour laquelle

seule ils sont passionnés. Il n'en est pas de même chez nous ; la raison et la philosophie y sont depuis longtemps dans un état et un maintien d'*opposition* ; ayant à combattre contre l'intolérance et le fanatisme des uns, et, ce qui est encore pis, contre l'hypocrisie des autres. Depuis qu'on voulut maintenir au sein d'une même nation à-la-fois les plus hautes lumières de l'esprit et des institutions vieillies qui portaient la rouille des siècles d'ignorance qui les avaient vu naître, il n'y eut plus que fermentation, controverse, esprit de parti, sarcasme, emportement à attendre. Ce caractère s'est communiqué à notre littérature, à tous nos démêlés. Et la réformation y est bien pour quelque chose : car si *François I* ou *Henri IV* l'eût établie en France, il y aurait eu parmi nous beaucoup moins de motifs d'aigreur, beaucoup moins de contrastes et de chocs, et nous ressemblerions plus à nos voisins par la modération et l'impartialité dans nos recherches.

TABLE

DES MATIÈRES.

A

(*) L'*E* qui précède le chiffre annonce que la citation se rapporte à l'*Esquisse historique* placée à la fin de l'ouvrage.

B

C

E

F

G.

H

I.

K

L.

N

O

Q

R

T

U. V. W.

Z

FIN DE LA TABLE.

FAUTES ESSENTIELLES,

que le lecteur est invité à corriger à la main.

page.	ligne.	
56	2	*ajoutez* à.
74	6	aussi *lisez* ainsi.
81 note	4	numeri *lisez* muneri.
118	14	se réaliser *lisez* les réaliser.
120	24	de trois *lisez* des trois.
123	28	*lisez* en imposait.
124	27	Alibert, *corrigez* Albert.
188	23	de longs *lisez* des longs.
195	11	par celle *lisez* parcelle.
207	18	*après* traditions *mettez* une virgule.
208	25	publiques *lisez* bibliques ou orientales.
228	29	*lisez* Kœnigsberg.
234	14	*Aristarque* a été mal imprimé en italique.
257	10	pleines de vie *effacez ces mots*.
261	1 et 4	mettez au lieu de la virgule les deux points, et les deux points au lieu de la virgule.
278	14	*corrigez* Mennonites.
279	29	*lisez* a dû être de donner.
288	25	fameux *lisez* faux.
302	26	original *lisez* originel.
310	18	en imposer, *effacez* en.

